

@

**MISSION LYONNAISE**  
d'exploration commerciale en Chine

# **RÉCITS DE VOYAGES**

à partir de :

## RÉCITS DE VOYAGES

par la Mission lyonnaise d'exploration  
commerciale en Chine, 1895-1897

A. Rey et Cie, imprimeurs-éditeurs, Lyon, 1898, pages 1-346.

c.a. : L'ouvrage de la Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine est un fort volume d'environ 850 pages divisé en deux parties à peu près égales : les récits de voyage en Chine des membres de la Mission, et les rapports économiques et commerciaux sur les provinces chinoises visitées.

La présente numérisation ne reprend que les récits de voyage. On a cependant conservé les éléments principaux de l'introduction présentée dans l'ouvrage de la Mission, pour en mieux situer ses objectifs.

Bien que la numérisation ait été faite sur un document original au papier de bonne qualité, on constatera la qualité assez médiocre des reproductions photographiques.

La contribution ethnologique du Dr Deblenne, annexée aux récits dans l'ouvrage, fait l'objet d'un [fichier séparé](#).

L'ouvrage, y compris les rapports, est disponible en mode image sur le site [archive.org](http://archive.org).

**Ouvrage numérisé grâce à l'obligeance  
de la Bibliothèque asiatique des  
Missions Étrangères de Paris**



<http://www.mepasie.org>

Édition en mode texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
juin 2016

## TABLE DES MATIÈRES

### Introduction

### Livre I Du Tonkin au Se-tchouan

#### Chapitre premier. — La montée du fleuve Rouge. De Ha-noi à Man-hao [9-30 novembre 1895].

Départ d'Hanoi — Paysages du delta. — Yen-hai, transbordement sur le Pho-lu — L'échouage au Thac-van-cai. — Dans la brousse. — Poste de Trai-hutt. — Paysage. — Le poulet quotidien. — Jonques de Man-hao. — Dispositions de bord. — De Trai-hutt à Lao-kai. — Nos équipages. — Conditions de la navigation sur le haut fleuve. — Postes militaires. — Pho-lu. — Lao-kai. — De Lao-kai à Man-hao. — Le tigre de nos rêves. — Les rapides. — Incident. — Le village de Sin-kai. — Contraste avec les marchés du delta. — Man-hao.

#### Chapitre II. — L'escalade du plateau. De Man-hao à Moug-tse et séjour à Moug-tse [1-18 décembre 1895].

Man-hao. — Son insalubrité.— Quelques cas de fièvre dans la Mission. — Première caravane. Harnachements. — Les bâts chinois. — Gymnastique équestre. — « J'y suis., je n'y reste pas. » — La route des « Dix mille escaliers ». — Mouvement sur la route. — Première auberge. — Les écuries. — Concerts nocturnes. — Arrivée à Moug-tse. Cordial accueil. La « Vieille Pagode ». — Population de Moug-tse. — La peste. — Climat. — Enquêtes et visites. — Les missionnaires. Le père Vial — Départ de Moug-tse.

#### Chapitre III. — De Moug-tse à Yun-nan fou [18-28 décembre 1895].

Division en deux groupes. — Route suivie par le groupe de M. le consul Rocher. — Le pays au nord de Moug-tse. — Populations. — Les abords de la capitale. — Groupe de la « grande route ». — Quelques détails sur les routes au Yun-nan et en Chine. — Les mulets du Yun-nan. — Leurs qualités. — La caravane en marche. — Nos muletiers. — Un musicien. — Bilan de nos journées. — Temps et température. — Coup d'œil général sur la route parcourue. — Aspect du pays. — Arbres et vergers. — Les plaines. — Cultures. — Villages. — Les traces de la rébellion musulmane. — Tombeaux. — Le vice-roi Tsen. — Attitude de la population. — Dispositions des mandarins. — La légende de l'« armée d'invasion ». — Une proclamation rassurante. — Entrée solennelle à la capitale.

#### Chapitre IV. — La capitale du Yun-nan. Séjour à Yun-nan fou [28 décembre 1895 — 11 janvier 1896].

Yun-nan fou. — Les approches de la ville. — Le marché aux vivres. — L'alimentation chinoise. — Boutiques et restaurants en plein vent. — L'animation de la rue. — L'auberge de la Parfaite-Félicité. — Visites officielles. — Notre escorte. — Soldats et gens de la suite. — Les cortèges mandarinaux. — Les portes des yamens. — Cartes de visite et noms de famille chinois. — Costume de cérémonie des mandarins. — Étiquette et politesse. — Les mandarins font-ils fortune ? — Un grand marchand chinois. — Son habitation. — Détails réservés.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

### Chapitre V. — Vers le Yang-tsé. De Yun-nan fou à Soui-fou [11 janvier — 4 février 1896].

Les environs de Yun-nan fou. — Deuxième étape. — Séparation des groupes à Yang-lin. — La plaine de Yang-lin. — La route de Tong-tchouan. — Hauts plateaux et cols. — Pauvreté du pays. — Tong-tchouan fou. — Les mines. — Un pèlerinage à la tombe de Doudart de Lagrée. — Un chef mulâtier récalcitrant. — Mouvement et produits sur la route. — La montée Kiang-ti. — Prospérité passée. — Arrêt à Tchao-t'oung fou. — Importance de la ville. — Descente du plateau. — Takouan-t'ing. — Les aborigènes. — Misère des habitants. — Arrivée à Lao-oua-t'an. — Changement dans le mode de transport. — Les coolies et leurs charges. — Leurs salaires. — Nouvelles cultures. — Navigation difficile. — Le Yang-tsé. — Arrivée à Soui-fou.

### Chapitre VI. — De capitale en capitale. De Yun-nan fou à Kouï-yang fou [11 janvier — 5 février 1896].

Le groupe du Kouï-tcheou. — Le lac de Yang-lin. — Paysages. — Réception triomphale à I-loung. — Mystère non éclairci. — D'I-loung à Tchan-i tcheou. — Une préfecture disgraciée. — Quelques détails géographiques. — La frontière du Yun-nan et du Kouï-tcheou. — Constructions miao-tse. — Mouvements de terrain. — Climat du Kouï-tcheou. — Le surintendant de nos cuisines. — Conversation gastronomique. — Nos menus. — Les auberges du Kouï-tcheou. — Aspect de l'ouest du Kouï-tcheou. — Le pays à partir de Gan-chouen fou. — Étroitesse des vallées. — Absence de forêts et ses conséquences. — Les races non chinoises du Kouï-tcheou. — Quelques costumes. — Les Miao. — Les I-kia. — Le marché de Tchen-lin. — Arrivée à Kouï-yang fou.

### Chapitre VII. — Du Kouï-tcheou au Se-tchouan. Séjour à Kouï-yang et voyage de Kouï-yang à Tchoung-king [5 février — 15 mars 1896].

Séjour dans la capitale du Kouï-tcheou. — La Société des Missions étrangères. — Joie des missionnaires à notre arrivée. — Le père Roux de Tchen-lin. Épreuves des missionnaires. — Un « établissement » catholique à Gan-chouen fou. — L'abandon des petites Chinoises. — Raison de la différence faite entre fils et filles. — Les infanticides. — Architecture des églises catholiques. — L'installation des missionnaires à la capitale. — Nos soirées au Pé-t'ang. — Grossièreté des mandarins. — Invasion de notre auberge. — Les enfants et les troubles en Chine. — Contraste avec l'attitude des mandarins en 1895. — Volte-face subite. — Autre exemple de lâcheté mandarinale. — Retentissement de la prise de Son-tay dans l'intérieur de la Chine. — Le Nouvel An chinois. — Départ de Kouï-yang. — Pays au nord de la capitale. — Les traces de la famine. — Division de la caravane à Song-k'an. — Les sampans. Les rapides de la rivière. — Adresse du barreur. — Entrée dans le « Grand-Fleuve ». — Tchoung-king.

## Livre II

### L'exploration du Se-tchouan

### Chapitre premier. — Une pointe sur la capitale du Se-tchouan. De Soui-fou à Tchen-tou et retour sur Tchoung-king [15 février — 28 mars 1896].

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Tremblement de terre. — Départ de Soui-fou. — Difficultés avec les porteurs. — Les bords de la rivière. — Les cavernes d'aborigènes. — Kien-ouei hien. — Mauvais temps. — Arrivée à Kia-ting. — Nouvelles difficultés pour la constitution de la caravane. — Le pays au nord de Kia-ting. — Mûriers. — La plaine de Tchen-tou. — Irrigations. — Densité des cultures. — Norias et canaux. — Réception à Tchen-tou. — Les mandarins en quête de places. — Démarches nécessaires. — La misère à Tchen-tou. — Les « soupes » pour les gueux. — L'œuvre des cercueils gratuits. — Opinion de M. Rocher sur les Chinois. — Départ de Tchen-tou. — Embarquement à Chouen-king. — Un village incendié. — Fatalisme des Chinois. — Une de ses causes. — Forteresses. — Cultures. — Fermes et marchés au Se-tchouan.

#### Chapitre II. — La métropole commerciale du Se-tchouan. Séjour à Tchoung-king [28 mars — 16 juin 1896].

Notre installation à Tchoung-king. — Le Jen iu t'ien. — Qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — La vie matérielle. — La colonie européenne à Tchoung-king. — La colonie française. — Aspect général de Tchoung-king. — La population de Tchoung-king. — Preuves de sa densité. — Topographie de la ville. — Les rues. — Saleté et humidité. — Les boutiques. — Le transport de l'eau. — Les porteurs d'eau ; la main-d'œuvre en Chine. Animation des rues ; ce qu'on y voit. — Traits de mœurs. — Tchoung-king la nuit. — Dîners officiels. — Menus chinois. — Quelques plats imprévus. — Excursions autour de Tchoung-king. — La sortie de la ville. — Le Kouei-houa-yuen. — Le jardin de plaisance. — Une caricature chinoise. — Retour à Tchoung-king. — Départ de M. le consul Rocher. — Les voyages d'été.

#### Chapitre III. — Sur les frontières du Tibet. De Tchoung-king à Ta-tsien-lou et retour à Tchen-tou [16 juin — 15 septembre 1896].

De Tchoung-king au mont O-mi. — Les religions en Chine. — Départ d'O-mi hien. — Pèlerins. — Les abords du mont O-mi. — Les dévotions des pèlerins. Les pagodes. — Les bonzes et le temple des Dix Mille Années. — Deuxième journée d'ascension. — L'étape. — Une hôtellerie pour pèlerins. — L'ascension du sommet. — La pagode terminale. — Quelques superstitions. — Les lettres de change sur l'autre monde. — Nombre des pèlerins. — La « folie des pagodes ». — L'ancienne pagode de cuivre. — Les porteurs de thé tibétains. — La vallée du Ta-tou-ho. — Le pont de Lou-ting-kiao. — Les ponts en Chine. — Les approches de Ta-tsien-lou. — Séjour à Ta-tsien-lou. — Le voyage de retour.

#### Chapitre IV. — Le nord-ouest du Se-tchouan. De Tchoung-king à Tchoung-king par Song-p'an et Ta-tsien lou [17 juin — 15 octobre 1896].

Le groupe de Song-p'an. — Le centre du Se-tchouan. — Aspect général du pays. — Collines et rivières. — Aménagement des eaux. — Les arbres. — Diversité de type des habitants. — Une illusion sur les Chinois. — Variétés ethnographiques. — Causes particulières du mélange de races au Se-tchouan. — Deux conséquences de ce fait. — Les « huit » provinces à Tchoung-king. — Chinoises aux grands pieds. — Une croisade méritoire. — Le voyage de Tchen-tou à Song-p'an. — Les aborigènes Man-tse et Si-fan. — De Song-p'an à Ta-tsien-lou. — Assassinat d'un porteur. — Sentiers difficiles. — Ta-tsien-lou. — L'« hôtel de l'Europe ». — Les Tibétains. — Le roitelet. — Climat. — Moulins à prière. — Le thé au lait de yack. — Les missionnaires. — Mœurs tibétaines. — La polyandrie. — Le tribut payé à la Chine. — Superstitions.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

#### Chapitre V. — Une tournée dans l'est du Se-tchouan. De Tchoung-king à Tchen-tou par Su-tin fou [4 août — 20 septembre 1896].

L'été à Tchoung-king. — Départ. — M. Antoine descend sur Chang-hai. — Arrivée à Su-tin fou. Les auberges du Se-tchouan. — Un détail pénible. — La question de l'engrais. — Intensité de la circulation intérieure en Chine. — Noms d'auberges. — Médicaments chinois. — La vie de société en Chine. — Pouvoir du père de famille. — Une anecdote. — Un supérieur compatissant. — Situation de la femme. — Les enfants. — La piété filiale. — Une famille de chrétiens chinois ; leur fortune. — Les grandes fortunes en Chine. — Enfants et train de maison. — Suite du voyage.

#### Chapitre VI. — La plus belle ville de Chine. Séjour à Tchen-tou [20 septembre — 5 octobre 1896].

Caractéristiques de Tchen-tou. — Les murailles. — La population des villes chinoises. — Quelques détails historiques. — La ville tartare. — Rôle des Mandchous. — Mgr Dunand et les troubles de Tchen-tou en 1895. — La disgrâce du vice-roi. — Les concours pour la licence. — Description du Palais des Examens. — Précautions contre les fraudes. — Le personnel examinant. — Nombre des candidats. — Les sujets de composition. — Insultes de la dernière heure.

#### Chapitre VII. — Le ralliement. Retour à Tchoung-king, par Tse-liou-tsin et préparatifs de départ [5 octobre — 10 novembre 1896].

Attitude de la population au Se-tchouan. — Rôle de la chaise à porteurs. — Curiosité envahissante. — Quelques exemples. — Les insultes. — Nécessité de les réprimer. — Lâcheté des foules chinoises. — Une anecdote. — Retour à Tchoung-king — Les salines de Tse-liou-tsin. — Aspect d'ensemble. — Activité déployée aux salines. — Deux chiffres à titre d'exemple. — Préparatifs de départ et plans de voyages. — Politesse de notre hôte. — Théâtres particuliers. — La représentation en notre honneur. — La troupe. — Sujets de pièces. — Veille de départ.

### Livre III

#### Les voyages de retour

#### Chapitre premier. De Tchoung-king à Pi-tsié [10 novembre — 9 décembre 1896].

Départ du *Jen-iu-t'ien*. — Dernière impression sur Tchoung-king. — *Pe-che-y*. — Première étape. — Incident caractéristique. — Arrivée à Yuin-tchouan hien. — Mauvais temps. — Disette de riz. — La grosse question au Se-tchouan. — Un missionnaire en exil. — Les bords du Yun-lin-ho. — Fabriques de papier. — De Ta-tchéou-y à Ma-lin. — Un dragon complaisant. — Navigation fluviale. — Les occupations du docteur. — Yun-lin hien. — L'organisation d'une caravane. — Achat de chevaux. — Un arbre utile. — Une pagode symbolique. — Pays nouveau. — Trafic sur la route. — Prix de transports.

#### Chapitre II. En pays non chinois. De Pi-tsié à Hin-y fou [30 novembre 1896 — 9 janvier 1897].

Une rencontre imprévue. — Deux Français et le général Tchen-ki-tong. — Division du groupe à Pi-tsié. — De Pi-tsié à Kouï-yang. — Première rencontre avec les Miao. — Costumes. — Danses. — Exploitation chinoise. — Les fêtes miao. — La fête de la Jeunesse. — Fiançailles. — Vente des filles chez les Sen-Miao. — Cérémonie du mariage. —

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Curieuse coutume. — Kouï-yang. — Un gouverneur en disgrâce. — Budget d'un sous-préfet. — Monopole du sel du Kouï-tcheou. — Vers le sud. — Coup d'œil général sur le pays parcouru. — Origine des T'ou-se. — Le Pin-mou. — Comment ils ont obtenu leurs charges. — Accueil qu'ils nous font.

#### Chapitre III. — Les hauts plateaux retrouvés. De Hin-y fou à Yun-nan fou et second séjour à Yun-nan fou [12 janvier — 1er mars 1897].

La frontière du Kouï-tcheou et du Yun-nan. — Le vent des hauts plateaux. — Variations de température. — Paysage yun-nanais. — Autre croquis. — Une forêt calcaire. — Les Lolos. — Le village de Tou-dza. — Situation des Lolos, vis-à-vis des Chinois. — La tribu des K'o-pou. — Les Hé-i. — Autres tribus lolottes. — Les femmes. — Leurs costumes. — Coiffures. — Costume des hommes. — Habitations. — Traits de mœurs. — Le pays. — Arrivée à Yun-nan fou. — Emploi du temps à Yun-nan fou.

#### Chapitre IV. — De Tchoung-king à Han-k'ou. Sur la rivière Yuen et le lac Toung-ting et descente du Yang-tsé [17 novembre 1896 — 22 janvier 1897].

Départ de MM. Métral et Grosjean. — Les jonques du Ou-kiang. — Aspect du pays. — Les salines de Iéou-tchang-tchen. — Yéou-yang-tcheou. — Une rivière capricieuse. — La rivière de Long-t'an. — Les gorges. — Changement de barque. — Pêche aux cormorans. Comment on retient une jonque. — Navigation difficile. — Pays plus riches. — Les « plaisirs » du voyage. — De Tchen-tcheou à Tchang-té. — Radeaux. — Les abords du lac Toung-ting. — Modifications dans la navigabilité du lac. — Un « embarras » de jonques. — Position critique. — Sortie d'embarras. — Arrivée à Han-k'ou. — Les gorges du Yang-tsé. — Description d'une jonque mandarine. — Compartiments. — Appareil de locomotion. — Les rameurs. — Allure du bateau. — Cha-che. — L'incident de Kin-tcheou. — MM. Riault et Waeles attaqués à coups de pierres. — On renonce à la traversée du Hou-nan.

#### Chapitre V. — De Canton au Yun-nan. Montée de la rivière de l'Ouest et voyage sur les frontières du Tonkin [1er novembre 1896, 23 janvier 1897].

Pérégrinations de MM. Rabaud et Vial. — Départ de Canton de M. Rabaud. — Les gorges de Chao-king. — Cultures. — Pauvreté du pays. — D'Ou-tcheou fou à Nan-ning. — De Nan-ning à Pé-sé. — Parties fertiles du Kouang-si. — Voyage de M. Vial. — L'auberge forcée. — Un mandarin complaisant. — Une pointe dans le Tonkin. — Départ du poste de Ly-ban. — Le pays de Long-tcheou à Kouei-chouen. — Un marché de chevaux. — Kouei-chouen. — Route monotone. — Sur les frontières du Kouang-si et du Yun-nan. — Tou-fou tcheou. — Difficultés avec le sous-préfet. — Un compagnon de route évincé. — Kouang-nan fou. — Les hauts plateaux. — Les dernières étapes. — Moug-tse.

#### Chapitre VI. — Une rébellion locale au Kouang-si. De Yun-nan fou à Cha-li (Kouang-si) et retour à Hin-y fou [1er mars — 4 avril 1897].

Départ de Yun-nan fou. — Les ma fou protestent. — Départ de Hin-y fou. — Les bords de la falaise du Kouï-tcheou. — La douane de Po-kio. — La vallée du Hong-choui-kiang — La piste. — Flore nouvelle. — Un bac. — Évolutions de notre cavalerie. — Paysage. — Culte des arbres. — Arrivée à Cha-li. — Premières nouvelles des « braves ». — La situation

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

s'aggrave.— Insécurité du Kouang-si. — Un chef de bande. — Répression chinoise. — Notre embarras. — Première solution adoptée. — Départ de Cha-li. — Absence d'interprètes. — Un poste militaire chinois. — Pourparlers avec les barquiers. — Un cheval résistant. — Une nuit à Pa-sou. — Route bloquée. — Panique chez nos porteurs. — Assassinat du père Mazel.

### Chapitre VII. — Un détour imprévu. De Hin-y fou à Canton par Kouiyang [9 avril — 11 juin 1897].

Nouvel itinéraire adopté.— Aventures de la mission de Blackburn. — Départ définitif. — Les « arcs commémoratifs ». — Le pays au sud-est de Kouiyang. — Long-ly hien. — Famille mandarinale en voyage. — Bagages. — La route à partir de Long-ly. — Les « petits trous » administratifs. — Mesures itinéraires chinoises. — De Kou-tong à Tonyun fou. — Nouveaux racontars. — Sentinelles chinoises. — Pillage de caravane. — Descente sur San-kio.— San-kio ; barques de la haute rivière. — Nuit d'auberge ; l'opium. — Croquis de fumeurs. — L'incident de Kou-tcheou. — Premier accueil. — Les choses se gâtent. — Salves finales. — Plainte adressée aux mandarins. — Un délinquant. — Solution adoptée. — Nouvelle visite en ville. — Excuses mandarinales. — Une erreur diplomatique. — Attitude des populations non chinoises. — La « Famille des Cavernes » (Tong-kia). — Les femmes. — Répartition des races. — Fin de voyage.

@

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages



MM. Riault, Duclos, Rabaud, Grosjean, Vial, Sculfort, Waeles.  
MM. Métral, Deblenne, Rocher, Bernier, Antoine

### Membres de la mission 1895-1897

Directeurs : M. le Consul É. ROCHER (25 septembre 1895 - 3 mai 1896) ; M. H. BRENIER (3 mai 1896 - 28 novembre 1897).

Médecin : M. le Docteur R. DEBLENNE, médecin de 1<sup>e</sup> classe de la Marine.

Délégués de la Chambre de Commerce de Lyon : MM. C. MÉTRAL, soie et soieries ; R. ANTOINE, soies ; P. DUCLOS, ingénieur civil des Mines ; I. SCULFORT, commerce général et banque.

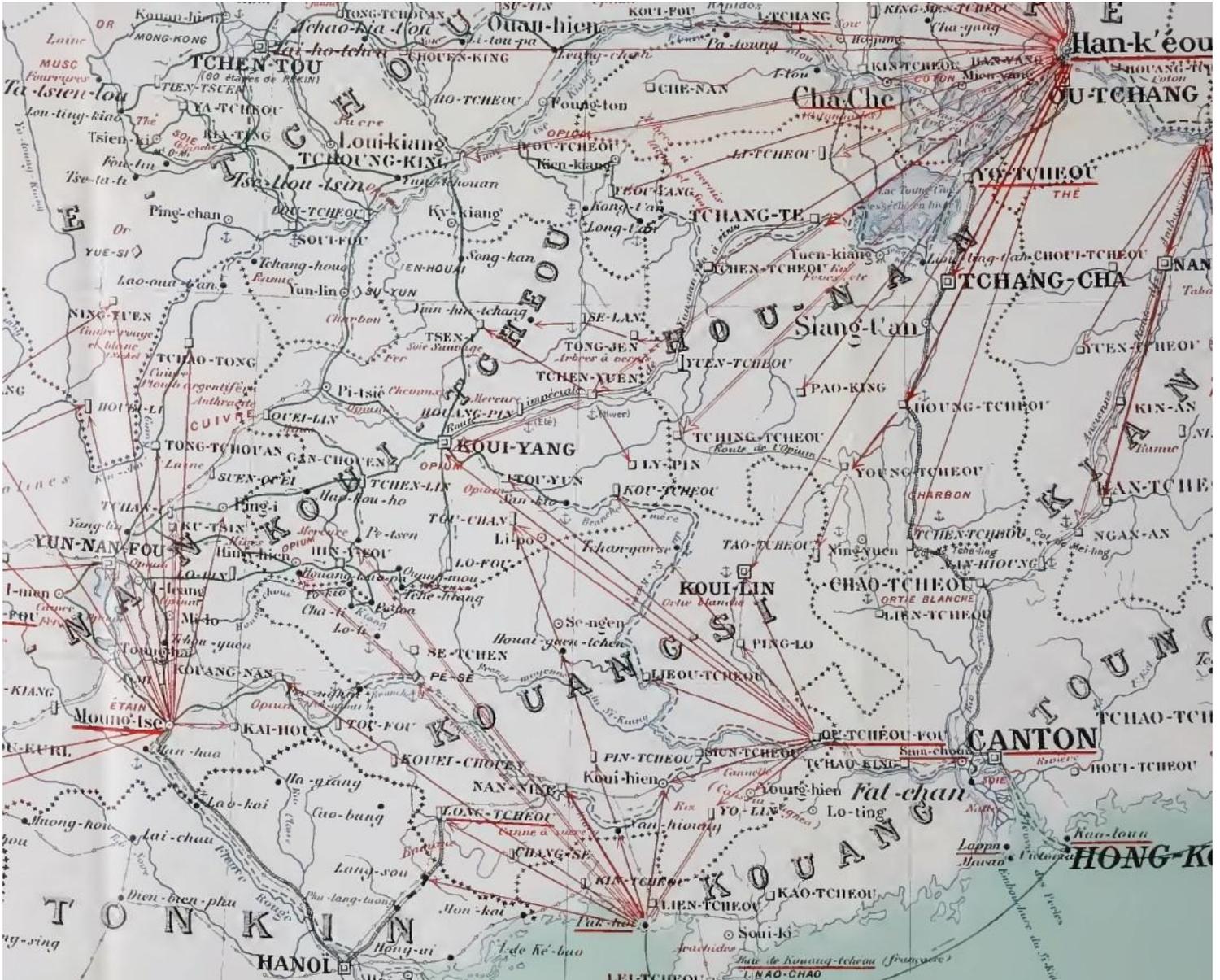
Délégués des Chambres de Commerce participantes : MM. Marseille, A. GROSJEAN, commerce général — Bordeaux, L. RABAUD, commerce général. — Lille, A. VIAL, filature de lin, constructions mécaniques. — Roubaix, A. WAELES, laines et lainages. — Roanne, J. RIAULT, cotonnades.

Attachés à la Mission : MM. A. PERRE, ingénieur hydrographe ; F. GRANNIÉ, secrétaire à Lyon.

@

# Mission lyonnaise

## Récits de voyages



Carte économique de la Chine, partie sud-ouest,  
dressée par M. Bernier.

**CAPITALES** de provinces.  
**FOU**, préfectures, villes de 1<sup>e</sup> classe  
**TCHOU, T'ING**, villes de 2<sup>e</sup> classe  
**hien**, sous-préfectures, villes de 3<sup>e</sup> classe.

## INTRODUCTION

### L'ORIGINE ET LE PROGRAMME DE LA MISSION. SES RÉSULTATS — SON OPPORTUNITÉ

@

Au lendemain de la guerre sino-japonaise et du traité de Simonosaki (17 avril 1895), et en présence des problèmes que ces deux actes posaient, l'utilité d'une étude plus approfondie du grand marché chinois, de ses ressources, de son avenir, apparaissait nettement.

La Chine proprement dite et la Mandchourie — en laissant de côté les déserts de la Mongolie et les plateaux infertiles et inaccessibles du Tibet — présentent une superficie environ moitié moindre, et une population à peu près égale à celle de toute l'Europe, soit de 350 à 360 millions d'âmes, ce qui donne une densité moyenne double : 80 contre près de 40 au kilomètre carré. Cette population est d'ailleurs très inégalement répartie. La France, a, après la Russie, l'étendue de frontières communes le plus considérable avec l'Empire du Milieu en faisant toujours abstraction du Tibet. Des bords du Mé-kong à Mon-kay, il y a plus de 2.300 kilomètres. C'est un point que l'on n'a pas assez présent à l'esprit.

Les relations commerciales déjà existantes, nos traditions nous poussaient encore à nous préoccuper des conditions nouvelles qui s'annonçaient en Extrême-Orient. Et je ne parle pas seulement de nos traditions politiques ou religieuses, mais de nos traditions commerciales.

Nous oublions si vite en France nos mérites, aussi bien que nos fautes, que peu de personnes se souviennent sans doute, en admettant qu'elles l'aient jamais su, que la première mission commerciale sérieuse en Extrême-Orient, à la fois par le nombre de ses membres et par l'abondance des renseignements rapportés, a été une mission française, celle qui a accompagné M. de Lagrenée, en 1843, il y a plus d'un demi-siècle.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Il ne m'appartient pas d'insister sur les motifs qui faisaient qu'en France l'honneur de cette initiative revenait tout naturellement à la ville de Lyon, où les relations avec l'Extrême-Orient sont de vieille date (plus de la *moitié* des soies grèges exportées de Chang-hai sont à la destination de la France, c'est-à-dire de Lyon) : où l'on rencontre, soit dans la ville même, soit dans la région, à peu près toutes les industries, où le principe de l'« aide-toi », du *self help*, est pratiqué avec une si discrète mais si féconde activité, et à sa Chambre de commerce, émanation de son esprit, et où le souci du bien public et de l'intérêt général est porté si haut.

Elle le prouvait d'ailleurs immédiatement ; elle donnait la mesure accoutumée de sa largeur de vues et de son désintéressement en associant les principales Chambres de commerce de France à son projet, bien qu'elle pût pour ainsi dire se suffire à elle-même, soit par ses ressources, soit par la diversité des activités qu'elle représente. Douze furent sollicitées de participer, par l'envoi de délégués spécialistes, à l'enquête méditée ; cinq, celles de Marseille, de Bordeaux, de Lille, de Roubaix et de Roanne, eurent la généreuse hardiesse de donner leur très utile et très apprécié concours.

Du coup, le champ de nos études se trouvait considérablement élargi, et nos moyens d'investigation perfectionnés par l'adjonction de ces nouvelles compétences. À côté des deux spécialistes, l'un pour la soie et l'autre pour les soieries et teintures : MM. Antoine et Métral, sortis de l'École de commerce de Lyon et de la Martinière, premiers choix tout naturels d'un centre comme Lyon ; à côté de M. Duclos, ancien élève de l'École des mines de Saint-Étienne, qui représentait la métallurgie et les mines ; de M. Sculfort, ancien élève de l'École de commerce de Lyon, délégué du commerce général de la région lyonnaise, — venaient prendre place MM. Grosjean et Rabaud, ayant eu tous les deux la pratique des affaires, soit dans la métropole, soit aux colonies, et qui devaient s'occuper, eux aussi, du commerce général ; MM. Vial et Waeles, chargés des intérêts des industries du Nord en général, et de celles du lin, du chanvre, de la ramie et de la laine en

## **Mission lyonnaise**

### Récits de voyages

particulier, et M. Riault, auquel allait incomber la lourde, mais intéressante tâche d'étudier, de concert d'ailleurs avec les délégués de Lille et de Roubaix, tout ce qui a trait au coton et à l'industrie cotonnière. Toutes les principales formes de l'activité nationale se trouvaient ainsi représentées dans nos rangs.

Dès le premier jour, tout en s'attachant à maintenir à la Mission son caractère d'œuvre née de l'initiative « privée » qui faisait, par ce temps d'entreprises d'État, à la fois son originalité et son mérite, la Chambre de commerce de Lyon s'était préoccupée de lui assurer la direction nécessaire. Les mœurs du pays que nous devions visiter, les rapports inévitables avec les mandarins exigeaient qu'elle fût officielle. Le ministre des Affaires étrangères, sollicité, voulait bien détacher spécialement un de ses agents les plus expérimentés et les plus compétents. Les trente ans de résidence en Chine de M. le consul Rocher, ses nombreux voyages dans l'intérieur du pays, sa parfaite connaissance de la langue chinoise le désignaient tout naturellement. La bonne grâce du quai d'Orsay ne s'est d'ailleurs pas bornée à ce seul service. La Mission a toujours trouvé, soit auprès du ministre lui-même, soit auprès des bureaux, soit auprès des agents du service extérieur, et en particulier auprès du ministre de France à Pékin, M. Gérard, de M. le consul Haas, de M. Dejean de la Bâtie, consul à Moug tse, et de son chancelier, M. Launay, etc., le plus précieux appui, et l'accueil le plus affable. Qu'ils veuillent bien recevoir ici nos respectueux remerciements.

La même bienveillance se rencontrait, d'ailleurs, dès le début, auprès de tous les pouvoirs publics. Le ministre du Commerce, au moment de notre départ, M. André Lebon, voulait bien s'intéresser effectivement, dans la limite de ressources budgétaires assez étroites, au succès de l'œuvre de la Chambre ; et il passait, si j'ose dire, « la consigne » à son successeur, qui s'en est acquitté avec le même gracieux empressement. Lui-même nous continuait, comme ministre des Colonies, sa généreuse protection et trouvait là aussi, à son tour, une tradition à suivre, pendant que le Gouvernement

## **Mission lyonnaise**

### Récits de voyages

général de l'Indo-Chine et, en particulier, le Protectorat de l'Annam-Tonkin nous prêtaient à deux reprises, sur les instructions de Paris, le concours le plus efficace et le plus aimable. Tous ces hauts témoignages, qui nous avaient pénétrés de gratitude, étaient, pour ainsi dire, le présage d'une approbation plus éminente encore, couronnement inespéré de nos efforts, et dont nous gardons un souvenir très respectueusement reconnaissant : je veux parler de la réception officielle de la Mission par le chef de l'État en personne, à Rambouillet, au mois d'octobre 1897.

Préoccupée de la santé de ses explorateurs pendant un voyage qui promettait d'être long et quelquefois pénible ; désireuse, d'autre part, de s'assurer le bénéfice de certaines observations scientifiques qui viendraient s'ajouter à celles de son ingénieur, la Chambre rechercha le concours d'un médecin. Le ministre de la Marine désigna et consentit à détacher spécialement M. le médecin de première classe Deblenne auprès de la Mission lyonnaise. Aucun choix ne pouvait être plus heureux.

Enfin, pour compléter le cadre de la Direction, le Bureau de la Commission de Chine pensa que certaines traditions de famille et mes études antérieures à l'École libre des sciences politiques me mettaient à même de rendre quelques services et voulut bien m'adjoindre à la Mission comme secrétaire général. Je devais avoir bien plus tôt que je ne le pensais, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, la responsabilité et l'honneur de succéder à M. le consul Rocher, comme directeur effectif.

Et c'est ainsi que cinq mois, presque jour pour jour, après la signature du traité de Simonosaki, qui en avait été l'occasion déterminante. Le 15 septembre 1895, la Mission, conçue et organisée par la Chambre de commerce de Lyon, s'embarquait à Marseille pour l'Extrême-Orient...

Nous partions avec un programme bien déterminé comme objectif général, toute liberté étant laissée au Directeur pour les moyens et les détails de l'exécution. Élargissant, par suite de l'afflux même des

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

concours et des bonnes volontés, le cadre d'une suggestion dont le mérite originaire revient à M. le consul Haas, et dont la portée avait été immédiatement saisie par l'esprit toujours en éveil et soucieux du bien public de celui qui a été l'organisateur, le Commissaire général et l'âme de la Mission, M. Ulysse Pila, le premier but poursuivi se formulait ainsi dans l'article premier du « Règlement général » de la Mission :

La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine a pour objet de se rendre compte, en vue de leur développement dans l'intérêt général français, des ressources économiques et commerciales des provinces chinoises avoisinant le Tonkin et de celles de la province du Setchouan.

Comme son titre l'indique, la Mission est avant tout une mission d'exploration et n'est formée qu'en considération de l'intérêt public et de l'expansion coloniale française. En conséquence, les membres de la Mission s'engagent à n'entreprendre, pendant la période de ses travaux, aucune opération commerciale pour leur propre compte ou pour celui de commettants.

Premier objectif. L'aire géographique de notre enquête, l'esprit qui devait y présider étaient clairement indiqués dans ces quelques lignes.

Prenant comme base de notre exploration notre colonie indo-chinoise, nous devons surtout étudier, outre ses ressources propres, les éléments d'échange et les voies de pénétration et facilités qu'elle offre pour les relations avec les provinces de l'Empire du Milieu qui lui sont limitrophes, et réciproquement. C'est ce que le président de la Chambre de Commerce de Lyon a défini d'un de ces mois si heureux dont il a le secret, de *soudure commerciale* entre nos possessions et la Chine. Dans ce but, un spécialiste, M. Perre, ingénieur hydrographe, était adjoint à la Mission avec la tâche particulière de se rendre compte des améliorations pratiques dont la voie du fleuve Rouge était

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

susceptible. La maladie ne lui a malheureusement permis d'accomplir que partiellement sa tâche.

Tel était notre premier objectif. Le second consistait à nous rendre compte de la valeur économique et commerciale de la grande province du Se-tchouan, sur laquelle ses richesses séricicoles, inexactement connues, avaient particulièrement attiré l'attention de la Chambre de commerce de Lyon. Nous nous installerions à Tchoung-king, sur le haut Yang-tsé, dont les Japonais venaient d'obtenir l'ouverture complète. Nous verrions en même temps, par le fait seul de notre voyage, dans quelle mesure on pouvait espérer rattacher le Se-tchouan, ainsi que le faisaient entrevoir certaines affirmations généreuses, à notre sphère d'influence commerciale ou politique directe.

Les circonstances devaient agrandir encore ce programme. De prime abord, d'ailleurs, il est bien évident que des *visites aux deux grands centres distributeurs de Hong-kong et de Chang-hai* en étaient le complément indispensable, et tellement indiqué même qu'aucune mention spéciale n'en avait paru nécessaire.

Mais l'élargissement, pour ainsi dire matériel, de notre enquête sur une plus grande surface de terrain n'était pas le seul qui fût indiqué pour nous. Par la force naturelle des choses, par cette extension géographique elle-même, par notre nombre et la diversité des éléments que nous représentions, nous étions appelés à augmenter nos sujets d'investigations. J'avais été prié, par la Chambre, de rédiger avant notre départ un « programme général » destiné à servir de cadre à nos études, et à guider les délégués dans les travaux spéciaux dont ils étaient chargés. Voici ce questionnaire.

## QUESTIONNAIRE GÉNÉRAL

### I. COMMUNICATIONS ET TRANSPORTS

1. Ports de la côte importateurs et exportateurs. — Organisation, etc.
2. Routes de terre.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Nombre. Distances et durées des trajets. - État d'entretien. — Sécurité — Villes et marchés sur la route, Foires. — Nœuds de route. — Cols. — Barrières de douanes et octrois.

Modes de transport. Porteurs. — Bêtes de somme. — Véhicules. Nombre. — Organisation (entreprises, etc.) — Emballages. — Poids transportés. — Mouvement commercial.

Prix de transport (marchandises et personnes).

Chances d'amélioration (routes, chemins de fer, etc.).

#### 3. Voies fluviales.

Navigabilité, régime (hautes et basses eaux). — Rapides. — Crues. — Ponts, bacs et gués.

Distances et durée des trajets.

Mode et prix de transports (grandes et petites jonques). — Tonnages. — Mouvement commercial.

Barrières de douanes. — Péages.

Chances d'amélioration.

#### 4. Douanes et droits intérieurs.

Douanes impériales. — Droits perçus spécifiques, et comment ? — Organisation.

Douanes provinciales et octrois. — Montant des droits, etc.

Comment les traités sont-ils observés à ce point de vue ?

## II. PRODUCTION

Géographie physique. Nature du sol. Climat. Températures maxima, minima, moyenne. Régime des pluies.

#### 1. Produits naturels.

Agriculture. — Principales cultures — Surface cultivée et rendements approximatifs. — Récoltes, nombre et époque, etc.) — Prix.

Horticulture. — Culture maraîchère. — Prix.

Forêts.

Usines et carrières (industries extractives). — Pétrole. — Sel, etc. — Prix.

#### 2. Produits manufacturés (industries proprement dites). — Industries textiles, métallurgiques, diverses.

À propos de chacune d'elles : Matières premières employées. — Méthodes de fabrication. — Chiffre approximatif de la production. — Échantillons. — Centres de fabrication. — Organisation du travail (petite industrie familiale ; petite industrie patronale). — Salaires.

Prix de revient et de vente. — Chances de transformation en grande industrie.

#### 3. Exportations et débouchés intérieurs, extérieurs. Chiffres approximatifs actuels (poids et valeurs). Chances de développement.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

#### III. CONSOMMATION

1. Principaux marchés et centres de population. — Population approximative.
2. Consommation actuelle. — Besoins.  
Nourriture. — Vêtement. — Habitation. — Besoins sociaux. — (Pagodes, théâtres, lecture, etc., etc.)
3. Richesse ou pauvreté de la population. Critériums actuels. — (Objets de luxe)  
(Faire si possible quelque monographies de budgets de particuliers par catégories sociales et par familles.)
4. Importations.  
Indigènes. — Poids et valeurs.  
Étrangères : Concurrence anglaise ; japonaise ; allemande : etc. — État actuel. Échantillons. — Prix de vente. — Provenances. — Organisation du commerce étranger.

#### IV. COMMERCE

- Instruments d'échange. — Usages commerciaux et de banque.
1. Monnaies, poids et mesures, dans les différentes provinces et localités.
  2. Comment se font et se règlent les affaires.  
Entre indigènes. (Grands marchands ? Syndicats de marchands, Guildes ?)  
Entre indigènes et étrangers. Organisation actuelle. — Courtiers ? Compradores ?). — Principales maisons. — Surface commerciale ? Marchands chrétiens ? — Étrangers établis ?
  3. Chances de transformation de l'organisation commerciale :  
Chances de vente ou d'achats directs au consommateur ou au producteur.
  4. Banques. Clearing houses ?  
Modes de paiement. Escompte.
  5. Question de l'argent et du change.  
Noter les points où la répercussion de la baisse de l'argent s'est fait sentir et ceux où elle a été nulle.

#### V. QUESTIONS DIVERSES

- État social.  
État et régime de la propriété  
Dispositions morales.  
Avenir au point de vue de la population et de la richesse.  
Avenir au point de vue industriel.  
Conclusions d'ensemble.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Bref, ainsi que l'éminent président de la Chambre de commerce de Lyon. M. le député Aynard, nous le disait dans le banquet intime qui a précédé notre départ, en des termes qui caractérisaient bien le but général de la Mission lyonnaise, et la nature des renseignements d'ensemble qu'on en attendait :

« Que résultera-t-il de cette transformation économique ? Sera-ce un bien, sera ce un mal ? Je n'en sais et nous n'en savons rien. Nous ne savons si la race jaune est l'ennemie de la race blanche, comme d'aucuns le prétendent. Mais, si elle l'est réellement, il vaut mieux connaître son ennemi que de l'ignorer. Nous voulons savoir et connaître, et vous êtes surtout une mission d'études. Ce que nous aurons appris par vous, ce que nous connaissons, nous le ferons connaître à nos compatriotes.

En un mot, en dehors d'une enquête commerciale sur nos possessions indo-chinoises, principalement dans leurs rapports actuels ou possibles avec les provinces chinoises dont elles sont limitrophes et d'une enquête sur ces provinces ; — en dehors d'une étude spéciale du Se-tchouan ; — en plus de nos investigations techniques sur le commerce général de l'Empire et sur le parti qu'on en pourrait tirer, — toute une série d'« à-côtés », ou plutôt de *questions d'ensemble*, nous étaients signalés comme devant faire l'objet de nos recherches, et constituaient la quatrième partie du quadruple objectif que nous avions à poursuivre, le tout devant conduire à des *solutions pratiques*.

Tel était notre programme, et l'on conçoit aisément, ainsi que le prévoyait l'article 18 de notre règlement, qu'il n'ait pas fallu moins de deux ans pour le remplir.

Ce sont des réponses *partielles* à ce programme qu'offre le présent volume.

Je ne me dissimule pas en effet tout ce qu'il a d'insuffisant. Ce n'est pas en dix-huit mois que l'on peut avoir la prétention de réunir tous les éléments d'une opinion complète et définitive sur un pays aussi vaste

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

que la Chine. Une ambition aussi ridicule ne s'est jamais présentée à notre esprit et le présent ouvrage n'est qu'un tableau en raccourci d'observations nécessairement inadéquates au sujet.

Tels quels cependant, nous espérons avoir groupé ici — en dehors de détails plus ou moins pittoresques sur notre voyage, sur les pays parcourus et les populations rencontrées — un assez grand nombre de renseignements géographiques et commerciaux\*, dont plusieurs sont inédits, et dont nous voudrions voir profiter, conformément à l'intention de nos commettants, notre pays et notre commerce. Car, sans être plus *définitifs* que leur objet même, beaucoup présentent, pensons-nous, un degré de certitude suffisant pour permettre une action éclairée et continue. À ce point de vue pratique, il me sera sans doute permis de dire que la Chambre de commerce de Lyon n'a pas trop à regretter l'initiative qu'elle a prise, et les lourds sacrifices qu'elle s'est imposés, et qu'ont partagés les cinq Chambres de commerce qui se sont associées à elle : *cinq* des spécialistes attachés à la Mission sur *dix* sont déjà répartis et installés en Extrême-Orient...

Henri BRENIER  
Ancien directeur de la Mission

\*[La deuxième partie de l'ouvrage, non reproduite ici, comprend les rapports commerciaux et des notes diverses :

— Rapports et notes sur les pays et provinces visités :

Rapport sur le Tonkin.

Notes sur le Tonkin considéré comme voie de pénétration en Chine.

Rapport sur le Yun-nan, Hong-Kong, Kouï-tcheou, le Se-tchouan.

Notes sur le commerce de Canton, Han-k'eu.

— Rapports spéciaux : Les mines et la métallurgie. La soie. Le coton et les cotonnades. Les corps gras et leurs dérivés. La circulation monétaire en Chine.]

LIVRE I  
DU TONKIN AU SE-TCHOUAN



**La Mission en pousse-pousse.**

## CHAPITRE PREMIER

### LA MONTÉE DU FLEUVE ROUGE

De Ha-noi à Man-hao [9-30 novembre 1895]

@

Départ d'Hanoi — Paysages du delta. — Yen-hai, transbordement sur le Pho-lu — L'échouage au Thac-van-cai. — Dans la brousse. — Poste de Trai-hutt. — Paysage. — Le poulet quotidien. — Jonques de Man-hao. — Dispositions de bord. — De Trai-hutt à Lao-kai. — Nos équipages. — Conditions de la navigation sur le haut fleuve. — Postes militaires. — Pho-lu. — Lao-kai. — De Lao-kai à Man-hao. — Le tigre de nos rêves. — Les rapides. — Incident. — Le village de Sin-kai. — Contraste avec les marchés du delta. — Man-hao.

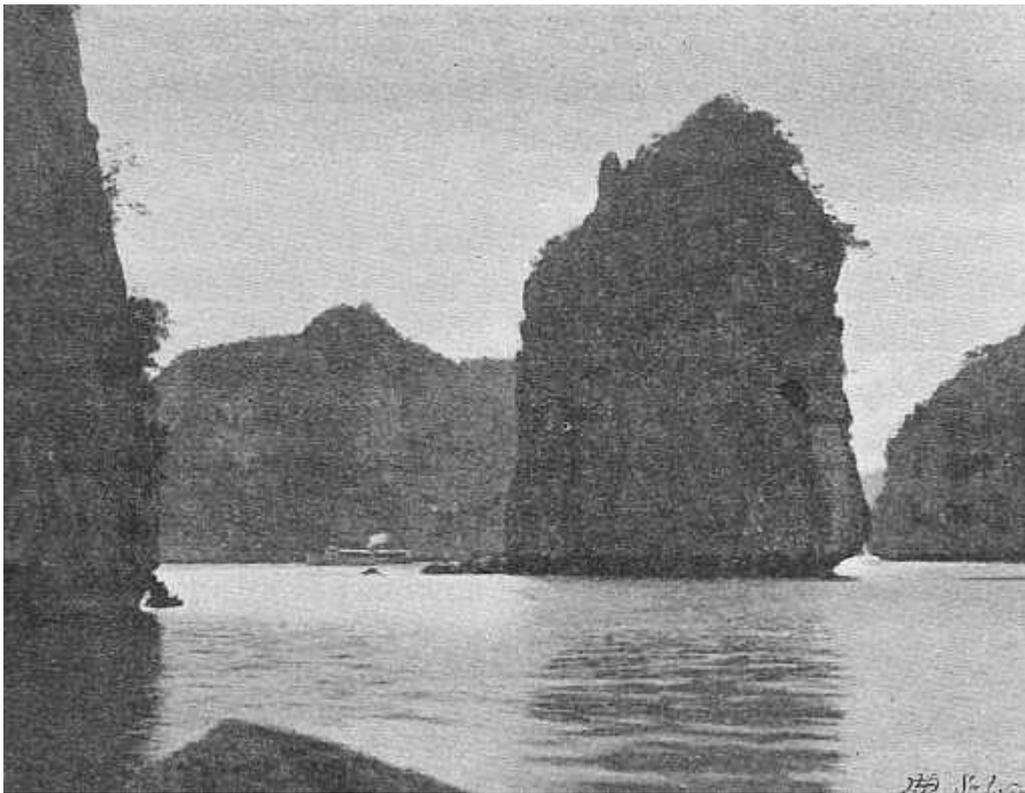
p.003 Le 9 novembre 1895 au matin, tous les membres de la Mission se trouvaient réunis sur le pont supérieur du Yun-nan, vapeur monoroue du service subventionné des Correspondances fluviales du Tonkin, en partance pour le haut fleuve Rouge. C'était le vrai voyage qui commençait. Après une tournée rapide de huit jours en deux groupes, p.004 dans le delta et sur la frontière Kouang-si au delà de Lang-son, et un séjour à Ha-noi, nous nous apprêtions à aborder la Chine, notre grand objectif, par le Yun-nan.

Pendant que ballots de marchandises, bagages, Annamites, tirailleurs indigènes et soldats de l'infanterie de marine ou de la légion

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

étrangère s'entassent tant bien que mal, au milieu d'un brouhaha indescriptible, sur le pont, au-dessous de nous, nous prenons congé de M. le Gouverneur général par intérim Fourès. Son amabilité et celle des hauts fonctionnaires et résidents du Tonkin nous laissent le meilleur souvenir, et nous nous demandons ce que pourra bien être, à côté de cela, l'accueil des mandarins. Les membres de la Chambre de commerce d'Ha-noï, et quelques colons sont venus aussi nous souhaiter bon voyage et nous donner un dernier exemple de leur traditionnelle courtoisie à l'égard de nouveaux venus et d'hôtes de passage.



**Rochers de la baie d'Along.**

La monotonie des paysages deltaïques a été cent fois notée. Ce ne sont pas ici les files interminables de palétuviers luisants de la rivière de Saïgon ou de l'embouchure du fleuve Rouge ; mais les flancs d'argile, jaune ou couleur de brique, des hautes berges entre lesquelles nous circulons, les eaux étant très basses, ne sont guère plus réjouissants à l'œil. Des carrés de canne à sucre, surtout sur la rive droite, descendent jusque sur les bords. Quand le rivage s'abaisse, on a des échappées sur des rizières où la moisson est faite ou en train de se

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

faire. C'est la récolte du dixième mois, la plus abondante dans la partie montagneuse du delta, et celle qui est partagée entre le colon européen et l'Annamite dans le système de « métayage franco-annamite » qui commence à être appliqué avec tant de succès dans ces régions, où les terres disponibles sont encore assez nombreuses, contrairement à ce qui se passe dans le delta, sauf dans certaines parties du Sud-Ouest. Quelquefois, un village aligne sur la rive ses huttes basses en treillages de bambous, aux toits en feuilles de lataniers. Sur notre gauche, dans la brume lumineuse, le contour indistinct du grand mont Bavi. Si l'on descend à terre, sur la chaussée carrossable (rive droite) que suit la ligne télégraphique, les rizières allongent à perte de vue leurs carreaux alternés d'eau mate, de boue terne, et, là où la récolte est encore sur pied, d'un vert pâle. La ligne plate de l'horizon est à peine rompue, de ci de là, par des bouquets de bambous si élégants, si vraiment « décoratifs », dans <sup>p.005</sup> le sens naturel du mot, malgré la gracilité de leurs lignes ; et par les hauts panaches des aréquiers, entourant et dominant les villages. Quelques letchis, petits arbres trapus ; les troncs blancs des grands « ouatiers », l'épanouissement superbe, mais trop rare, des banyans <sup>1</sup>, et les feuillages minces des acacias complètent le tableau. À l'horizon, vers l'ouest, des collines boisées.

Jusqu'au dessus de Hong-hoa, un peu en amont du confluent de la rivière Noire, le fleuve est très large, quelquefois de près d'un kilomètre. Des rizières neuves tapissent les bancs de sable laissés à découvert par la baisse des eaux. On nous prédit que nous ne pourrions pas remonter en vapeur jusqu'à Lao-kai, même avec un transbordement à Yen-bai sur un bateau plus petit. Nous décrivons des courbes et des détours extraordinaires pour éviter des échouages, qui se produisent cependant à chaque instant, bien que le Yun-nan ne cale que 1, 25 m, à plein chargement, ce qui est loin d'être le cas. À l'avant, deux matelots <sup>p.006</sup> sondent continuellement avec de longues perches, en annonçant en langue annamite le nombre de pieds d'eau ; et cela

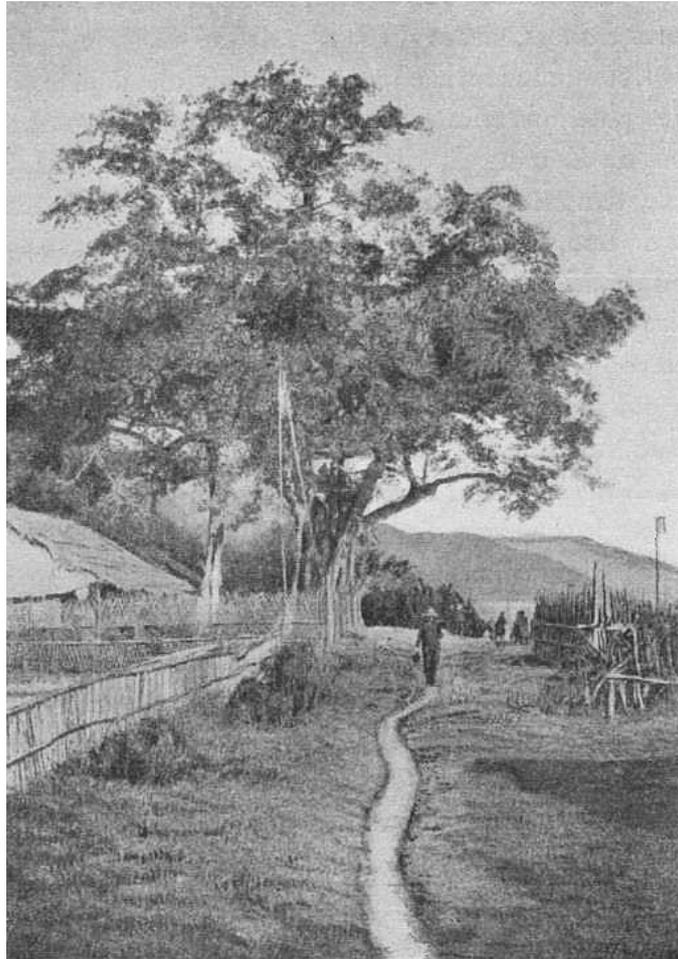
---

<sup>1</sup> Voir la photographie d'un banyan, l'« arbre de Robinson » d'Yen-luong près d'Yen-bai.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

forme une sorte de mélodie monotone qui s'harmonise bien avec les grandes eaux lentes et ce paysage toujours pareil.



**L'arbre de Robinson, près d'Yen-bai.**

À Yen-bai (12 nov.) où nous recevons l'accueil le plus hospitalier de M. le colonel et de M<sup>me</sup> Vimard et de tous les officiers de la petite garnison, nous transbordons sur le *Pho-lu*. C'est une petite chaloupe à vapeur ne calant que 0,50 m, fort peu élégante avec son nez épaté, et son corps constitué par une espèce de grande boîte en tôle, posée sur le pont et percée de hublots et de deux pans-coupés, et terminé par la grande roue de l'arrière.

Le mercredi 13 novembre, deux mois juste après notre départ de Marseille, la Mission lyonnaise a eu une petite aventure ; une des rares qui aient marqué ses voyages, encore n'eut-elle rien d'héroïque. Le matin, nous nous étions arrêtés deux heures au poste de *Ngoc-hop*

## Mission lyonnaise

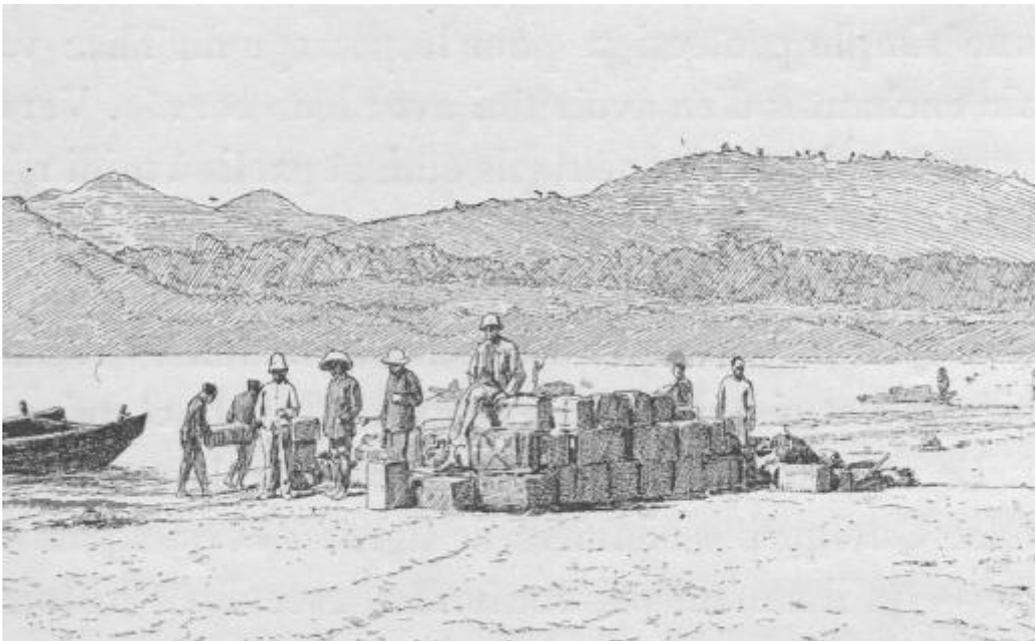
Récits de voyages

(rive gauche), pour nous alléger le plus possible en déchargeant un peu de charbon. À 11 h 1/2, notre pilote annamite déclare qu'il lui est impossible de passer le rapide du Thac van-cai. Il n'y a que 0,80 m environ, dit-il, dans le chenal, et il ne veut pas recommencer l'accident du *Bao-ha*, un autre petit vapeur qui s'était échoué trois jours auparavant à ce même endroit.



**Le *Pho-lu*, vapeur monoroue du haut fleuve Rouge.**

Nous allons jeter un coup d'œil sur l'obstacle. Comme la plupart des rapides du haut fleuve Rouge, c'est un bouillonnement d'eaux dans un coude où un petit affluent a accumulé les pierres et les galets. Sur la rive droite cependant, une série d'assez mauvais petits rochers à découvert sur lesquels porte le courant. Nous accostons à la rive gauche.

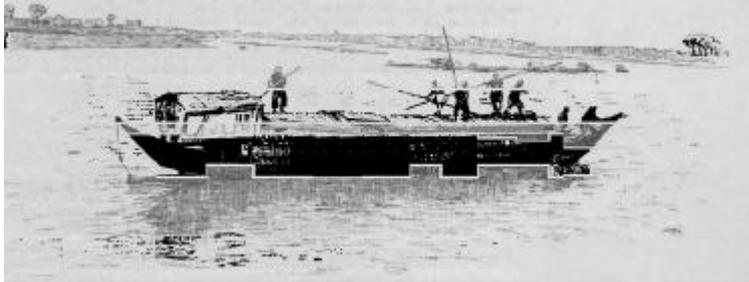


**Naufrage au Thac van-cai.**

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

En présence du refus réitéré du pilote de tenter le passage, M. le consul Rocher décide immédiatement de télégraphier à Yen-bai au colonel Vimard, pour le prier de nous envoyer cinq jonques de Man-hao.



**Jonque annamite sur le fleuve Rouge.**

Une bande de quatre de nos compagnons, accompagnés d'un employé des Douanes qui monte à Lao-kai et de M. Bleton, le fils d'un négociant d'Hai-phong, vont porter la dépêche au poste de *Trai-hutt*, que le commissaire du bord nous dit être en amont, sur la rive gauche, à deux heures et demie environ de l'endroit où nous avons accosté. Le <sup>p.007</sup> soir, nous les attendons à table : elle avait été dressée sur le sable ; tout à l'entour, l'équipage annamite avait disposé, fichés en terre, une cinquantaine de petits bâtonnets d'encens, et jeté des carrés en papier sur lesquels sont collés des triangles et des ronds en papier d'argent ou d'or, simulant des offrandes en espèces. Était-ce pour remercier le dieu du fleuve de les avoir amenés jusque-là ? ou pour lui demander sa protection contre « Monseigneur le tigre » ? En tout cas, une hypothèse pouvait être exclue : c'était celle de la demande d'une légère crue, ou même d'une simple protection pour le passage du Thac-van-cai. Ils avaient l'air enchantés d'en avoir fini avec leur corvée. Vers 8 h 1/2 du soir, nos camarades reviennent (ils étaient partis à midi 1/4), grelottants et affamés, sur un bac militaire prêté par le commandant du poste de *Trai-hutt*. Ils se sont perdus dans la brousse, véritable jungle, où il fallait se frayer un chemin en cassant d'immenses roseaux et des bambous si serrés et si hauts qu'ils formaient voûte et qu'on ne voyait pas le ciel. Le caprice des lianes enchevêtrées la rend encore plus impénétrable. Quelques « histoires de tigres » et quelques « histoires de pirates » — qu'il ne faut pas confondre avec des « histoires de

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

brigands » — sont rappelées avec beaucoup d'à propos par quelques membres de la Mission. À Yen-bai, deux fois de suite dans ces derniers temps, un tigre est venu dans le jardin même qui entoure l'habitation du colonel Vimard, et le planton a tiré dessus sans succès. Il y a quelques mois, dans le même poste, une sentinelle, un tirailleur indigène — ce qui est plus rassurant — a été mangé dans l'enceinte du fortin, et l'on nous a montré le mirador, élevé de plusieurs mètres au-dessus du sol, dans lequel on monte maintenant la garde la nuit. À deux jours au delà de Trai-hutt, on nous parlera d'une peau de tigre fraîche à vendre dans un village voisin, et on nous montrera ses ongles. L'intéressant félin n'est donc pas un pur mythe, mais dussé-je diminuer l'intérêt que le lecteur bienveillant pourrait prendre au récit de notre voyage, la vérité m'oblige à dire qu'il est beaucoup moins nombreux dans le haut Tonkin, qu'en Annam ou dans le Laos. C'est du moins notre expérience. Les pirates nous ont paru aussi fâcheusement, ou plutôt très heureusement discrets ; toujours avec la même réserve.

Le lendemain, il fallut renoncer à transporter nos bagages à Trai-hutt sur le bac, usé et vermoulu, qui faisait eau de toutes parts. Le gros p.008 de notre troupe s'y rendit, pendant que quelques-uns restaient à la garde des bagages, sous la protection de la chaloupe. Celle-ci avait reçu l'ordre d'attendre l'arrivée des jonques demandées à Yen-bai.

En les attendant, nous aussi, à quelques kilomètres de là, nous tâtons un peu de la vie dans les postes militaires au Tonkin.

Le poste de Trai-hutt est situé sur la rive gauche du fleuve, au sommet de la berge, et en face de deux petits villages, l'un annamite, et l'autre man, qui occupent, sur la rive droite, chacun des bords d'un petit affluent du Song-coi. Une palissade en bambous entoure le poste proprement dit, qui comprend un blockhaus en briques, l'habitation de l'officier (un lieutenant, chef de poste), le logement des tirailleurs annamites, et celui des sous-officiers européens. En dehors de l'enceinte, les cuisines, et quelques autres bâtiments. En contrebas, parmi les hautes herbes de la berge, un petit poste télégraphique,

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

auquel est préposé un sous-officier. La route, ou plutôt le sentier <sup>1</sup>, de Yen-bai à Lao-kai passe en arrière du poste, qui est dominé par une chaîne de petites collines dénudées. Les matinées sont très humides, tant que le soleil n'a pas dissipé les couches de brouillard qui montent, le soir, du fleuve, et viennent noyer tout le poste. À partir de 10 heures, le soleil devient très chaud. Le pays est très accidenté. De chaque côté <sup>p.009</sup> du fleuve, ce ne sont que collines et petites montagnes entrecroisées, assez boisées, sauf dans le voisinage immédiat du poste, mais d'essences qui n'ont malheureusement presque pas d'utilisation commerciale, le bois étant mou et pourrissant facilement sans doute à cause de l'énorme humidité ambiante. Les hauteurs portent des plaques rousses et noires ; ce sont les endroits où les aborigènes Mans et Thos ont brûlé les herbes, pour planter le riz rouge de montagne ou le maïs. À travers les terres effritées, comme décomposées sous la double action de l'humidité et du soleil, de petits ruisseaux descendent en cascades, ils font peu de bruit, tant la végétation déborde sur leur passage ; ils n'ont pas le rire sonore et franc de leurs frères des Alpes, bondissant sur le roc. Ils fuient, ils rampent, ils glissent, ils se cachent sous les grandes herbes pour reparaître plus loin, roulant leurs eaux trompeusement claires, mais malsaines, véhicules de fièvres, tueuses d'Annamites et d'Européens.

Le pays est peu habité. Les besoins des habitants sont si primitifs, et le commerce si peu actif, les échanges si peu nombreux, que notre cuisinier a toutes les peines du monde à nous acheter nos poulets et nos œufs quotidiens, quelques prix qu'il offre. Que ferait-on de nos piastres ? Il faut garder d'abord de quoi manger soi-même. Peu à peu, ce pays, dévasté par les incursions de pirates de frontière, se repeuplera.

Après trois jours d'attente (15-17 novembre), nos cinq jonques viennent mouiller devant Trai-hutt <sup>2</sup>. Ce sont ces jonques de Man-hao

---

<sup>1</sup> À notre second passage au Tonkin (juillet 1897), on était en train d'établir une *route* de Yen-bai à Lao-kai.

<sup>2</sup> Voir le dessin d'après photographie : « Une jonque de Man-hao au passage d'un rapide », p. 11.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

déjà souvent décrites, effilées des deux bouts. Elles ont de 24 à 25 mètres de long, sur 3 mètres environ de large au centre du bateau, et un tirant d'eau de 0,50 m. Elles peuvent porter jusqu'à 200 piculs (12 tonnes environ) de marchandises, mais remontent rarement à plein chargement. Sur le grand mât, formé de deux séries de bambous, attachés les uns au bout des autres, et réunis en triangle, la grande voile quadrangulaire se dresse, la disposition en triangle étant nécessaire pour supporter l'effort de la voilure. À la descente, ce grand triangle est rabattu sur l'avant des jonques. Elles sont faites, au moins pour le fond de la barque, de planches d'un seul morceau d'un bois très dur, *p.010 le lim*, qu'on trouvait autrefois en abondance entre Lao-kai et Man-hao. Sauf un espace libre laissé pour le barreur à l'arrière, et pour les six hommes d'équipage à l'avant, tout le corps de la jonque est recouvert d'une espèce de toit cintré en nattes de bambous ou de feuilles de latanier, qui lui donne un vague aspect de tunnel. Un homme peut se tenir debout, s'il pose les pieds bien au fond et au centre de la barque.

Il s'agit d'organiser des couchettes. Des bambous liés ensemble et disposés dans le sens de la longueur de la barque nous les fournissent. Nos nattes cambodgiennes : de petits matelas, qui n'ont rien de sybaritique, piqués sur un des côtés de la tresse de paille : nattes pour l'été et matelas pour l'hiver ; les *p'ou kai*, sortes d'édredons bourrés en coton, achetés à Ha-noi, font disparaître plus ou moins complètement les inégalités et les protubérances des bambous, qui servent ainsi à la fois de lits et de tables à manger, à jouer et à écrire, nos malles passant alors au rôle de sièges. Nous nous répartissons, par quatre, entre les jonques, sauf dans la « jonque-amirale » réservée à l'état-major. La cinquième est le domaine exclusif de notre cuisinier Thomas, un Cantonais, comme tous nos « boys », et qui nous faisait d'excellentes sauces autour de souvent peu de chose. La « jonque-cuisine », qui se transforma bientôt aussi en « jonque-restaurant » pour les deux repas sérieux du jour, n'avait qu'un tort, c'était d'arriver généralement en retard. Aussi l'avions-nous sur nommée la *Limace*. La *Tortue* lui tenait généralement compagnie. La « jonque-amirale »

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

restait dans une bonne moyenne, pendant que l'*Épervier* et le *Quès-aco* ? — ainsi nommé pour faire plaisir au délégué de Marseille — se disputaient le « record » Trai-hutt-Lao-kai.

Nous mîmes cinq jours pour franchir la distance qui sépare les deux localités. Paysages et journées se suivent et se ressemblent. C'est toujours la même végétation tropicale sur les rives. Les bananiers sauvages sont très nombreux ; nous admirons leurs grandes feuilles p.011 recourbées avec tant de grâce. Nos hommes sont levés à l'aurore. Ce sont, d'après M. le consul Rocher, des « Thos », habitant sur le territoire chinois, au delà de Lao-kai, et appelés *Pa-I* par les Chinois. De taille moyenne, et généralement maigres, quelques-uns ont le type chinois assez prononcé. Ils ne craignent pas la peine. Armés de longs bambous, très bien ferrés, ils poussent à la gaffe sur l'avant de la jonque en prenant appui des pieds sur le rebord du pont et en reculant. Les mouvements s'exécutent avec assez d'ensemble, mais ils tombent par terre sur le dos avec la facilité la plus déplorable, et l'indifférence la plus amusante. Ils font un repas de riz avant de partir, le matin, et deux autres pendant la journée ; mais, en dehors du riz, mangent, en somme, fort peu : un peu de poisson salé et séché et quelques légumes. Les jours de bombance, ils font cuire des « lanières », je ne trouve pas de mot plus juste, de bœuf fumé et séché ou, mieux encore, un morceau de porc. Un thé de qualité très inférieure et un peu d'alcool de riz constituent leur boisson. Ces équipages sont beaucoup moins vigoureux que les Chinois du Si-kiang, d'après ceux qui ont pu faire la comparaison, et le dispositif chinois des « plats-bords » le long des jonques, permettant aux hommes d'appuyer la gaffe à l'épaule et de courir d'un bout du bateau à l'autre en s'aidant de la force des reins, d'un effet beaucoup plus utile.

Entre 9 et 10 heures du matin, à peu près tous les jours, la brise se lève et remonte la vallée, poussant devant elle les jonques. Quand elle tarde, nos hommes « sifflent au vent », suivant la coutume universelle des marins, qu'il est assez curieux de rencontrer jusque dans ces pays perdus. Cette heureuse circonstance, ce régime particulier à la saison

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

jointes à l'absence de courant violent, les eaux étant basses, favorisent la navigation indigène sur le haut fleuve Rouge. D'autre part, c'est précisément pendant les mois d'hiver que la circulation est la plus facile sur les hauts plateaux du Yun-nan, tandis qu'au contraire les pluies torrentielles de l'été, si elles permettent, par le grossissement du fleuve, la remonte des vapeurs de tirant d'eau plus fort, défoncent, en revanche, les routes de terre et diminuent le mouvement commercial au Yun-nan. p.012 L'avantage, dans l'état actuel des choses, paraît donc rester aux jonques contre les chaloupes à vapeur dans le haut Song-coi. Les rapides, jusqu'à Lao-kai, même en cette saison, et cette année où les eaux sont particulièrement basses, sont des bancs de galets et de petits rochers sur lesquels le courant se précipite et bouillonne plutôt que des seuils véritables. On ne rencontre guère ces derniers qu'entre Lao-kai et Man-hao, et encore ne sont-ils bien marqués qu'en deux endroits <sup>1</sup>.

Nous passons une demi-douzaine de postes entre Trai-hutt et Lao-kai : Lang-key, Bao-ha, Thai-van, Lang-niu, Pho-lu et Thai-nien. Ils sont échelonnés, tous les 15 ou 20 kilomètres (par la route), sur les deux rives. Le plus important est celui de Pho-lu (rive gauche). On y trouve des constructions en briques pour les officiers et les hommes, au lieu des simples paillottes de quelques-uns des autres postes. Au moment de notre passage (20 novembre 1895), un capitaine, deux lieutenants et une compagnie de la légion étrangère étaient chargés de ce poste ; pour les autres, et sauf à Bao-ha, il n'y avait qu'un ou deux sous-officiers européens et des tirailleurs annamites.

Lao-kai <sup>2</sup> est situé sur la rive gauche du fleuve Rouge, qui peut avoir en cet endroit 150 mètres de large, au confluent du Nam-ti ou Nam-si, dont les belles eaux bleu-verdâtre font contraste avec les eaux « chocolat » du Song coi. Sur l'autre rive du Nam-ti, le gros bourg chinois de Song-phong ou Ho-k'éou, où nous avons un vice-consulat

---

<sup>1</sup> Voir plus loin le tableau des rapides du haut fleuve — et dans la deuxième partie les « Notes sur le Tonkin considéré comme voie de pénétration ».

<sup>2</sup> À 300 kilomètres d'Ha-noï (par la route) ; et à 176 kilomètres de Yen-bai — et 400 kilomètres (approximativement) d'Ha-noï par le fleuve — et à 600 environ (toujours par le fleuve) de la mer.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

depuis 1896 (traité du 20 juin 1895) et où la douane impériale chinoise a dû établir aussi un poste de contrôle. Song-phong peut compter de 3 à 4.000 habitants, Chinois et métis, population de pirates et de contrebandiers. La population de Lao-kai ne dépassait pas, au moment de notre passage, 5 à 600 âmes, dont une douzaine de détaillants cantonnais vendant des marchandises européennes. En dehors de l'Agence des correspondances fluviales, un seul commerçant français, M. Bleton, qui avait, à ce moment, le monopole de l'achat de l'opium du Yun-nan pour le compte de la Régie.

Dans la citadelle contenant l'ancien *yamen*, ou résidence officielle du p.013 Liou Yuin fou (« le Vieux Phoque », comme l'appelaient nos soldats, ex-chef des Pavillons Noirs, et maintenant mandarin militaire chinois <sup>1</sup>) deux compagnies d'infanterie de marine, à effectifs très réduits, et une compagnie de tirailleurs, sous le commandement d'un chef de bataillon <sup>2</sup>. Les forts chinois, situés sur la rive droite du Nam-ti, sur des collines déboisées, commandent la citadelle. Nous avons déjà trouvé la même situation, les positions chinoises dominant les positions françaises, sur les frontières du Kouang-si, à Dong-dang. Heureusement, les Chinois n'ont pas l'armement nécessaire pour tirer parti de leurs avantages.

Le trajet de Lao-kai à Man-hao nous prit huit jours (23-30 novembre). On peut le faire en moitié moins de temps avec un vent favorable <sup>3</sup>, mais la brise fut beaucoup moins régulière qu'entre Yen-bai et Lao-kai. La rivière est encaissée entre des montagnes dont l'altitude s'accroît au fur et à mesure que l'on remonte vers le nord-ouest, direction générale de la vallée. Elles sont de plus en plus dénudées, et brûlées par plaques. Nous voyons l'herbe flamber en plusieurs endroits. C'est pour empêcher la brousse d'envahir tout et assurer des pâturages à quelques rares troupeaux de bœufs et de

---

<sup>1</sup> Il a été nommé dernièrement commandant en chef et président du Comité de Défense des provinces du Kouang-si et du Kouang-toung, en résidence à Canton.

<sup>2</sup> Lao-kai est maintenant devenu le siège du commandement du I<sup>er</sup> territoire militaire.

<sup>3</sup> Le prince Henri d'Orléans et MM. Roux et Briffault ont mis quatre jours, au mois de février 1895, dix mois avant nous.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

chèvres. Il y aurait des villages de Pa-I dans les bas fonds et de Yaos sur les sommets ; mais ils sont bien cachés. Nous n'en voyons aucun. La végétation est aussi beaucoup moins dense sur les rives. Le soir, nous n'entendons plus bramer le cerf (*conai*) ni chanter le coq de bruyère, et, le matin, nous cherchons en vain les empreintes du tigre nocturne, qui aurait dû, s'il avait su son métier et la soif d'aventures qui dévorait nos âmes d'explorateurs, venir boire à l'ombre des hauts bambous, sous la lune. Nous recommençons tous les jours nos recherches avec une conscience digne d'un meilleur sort. Les traces sont toujours aussi absentes que sur l'honnête plage de Joinville ou de Bougival. Nous aurions d'ailleurs été fort embarrassés pour faire au fauve de nos rêves l'accueil qu'il méritait. Après quelques hésitations, notre chef, M. le consul Rocher, avait décidé que, étant donné le caractère essentiellement pacifique de notre mission commerciale, nous n'emporterions pas de fusils. J'ajoute qu'il <sup>p.014</sup> avait d'autant plus de mérite à cette mesure héroïque qu'il est lui-même bon chasseur ; mais nous avons plusieurs fois regretté cette stoïque conception de notre devoir.

J'ai compté quatorze rapides de Lao-kai à Man-hao. Deux seulement, celui de *Sin-kai*, à peu près à mi-chemin entre les deux points extrêmes, et le *Ta-t'an*, que nous avons passé la veille de notre arrivée à Man-hao, nous ont donné pas mal de fil — ou plutôt de cordelle — à retordre <sup>1</sup>.

Ces rapides ont été pour nous l'occasion d'admirer l'intrépidité de <sup>p.015</sup> nos équipages à se jeter à l'eau, dans des passages souvent peu commodes, où le fleuve était profond et le courant violent, pour aller porter une amarre à terre, l'accrocher à un tronc d'arbre ou à un rocher propice, ou s'y atteler tout simplement par une autre corde en rotin passée en sautoir, et le corps ployé en avant, les bras ballants, rampant

---

<sup>1</sup> Voir ci-contre, d'après le relevé de notre journal de route, et pour ceux que cela peut intéresser, la liste de ces rapides. On pourra les comparer avec le relevé fait par M. Duclos à la descente, et aux basses eaux (fin mars 1896) dans la deuxième partie, 2e rapport : « Le Tonkin, voie de pénétration ».

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages

N°	Date (nov.)	Noms des Rapides(douteux)	Temps néc. au Passage (5 jonques)	Remarques
1	24	Mi-t'an	Passé à la cordelle	À une heure environ du poste français (rive droite) de <i>Baxat</i> . — Fort courant. — Les roches ne sont pas à découvert.
2	25 (midi ½)	Tsin-f'an-t'an (?)	2 h (20 hommes) à la cordelle	Coude prononcé du fleuve.
3	25 (3 h)	?	Passés à la voile et à la perche	Courant violent. Passage assez étroit entre rochers. Un peu en aval du poste français de Tsin-thuong.
4	25 (4 h ½)	?		
5	26 (midi)	Long-po (localité)	Passé à la cordelle	Eau bouillonnante. — Rive droite une rivière venant de l'ouest et formant frontière — Dernier poste français.
6	27 (10 h)	Ting-fang-t'an (?)	30 min. Cordelle	Rapide assez sérieux. — Gros blocs de pierre rive droite. — Un rocher à fleur d'eau, rive gauche. — Petit affluent.
7	27 (3 h)	Nau-t'ien-t'an	35 min. Cordelle, voile et gaffe	Petit affluent, rive droite. Coude du fleuve. — Rapide assez difficile.
8	28	Sin-kai (localité)	1e jque : 1 h (gaffe et cordelle). Total de 7h¾ à 11h¾	Seuil. — Deux remous avec roches. — Affluent rive gauche.
9	28 (midi ½)	Tsin-t'an	30 min.	Seuil assez prononcé. — Court
10	28 (3 h ½)	?	30 min.	Peu important
11	28 (3 h ½)	?	30 min.	Peu important. — Remous
12	29 (7 h ½)	Yé-choui-t'an	1 h ½	Gros blocs de pierres, rive gauche. — Pagode.
13	28 (4 h)	Ta-t'an	10 min. environ par jonque. Cordelle	Rapide très long (150 mètres environ). — Barre de galets. — Seuil nulle part marqué, mais différence de niveau 0,75 à 1 m. — Petit affluent rive droite.
14	30	?	?	Rapide peu important.

presque sur le sol ou sautant de roche en roche, nus, ruisselants, lamentables, haler péniblement la lourde jonque rebelle. Quelquefois la berge est trop abrupte pour qu'on puisse y circuler. On se rejette alors sur la gaffe, et les longs bambous ploient à se rompre sous l'effort. Le pied manque à un des gaffeurs : culbute, bousculade ; la barque est reprise par le courant et l'on perd quelquefois en deux minutes ce qu'il a fallu trois quarts d'heure à remonter. Quelques jurons bien sentis, mais proférés plus par habitude que par colère, et toute la manœuvre recommence. Ces difficultés naturelles et l'impuissance dans laquelle les bateliers se sentent à lutter contre elles, si elles leur inspirent une inaltérable patience par l'usure de leur volonté, détruisent en même temps chez eux toute espèce de commisération pour les mésaventures d'autrui. Ils ont été si souvent logés à la même enseigne ! Nous en faisons nous-mêmes l'expérience. Un certain soir, à la nuit tombante, la

## Mission lyonnaise

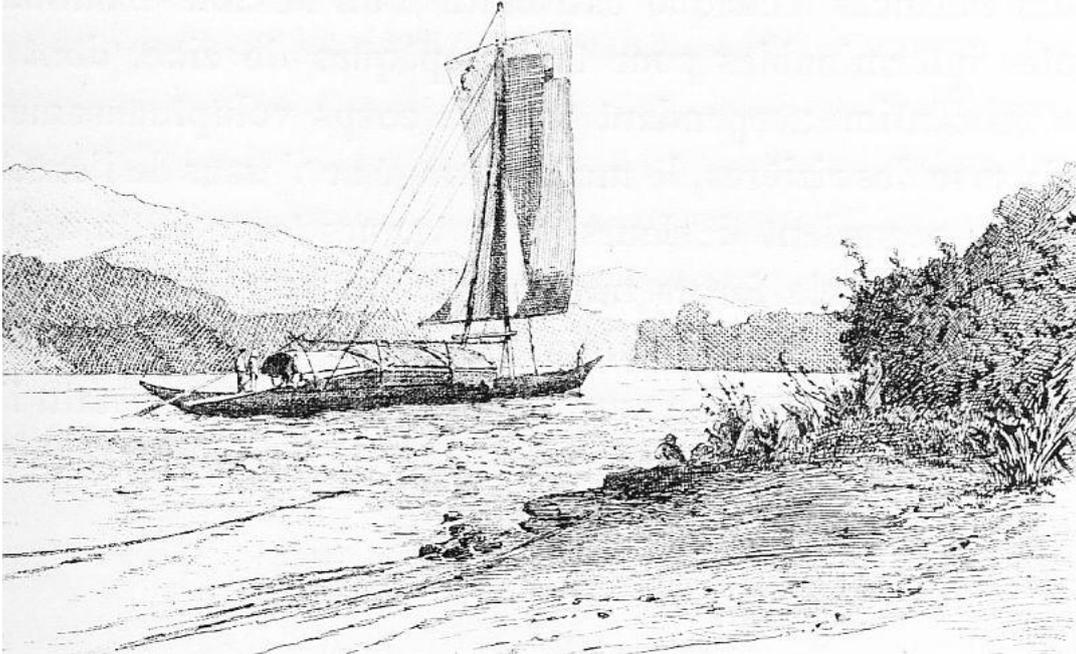
### Récits de voyages

jonque-amirale est prise en travers par le courant très violent en cet endroit, dérive avec une rapidité foudroyante, et vient heurter contre une roche, près de la rive, contre laquelle elle se coince. La secousse est violente. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, nos hommes qui, après avoir essayé un instant de lutter contre le courant, y ont renoncé sans émotion apparente, et guettent leur opportunité, saisissent leur natte, dans laquelle est roulée une mauvaise couverture et leur pipe à opium, passent sous leur bras leur paquet d'effets, une petite veste et un large caleçon, et sautent à terre. Le pilote a donné le signal du sauve-qui-peut, bondissant par dessus le toit de la jonque pour rejoindre l'avant qui était plus près de la berge. Deux autres barques chargées de marchandises étaient mouillées à deux pas de nous. Les équipages, accroupis philosophiquement sur leurs talons, dans l'attitude familière à tous les Orientaux, jettent un coup d'œil distrait sur l'accident qui se passe à cinquante mètres d'eux à peine... et reprennent le repas du soir un instant interrompu. Pas un instant ils n'ont songé à nous porter secours, et nous avons dû nous tirer d'affaire par nos propres moyens. Nous devons voir bien d'autres exemples de cette placidité imperturbable et de cet admirable esprit de solidarité des Chinois !

Pendant ces huit jours de voyage, qui peuvent représenter un peu moins de la distance de Yen-bai à Lao-kai, soit un peu plus de 150 kilomètres, nous n'avons rencontré, sur les bords du fleuve, qu'un seul village digne de ce nom, celui de Sin-kai. Encore ne contient-il qu'une soixantaine de cases, moitié torchis, moitié bambous. C'est de là que part le sentier très dur suivi par le courrier de la poste jusqu'à Moug-tse. Quelques boutiques où l'on vend des allumettes japonaises, du p.<sup>017</sup> papier chinois, des bâtonnets d'encens, indispensables pour passer avec quelque sécurité les rapides, des arachides, du maïs, des espèces de haricots noirs, dont on fait des gâteaux qui dégagent une odeur à faire éternuer un mort, etc. Nous arrivons un jour de marché. Les femmes ont le type pa-i ou tho très accentué, et sont vêtues de cotonnade bleue très foncée, avec des colliers et des boucles d'oreilles d'argent. Il y a de nombreux types de métis chinois parmi les enfants.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages



**Jonque chinoise de Man-hao au passage d'un rapide.**

Le marché est peu animé. Il fait contraste avec ceux que nous nous souvenons d'avoir vus dans le delta, au bord des arroyos, ou sur les places publiques des villages, à l'ombre des halles couvertes en tuiles, ou des petits abris en feuilles de palmier, supportées par des perches en bambous, dans les localités plus pauvres. Tout un monde grouille dans ces marchés du bas Tonkin. Les femmes dominant. Leurs longues robes flottantes, boutonnées sur le côté, noires ou brunes, quand elles sont teintes au cunao, les seins couverts d'un triangle de cotonnade de même couleur ; le large chapeau circulaire et plat en feuilles de latanier, au rebord tombant, avec son immense gland au bout de deux brides de soie, pendu très bas ; les faces jaunes éclairées d'yeux bruns assez vifs : le trou rouge et noir de la bouche aux dents laquées, mâchonnant le bétel, auquel on s'habitue si difficilement et qui dépare des visages quelquefois jolis ; les vestons blancs, les larges ceintures de soie verte <sup>p.018</sup> ou rouge, et les turbans bleus en crépon de soie des « boys » d'Européens ; toute la gamme des légumes et des fruits innombrables du pays, de couleurs et de formes si diverses ; toute la puanterie des mets innommables qu'adorent les Annamites : poissons pourris, crevettes écrasées, crabes de rivières, vessies de poissons, gros vers blancs de palmiste, œufs décomposés ou à moitié couvés,

## **Mission lyonnaise**

Récits de voyages

etc., etc. ; enfants ventripotents et nus, cochons ensellés et dont la lourde bedaine traîne à terre ; vacarme, cris, bousculades de porteurs qui passent, leurs deux paniers balancés à chaque extrémité d'un flexible bambou ; appels, disputes interminables pour trois sapèques de zinc, dont six font à peine un centime ; cependant que, le corps voluptueusement plongé dans la vase des rizières, le muflle allongé au-dessus de l'eau, les buffles pacifiques regardent de leurs yeux vagues toute cette agitation des hommes ; tout cela forme une vue kaléidoscopique, éclatante, mouvante, tintamarresque, inoubliable.

Le 30 novembre, à 3 heures, la première jonque jetait l'ancre sur la plage de Man-hao, terminus de la navigation sur le fleuve Rouge.

@

## CHAPITRE II

### L'ESCALADE DU PLATEAU

De Man-hao à Moug-tse et séjour à Moug-tse [1-18 décembre 1895]

@

Man-hao. — Son insalubrité.— Quelques cas de fièvre dans la Mission. — Première caravane. Harnachements. — Les bâts chinois. — Gymnastique équestre. — « J'y suis., je n'y reste pas. » — La route des « Dix mille escaliers ». — Mouvement sur la route. — Première auberge. — Les écuries. — Concerts nocturnes. — Arrivée à Moug-tse. Cordial accueil. La « Vieille Pagode ». — Population de Moug-tse. — La peste. — Climat. — Enquêtes et visites. — Les missionnaires. Le père Vial — Départ de Moug-tse.

p.019 Nous n'avions aucune envie de prolonger notre séjour à Man-hao. C'est un pauvre village qui doit toute son importance au fait que là commence la navigation du fleuve Rouge <sup>1</sup>, et qu'il y a quelques gros entrepôts de marchandises, entre les p.020 mains de Cantonais. Mais Man-hao jouit d'une fâcheuse réputation d'insalubrité, surtout pendant la saison des pluies. La saleté de toute agglomération chinoise vient s'ajouter aux influences délétères du climat, à la chaleur malsaine qui s'accumule dans ce fond de vallée étroite, dont l'altitude ne dépasse pas 150 mètres <sup>2</sup>, alors que les montagnes avoisinantes s'élèvent, sur la rive gauche, à plus de 2.000 mètres. Les chefs de caravanes ne couchent jamais, — ou presque jamais — à Man-hao. Ils s'organisent de façon à y arriver, descendant du dernier village sur le rebord du plateau, vers le milieu de la journée, chargent immédiatement, et repartent pour le village en question, *Yao-t'ou*, qu'ils atteignent à la nuit. Cela leur permet aussi de compter *trois étapes* de Man-hao à Moug-tse, alors qu'en les coupant mieux on pourrait s'en tenir à deux ; c'est d'ailleurs ce qu'a fait la Mission lyonnaise. Il est possible que cette considération particulière soit pour quelque chose dans la terreur que leur inspire Man-hao. Cependant la localité est

---

<sup>1</sup> Quelques pirogues indigènes peuvent, exceptionnellement, circuler entre Man-hao et Yuen-kiang tcheou, mais il n'y a, et il ne saurait y avoir aucune navigation régulière.

<sup>2</sup> 137 mètres d'après M. le lieutenant Roux, *Du Tonkin aux Indes*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

certainement une des moins saines du haut fleuve. Trois de nos camarades, MM. Duclos, Perre et Riault, souffrant de la fièvre depuis quelques jours, sont obligés de s'aliter complètement. Notre excellent docteur, M. Deblenne, les soigne avec le plus entier dévouement. Trop faibles pour se mettre en route, ils resteront en arrière pendant quelques jours, ainsi que le pontonnier Renault, que M. Rocher a obtenu d'attacher à notre ingénieur hydrographe, M. Perre, pour ses travaux sur le haut fleuve Rouge. Un Cantonais, Hoklen, grand entrepositaire d'étain, que connaissent bien tous les Européens qui ont passé par Man-hao, leur offre l'hospitalité dans une grande chambre de la maison, la plus riche du village, ce qui n'est pas beaucoup dire.

Quant à nous, nous avons hâte de tâter d'une vie plus active que celle des trois dernières semaines, et de sortir de ces bas-fonds. Aussi voyons-nous déboucher avec plaisir, sur la plage où sont amarrées nos jonques, dès le lendemain de notre arrivée (1<sup>er</sup> déc.), notre caravane de mulets et de chevaux. Depuis le matin, les muletiers sont occupés à fixer nos bagages, répartis par *demi-charges* d'une soixantaine de catties <sup>1</sup> (36 kilogr. environ) de chaque côté du petit bâti qui est p.021 ensuite placé sur la selle, également en bois <sup>2</sup>. Cette disposition permet de charger et de décharger très rapidement les animaux en cours de route, sans avoir à défaire les charges qui sont arrimées une fois pour toutes. Le reste du harnachement est des plus simples. La petite selle en bois, sous laquelle est quelquefois placée une couverture en laine grossière ou en fibres d'un palmier d'une espèce particulière (*tsong chou*) est retenue en avant par une courroie qui passe sur le poitrail, et en arrière par une sorte d'avaloire, plus large. Pas de sangles, l'équilibre des deux poids latéraux suffisant à maintenir la charge ; pas de bride, un élémentaire licol, souvent absent, ou remplacé par une simple corde allant de derrière les oreilles au museau, et au bout de laquelle est attaché une sorte de petit panier en bambou tressé pour

---

<sup>1</sup> Le *catty* ou livre chinoise vaut environ 604 grammes. Voir le tableau des poids et mesures.

<sup>2</sup> Voir dans le chapitre III, plusieurs dessins d'après photographies.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

empêcher la bête de brouter en route. Les étapes sont longues, et il ne faut pas perdre de temps.



**Un houang ko chou près de Moung-tse.**

Pour nous, ayant eu le tort pour la plupart de ne pas nous munir de selles européennes <sup>1</sup> et n'ayant pas de selles chinoises à notre disposition, nous devons nous contenter de bâts chinois, c'est-à-dire de grands sacs oblongs en toile, à doubles poches, jetés sur la petite selle. On plie soigneusement ses couvertures de la longueur du sac, et on en p.022 insère plusieurs couches dans la première poche qui occupe toute la longueur du sac, de façon à éviter le contact direct avec la selle en bois ; puis, dans les deux grandes poches extérieures, on accumule au hasard de la hâte, de la nécessité ou de la fantaisie d'un chacun, le reste de sa literie et quelques objets indispensables, mais divers, depuis une paire de bottes de rechange jusqu'à ses brosses à dents et son couvert de voyage.

Voilà le paquetage fait. Il s'agit maintenant de se hisser dessus. L'opération est assez délicate. En dehors des objections, plus ou moins

---

<sup>1</sup> Les selles d'ordonnance surtout sont précieuses, à cause des fontes. Voir dans le dessin d'après photographie, p. 19, un bât chinois.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

discrètement exprimées, que peut y faire votre monture, les protubérances latérales de votre bât-étui peuvent décourager vos efforts les plus persévérants, à moins que vous n'ayez quelque accoutumance des exercices de voltige. Si vous essayez de tourner la difficulté, et d'aborder votre cheval par le cou, il faut calculer avec précision votre manœuvre, car, surpris de ces tentatives, nouvelles pour lui, il baissera obstinément le cou, au moment où, d'un poignet solide, vous faites effort sur la crinière, et vous fera perdre une partie de votre élan. Le plus simple est d'amener tranquillement votre monture sans défiance auprès d'une borne ou d'une pierre ou de la faire passer en contre-pas de la route, de façon à pouvoir enjamber, sans fatigue et avec élégance, le volumineux paquet de vos couvertures et *impedimenta*.

Une fois juché sur votre échafaudage plus ou moins moelleux, ne vous croyez pas au bout de vos peines : il faut maintenant vous y maintenir. Impossible de laisser pendre, avec un naturel et mol abandon, vos jambes de chaque côté de votre bât : le gonflement des poches latérales vous l'interdit ; ce serait un écartèlement lent, mais sûr. Les Chinois ramènent leurs jambes sur le devant du bât et enfoncent *le talon*, et non la pointe du pied, dans de larges étriers en osier suspendus à une corde de chaque côté du garrot du cheval. Ils se trouvent ainsi assis sur leurs bâts, les genoux en avant et à la hauteur des fesses. Il faut évidemment une initiation particulière pour apprécier ce mode d'équitation, dont les Chinois s'accommodent parfaitement. Il est surtout à recommander dans les montées ou les descentes à pentes invraisemblables dont abondent les routes de l'empire du Milieu. Les cavaliers s'accrochent alors désespérément à la crinière de leur monture dans le premier cas, ou se retiennent des deux mains à l'arrière du bât dans le second. Je ne sais plus qui a donné cette définition pittoresque p.023 des jockeys : « des singes tristes à cheval ». Cette définition me revenait toujours à la mémoire quand je voyais notre gros lettré se livrer à de véritables acrobaties équestres dans les pentes sus-mentionnées. Il avait l'air très mal à son aise. Quant à nous, nous nous sommes procuré des selles chinoises, dès Moug-tse. Elles sont lourdes et encombrantes,

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

mais cela c'est l'affaire du cheval ; le cavalier peut au moins s'y asseoir dans une position normale. Après de louables et persévérants essais, la plupart de ceux d'entre nous qui avaient des bêtes se résignèrent à faire à *pied* les deux premières étapes, de Man-hao à Moug-tse.

D'autant plus que, dès le premier jour, on se heurte à une des plus formidables montées que, pour ma part, j'aie rencontrées dans mes pérégrinations de dix-huit mois en Chine, et dont certains membres de la Mission n'ont trouvé, je crois, l'analogue, que sur les confins du Tibet, au nord de Ta-t sien-lou. C'est la fameuse route des « Dix mille escaliers » plusieurs fois décrite par les voyageurs <sup>1</sup>. Sur une distance qui ne dépasse pas 30 à 35 kilomètres, on s'élève de 150 à 2.100 mètres (col). Une première escalade vous mène à une première ligne de faite, d'où l'on redescend sur le hameau de Yao-t'ou. De ce palier, on passe à celui de Choui-tien, puis on aborde la grande chaîne qui forme le rebord du plateau, et on se trouve sur le col (les hauteurs avoisinantes doivent avoir de 2.200 à 2.300 mètres). On retombe ensuite, par des pentes plus douces que celles de l'autre versant, sur le plateau de Moug-tse qui n'est qu'à 1.375 mètres <sup>2</sup>.



**La route des « Dix mille escaliers ».**

---

<sup>1</sup> Voir notamment [Un voyage au Yun-nan, du D<sup>r</sup> Pichon, Paris, Plon, 1892](#), et *Du Tonkin aux Indes*, du prince Henri d'Orléans, Calmann Lévy, 1898, etc.

<sup>2</sup> D'après Bourne. D'après le lieutenant Roux : 1.370 mètres.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

La route est assez mal entretenue, mais on retrouve, de place en place, la trace des « escaliers » qui lui ont fait donner son nom et qui sont alors assez réguliers, surtout sur le flanc montagneux que l'on aborde au sortir de Man-hao, et où se trouvent les plus fortes pentes. Sur cette route invraisemblable, passent néanmoins par an environ 87.000 bêtes, chevaux, mulets, et, dans les temps de presse, bœufs porteurs <sup>1</sup>, ce qui fait près de 240 bêtes par jour, encore faut-il tenir <sup>p.024</sup> compte de ce que, de juin à septembre, le mouvement se ralentit beaucoup, à cause des grandes pluies, sans être cependant jamais complètement suspendu.

Notre première nuit à Yao-t'ou nous fait faire la connaissance la plus édifiante avec les auberges chinoises. Nous arrivons à la nuit, notre caravane étant partie tard de Man-hao. L'hôtellerie se compose d'une unique pièce. Deux bas flancs courent le long du mur sans fenêtre, les pieds reposant sur le sol en terre battue, sans plancher. À côté d'une grande porte donnant sur la cour et d'où la pièce reçoit toute sa lumière, se dresse un immense fourneau en terre cuite, pouvant recevoir plusieurs marmites presque plates, en fer, et la marmite à riz <sup>2</sup>. Comme il n'y a pas place pour tout le monde dans cet antre, d'ailleurs enfumé, on jette des fagots de bois par terre, sous une espèce de hangar, ouvert du côté de la cour, et nous étendons notre literie dessus. À côté de nous, et sous cette galerie couverte qui règne tout autour de la cour intérieure, une double rangée de mangeoires <sup>p.025</sup> est dressée. Les chevaux et les mulets sont parqués devant elles, en groupes serrés, séparés par des planches ou de simples troncs d'arbres. On les rapproche le plus possible les uns à côté des autres, pour éviter qu'ils ne se démolissent mutuellement par des ruades, au moment où on leur sert leur maigre pitance. Car, malgré la fatigue des longues étapes et des routes impossibles, ces petites bêtes conservent, l'appétit aidant, une vigueur de tempérament incroyable, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

---

<sup>1</sup> C'est le chiffre contrôlé à la douane de Moug-tse en 1896 (86.906). Sur ces questions, voir la deuxième partie. Ce chiffre de 87.000 représente le nombre d'entrées et de sorties à Moug-tse. Cela suppose un effectif de 10 à 12.000 bêtes en admettant que chacune fasse de 8 à 10 voyages par an, car beaucoup suivent sur la capitale.

<sup>2</sup> Sur la manière de cuire le riz, à la chinoise, voir plus loin chapitre IV.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Toute la nuit, nos muletiers hachent à côté de nous de la paille de riz, de blé et des tiges de maïs pour le repas du matin de leurs bêtes. Ils emploient à cet effet une grande lame pivotante et à poignée, fixée sur une planchette, et qui ressemble, en plus grand, au couteau dont se servent les boulangers pour couper le pain. L'un d'eux manœuvre le hachoir, pendant que l'autre présente, au fur et à mesure, la gerbe de paille à la lame. Le petit bruit sec que fait le couteau en tombant sur la planche ; le bruit sourd et continu des bêtes qui mâchent ; une planche de séparation qui tombe, des piétinements et des ruades intermittents ; des hennissements déchirants et féroces ; le bavardage de nos muletiers, qui ont commencé par nous empoisonner avec l'odeur fade de leurs pipes d'opium ; les visites imprévues de quelques porcs noctambules ; les miaulements d'un chat solitaire, mais expansif ; puis, vers le matin, l'appel claironnant ou enroué des coqs, et le gloussement des poules familières, installées sous votre lit ou à côté (heureux encore quand ce n'est pas dessus), telle est la musique qui accompagne notre première nuit sur le territoire chinois. Nous devons peu à peu nous familiariser avec elle jusqu'à y demeurer tout à fait indifférents.



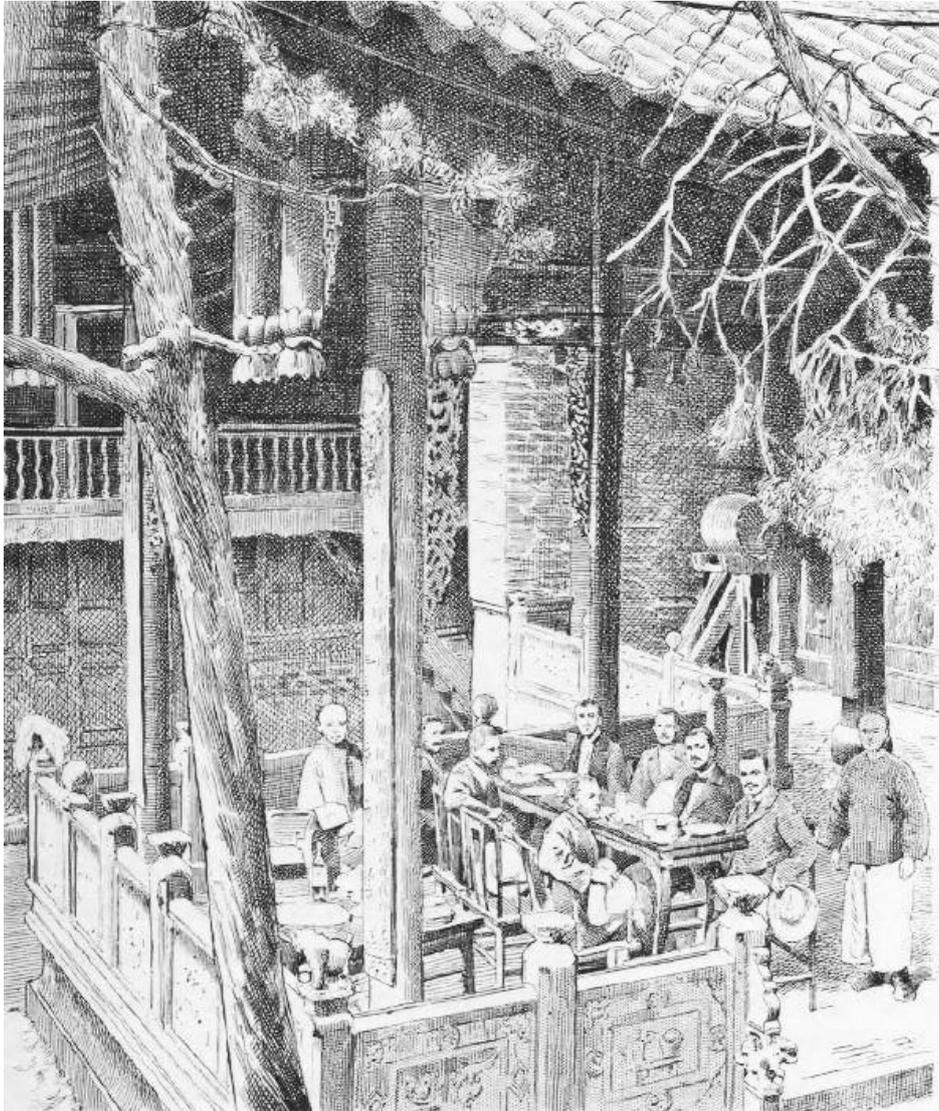
**Consulat de France à Mung-tse.**

Nous arrivons à Mung-tse le 2 décembre, à la nuit faite, et recevons au consulat de France, l'accueil le plus aimable et le plus

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

cordial de M. Dejean de la Bâtie <sup>1</sup>. Quelques jours après, tous les membres de la <sup>p.026</sup> Mission, sauf M. le consul Rocher, vont s'installer dans la ville même de Moug-tse — le consulat de France est en dehors des murs, à côté de la Douane — dans une vieille pagode (*lao-miao*), qui avait été occupée quelque temps auparavant par les membres français de la Commission d'abornement des frontières sino-annamites.



**Groupe de la Mission au lao-miao (vieille pagode) à Moug-tse.**

---

<sup>1</sup> Il en est de même d'ailleurs de toute la petite colonie européenne de Moug-tse : M. Launay, chancelier interprète ; M. Carl, commissaire des Douanes ; MM. Hancock, Brazier et le D<sup>r</sup> Michoud, ce dernier notre compatriote ; MM. Lave et Carey, tous au service des Douanes ; deux missionnaires français : le père Le Garrec, et le père Vial. Un autre français, M. Durand, commis de résidence du Tonkin, détaché au consulat de Moug-tse, avait fait la route avec nous. Nous nous sommes donc trouvés 25 Européens réunis à Moug-tse au mois de décembre 1895), dont 20 Français, nombre qui ne sera probablement pas atteint de nouveau de longtemps. Nous avons gardé, comme partout, le meilleur souvenir de nos hôtes.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Cette pagode ne manque pas d'un certain pittoresque, mais elle est, comme tous les édifices chinois, dans un état d'abandon à peu près complet. En Chine, le particulier, et surtout la corporation ou l'association des gens d'une même province, seront volontiers magnifiques (car le sentiment religieux, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, n'y a guère de part) et bâtiront de belles pagodes ; mais, sauf de rares exceptions, ils ne les entretiendront pas, et, si elles s'écroulent, ils recommenceront sur de nouveaux frais. La faute en est surtout, il faut le reconnaître, aux bonzes, classe avilie et méprisée, qui n'ont aucun souci de la splendeur du culte, et encore moins de la propreté du temple. Quant



**Porte de pagode à Moug-tse.**

à celle de leur personne, elle est hors de question. On les rencontre rarement, promenant sous les galeries extérieures, ou dans les profondeurs obscures du sanctuaire, leurs crânes complètement rasés, leurs figures généralement vicieuses ou abruties, leurs grandes robes légèrement ouvertes sur la poitrine, leurs sandales mal attachées. Aux heures rituelles, ils viennent allumer, dans de grands vases de bronze, de

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

petits bâtonnets d'encens, frapper sur un gong fêlé, réciter des formules auxquelles ils ne comprennent rien, ou faire quelques *ko t'eou* devant les idoles bouddhiques. Ce sont des concierges crasseux, mais discrets.



**Culture de l'opium hors des remparts de Moug-tse.**

D'après M. Rocher, on comptait, avant la rébellion musulmane, 80.000 habitants dans la plaine de Moug-tse. Actuellement la population a bien diminué. La ville peut bien contenir une dizaine de mille âmes au maximum, et les villages sont peu nombreux en somme aux alentours. Des immigrés de la province du Se-tchouan prennent peu à peu la place des Chinois natifs et des aborigènes, Lolos surtout <sup>1</sup>, qui formaient autrefois une part notable de la population urbaine. Il y a aussi quelques marchands cantonais.

p.027 À peu près tous les ans, à partir du mois d'avril, mais quelquefois en septembre seulement, la peste bubonique fait son apparition et exerce ses ravages. D'après notre compatriote, M. le D<sup>r</sup> Michoud, du service des Douanes, le fléau serait dû aux miasmes apportés au moment des grandes pluies dans la ville par les eaux ayant traversé les innombrables tombeaux situés un peu en contre-haut de Moug-tse, dans la plaine qui s'étend à l'ouest, dans la direction de la

---

<sup>1</sup> Voir les notices ethnographiques.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

capitale. Il est assez remarquable que les Européens demeurent jusqu'ici tout <sup>p.028</sup> à fait indemnes, bien qu'ayant quelquefois des Chinois frappés autour d'eux et pour ainsi dire à leurs côtés <sup>1</sup>.

Cette terrible maladie, qui éclate d'une façon sporadique dans le Yun-nan, mais semble dominer dans le Sud-Ouest, au delà d'une ligne allant de Ta-li fou à Moug-tse, paraît donc tenir surtout à des causes accidentelles, aux foyers d'infection des charniers humains où s'entassaient les victimes d'une rébellion qui a fait périr la moitié de la population de la province. Elle n'est pas attribuable au climat. Celui-ci est au contraire un des meilleurs de la Chine. M. Hancock, premier assistant de la Douane et botaniste distingué, fait des observations régulières depuis deux ans. Il nous dit qu'il n'a jamais vu plus de 80 degrés Fahrenheit (26 degrés centigrades) en été. À la capitale, les missionnaires ont relevé jusqu'à 36 degrés, mais rarement. Du milieu de juin au milieu de septembre tombent des pluies intermittentes. D'octobre, et surtout de décembre à mars, c'est la saison sèche. Le ciel est très découvert et le soleil est même assez chaud dans le milieu de la journée. Le grand inconvénient de cette dernière saison, c'est un vent violent qui souffle du S.-O., et se lève et se couche avec le soleil. Le 15 décembre par exemple, pendant notre séjour à Moug-tse, il soufflait véritablement en tempête. Une poussière fine se répandait partout à travers les carreaux de papier et les portes mal jointes.

Nous traversons tous les jours, à pied, une partie de la ville pour nous rendre de notre vieille pagode au consulat de France. La population est tranquille. La nouvelle de notre arrivée avait causé cependant une certaine émotion, surtout, paraît-il, dans la population musulmane des environs. Ce sera bien autre chose à la capitale, où le

---

<sup>1</sup> C'est ce qui est arrivé par exemple au consulat de France, l'année même de notre passage : le lettré du Consulat et deux domestiques sont morts dans une des dépendances du Consulat. Et le même phénomène s'est produit à la Douane. Ceux que cette question de la peste intéresse pourront consulter, outre l'extrait du rapport médical de M. le D<sup>r</sup> Deblenne, publié plus loin, un rapport de M. le D<sup>r</sup> Michoud, dans la série des *Medical Reports* des Douanes Impériales Chinoises, et la notice que lui a consacrée M. le consul Rocher dans son livre [\*la Province chinoise du Yun-nan\*](#). Paris, Ernest Leroux (1879-80), [deuxième partie, p. 279 et suiv.](#), avec esquisse annexée.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

bruit s'était répandu que nous étions l'avant-garde d'une armée d'envahissement de 40.000 hommes !

En attendant l'arrivée du petit groupe resté à Man-hao (et qui nous rejoint le 9 décembre complètement guéri), nous commençons notre p.029 enquête commerciale par des visites à la Douane et chez quelques marchands, par des achats d'échantillons et des promenades au marché qui se tient tous les cinq jours, et qui offre un mélange pittoresque de costumes et de types d'indigènes des environs. M. Rocher échange des politesses avec le *tao t'ai*, ou intendant de circuit <sup>1</sup>, et les autres autorités civiles et militaires.

---

<sup>1</sup> Voici quelle est sommairement l'organisation administrative chinoise, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

Au-dessous du vice-roi (*tsoung-tou*), qui a généralement deux ou même trois provinces sous ses ordres (les deux seules exceptions sont le Tché-li et le Se-tchouan qui ont chacune un vice-roi pour elles seules), on trouve :

1° Un gouverneur (*fou t'ai*) ;

2° Quatre *tao t'ai* résidant à la capitale, chargés de la direction des services administratifs les plus importants, et qui sont :

a) Le *pou tching se*, appelé aussi *fan t'ai* ou « trésorier provincial » ;

b) Le *gan tcha se* ou *nié t'ai* ou « grand juge criminel » ;

c) Le *tao t'ai* chargé de la gabelle (*ien tao*) et de la perception de certains impôts indirects comme l'impôt sur le thé ;

d) Le *tao t'ai* chargé de ce qu'on pourrait appeler le « commissariat », ou des grains (*leang tao*).

Ces deux derniers exercent généralement d'autres fonctions dans la province et sont par exemple intendants de circuit, ou, comme au Yun-nan, chargés de l'administration de certaines mines en même temps que de la gabelle.

Ces quatre *tao t'ai*, et surtout les deux premiers, forment, avec le gouverneur et le vice-roi, le véritable gouvernement provincial (*fou se tao*).

Le grand examinateur (*hio t'ai*) et le maréchal tartare (*tsiang kiun*) sont en dehors de l'administration provinciale proprement dite. Nous y reviendrons dans le chapitre IV : *le séjour à la capitale*.

Au-dessous de ces grandes autorités provinciales, on trouve :

3° Les *tao t'ai*, ou « intendants de circuits » proprement dits, qui ont sous leur juridiction plusieurs préfectures.

4° Les *tche fou* ou « préfets » qui administrent les *fou*, que nous traduisons par « préfectures ».

5° Les *tche tcheou*, auxquels nous conservons leur nom chinois, et qui sont intermédiaires entre les préfets et les sous-préfets (*tche hien*).

Certains *tcheou* sont indépendants des préfets et ont eux-mêmes des sous-préfets sous leurs ordres : on les appelle des *tche li tcheou*. Les autres, qui sont sous la juridiction directe des préfets, sont les *tan tcheou*.

6° Les *tche hien*, ou « sous-préfets » préposés aux *hien* ou sous-préfectures (la prononciation est quelque chose d'intermédiaire entre *hsien* et *chien*, en faisant sonner l'*n* comme dans *chienne*).

Le caractère *tche* veut dire « qui connaît ». Les mots *fou*, *tcheou*, *hien* désignent donc la circonscription administrative et non le fonctionnaire qui la dirige ; mais, dans la pratique, on les emploie aussi dans ce dernier sens et l'on supprime le *tche*.

7° Enfin il faut signaler une division administrative particulière, le *t'in* ou *t'ing*, qui était primitivement un titre donné surtout aux villes frontières, et qui est intermédiaire entre le *fou* et le *tcheou*. Elles sont peu nombreuses. Il y a des *tche li t'ing* comme des *tche li*

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Nous faisons, également à Moung-tse, connaissance pour la première <sup>p.030</sup> fois avec nos compatriotes, les missionnaires de la « Société des missions étrangères » de Paris, qui devaient être pour nous des aides si cordiaux et souvent si utiles, sinon pour l'objet particulier de notre mission, au moins pour les renseignements généraux et les facilités de la vie de tous les jours. Notre bonne fortune nous mit précisément en rapports, pour nos débuts, avec ce qu'on pourrait appeler un « type » <sup>p.031</sup> de missionnaire, le père Vial, un Dauphinois (de Voiron). C'est lui qui avait accompagné le voyageur anglais Colquhoun pendant la fin de son voyage de Canton en Birmanie en 1882. Depuis il a eu bien d'autres aventures. Il s'est consacré à l'évangélisation des tribus lolos situées dans les montagnes au nord de Moung-tse, près de la ville de Lou-nan, et il professe une tendresse particulière pour ses ouailles qu'il oppose continuellement, et de l'avis même de ses confrères avec quelque partialité, aux Chinois. Il est vrai qu'il a des raisons personnelles et assez bonnes pour professer un médiocre amour de ces derniers. M. Hancock me raconte qu'il a rencontré le père Vial, il y a trois ans (1893), à Man-hao, au moment où il allait se faire soigner à Hong-Kong, après avoir été attaqué dans sa propre maison par des voleurs chinois. Il avait *14 blessures* ; la plus mauvaise était sur le côté, près du foie : ses deux mains étaient horriblement tailladées ; une blessure à la tête, près et au dessus de la tempe gauche, se voit encore. Il était si malade <sup>p.032</sup> et avait perdu tant de sang que M. Hancock, qui l'avait vu bien souvent, ne l'a pas reconnu. Depuis, le père Vial est allé se rétablir en France et, au bout

---

*tcheou* (voir plus haut), c'est-à-dire des *t'ing* qui ne dépendent pas du préfet, mais ont eux-mêmes des sous-préfectures sous leur juridiction.

On distingue d'ailleurs plusieurs classes de *fou*, de *tcheou*, etc. Il y a aussi ce qu'on appelle des *fen tcheou* (demi-tcheou) et des *fen hien* (demi-hien), surtout dans les provinces où la population est peu abondante, comme le Kouï-tcheou, ou bien où l'on a été obligé de multiplier les fonctionnaires pour surveiller les aborigènes non chinois, comme dans cette même province.

Dans certains atlas ou dans certains livres sur la Chine, on se sert des désignations : Villes de 1<sup>re</sup> classe pour les *fou*, de 2<sup>e</sup> classe pour les *t'ing*, de 3<sup>e</sup> classe pour les *tcheou*, de 4<sup>e</sup> classe pour les *hien*. On distingue aussi quelquefois les *tche li tcheou* des autres.

Nous avons préféré employer des analogies françaises, nous ne disons pas des équivalences, car on sait que le préfet et le sous-préfet chinois sont à la fois administrateurs et juges, percepteurs d'impôts, etc. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ces questions au cours de ce volume.

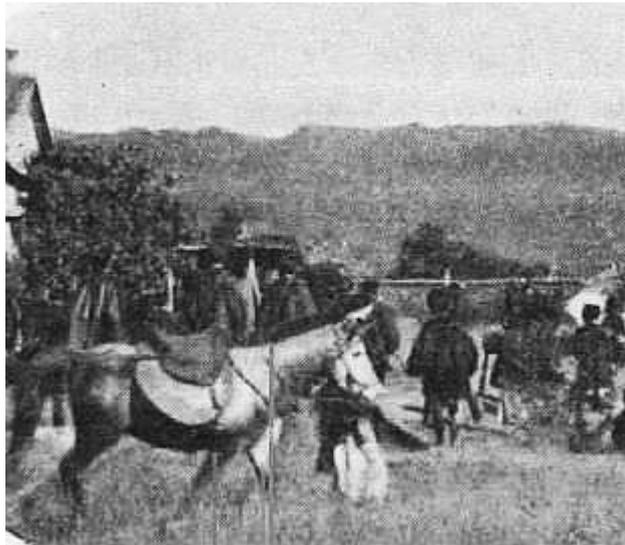
## **Mission lyonnaise**

Récits de voyages

de trois ans, est revenu, comme un soldat fidèle, reprendre son poste. De pareils faits se passent de commentaires.

Le 18 décembre, après plusieurs jours passés à discuter les conditions de transports avec nos nouveaux caravaniers, nous quittons Moug-tse pour la capitale du Yun-nan, en deux groupes.

@



**Un cheval yun-nanais.**



**Une caravane de filés de coton à la porte de la douane de Moung-tse.**

## CHAPITRE III

### De Moung-tse à Yun-nan fou [18-28 décembre 1895]

@

Division en deux groupes. — Route suivie par le groupe de M. le consul Rocher. — Le pays au nord de Moung-tse. — Populations. — Les abords de la capitale. — Groupe de la « grande route ». — Quelques détails sur les routes au Yun-nan et en Chine. — Les mulets du Yun-nan. — Leurs qualités. — La caravane en marche. — Nos muletiers. — Un musicien. — Bilan de nos journées. — Temps et température. — Coup d'œil général sur la route parcourue. — Aspect du pays. — Arbres et vergers. — Les plaines. — Cultures. — Villages. — Les traces de la rébellion musulmane. — Tombeaux. — Le vice-roi Tsen. — Attitude de la population. — Dispositions des mandarins. — La légende de l'« armée d'invasion ». — Une proclamation rassurante. — Entrée solennelle à la capitale.

p.033 Le groupe de M. le consul Rocher prend la tête. Il se compose de MM. Métral, Duclos et Sculfort, délégués de Lyon ; Rabaud, délégué de Bordeaux, et Waeles, délégué de Roubaix <sup>1</sup>. Ces messieurs sont à

---

<sup>1</sup> Nous laissons au consulat de France de Moung-tse notre collègue M. Perre, chargé de l'étude hydrographique du fleuve Rouge, et son compagnon, le pontonnier Renault. Les fièvres contractées dans le haut fleuve ont malheureusement obligé M. Perre à rentrer

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

cheval ; M. le consul Rocher voyage en chaise <sup>1</sup>. La caravane comporte une trentaine de mulets et chevaux. En dehors de l'occasion qu'elle nous fournit de voir plus de pays et de nous rendre ainsi mieux compte des ressources de la province, cette division en deux groupes est pour ainsi dire une nécessité matérielle. Nous ne serions pas toujours sûrs de trouver un abri pour douze Européens, à l'étape, dans les auberges sommaires dont celle de Yao-t'ou nous avait donné l'avant-goût <sup>2</sup>.

La route que prennent nos camarades <sup>3</sup> se dirige à peu près droit au nord de Moug-tse et s'appelle la « petite route », par opposition à celle que nous devons suivre plus à l'ouest. Pendant les quatre premiers jours elle se maintient à une altitude sensiblement égale à celle de Moug-tse.

À partir d'A-mi tcheou, le plateau, bien cultivé, produit, outre les cultures ordinaires de riz, de fèves et de blé, la canne à sucre en abondance, des arachides, du tabac, et un peu d'indigo et de coton, ce dernier en très faibles quantités. Les environs de Tchou-yuen sont particulièrement riches. Mais, comme dans toute la province, les bois manquent.

On se heurte ensuite, après la traversée de la branche supérieure de la rivière de l'Ouest et au delà de Tchou-yuen, à un renflement du plateau qui, sur une étendue d'une centaine de kilomètres, dépasse en plusieurs points 2.000 mètres. Dans des plissements intermédiaires, dont l'altitude se maintient entre 1.800 et 1.900 mètres, se groupent les villes ou bourgades de Mi-lo hien, Ta-me-ti et Lou-nan tcheou. Mi-lo et Lou-nan comptent 5 à 6.000 habitants chacune ; Ta-me-ti, quelques centaines.

---

en France, sans qu'il ait pu faire une étude absolument complète. Cf. cependant II<sup>e</sup> partie, Rapport sur le Tonkin, *Voies de pénétration*.

<sup>1</sup> La chaise à porteurs, dont nous aurons l'occasion de parler bien souvent, une fois arrivés dans la province du Se-tchouan, est indispensable comme « porte-respect », surtout pour l'entrée dans les grandes villes.

<sup>2</sup> Voir plus haut p. 24.

<sup>3</sup> Nous nous inspirons pour les paragraphes qui suivent du *Rapport* adressé à la Chambre de Commerce par M. le consul Rocher, quelques mois après son retour en France (9 sept. 1896), du journal de route sommaire tenu par M. Sculfort, et des lettres de M. Duclos. Cf. la carte du Yun-nan, et les profils de route.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Voici, d'ailleurs, ce que M. Rocher dit de la population de cette partie de la province :

« Les musulmans, dispersés par la tourmente, ont reconstitué leurs villages ; nous en avons vu de fort bien installés surtout autour de Ta-tchouan. Les aborigènes, que de p.035 tout temps les Chinois ont refoulés dans les montagnes, sont descendus dans les plaines et avec l'autorisation des mandarins ont pris la place des habitants disparus.

Malgré l'amélioration notable qui se produit tous les jours, dès qu'on s'écarte des villes ou des grandes plaines, le voyageur qui parcourt le Yun-nan est frappé du peu de monde qu'il voit dans les champs, il a l'impression qu'il n'y a personne et pourtant tout est cultivé jusqu'aux hautes montagnes. Aux noyers, chênes et châtaigniers, se mêlent du maïs, des patates, du blé et de l'opium. Dans les champs, on voit paître des porcs, des moutons, des chèvres, sans berger ; ce n'est qu'en se rapprochant des troupeaux qu'on voit sortir d'un buisson quelconque un ou deux aborigènes. Cette particularité s'explique, par le fait que l'aborigène timide et craintif de sa nature, ayant beaucoup souffert pendant les luttes qui ont ensanglanté ce pays, construit son habitation dans les replis de terrain, loin des routes ou des centres fréquentés.

Les aborigènes dont il est ici question sont les *Lolos*, sur lesquels on trouvera quelques détails dans les [Notes ethnographiques](#) de M. le docteur Deblenne <sup>1</sup>. Nous les avons rencontrés assez fréquemment dans l'est du Yun-nan.

Au delà de Lou-nan tcheou, après un dernier ressaut du plateau, on retrouve, dans la belle plaine d'I-léang hien, la branche moyenne de la rivière de l'Ouest, à 1.700 mètres d'altitude. Nouvelle ascension à plus de 2.200 mètres pour retomber dans le creux d'un grand lac, près du

---

<sup>1</sup> Voir II<sup>e</sup> partie. Voir aussi dans le livre III, chap. IV, des *Récits de voyage* quelques notes sur les Lolos de Tou-dza, voir aussi les deux photographies, pp. 35 et 41.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

gros bourg de Tang-che et des nombreux villages qui p.036 l'avoisinent. Une dernière escalade, et l'on redescend peu à peu par des pentes assez douces et à travers des montagnes assez boisées, surtout autour de Tsi-tien, sur la grande plaine de la capitale (1.950 mètres).



**Un village lolo, près Yun-nan fou.**

(Photographie obligeamment communiquée par le père de Gorostarzu, procureur de la Mission catholique de Yun-nan fou.)

Nous devons nous contenter de cet aperçu sommaire de la route entre Moug-tse et Yun-nan fou, que nous n'avons pas personnellement parcourue <sup>1</sup>. Aucun incident n'a d'ailleurs marqué le voyage du groupe de M. le consul Rocher.

Pendant ce temps-là, nous nous dirigeons par la « grand'route » (*ta lou*) vers la capitale <sup>2</sup>.

Il ne faut pas s'exagérer ce que représente en réalité ce terme un peu ambitieux. Les grandes routes sont en réalité des pistes dallées, plus ou moins larges, et surtout plus ou moins bien entretenues. Aux environs des grandes villes, elles peuvent atteindre 3 à 4 mètres de

---

<sup>1</sup> Sauf entre Yun-nan fou et I-léang. Cf. livre III, chap. IX.

<sup>2</sup> Ce groupe était composé de MM. Brenier, chef de groupe, Deblenne, Antoine, Grosjean, Riault et Vial.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

largeur ; mais elles sont alors abominablement défoncées par une circulation plus intense. La largeur moyenne, au Yun-nan, ne dépasse pas 2 mètres <sup>1</sup>. Les dalles sont irrégulières et souvent en saillie les unes sur les autres. Il y a parfois entre elles de grands vides, ou bien elles disparaissent complètement pour reprendre quelques dizaines de kilomètres plus loin, et cela sans rime ni raison. Les caravanes ou les chars à bœufs se creusent souvent aussi, dans les hauts plateaux sans cultures, des pistes à côté de la route.

Une portion des droits de *likin* est perçue, en principe, pour l'entretien des routes, et il y a dans chaque sous-préfecture, comme à Pékin, un bureau (*koung pou*) dans les attributions duquel cet entretien rentre. En réalité, les autorités s'en désintéressent complètement et n'y consacrent pas une sapèque. C'est une question qui est laissée aux soins des particuliers, à leur dévouement. Parfois, sur la route, on rencontre quelques individus travaillant à la réparer, là où elle était devenue pour ainsi dire impraticable ; ils sont rémunérés de leurs peines par l'aumône de quelques sapèques que leur font les caravanes qui passent.



**Une route du Yun-nan.**

---

<sup>1</sup> Dans la province du Se-tchouan, les routes sont encore plus étroites et atteignent à peine, en moyenne, 1,50 m.

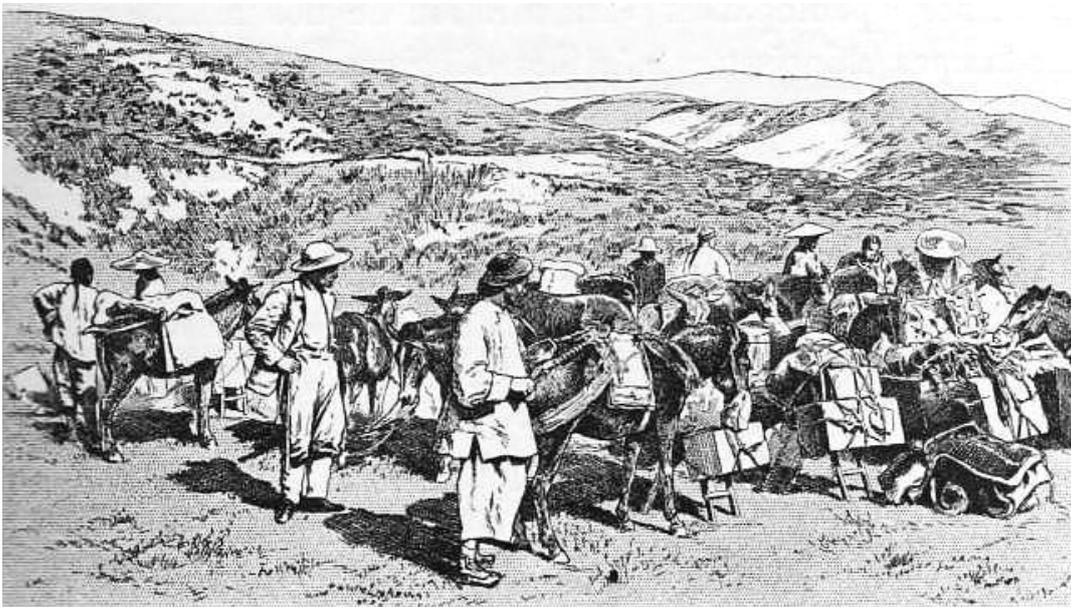
## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

p.037 Plus fréquemment, les négociants d'une localité s'associent entre eux pour faire réparer les voies de communication du voisinage, mais il faut que les travaux de réfection soient devenus tout à fait urgents. Enfin, mais ce cas est des plus rares, un riche Chinois se dévoue et prend à sa charge les frais de réparation d'une portion de route. Cette générosité lui donne le droit de placer sur le côté du chemin une pierre avec inscription commémorative pour rappeler aux passants le nom de ce bienfaiteur des voyageurs.

Les réparations ne s'effectuent, dans tous les cas, d'ailleurs, qu'au dernier moment, alors que la circulation est dangereuse ou sur le point de devenir impossible. Le caractère chinois se révèle ici comme dans beaucoup d'autres circonstances : le Chinois construit, mais ne sait pas entretenir.

Ces routes s'inspirent généralement d'un irréprochable principe géométrique : la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Et elles vont bravement devant elles, sans dévier d'un pouce (comme nos anciennes routes de France d'ailleurs), grimpent sur des chaînes avec des pentes atteignant parfois 30, même 40 pour 100, passent sur les points culminants sans le moindre souci des cols qui se trouvent parfois dans un voisinage presque immédiat. Le régime des pluies explique en partie ces hardiesses.



**Une halte de notre caravane près de Mien-tien.**

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Notre caravane se composait pour nous six et nos domestiques d'une trentaine de bêtes, dont cinq ou six chevaux seulement. Les petits mulets, à peine plus grands que des ânes, que l'on trouve dans presque <sup>p.038</sup> toutes les régions du Yun-nan sont préférables aux chevaux. Ils ont un nerf, une agilité, une endurance extraordinaires. Ils vont, de leur petit pas menu mais rapide, qui s'allonge parfois jusqu'au trot, par les chemins souvent impossibles que nous venons de décrire et que la nature et la prévoyance de l'administration chinoise ont ménagés aux voyageurs dans ces pays. Ils escaladent des pentes qui effraieraient un chemin de fer funiculaire, sautent des fossés, descendent des ravins, dégringolent de véritables escaliers sans que jamais ou presque jamais, leurs petites jambes fines aient une défaillance, sans que leur pied se pose à faux et compromette l'équilibre de leur cavalier ou de leur charge. Nous n'avons pas pu juger complètement de leurs capacités natatoires, puisque nous voyageons pendant la saison sèche. Nous avons cependant passé à gué une rivière (le Ki-kiang, sous-affluent de la branche moyenne de la rivière de Canton) où ils avaient de l'eau jusqu'au poitrail, et nous nous sommes amusés un jour à en traverser une autre dans la magnifique grotte de Yen-tse-toung (la « Caverne des hirondelles »), dont il sera question tout à l'heure. Nos montures (c'étaient des chevaux, dans le second cas) se sont bien fait un peu prier ; mais nous avons réussi à passer tout de même, et elles avaient de l'eau jusqu'au cou. Et la vaillance de ces petites bêtes est d'autant plus remarquable qu'elles sont mal soignées, par négligence plutôt que par cruauté naturelle de la part des *ma fou* (muletiers) et médiocrement nourries. Presque toutes étaient blessées par le bât, et quelques-unes avaient des plaies lamentables. Aussi il faut voir avec quelle joie elles se débarrassent de leur charge à l'étape du soir et surtout à la halte du milieu du jour, se secouent, s'ébrouent, se roulent par terre et trouvent encore moyen de gambader. Elles broutent, au hasard de l'arrêt, l'herbe rare ou les jeunes pousses d'arbres, vont boire en troupe à la mare la plus voisine, ou dans quelque torrent, reviennent d'elles-mêmes près des ballots où les attend un sac contenant quelques poignées de fèves, et voilà la caravane repartie à la cadence des sonnettes. La nôtre n'était ni très caparaçonnée ni bruyamment

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

tintinnabulante ; mais quelques-unes ont des harnachements très coquets, avec force pompons, crinières rouges flottantes, tout un attirail de cloches et clochettes, et même quelquefois de petits drapeaux plantés sur les charges. Toutes ces couleurs et ce bruit formaient un ensemble fort gai sous le beau soleil dont nous avons joui pendant tout le trajet. À l'entrée des villages, si <sup>p.039</sup> la caravane est un peu importante, le chef muletier en annonce l'arrivée en frappant à coups répétés sur un petit gong au son généralement très doux, qui contraste avec les accents de casseroles fêlées des gongs habituels des pagodes.

Nous n'avons pas eu de difficultés avec nos muletiers, tous gens du sud de la province ; de solides gaillards qui font tous les jours leur moyenne de 25 à 30 kilomètres à pied, derrière leurs mulets. D'ailleurs, il faut bien dire qu'on est complètement sous leur dépendance en cours de route, surtout quand on suit les grandes voies, comme nous le faisons. Il est inutile de chercher à partir avant l'heure, à s'arrêter à une halte autre que celle qu'ils ont choisie, ou à forcer une étape. Du reste, on se trouve généralement bien de leur manière de faire, résultat d'une longue expérience. Nous avons eu la déception de ne pas rencontrer de musicien parmi eux. Nous nous promettions de charmer nos soirées par quelques sérénades sur le *san sien tse*, espèce de mandoline à trois cordes, spéciale aux gens du Yun-nan. Ce n'est qu'au village de *Sin-fang* qu'un indigène est venu se faire entendre moyennant quelques sapèques. La musique assez heurtée, cependant monotone, a rappelé à ceux d'entre nous qui avaient été dans le Levant (et même aux autres) les airs arabes qui traînent dans les cafés concerts parisiens et que l'on entend même quelquefois dans les rues du Caire ou de Constantinople. Le musicien, tout jeune, jouait avec conviction, et <sup>p.040</sup> son jeu était assez doux. Nous nous sommes demandé s'il n'était pas musulman. Nous étions près de Lin-an fou, qui a été, avec Ta-li, un des centres de la rébellion mahométane, et il y avait des croissants en étoffe en guise de pendeloques à sa mandoline.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

La vie en cours de route se répète avec une certaine monotonie : je parle au point de vue de l'organisation matérielle. Tous les matins, à 5 h ½ au plus tard, branle-bas général. Les *ma fou* donnent à manger à leurs bêtes. Nous nous débrouillons tant bien que mal à la lueur de nos « photophores », admiration de nos muletiers, ou des petites lampes chinoises, vénérables débris en poterie ou en bambou contenant un peu d'huile d'arachides ou d'œillette, dans laquelle plonge une mèche en moelle de sureau. Nous déjeunons solidement, et, vers 7 heures, nous partons en avant-garde, bientôt suivis des bagages. Vers midi, halte pour le déjeuner froid, confié à un mulet spécial dont nous guettons généralement l'arrivée avec une certaine impatience. L'arrêt dure environ une heure. Nous repartons ensuite en pressant le pas, de façon à arriver à l'étape avant la nuit. Nous y sommes généralement entre 4 h ½ et 5 heures ; le *ting chai*, espèce de majordome, nous y a précédés de peu pour retenir notre auberge.

Nous voyageons pendant la bonne saison, la preuve en est la température réellement exceptionnelle dont nous avons joui depuis notre départ de Moug-tse. Exceptionnelle n'est pas le mot, puisque, comme je l'ai dit, c'est le temps *normal* depuis *la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire le mois de septembre, jusqu'en mars ou avril*. Je parle bien entendu de l'ensemble du plateau et des saisons ordinaires, et non pas de certains points particuliers de la province ni des saisons qui sortent de la moyenne. D'une série d'observations régulières, il résulte que nous n'avons jamais eu moins de 6 degrés à 6 heures du matin. (Il a fait plus froid après notre arrivée à Yun-nan fou et nous avons eu 2 degrés le matin et un maximum de 9 degrés dans l'après-midi du 31 décembre.) La moyenne des observations prises à 9 heures du matin et à 3 heures de l'après-midi est de 23 à 24 degrés. Le 23 décembre, à la halte de midi, le thermomètre a marqué 29 degrés à l'ombre et nous étions à 2.000 mètres d'altitude. À partir de Mien-tien (22 décembre) et surtout entre Sin-fang et Kouang-i, nous avons vu des pêchers et des amandiers en fleurs, et nous descendions de cheval pour ramasser des camélias, des

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

azalées, dont un missionnaire, le père Delavay, a découvert <sup>p.041</sup> des espèces nouvelles <sup>1</sup> et quelques violettes qui poussaient le long de la route. Le ciel restait généralement découvert. Le vent, quand il soufflait, venait du sud-ouest, mais ce n'est guère qu'à partir de la fin de janvier qu'il s'établit régulièrement.

La région parcourue est plus accidentée qu'on ne le pense généralement. Moug-tse étant à 1870 mètres d'altitude, il résulte de nos observations anéroïdales (dont je ne garantis pas l'exactitude absolue, mais qui doivent se rapprocher de la vérité puisqu'elles concordent à peu de chose près avec des observations antérieures), que, dès le second jour, nous descendions dans un fond à 1.280 mètres pour retrouver l'altitude de Moug-tse à Mien-tien. Nous nous élevons ensuite jusqu'à 1.540 mètres pour redescendre dans la belle plaine de Lin-an. La véritable grimpe commence à partir de Sin-fang. On passe <sup>p.042</sup> un col à 1.840 mètres ; puis la route s'abaisse de nouveau jusqu'au plateau de Kouang-i (1.580 mètres). Le lendemain, descente dans la plaine du Ki-kiang (*Ki-kiang-pa*) (1.420 mètres). On s'élève ensuite progressivement jusqu'à un col qui est à près de 2.000 mètres pour retrouver une altitude de 1.600 mètres environ au bord du lac de Toung-hai. L'étape suivante vous fait passer un petit col à 2.000 mètres environ pour atteindre 1.820 mètres sur les rives du lac d'Hai-men-kiao. On se maintient ensuite aux environs de 1.850 mètres pour monter assez rapidement de nouveau jusqu'à plus de 2.200 mètres (Kouang-lin, point culminant de la route). La route s'abaisse ensuite vers la plaine de Yun-nan fou. La ville même est à 2.000 mètres d'altitude, à l'extrémité nord de la plaine, qui est à 1.950 mètres.

Tous ces chiffres sont un peu ennuyeux, mais ils rendent mieux compte que toutes les descriptions de l'aspect général du pays que nous avons traversé <sup>2</sup>. Les montagnes, jusqu'à Mien-tien, sont généralement

---

<sup>1</sup> Le père Delavay, botaniste distingué, est mort pendant le séjour de la Mission lyonnaise à Yun-nan fou. Sa très belle collection a été classée par M. Franchet, du Muséum, dont les travaux font autorité.

<sup>2</sup> Voir aussi les profils de route au Yun-nan, à la suite du *Rapport* sur cette province dans la II<sup>e</sup> partie.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



**Coiffures de femmes lolos près de Ku-tsin fou (est de Yun-nan).**  
(Photographie due à l'obligeance du père Bonhomme, missionnaire au Yun-nan).

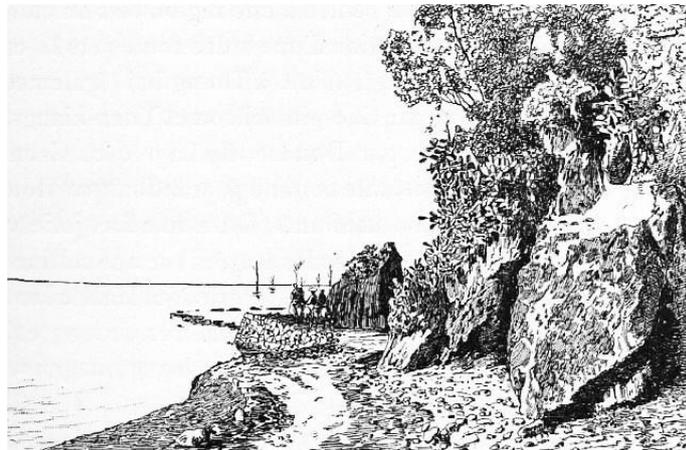
dénudées, et l'on parcourt quelques régions à peu près stériles, notamment le plateau entre Toung-hai et Hai-men-kiao. Mais les vallées sont toujours bien cultivées, et quelquefois assez boisées. *On trouve des rizières jusqu'à 2.000 mètres d'altitude* ; le maïs est cependant plus fréquent à ces altitudes. Les essences les plus communes sont le pin (de beaucoup) et une espèce de poirier ; il y a aussi quelques noyers et châtaigniers, des aunes, et des chênes de petite taille. On est tout étonné de rencontrer une espèce de palmier (le *tsong chou*, *Chamærops*) dont le port rappelle un peu l'aréquier, et qui fournit une sorte de crin végétal, utilisé pour les harnachements de mulets. Beaucoup d'arbres fruitiers, surtout dans la région de Toung-hai et d'Hai-men-kiao, où, pendant des kilomètres et des kilomètres, la route était toute fleurie de vergers : pruniers, amandiers, pommiers, et le rose frissonnant des pêchers, et la neige vivante des poiriers sauvages mêlent leur note délicate à l'éclat un peu cru des terres nues ou des grandes récoltes.

Les plaines, celles de Lin-an, le Ki-kiang-pa, les bords du lac de Toung-hai et celui d'Hai-men-kiao, la plaine entre Tchín-ning tcheou et la capitale

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

(celle-ci a une étendue d'environ 100 lis, 50 kilomètres, p.043 sur 5 à 6 kilomètres de largeur moyenne) sont réellement très fertiles. La plaine de Lin-an nous a laissé un souvenir particulièrement vif. La journée était radieuse. De beaux arbres, dont quelques-uns ressemblent un peu au chêne, et d'autres, au feuillage rouge et au port majestueux, faisaient contraste avec l'élégance un peu grêle et le vert clair des bambous ; une rivière au-dessus de laquelle se profilait un beau pont, avec pavillon central fort riche ; de grands champs de canne à sucre ; d'innombrables oiseaux gazouillant sur les branches et dans tous les buissons, tout cela formait un tableau de prospérité et de gaieté charmant. À mesure que l'on se rapproche de la capitale, les cultures se modifient un peu, mais la gamme est toujours la même sur les terrains de surface généralement formés par des argiles versicolores dont les tonalités vont du rouge au violet, et, passant par toutes les nuances du jaune. Les champs de fèves, de beaucoup les plus nombreux, alternent avec quelques champs de *blé* et des champs d'*opium*. Tout cela vient d'être semé. C'est ce que les indigènes appellent « la petite récolte » ou plus exactement — et plus poétiquement — « le petit printemps », par opposition à la grande récolte de riz.



**Bords du lac d'Hai-men-kiao.**

Les villages sont nombreux dans les plaines. Dans le Ki-kiang-pa, p.044 par exemple, sur une longueur d'environ 10 à 12 lis (5 à 6 kilomètres), nous en avons *traversé un tous les quarts d'heure environ*, et on en voyait de tous les côtés. Ces villages pouvaient avoir une moyenne de trois à quatre cents maisons, mais quelques-uns étaient beaucoup plus

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

considérables, et sur tout notre itinéraire, sauf un seul jour, après Toung-hai, nous ne sommes jamais restés plus d'une heure (nous faisons en moyenne 5 kilomètres à l'heure), sans apercevoir un village. La ville de beaucoup la plus importante que nous ayons traversée est la sous-préfecture de Toung-hai, centre d'une région où l'on cultive un opium estimé, et point de bifurcation d'une autre route vers la capitale passant par Ho-si et Hsin hsing <sup>1</sup>. C'est à Toung-hai également que vient aboutir la route allant par Che-pin tcheou et Yuen-kiang-tcheou jusqu'à Pou-eurl, route suivie par Doudart de Lagrée et Garnier en 1866. Toung-hai est plus importante comme population que Moung-tse et doit compter de 15 à 20.000 habitants. On a une fort jolie vue sur le lac de Toung-hai, d'une série de pagodes étagées sur une colline boisée au sud-ouest de la ville où nous avons fait pèlerinage. Mais le lac d'Hai-men-kiao, qui doit avoir une douzaine de kilomètres de long et 3 ou 4 de large, est plus encaissé que le précédent entre les montagnes et plus pittoresque.

Malgré les signes indéniables de prospérité que l'on rencontre le long de la route, surtout dans les trois ou quatre centres signalés, on se rend compte de ce que le pays a perdu dans les horreurs de la rébellion musulmane. Les traces n'en sont malheureusement encore que trop visibles et on ne peut se défendre d'une impression de tristesse à la pensée de tant de sang répandu. Cette impression vous saisit à la sortie de Moung-tse, où la route de Yun-nan fou passe dans une plaine couverte de tombeaux pendant des kilomètres à la file, et ne vous quitte pas jusqu'à la capitale, aux environs de laquelle les tertres funéraires sont de nouveau particulièrement nombreux. Mais il ne se passe guère de jours, sauf dans la région de Toung-hai, qui a été épargnée par la guerre civile, où l'on ne rencontre de véritables cimetières. Beaucoup de ces monuments funèbres, surtout aux environs de Sin-fang et de Kouang-i, sont assez bien entretenus. On trouve des colonnettes qui <sup>p.045</sup> rappellent celles des cimetières musulmans, sauf que le turban, qui couronne les premières, est remplacé par un animal symbolique, généralement un lion,

---

<sup>1</sup> De Hsin-hsing une route va rejoindre, par I-men hien, la grande route de Yun-nan fou à Ta-li fou, près de Tchou-hiung. Cf. carte du Yun-nan, II<sup>e</sup> partie.

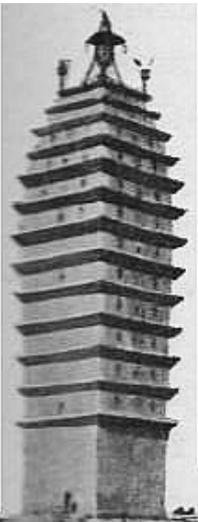
## Mission lyonnaise

Récits de voyages

dans la mesure où l'usure du temps et le talent du sculpteur vous permettent de reconnaître ce noble félin dans la masse informe qui termine la colonne. Dans presque tous les villages, on voit encore des maisons en ruines, bien que les façades neuves se multiplient. À Kouang-i, malgré la richesse renaissante (il y a deux très belles auberges), les vestiges du désastre sont particulièrement navrants. Il faut lire dans le livre de M. Rocher <sup>1</sup> le récit de la défense héroïque de cette ville, et des atrocités commises par l'ancien vice-roi du Yun-nan (alors *fou t'ai*, ou gouverneur), Ts'en-yü-ying. Un trait suffira à le peindre. La scène s'est passée dans une ville de la province de Kouï-tcheou, Tchen-lin, et nous a été racontée par un témoin oculaire. Le vice-roi y passait avec une escorte. On vient accuser devant lui un de ses soldats d'avoir volé une marchande de *t'éou fou*, sorte de farine ou de fromage de haricots, d'aspect sale, gélatineux, tremblotant et puant, dont les Chinois sont très friands.

— C'est bien, qu'on lui ouvre le ventre pour s'en rendre compte (le vol venait d'être commis). Mais, si la vieille a menti, on lui en fera autant.

On ouvre le ventre du soldat, il n'y avait pas de trace de *t'éou fou*, et la vieille fut éventrée sur place. La portion de fromage de haricots volée ne valait pas *un centime* (3 sapèques). Ce misérable qui finit, paraît-il, par se suicider d'épouvante au souvenir de ses crimes, joignait un orgueil démesuré à ces instincts sanguinaires. C'est lui qui, avant son départ pour le Tonkin (il était redevenu vice-roi du Yun-nan au moment de la guerre, après une période de disgrâce à la suite de l'assassinat du jeune consul anglais Margary (1873), dont il fut le véritable instigateur), fit construire à Yun-nan fou une tour pour *célébrer les victoires qu'il allait remporter contre les Français*. Nous en avons rapporté une photographie.



**Tour élevée par le vice-roi Tsen à Yun-nan fou, pour célébrer ses futures victoires contre les Français.**

---

<sup>1</sup> *La province chinoise du Yun-nan*, Paris, E. Leroux, 1879.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

La province se relève, évidemment, mais lentement, de cette terrible guerre civile (1855-1873), avec ses accompagnements inévitables de famines, peste, etc. On a estimé les pertes de vies humaines pendant ces dix-huit ans à 4 ou 5 millions d'hommes <sup>1</sup>. Ce déchet n'est pas p.046 extraordinaire en Chine. On n'a aucune idée de la proportion qu'y prennent les désastres de la nature ou ceux dont l'homme se fait l'auteur. Lors du dernier changement de lit du fleuve Jaune (1887), les calculs les plus modérés ont fait ressortir une destruction, en quelques jours, de *plus d'un million d'hommes* !

M. le consul Rocher nous avait promis bon accueil de la part de la population et des autorités. Cet accueil a dépassé ce que nous espérions. Nous n'avons pas eu un seul ennui sérieux et, sauf à Toung-hai, la curiosité légendaire des Chinois ne s'est exercée à notre égard qu'avec une remarquable discrétion. Cela tient évidemment avant tout au fait que nous avions à notre tête un homme qui a habité le pays pendant plusieurs années, qui y a rendu des services, parle admirablement la langue et est au mieux avec les mandarins. Mais cela tient aussi au caractère des habitants, beaucoup moins pénétrés de civilisation et de préjugés chinois que le reste de l'empire, par suite de la situation excentrique de la province, de son isolement géographique et du mélange de races qui s'y rencontre. Nous devions faire la même expérience tout le long de notre chemin. C'est toujours dans les pays habités par les races non chinoises que nous avons été le plus tranquilles, et dans les campagnes bien plus que dans les villes.

De plus, depuis quelques années, les étrangers et surtout les Français *commencent à circuler au Yun-nan*, et les habitants se familiarisent avec les « diables d'Occident ». Cette année même (1895), en dehors des douze membres de la Mission lyonnaise, cinq Français nous ont précédés ici : le prince Henri d'Orléans et ses deux compagnons, M. le lieutenant Roux et M. Briffault ; un vice-résident du

---

<sup>1</sup> Voir dans la deuxième partie, *Rapport sur le Yun-nan*, les estimations de la population actuelle du Yun-nan.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Tonkin, M. Bonin, chargé d'une mission par le ministère des colonies, et un voyageur amateur, M. Claudius Madrolle <sup>1</sup>.



**Le « brave général » Li, commandant les troupes de Moug-tse.**

---

<sup>1</sup> M. Marcel Monnier, le voyageur bien connu, nous a suivis de près, venant de Se-tchouan, et accompagné du fils d'un négociant du Tonkin, M. Bleton.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Il faut aussi rendre cette justice aux mandarins du Yun-nan (nous ne pourrions pas en dire autant partout et notamment au Kouï-tchéou) que, sous l'influence sans doute d'ordres sévères venus de Pékin et inspirés par la légation de France, ils avaient pris toutes les mesures nécessaires ou plutôt, tout simplement, qu'ils se tenaient pour avertis. Je ne parle pas des escortes de soldats ou de satellites de *yamens* (*tchais*), dont ils nous gratifiaient, plus encombrantes, dispendieuses et p.049 même, à l'occasion, dangereuses, qu'utiles ; nécessaires cependant au point de vue du prestige et dont il faut exiger qu'elles remplissent strictement leur rôle sans zèle intempestif. Mais c'était beaucoup d'être assurés de la bienveillance négative de l'administration chinoise. Quand elle n'est pas prévenue, comme elle l'était, elle ne fait rien ou peu — nous nous en sommes bien rendu compte — pour empêcher les désagréments qui peuvent survenir à des « barbares », en



Entrée de village au Yun-nan.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

admettant même qu'elle ne les provoque pas souvent. Une fois les troubles commencés, les moyens de répression dont elle dispose sont tellement insuffisants qu'il lui est très difficile d'en venir à bout ; mais ce qu'il faut dire, c'est que, sauf des circonstances exceptionnelles, un mandarin peut toujours empêcher le désordre de commencer. Il a une police très bien faite et il peut user de moyens préventifs très énergiques, grâce à son pouvoir absolu.

Mais si, en fait, toute cette première étape de notre voyage dans l'intérieur s'est accomplie sans encombre, cela n'avait pas empêché les rumeurs les plus invraisemblables d'avoir cours au moment de notre arrivée. J'y ai déjà fait allusion. Le peuple, surtout dans les gros centres, était persuadé que nous étions l'avant-garde d'une armée d'invasion. Le chiffre variait, suivant l'imagination des « reporters » bien informés et suivant l'éloignement, la nouvelle faisant boule de neige en route. À Moug-tse nous étions une poignée ; 40.000 à la capitale, et nous avons rencontré plus tard un missionnaire protestant du nord-est du Yun-nan, près du Se-tchouan, qui nous a affirmé que le bruit avait couru que nous étions au moins 100.000 hommes. Rien de plus remarquable d'ailleurs — nous nous en sommes aperçus en notre qualité d'enquêteurs consciencieux — que la facilité avec laquelle les Chinois jonglent avec les « dizaines de mille ». Ils ont un monosyllabe, le mot *ouan*, pour désigner ce chiffre ; et il est évident qu'il ne coûte pas davantage qu'un autre à prononcer. Un Chinois trouvera tout naturel de vous souhaiter « dix mille bonheurs ». S'il veut se montrer poli, en prenant congé, il vous souhaitera de vivre « dix mille fois dix mille années », — sans y attacher autrement d'importance.

Pour en revenir à notre « invasion », les bonnes langues des maisons de thé de Yun-nan fou avaient si bien marché, on s'était si bien hypnotisé devant cette nouvelle et mutuellement excité, que le préfet de la ville avait dû prendre un arrêté spécial quelques semaines avant notre <sup>p.050</sup> arrivée. Une de ces belles proclamations, en style officiel impeccable, imprimées en gros caractères sur du papier d'une blancheur immaculée, les passages importants marqués au pinceau rouge, que les mandarins affectionnent,

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

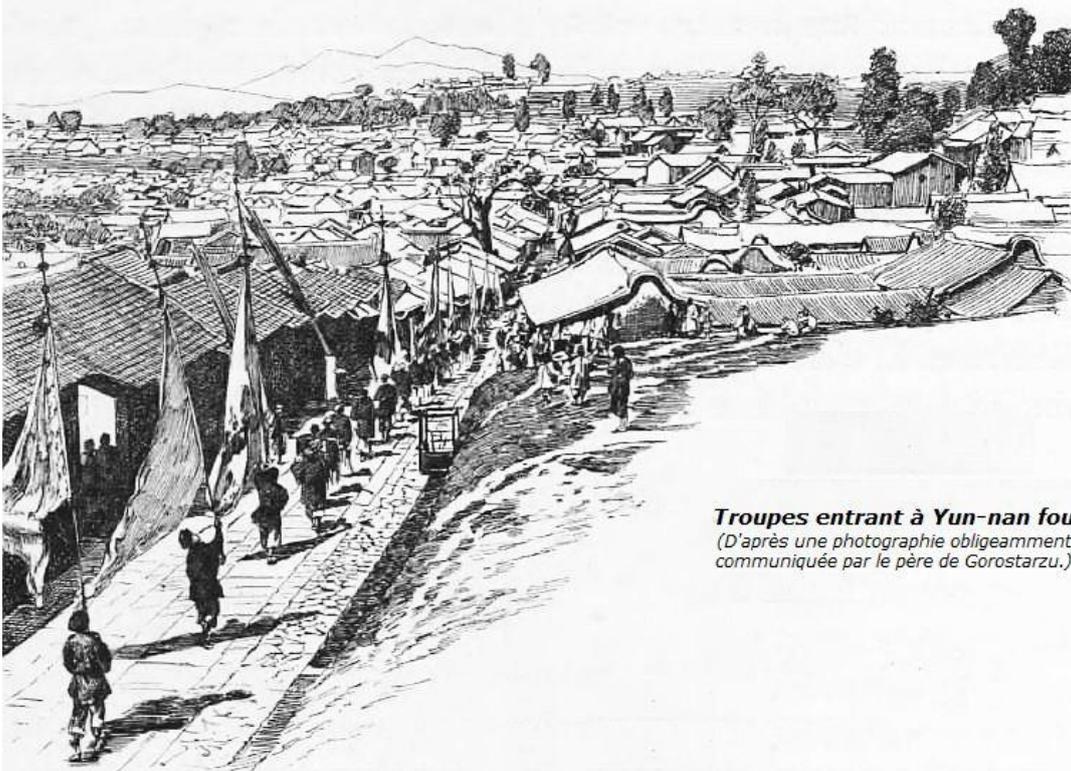
avait été placardée sur les murs de la ville et à la porte des monuments publics. Nous n'avons malheureusement pas pu nous en procurer un exemplaire ; mais elle rappelait les relations de paix et d'amitié qui unissent l'empire du Milieu avec le « Royaume de la Grande Loi » (*Ta-fa-koué*, nom donné à la France dans les pièces officielles chinoises) et faisait défense absolue à quiconque de s'entretenir désormais en public de l'arrivée des « hôtes » français, « des hommes malfaisants et ignorants ayant saisi cette occasion pour exciter le peuple ».

L'excitation du peuple — si elle durait encore <sup>1</sup> — a dû tomber p.051 complètement lors de notre entrée solennelle dans la capitale, juchés sur nos selles ou sur nos bûts, en longue file indienne, derrière la chaise de M. Rocher, ou le lendemain, pour le groupe de Toung-hai. Les dalles des rues de la ville, luisantes d'usure, sont particulièrement glissantes. Nos mulets, si irréprochables jusque-là, prirent un malin plaisir à déposer quelques-uns d'entre nous au beau milieu de la chaussée, pour la plus grande joie d'une foule goguenarde, quoique silencieuse. Et c'est ainsi que, pour nos débuts dans une grande ville chinoise, nous « perdîmes la face », dans le sens le plus littéral du terme.

@

---

<sup>1</sup> Deux Chinoises, la mère et la fille, s'étaient suicidées, paraît-il, en absorbant de l'opium (mode de suicide fréquent), à la nouvelle de notre approche, *pour échapper aux horreurs d'un siège*. Nous n'avons jamais pu vérifier la véracité de cette histoire.



*Troupes entrant à Yun-nan fou  
(D'après une photographie obligeamment  
communiquée par le père de Gorostarzu.)*

## CHAPITRE IV

### LA CAPITALE DU YUN-NAN

Séjour à Yun-nan fou [28 décembre 1895 — 11 janvier 1896]

@

Yun-nan fou. — Les approches de la ville. — Le marché aux vivres. — L'alimentation chinoise. — Boutiques et restaurants en plein vent. — L'animation de la rue. — L'auberge de la Parfaite-Félicité. — Visites officielles. — Notre escorte. — Soldats et gens de la suite. — Les cortèges mandarinaux. — Les portes des *yamens*. — Cartes de visite et noms de famille chinois. — Costume de cérémonie des mandarins. — Étiquette et politesse. — Les mandarins font-ils fortune ? — Un grand marchand chinois. — Son habitation. — Détails réservés.

p.052 Yun-nan fou, qui avec ses faubourgs peut compter de 80 à 100.000 âmes, est bâtie en partie sur une petite colline, dernier et faible contrefort des montagnes qui se dressent presque immédiatement au nord et au nord-est de la ville <sup>1</sup>. On accède à la ville

---

<sup>1</sup> Ces chaînes peuvent atteindre 2.200 à 2.300 mètres. Garnier place le lac de Yun-nan fou à 1.950 mètres ; et c'est le chiffre que nous avons adopté (cf. carte) ; Bourne donne 1.960 mètres pour la ville. Les anéroïdes de la mission ont oscillé entre 1.970 mètres et 2.040 mètres.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

elle-même à travers une interminable rue, dirigée à peu près d'est en ouest, et où est concentré tout le commerce, très important, du sel.

Quand on arrive dans ce faubourg, on a déjà franchi les fossés qui p.053 constituent les défenses avancées de la capitale du Yun-nan. Sur leur crête s'allonge une file régulière de pins et de cyprès. Il y aurait encore, dans un des bastions de cette enceinte extérieure, deux vieux canons fondus par un des jésuites qui fit partie de la mission géodésique au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, à laquelle on a dû, jusqu'à ces derniers temps, la meilleure des cartes de Chine.

Au pied des murailles proprement dites, près de la porte du sud <sup>1</sup>, se tient le marché aux vivres. Les paysans y apportent tous les jours les denrées dont se compose l'alimentation chinoise : le riz, dont les variétés sont moins nombreuses que dans le sud de la province, mais dont les qualités diffèrent beaucoup ; le blé, le maïs, le millet et le d'innombrables légumes : des choux, des salades, du persil, de grosses raves, des carottes d'une longueur démesurée, des ignames, et des patates ; des arachides, dont on fait, avec du sucre brûlé, une espèce de nougat, ne rappelant que vaguement celui de Montélimar, mais qui figurait cependant assez souvent sur notre table, faute de mieux <sup>2</sup>, etc. Des bouchers en plein vent débitent de la viande de porc, véritable luxe gastronomique qui ne figure sur les tables, même riches, qu'une ou deux fois par semaine, avec un poulet ou un canard occasionnels <sup>3</sup>. Plus loin, ce sont les pâtisseries. Ils malaxent de la farine de riz ou de blé, au moyen de bâtonnets en bois, plus grands que ceux qui servent à manger le riz, avec une dextérité et une célérité étonnantes. Les coups

---

<sup>1</sup> On sait que toutes les villes administratives chinoises au-dessus du se (bourg dans lequel réside un mandarin du dernier rang) sont entourées de murailles, généralement en très mauvais état. Ses faubourgs sont souvent plus importants que la ville elle-même qui ne contient quelquefois que les demeures officielles (*yamens*) des fonctionnaires, quelques pagodes, le palais des examens (*che yuen*, ou *kong yuen*), et les habitations de l'innombrable séquelle des mandarins.

<sup>2</sup> Nous avons trouvé à Moug-tse, à Yun-nan fou, et dans quelques régions du Kouitcheou et du Se-tchouan, des pommes de terre, importées, nous a-t-on dit, par les missionnaires.

<sup>3</sup> Quant à la viande de bœuf, les Chinois ne l'apprécient pas plus que la viande de mouton. Les musulmans chinois, pour lesquels l'abstention de la viande de porc résume pratiquement toute la religion, peuvent tuer ces animaux, mais seulement avec l'autorisation des mandarins, qui se la font naturellement payer.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

de baguettes tombent, drus et secs, sur une planche en bois qu'ils tiennent devant eux, et les petits pâtés ou les gâteaux prennent forme en quelques secondes. On y met alors un peu de sucre en mélasse ou de la viande hachée et on les fait cuire à l'étuvée. De solides *Lolos*, hommes et femmes, montent la garde auprès du bois à brûler, ou du charbon qu'ils ont apporté de la montagne, et dont les tas encombrant la chaussée. Sous un gigantesque parapluie en papier huilé, à l'armature en bambou, des colporteurs cantonnais, qu'on rencontre dans toute la province, ont étalé sur des tables toute leur pacotille : bimboloterie, lampes à opium, colifichets pour les femmes : nœuds, petites glaces, colliers et bracelets en verre imitant le jade, etc.



**Un faubourg de Yun-nan fou après le marché.**

Un peu en retrait de tout ce fouillis et de tout ce grouillement, de petites boutiques basses, au toit légèrement proéminent, font des trous d'ombre. À l'entrée des villes (car cette description vaut pour toutes les grandes villes du Yun-nan, et, avec quelques modifications, des autres provinces), les « restaurants » dominant ; restaurants populaires, guinguettes démocratiques, fréquentés par les porteurs de chaises, les coolies, les *ma fous*, etc., et où l'on ne sert guère que le riz, agrémenté de légumes salés et de piments violents, et arrosé de thé de qualité

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

très inférieure, et d'alcool de riz ou de sorgho les jours p.055 de grande bombance. Les commères de la petite bourgeoisie viennent faire leur « marché », et trouvent le moyen de circuler, malgré leurs pieds mutilés, au milieu de tout cet encombrement, et des bousculades des porteurs, des passants, des chaises, des caravanes, des chariots à bœufs et à buffles, dont l'essieu fait corps avec les roues et grince, en tournant, de la façon la plus harmonieuse ; des hautes mules où trône quelque lettré en capuchon rouge <sup>1</sup>, et des petits chevaux, piaffeurs et tout bruyants de sonnettes des « mandarinos » militaires.

Nous trouvons M. le consul Rocher et nos camarades installés dans une auberge assez médiocre, malgré son nom séduisant d'« Hôtellerie de la Parfaite Félicité ». Les bâtiments de la première cour (toute maison chinoise qui se respecte en comprend au moins deux) sont occupés par un détachement d'une trentaine de soldats de la garde particulière du Grand Trésorier provincial. Ils ont été envoyés pour faire honneur à M. Rocher et à la Mission, beaucoup plus que pour nous protéger, car la population reste très calme.

Dès le lendemain de notre arrivée, M. Rocher veut bien m'emmener dans la tournée de visites de politesse qu'il va faire aux mandarins. Nous partons, lui dans la chaise verte réglementaire de consul de France, à quatre porteurs <sup>2</sup> ; moi, avec le même nombre de porteurs, mais en chaise bleue. Une escorte de 9 soldats, avec un petit mandarin militaire à cheval nous précède. De chaque côté des brancards, à la hauteur du devant de chaque chaise marchent deux *tchais*, sortes d'agents de police, revêtus d'une casaque loqueteuse et de bonnets ronds en feutre

---

<sup>1</sup> Les lettrés, à partir du grade du bachelier, ont seuls le droit de porter un capuchon de cette couleur. Ce capuchon en laine rouge est un vêtement d'hiver, que le vent, bien plus encore que le froid, rend indispensable au Yun-nan et au Kouï-tcheou, et qui se porte aussi dans le nord de la Chine.

<sup>2</sup> Les consuls sont assimilés, au point de vue du rang, et par traité, aux tao t'ais, ou intendants de circuit, et ont droit aux mêmes honneurs. Ces questions de prestige, de hiérarchie et de rites jouent, on le sait, un rôle capital, en Chine comme dans tous les pays d'Extrême-Orient. La chaise verte est réservée aux mandarins du grade de *tao t'ai* et au-dessus ; au-dessous, le drap qui recouvre le bâti de la chaise, en bambou et en bois, doit être bleu. La couleur jaune est réservée à la famille impériale. Les marchands, etc., et simples particuliers n'ont droit qu'à une chaise à deux ou trois porteurs. Leur instinct d'économie le leur conseillerait si la loi ne l'ordonnait.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

crasseux. Leur accoutrement contraste avec celui des soldats. Ceux-ci ont vraiment bon air dans leurs casaques de drap <sup>p.056</sup> rouge aux larges manches, avec des bandes, ornements, etc., et la désignation du corps auquel ils appartiennent inscrite en caractères de velours noir. Des pantalons, ou plutôt des jambières, en soie de couleur sombre, sans fond, évidées sur leur face postérieure et terminées en pointe, de bas en haut, sur le devant, sont fixées par une large attache à la ceinture, et laissent voir, sur les côtés et par derrière, la blancheur plus ou moins immaculée de l'ample caleçon que porte d'ordinaire l'homme du peuple chinois. Ces jambières sont serrées par des bandes, au-dessus de la cheville, sur des chaussettes blanches en toile que protègent des sandales de paille. Nos soldats n'ont pas d'armes ; mais rien que leur façon de porter le turban, bleu ou noir, légèrement sur le côté de la tête, et d'y enrouler leur queue, a quelque chose de dégagé et de martial.

Derrière nos chaises, un petit groupe de nos domestiques. Ils ont arboré, pour la circonstance, la longue robe en cotonnade bleue, des classes moyennes, sur laquelle se superpose une sorte de veston en soie, croisé et fermé par les cinq boutons réglementaires, dont le nombre a sans doute été fixé par les « Rites » de la dynastie des Tchéou, il y a deux mille cinq cents ans. Ils se sont même procuré, je ne sais où, des bonnets de cérémonie à bouton de verre, que l'on tolère chez les gens de la suite des « grands hommes », même quand ils n'ont aucun grade administratif ou n'en ont pas acheté. Quelques-uns, qui n'en avaient probablement jamais porté, ont l'air assez gêné par leurs demi-bottes en soie noire ou en velours, à l'épaisse semelle et aux bouts légèrement recourbés. Il faut bien faire honneur à ses maîtres ! et — bien que nous n'ayons pas un cortège complet de grand mandarin, qu'il nous manque les deux parasols rouges, les deux grands éventails en plumes, les deux tableaux avec caractères indiquant les titres, etc., les deux gonfalons et autres emblèmes du pouvoir, tels que tigres dorés et dragons ; les bourreaux, en chapeaux de feutre pointus, qui rappellent ceux des médecins de Molière, et tout le ramassis des satellites et « sbires », dans des accoutrements impossibles, et « la

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

troupe hurlante et pouilleuse de la vile populace », prévue, elle aussi, par les rites, et généralement représentée par des enfants vêtus de défroques de comédie, — nous faisons encore assez bonne figure.

Nous voici devant le *yamen* du Grand Trésorier intérimaire, par p.057 lequel nous commençons notre tournée. Sur un mur (*tchao pi*), en face de la porte, de l'autre côté d'une rue assez large, flamboie un dragon énorme, hideux de couleur et enfantin de dessin, ramassis de toutes les espèces animales, avec des yeux en boules de loto, un corps tout en écailles, des moustaches à rendre jaloux un cadet de Gascogne, les griffes



**Un cavalier imprévu. Personnage d'une grande procession militaire qui a lieu une fois Tan à Yun-nan fou.**

(D'après une photographie communiquée par le père de Gorostarzu.)

d'un tigre, etc. Wells-Williams, dans son *Middle Kingdom*, donne la description suivante de la seule espèce *authentique* de dragon, d'après les livres chinois :

« Cet animal a la tête d'un chameau, les cornes d'un cerf, les yeux d'un lapin, les oreilles d'une vache, le cou d'un serpent, le ventre d'un crapaud, les écailles d'une carpe, les griffes d'un faucon et les pattes d'un tigre. De chaque côté de sa bouche, il porte des moustaches, et sa barbe contient une

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

perle rare ; son souffle se transforme tantôt en eau et tantôt en feu, et sa voix est comme le bruit des cymbales.

(Livre I, p. 344.) Il faut reconnaître que le talent des peintres en bâtiments chinois ne se croit pas tenu de suivre strictement cette classique et réjouissante description. Mais leurs libres fantaisies ne manquent pas à leur tour d'une certaine saveur.

Nos *ting tchai* se détachent du cortège. Ils portent, dans des portefeuilles oblongs en cuir rouge, nos cartes. L'une contient p.058 l'énumération de nos titres et qualités, et se termine par la formule officielle de politesse : « Votre imbécile de frère cadet baisse la tête et vous salue. » Pour mieux indiquer la déférence, toute conventionnelle d'ailleurs, dont elle est pénétrée et par un trait bien chinois, le caractère qui signifie *la tête* est inscrit en coups de pinceau beaucoup plus petits que les autres sur le papier vermillon de la carte. Ce papier est replié plusieurs fois sur lui-même, suivant l'importance du personnage, et varie de taille, d'après le même critérium, mais est toujours plus

haut que large. Il contient souvent différentes désignations ou formules, qui sont présentées suivant les circonstances. Cette carte officielle ou *tié tse* sert dans les réceptions solennelles et cérémonies de gala. La faire porter chez quelqu'un constitue une politesse égale presque à une visite personnelle. Mais on ne fait que la présenter, et on la remporte. On laisse au contraire l'autre carte, le *pien tse*, qui ne consiste qu'en une feuille détachée de papier rouge, contenant vos nom et prénoms, ou plutôt *postnoms*, car ils se placent en Chine après

**Le dieu de la guerre.**



## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

le nom de famille <sup>1</sup>. On a « chinoisé » les nôtres d'une façon plus ou moins <sub>p.059</sub> heureuse, en choisissant les caractères dont les sons s'en rapprochent le plus possible, et dans la mesure où le permettent la phonétique et le monosyllabisme chinois. C'est ainsi que M. Émile Rocher est désigné par trois caractères qui se prononcent *Mi lo che* ; M. le D<sup>r</sup> Deblenne, est *Té pé len* ; M. Riault, Li o <sup>2</sup>, etc.

En attendant qu'on nous ouvre la grande porte, nous avons tout le loisir d'admirer les *meun chên*, ou « génies protecteurs de la porte » qui s'étaient glorieusement sur les deux battants. Ils ont l'air particulièrement terribles, et portent les costumes des anciennes dynasties, mais n'ont de vraiment génial que les couleurs dont on les a fraîchement repeints.

— K'ai meun ! Ouvrez la porte,

crie-t-on tout à coup du fond du *yamen* ; l'ordre se transmet de proche en proche ; on entend du brouhaha dans l'intérieur : ce sont les soldats qui se placent en ligne, de façon à former la haie sur notre passage ; puis la porte d'honneur du milieu s'ouvre brusquement toute grande : nos porteurs et notre escorte, d'un pas leste, franchissent le seuil très élevé et trottent, plutôt qu'ils ne marchent, à travers les trois cours. La politesse exige que nous ne fassions pas trop attendre notre hôte, qui, de son côté, vient à notre rencontre jusqu'à la deuxième cour, pendant que trois coups de canon imprévus retentissent en notre honneur, et que la foule des curieux et des gamins se précipite à notre suite, à travers les portes latérales.

---

<sup>1</sup> Le nom de famille est le *sin* ou *sing*, primitivement au nombre de 100 (le *Pé kia sin*, ou livre des 100 familles, est un des premiers classiques mis entre les mains des écoliers, qui se livrent à l'intelligente besogne d'apprendre tous les noms par cœur). Quant aux *postnoms* :

« Il y a d'abord le « nom de lait », ou *jou ming*, dont les parents seuls se servent. Il y a ensuite le « nom d'école », *hio-ming* ou *chou-ming*, puis le « postnom vocable », *hao* ou *tse*, par lequel un adulte est appelé par un étranger du même rang que lui. Le *ming* ou *min* proprement dit est le « postnom » dont on se sert pour se désigner soi-même, dans la conversation ouïes écritures ; il se met par exemple sur les cartes de visite, à la fin des lettres, etc. Souvent le candidat adopte pour les examens un nouveau postnom, qu'on appelle alors *k'ao ming* ou *pang ming*, nom qu'il conservera quand il sera promu à quelque charge. De même un magistrat, qui n'a pas été promu de la classe des bacheliers, porte un nom officiel : *Kouan ming*. »

D'après les *Variétés sinologiques*, n° 5, *Pratique des examens littéraires*, publiées à Chang-hai à l'orphelinat de T'ou se wé, 1894, dépôt à Paris, à la librairie E. Leroux.)

<sup>2</sup> Il n'y a pas de *b* ni d'*r* dans la langue chinoise, du moins dans la langue mandarine.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Le costume de cérémonie des mandarins ne manque vraiment pas d'une certaine noblesse un peu empesée, et d'une richesse en somme assez discrète. L'ampleur de ces vêtements a de quoi faire honte à nos habillements étriqués. On connaît à ce sujet la réponse spirituelle que fit un jour, paraît-il, un grand mandarin chinois à un représentant d'une puissance européenne à Pékin. On causait précisément des costumes des différents peuples,, et le ministre européen disait que nous avions, nous aussi, de belles étoffes.

— Elles doivent vous coûter bien p.060 cher, fit le Chinois.

— Oui.

— Cela se voit, vous en mettez si peu.

On ne pouvait vraiment pas en dire autant du Grand Trésorier intérimaire du Yun-nan, ni pour la qualité, ni pour la quantité ; car nous étions en hiver, et, bien qu'il ne fît pas très froid, le T'ang *ta jen* <sup>1</sup> avait accumulé, à la mode chinoise, sous sa belle robe en soie doublée de fourrure, et qui descendait jusqu'aux pieds, plusieurs couches de vêtements de dessous. Elles étoffent un peu son corps malingre et légèrement voûté. C'est un mandarin de troisième rang. Sur son bonnet, brille le « globule » ou « bouton » afférent à sa dignité, un saphir : la broderie de son « pectoral », pièce cousue sur le devant de la robe, représente un paon, tandis qu'autour de son cou, un collier de cérémonie développe la double chaîne de ses cent huit grains précieux <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> « Grand homme », titre qui est donné aux mandarins à partir du grade de *tao t'ai*.

<sup>2</sup> Voici le tableau des neuf rangs (*p'in*) de mandarins (dont chacun est divisé en deux degrés), avec les insignes qui s'y rapportent. Ce tableau a été souvent donné ; mais nous croyons devoir néanmoins le reproduire à titre de curiosité.

Rang	Globule	Pectoral d'honneur
1	Pierre précieuse rouge (rubis?)	Grue de Mandchourie
2	Corail rouge	Faisan doré
3	Bleu transparent (saphir)	Paon
4	Bleu opaque (turquoise)	Oie sauvage
5	Cristal	Faisan argenté
6	Pierre blanche (jade)	Aigrette
7	Or simple	Canard mandarin
8	Or travaillé	Caille
9	Argent	Geai à longue queue

Les mandarins militaires se distinguent aussi d'après leur « bouton » et la broderie de leur « pectoral ».

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Il se tient à la porte de nos chaises pendant que nous en descendons, les bras pendant le long du corps, un sourire vague sur sa figure fine, et murmure quelques paroles de politesse. Ce n'est qu'une fois entré dans la salle de réception que les véritables salamalecs commencent. Un mouvement sec ramène de nouveau les bras le long du corps et déploie toute la longueur des grandes manches ; puis les mains rapprochées, doigts fermés et pouces en dessus, sont portées lentement à la hauteur de la figure. Ceci n'est que le petit salut. Quand un inférieur salue son supérieur en public, il doit se livrer à de véritables genuflexions, dont le nombre et les détails sont minutieusement réglés par les Rites ; et les grands mandarins de même rang se font souvent entre eux la politesse d'un simulacre de genuflexion, que chacun arrête au <sup>p.063</sup> moment précis où l'autre va l'exécuter. Puis on se dirige vers le bout de la salle, avec des arrêts rythmés, dont le nombre est aussi théoriquement prévu et à chacun desquels on échange, avec des sourires et des mines que l'on s'efforce de rendre le plus intelligents possible, des formules stéréotypées : *Pou k'an tang, pou k'an tang*, « je ne suis pas digne, je ne suis pas digne ». — *Tsin, tsin*, « je vous invite, je vous invite ». Pour s'asseoir, c'est toute une affaire. La place d'honneur, sur l'espèce d'estrade très basse qui occupe le fond de la salle, est à gauche. Vous vous dirigez naturellement vers la droite, et ce n'est qu'après force protestations que vous vous laissez installer sur le coussin peu moelleux qui marque votre place réglementaire. Votre hôte conduit ensuite tous les autres visiteurs aux sièges qui leur reviennent : des chaises massives en bois dur, recouvertes d'une sorte de housse en laine rouge, disposées deux par deux dans le sens de la longueur de la salle, de chaque côté d'une petite table carrée pour le thé, haute sur jambes. Il prend place lui-même sur le dernier siège de droite, et les inévitables phrases de s'échanger de nouveau :

— *Ko lia hao ?* (La personne qui se trouve) « sous le pavillon se porte bien ? »

C'est un peu indirect comme style, mais l'étiquette l'exige, c'est d'une belle concision, et on finit par s'y habituer. On répond :

— *Hao*. Bien, je vais bien,

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

et, pour ne pas être en reste de politesse, ni de beau langage, ni d'« indirection » :

— Les dents vénérables sont-elles en bon état ?

Pendant que ces aménités, et d'autres du même acabit, s'échangent, j'ai tout le loisir d'examiner la salle et son mobilier. La première est mal entretenue, le second modeste. Les mandarins considèrent les *yamens* comme des « lieux de passage », et ce n'est que chez eux, paraît-il, dans la maison d'origine de la famille, qu'ils accumulent leurs richesses. Ceci n'arrive, en somme, qu'à quelques-uns d'entre eux. Ils sont toujours obligés d'acheter leurs charges, même quand ils ont tous leurs degrés littéraires. Ils paient pour être maintenus <sup>p.064</sup> dans leurs fonctions au delà des cinq années réglementaires s'ils sont titulaires ; et pour rester en place pendant une nouvelle année, s'ils ne sont qu'intérimaires. Les intérimaires étant à la nomination des autorités provinciales ; celles-ci font naturellement tout leur possible pour en multiplier le nombre. L'avancement se paie aussi, et malgré les sources de revenus considérables dont nous aurons sans doute l'occasion de dire un mot, il est rare, nous le répétons, qu'un mandarin fasse fortune, sauf quand il arrive à se maintenir pendant de longues années dans les très hauts grades, et encore faut-il qu'il se rappelle assez fréquemment dans ce cas au bon souvenir de la cour et des ministères à Pékin. Un missionnaire, d'une très grande expérience et d'un jugement droit, me disait que, dans son estimation, 10 pour 100 à peine des mandarins faisaient fortune, 20 pour 100 vivaient, et le reste, non seulement ne gagnait rien, mais perdait même de l'argent.

La visite fut courte et se termina aussi cérémonieusement qu'elle avait débuté. De là nous fûmes chez le plus riche habitant de la capitale, ami personnel de M. Rocher. Il est à la fois commerçant et banquier. Il s'occupe du commerce de l'opium, du musc et des filés de coton, prête de l'argent au gouvernement provincial et est chargé de faire les remises de l'impôt à Pékin et d'encaisser les subventions que le Yun-nan reçoit des autres provinces pour parer aux déficits de son budget depuis la rébellion musulmane. Il a, en outre, le monopole de

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

l'exportation de l'étain pour les besoins du gouvernement ; il est intéressé dans plusieurs mines et est propriétaire d'une mine de cuivre.



**Une famille de mandarins en costume de cérémonie.**

C'est, on le voit, un personnage ; et il a des succursales ou des correspondants de sa maison dans quatre provinces, et à Chang-hai et Hong-kong. Il nous reçoit sans cérémonie. J'ai ainsi l'occasion de voir l'intérieur de la maison d'un Chinois dont la fortune est évaluée à 5 ou 6 millions de taëls (20 à 25 millions de francs <sup>1</sup>).

Cette habitation est très simple. La porte se présente de biais, comme dans la plupart des maisons chinoises qui se respectent. D'aucuns y verraient un symbole de l'esprit tortueux des Célestes, mais l'explication est beaucoup plus naturelle. Il s'agit d'empêcher de sortir

---

<sup>1</sup> C'est du moins le chiffre que me cite M. le consul Rocher.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

les « influences heureuses » que l'on a eu la chance de trouver sur le terrain au moment où l'on a bâti la maison, et dont on a eu soin <sup>p.065</sup> de s'assurer d'ailleurs en consultant les principes du *foung chouï* <sup>1</sup> ; et il est évident qu'il leur est beaucoup plus difficile de s'échapper par une porte construite de travers que si elle s'ouvrait franchement sur la rue. Dans la première cour, des plantes, dont la croissance a été artificiellement comprimée, tordent leurs branches bizarres ; parmi elles, un pêcher nain qui donne des fruits de la grosseur d'une fraise, phénomène particulièrement apprécié des Chinois. La maison n'a que deux cours accessibles au public, si j'ose dire, même au public des amis. La troisième est occupée par les appartements des femmes du banquier. Au fond de la deuxième cour, la partie centrale du bâtiment à triple compartiment est consacrée au « temple des hôtes », c'est-à-dire à la salle de réception. Le banquier nous reçoit dans la chambre qui est à droite de cette salle. Aucun luxe. Un lit en bois massif à sculptures très discrètes et surmonté d'un baldaquin très simple sert, pendant le jour, de divan pour fumer l'opium, si le terme de « divan » peut s'appliquer à un meuble aussi peu confortable. Toujours les mêmes chaises, à dossier, lourdes de formes et de matière. Près de la fenêtre aux lacis en bois, affectant des formes géométriques et recouverts de papier blanc très mince en guise de vitres, une table. Les deux seuls objets qui attirent un peu le regard, non par leur beauté ou leur curiosité intrinsèques, mais à cause du milieu, sont une grande horloge à cadran américaine et une excellente photographie du maître de céans, tirée par son fils. Celui-ci, un grand « bachelier », à face poupine, gras à lard, assiste à l'entretien, se trémousse sur sa chaise, fait entendre des gloussements aimables mais inintelligibles, sourit de toute sa large bouche et n'interrompt ses gloussements et son sourire que pour tirer quelques bouffées de sa pipe à eau — accompagnement indispensable, avec la tasse de thé, des visites — et cracher sur le parquet paternel avec affectation.

---

<sup>1</sup> Littéralement : « vent » et « eau ». On désigne sous ce nom une série de notions à base quelquefois inconsciemment scientifique, mais, la plupart du temps, purement superstitieuse, qui constituent la géomancie des Chinois.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

M<sup>me</sup> « Parfum délicat ».

p.066 On se demande donc à quoi peut être employée l'incontestable richesse de quelques Chinois, comme notre hôte. L'entretien d'un harem, de nombreux enfants, d'une parenté et d'une domesticité patriarcales, ne suffit pas à donner la clef des dépenses considérables d'un Rothschild céleste. Nous en eûmes en partie l'explication lors d'un grand dîner qu'il nous offrit quelques jours plus tard à sa maison de campagne. Mais il nous faut réserver la description d'une maison de plaisance et d'un repas de gala chinois, de même que quelques détails sur les environs de la capitale du Yun-nan, visités dans les loisirs de notre enquête commerciale, pour un autre chapitre <sup>1</sup>. Celui-ci a déjà dépassé les limites que nous avons dû nous fixer pour pouvoir épuiser le récit de nos dix-huit mois de pérégrinations, sans nuire à la partie technique de notre œuvre.



**Groupe de la Mission et deux missionnaires dans le jardin de la maison de plaisance du général Ma.**

(Photographie du père de Gorostarzu.)

---

<sup>1</sup> Voir livre III, chap. IV.

## CHAPITRE V

### VERS LE YANG-TSÉ

De Yun-nan fou à Soui-fou [11 janvier — 4 février 1896]

@

Les environs de Yun-nan fou. — Deuxième étape. — Séparation des groupes à Yang-lin. — La plaine de Yang-lin. — La route de Tong-tchouan. — Hauts plateaux et cols. — Pauvreté du pays. — Tong-tchouan fou. — Les mines. — Un pèlerinage à la tombe de Doudart de Lagrée. — Un chef mulétier récalcitrant. — Mouvement et produits sur la route. — La montée Kiang-ti. — Prospérité passée. — Arrêt à Tchao-t'oung fou. — Importance de la ville. — Descente du plateau. — Ta-kouan-t'ing. — Les aborigènes. — Misère des habitants. — Arrivée à Lao-oua-t'an. — Changement dans le mode de transport. — Les coolies et leurs charges. — Leurs salaires. — Nouvelles cultures. — Navigation difficile. — Le Yang-tsé. — Arrivée à Soui-fou.

p.067 N'ayant pas parcouru cette région du Yun-nan, je passe la parole aux autres membres de la mission, et pour que l'on puisse continuer à suivre le récit de nos pérégrinations, je donne successivement des extraits d'un *Journal de route*, tenu par M. Sculfort, et du *Rapport* adressé à la Chambre de Commerce de Lyon, quelques mois après son retour, par M. le consul Rocher :

Le samedi 11 janvier, à midi, les deux caravanes, accompagnées d'une forte escorte d'honneur et des souhaits des mandarins, sortaient de la porte est de Yun-nan fou.

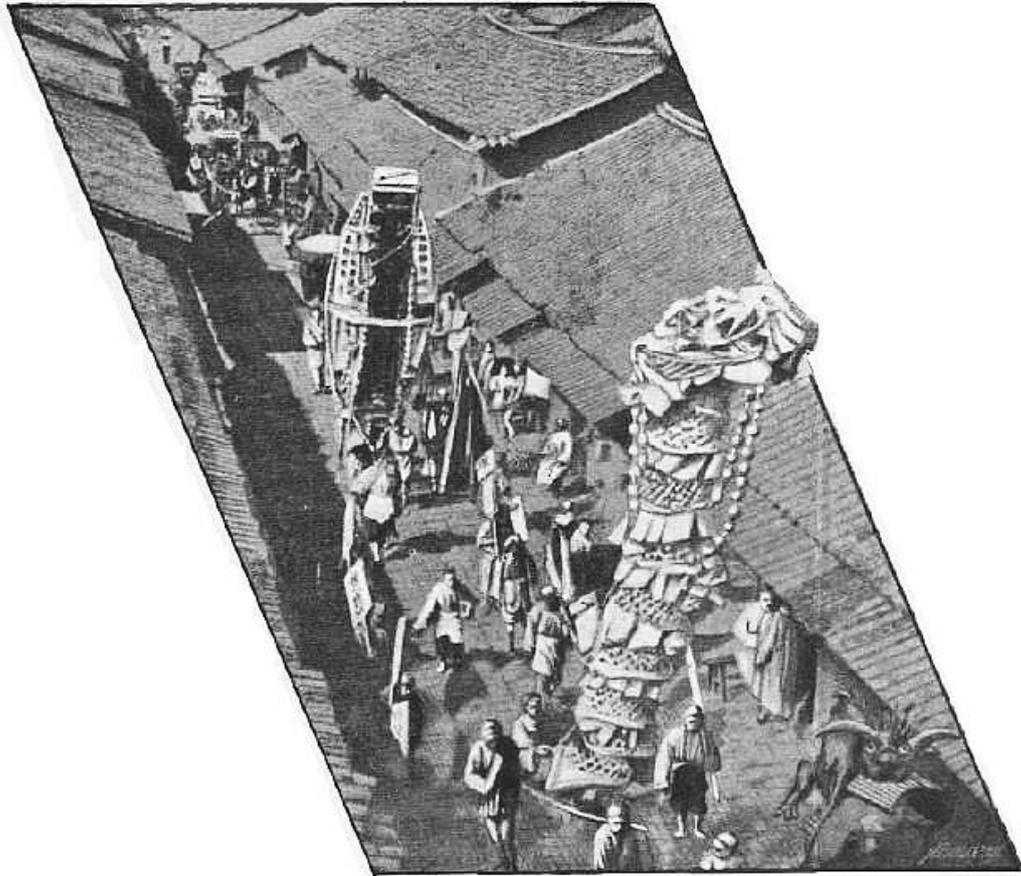


**Un paysan yun-nanais sur son buffle.**

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

p.068 Les faubourgs ne s'étendent qu'à peu de distance de la ville, et là où avant la rébellion musulmane s'élevait une seconde ville extérieure aux remparts, ce ne sont maintenant que tombes dont les



### Un enterrement à Yun-nan fou.

(Tête de cortège : ornements de papier qui seront brûlés sur la tombe du mort.)

terres couvrent toutes les collines au nord-est de la plaine de Yun-nan fou <sup>1</sup>. Leurs lignes ondulées ne sont brisées qu'en quelques endroits par de longues rangées de sapins qui, de temps en temps, bordent la route. Sur la droite, l'aspect du plateau est moins sévère. Dans les rizières poussent à cette saison de l'opium, des fèves, du blé, que nous verrons tout le long de notre route, dans le même état de croissance, car nous nous dirigeons vers le nord : le paysage qui change à chaque saison, grâce à la variété et au nombre des cultures, nous paraîtra un peu monotone, à cause de notre marche ininterrompue.

---

<sup>1</sup> Pour avoir une idée de l'aspect de ces cimetières qui entourent les villes chinoises, voir une photographie des environs d'I-tchang, livre III, chapitre IV.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Quelques villages s'étagent sur les flancs des collines voisines qui s'élèvent à 200 ou 300 mètres au-dessus de la plaine dont l'altitude est de 1.950 à 2.000 mètres ; des maisons de campagne chinoises égaièrent aussi le paysage et attestent une splendeur passée ou un renouveau de prospérité. Les vallons sont peu profonds et cultivés ; les collines sont en partie boisées. La route est dallée et bien entretenue jusqu'à 10 kilomètres de la capitale, où des coolies et quelques petites caravanes de chevaux portent des approvisionnements et du bois. C'est un trafic purement local entre la campagne et la grande ville voisine.

Le village de Ta-p'an-kiao, où nous passons la nuit, est peu important. Une distillerie d'alcool de maïs et une fabrique de coke préparé avec la houille d'une mine voisine, sont les seules industries du pays. Le lendemain, dès l'aube, nous partons au milieu de cultures semblables à celles de la veille, mais couvertes de givre. Derrière nous, à l'horizon, disparaît le Si-chan, montagne sainte ornée de pagodes taillées dans le roc, à 300 mètres au-dessus du niveau du lac de Yun-nan fou ; devant nous se dresse l'énorme mont Yo-lin qui domine le lac et la merveilleuse plaine de Yang-lin : ce dernier village a vu tripler sa population (6.000 habitants) depuis la cessation de la rébellion. Il doit sa prospérité à sa situation sur le bord d'une plaine fertile, au point de jonction des nombreux sentiers venant des marchés situés dans le haut bassin d'une des branches du Si-kiang, p.069 avec la route du Se-tchouan par Tong-tchouan et celle de Kouï-yang, capitale du Kouï-tcheou.

C'est à Yang-lin que nous faisons nos adieux à nos camarades dont nous nous séparons non sans émotion. Ils vont s'engager à l'est du Yo-lin-chan, tandis que nous nous dirigerons droit au nord.

Le givre et la glace des rizières blanchissent toute la plaine qui, au mois de mars, doit ressembler à un immense jardin verdoyant émaillé des couleurs vives des champs d'opium. Le soleil absorbe bientôt la brume qui s'élève du lac, et, sur toute l'étendue de la plaine que les Chinois appellent *hai pa* (plaine de la mer) et plus loin *soung ming pa*, apparaissent de nombreux villages.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

La partie septentrionale se relève un peu. Les rizières font place à des champs de labour pour les pommes de terre, le maïs, le sarrasin et à de grands pâturages souffrant en cette saison de la sécheresse. À partir de ce point, nous verrons chaque jour dans la campagne quelques troupeaux de chevaux et de bœufs et d'autres un peu plus nombreux de moutons et de chèvres. À l'approche de Yang-kai, village musulman où nous faisons étape, nous croisons une caravane portant à Yun-nan fou du tabac du Se-tchouan et du sucre. Nous avons un moment l'illusion d'un important mouvement commercial ; mais c'est la seule caravane nombreuse que nous rencontrerons avant Tong-tchouan fou.

p.070 Cette route était autrefois très suivie, alors que le Yun-nan avait, avant la rébellion, ses innombrables mines en exploitation. Aujourd'hui les caravanes ne parcourent que la portion septentrionale de cette route, du Se-tchouan à Tong-tchouan fou, qui est le point de jonction de la route du Kien-tchan et de Ta-li fou, par Houei-li tcheou.

Nous traversons ensuite une série de hauts plateaux rous moins cultivés, qui forment la ligne de partage des eaux du bassin du Si-kiang et du Kin-cha-kiang (fleuve aux sables d'or), nom donné par les Chinois au Yang-tsé-kiang, dans la partie supérieure de son cours jusqu'à Soui-fou. La descente dans la vallée du Lieou-tchou-ho (cf. la carte) s'effectue par un véritable défilé des Thermopyles. Un admirable paysage nous dédommage amplement de nos fatigues : ce n'est d'ailleurs qu'à partir de Koung-chan, dont la haute montagne se dresse devant nous menaçante, que doivent commencer nos tribulations.

Il fait trop froid le matin pour rester à cheval et nous montons à pied dès la sortie du village qui est à environ 2.160 mètres d'altitude. Nous ne parlons plus de chemins de fer, peut-être pour ne pas les regretter, tandis que nous grimpons le long des flancs du Koung-chan (montagne dénudée). Après trois heures de marche, nous nous trouvons à 2.860 mètres au premier col. À l'ouest, de l'autre côté de la gorge, au fond de laquelle coule le Lieou-tchou-ho, s'élèvent d'énormes montagnes d'argile rouge. À l'est, et sur le pic qui se dresse devant nous, s'étendent des bois de pins, de chênes verts, de rhododendrons

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

en fleurs. La route continue à monter en serpentant ; à chaque petit col, nous espérons trouver la descente ; enfin arrivés à 3.040 mètres, au col que nous nommons le « col de la Mission », nous descendons de ces hauteurs au milieu de maigres pâturages.

Le journal de route de M. Sculfort décrit minutieusement les mouvements de terrain auxquels se heurte la caravane. On peut en avoir une idée en se reportant aux profils de route de pénétration au Yun-nan (II<sup>e</sup> partie, *Rapport sur le Yun-nan*).

Au fur et à mesure que nous approchons de Tong-tchouan, les villages sont plus nombreux, mais de pauvre apparence. Le pays se ressent encore de la famine de l'année dernière ; les montagnards se nourrissent de farine d'avoine sous forme de pâtés cuits à l'eau, de maïs, de sarrasin et de pommes de terre qui, dans cette région, atteignent la grosseur de celles d'Europe. Les habitants de la plaine se nourrissent de riz. Les rizières sont à cette saison couvertes de fèves, de colza, d'un peu de blé, d'opium et de moutarde. Le sorgho est cultivé dans les parties les plus chaudes et les plus basses de la plaine. Sur les hauteurs qui la bornent, vivent un millier de familles de *Lolos*, aborigènes, qui ont gardé leurs coutumes malgré la conquête chinoise ; leurs costumes, les pieds non déformés de leurs femmes, l'abstention de l'opium, un goût prononcé pour les liqueurs fortes, une morale peu austère sont les principales caractéristiques qui, avec leur langue, les différencient des Chinois auxquels ils se mêlent de plus en plus.

Tong-tchouan fou, dont la population atteint peut-être une vingtaine de mille habitants, est situé sur le bord oriental de la plaine. C'est le centre d'une région minière extrêmement riche, mais actuellement peu exploitée. À trois jours de marche à l'est, se trouve la mine de cuivre la plus riche de Yun-nan ; à 50 lis environ, de la ville, est enfoui, près du lit d'un torrent, un énorme bloc de cuivre natif que les indigènes s'efforcent en vain d'entamer. À 150 lis, se trouve également une mine de plomb argentifère en exploitation ; chaque jour un lingot d'argent est extrait et envoyé à Tong-tchouan.

Toutes ces mines, qui, avant la rébellion musulmane étaient en exploitation très active et fournissaient un élément de commerce important entre Tong-tchouan et la capitale de la province, sont

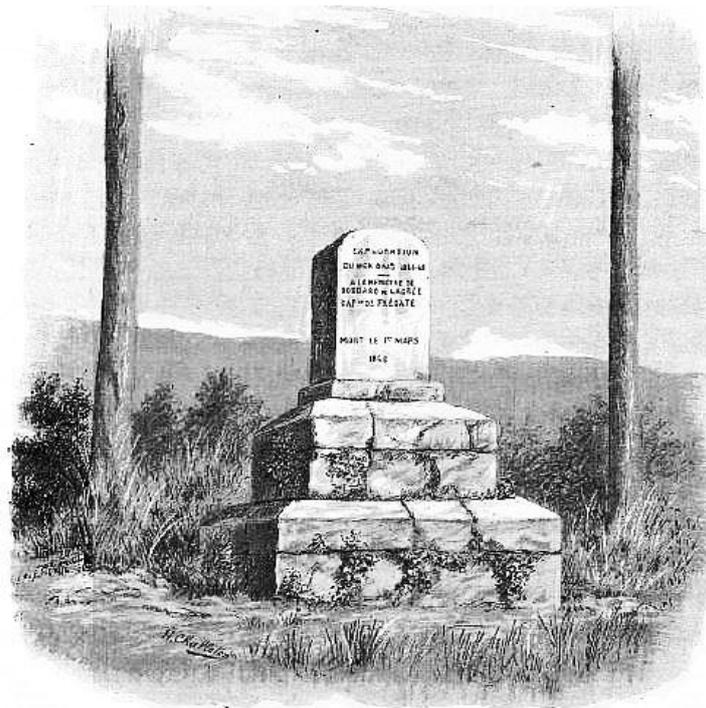
## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

presque abandonnées. Tous les Chinois ont le droit de faire des recherches, mais viennent-ils à trouver quelque riche filon, un mandarin est envoyé à la mine, et les mineurs sont obligés de vendre au gouvernement, à un prix réduit, le cuivre qu'ils extraient. La population quoique connaissant l'existence de riches gisements de cuivre, se désintéresse de leur exploitation ; d'autre part, le gouvernement, au souvenir de la terrible rébellion musulmane qui a pris naissance dans les districts miniers, craint de nouvelles séditions et ne fait rien pour encourager l'exploitation de ce merveilleux sous-sol <sup>1</sup>.

La seule industrie de la ville est celle des tapis de feutre rouge pour literie, de couvertures de feutre gris pour chevaux et de bonnets ou chapeaux de forme étrange qu'affectionnent particulièrement les paysans yun-nanais.

Si la préfecture de Tong-tchouan est relativement peu importante au point de vue commercial, elle a droit à notre souvenir à un autre titre. C'est dans ses murs qu'est mort le chef de l'exploration du Haut-Mékong, notre illustre devancier Doudard de Lagrée.



**Tombeau de Doudard de Lagrée près de Tong-tchouan fou.**

---

<sup>1</sup> Voir, dans la II<sup>e</sup> partie, le Rapport sur les mines de M. Duclos.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Le samedi 18 janvier, nous allâmes faire un pieux pèlerinage à son mausolée. Il s'élève en dehors des murs de la ville, dans la cour intérieure de la pagode de Kouang-ouang, à l'endroit où reposa son corps, avant que Francis Garnier et ses hardis compagnons pussent le transporter à Soui-fou et de là à Chang-hai par le Yang-tse. Deux pierres superposées servent de socle à une autre pierre <sup>p.073</sup> rectangulaire portant une inscription.

Un bonze nous prête un pinceau et de l'encre de chine avec lesquels nous repassons l'inscription un peu effacée par le temps. Après avoir photographié le monument, nous nous retirons vivement impressionnés et allons rendre visite au père Maire, missionnaire ; il nous reçoit avec d'autant plus de cordialité que nous sommes les seuls Français qu'il ait vus depuis longtemps.

À partir de Tong-tchouan, les quelques extraits suivants du *Rapport général* adressé à la Chambre de Commerce de Lyon, quelques mois après son retour, par M. le consul Rocher, donneront une idée de la marche de la caravane :

Notre chef muletier qui jusqu'ici avait été prévenant, fait la sourde oreille pour se remettre en route, car sa famille habite dans les environs. Il prétend que l'entrepreneur ne lui a pas remis la totalité de l'argent qui lui avait été promis par le contrat et considère les avances que je lui données comme le complément de ce qui lui est dû pour venir jusqu'ici.

Enquête faite, il paraît qu'il a joué, perdu, et qu'il est gêné pour faire face aux dépenses de la route. Comme il a eu des différends avec les coolies qui nous accompagnent et auxquels il a emprunté des sapèques qu'il ne veut pas rendre, ceux-ci profitent de l'occasion pour le rosser. L'opération terminée, il paraît accepter les conditions qu'on lui dicte et promet d'être prêt le lendemain de bonne heure. Mais il n'en fait rien ; j'envoie un satellite du mandarin pour le chercher, mais il persiste à ne pas vouloir partir. En présence d'un tel entêtement et pour prouver aux autres muletiers que nous ne sommes pas dupes de leur chantage, je fais prévenir le sous-préfet, et peu après arrive un agent de police, armé d'une chaîne qu'il passe au cou du muletier récalcitrant, et l'emmène en prison. Cette mesure énergique a pour résultat de mettre

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

tout le monde à la raison ; en moins de cinq minutes tous les chevaux arrivent et à 8 heures nous sommes en route.

Le frère du muletier prisonnier, craignant que son aîné ne soit gardé longtemps par le mandarin, vient me supplier en arrivant à l'étape, de le faire relâcher, me promettant de s'occuper lui-même de la caravane jusqu'à destination.

p.074 Devant son insistance et comme en réalité c'est une simple leçon que j'ai voulu infliger, je lui fais remettre un mot pour le sous-préfet qu'il portera lui-même. Il m'assure qu'il sera de retour avant le départ ; et il fut fidèle à sa promesse, car, au moment de nous mettre en route, il était là, surveillant la caravane, ayant parcouru 140 kilomètres en moins de vingt-quatre heures <sup>1</sup>.



**Le déjeuner quotidien.**

La route continue à être accidentée et difficile ; nous chevauchons sur un plateau tourmenté, dont l'altitude varie entre 2.100 et 2.600 mètres. Bientôt nous arrivons à la jonction de la route de Houei-li-

---

<sup>1</sup> Tous ces montagnards courent comme des lièvres, sans éprouver la moindre fatigue. M. Rocher affirme avoir employé des courriers qui faisaient 250 lis ou 125 kilomètres en douze heures.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

tcheou ; elle est plus suivie que celle de Tchao-t'oung. Nous passons plusieurs convois chargés de médecines à destination du Se-tchouan, et nous en croisons d'autres portant des cotonnades vers Houei-li-tcheou et l'ouest. À partir de ce moment, le mouvement devient plus actif et la route plus fréquentée.

Dans tout ce dédale de hauteurs se trouvent de nombreux gisements de houille que les habitants exploitent à fleur de terre pour leur <sup>p.075</sup> usage domestique. J'ai visité une de ces exploitations près de la route, la couche d'anhracite a 6 mètres de hauteur sur 8 de large ; c'est ce que j'ai vu de plus beau jusqu'ici.

M. Rocher fait ensuite une description du passage de la rivière de Kiang-ti.

Un coup d'œil sur les profils de toute pénétration au Yun-nan, qui figurent dans la deuxième partie de ce livre, donneront une idée plus exacte de ce que représente cette faille que toutes les descriptions. Voir cependant ce que M. Rocher dit de la montée.

La montée est dure, on s'élève par une suite de lacets jusqu'à 1.980 mètres ; sur un premier plateau nous voyons des noyers, des châtaigniers et des arbres à insectes ; deux petits villages, habités par des aborigènes, vivent péniblement de culture ; nous montons toujours, enfin nous arrivons au sommet : le baromètre indique 2.360 mètres ; nous nous sommes donc élevés de plus de 1.000 mètres, sur un parcours de 12 kilomètres seulement.

Du haut de cette arête, le coup d'œil est vraiment grandiose ; vers l'ouest, les pics couverts de neige s'étalent jusqu'à l'horizon, tandis que dans la direction du nord, c'est toujours cette mer de montagnes auxquelles le soleil donne des couleurs bizarres.

Toute cette région, jusqu'à Tao-yun, n'est qu'une immense houillère. Plus loin, nous trouvons des exploitations de cuivre et de zinc, abandonnées depuis la rébellion. Enfin, au-dessus du village, des amas énormes de scories de cuivre indiquent d'anciens centres d'exploitation. D'après ce que disent deux vieillards qui ont connu ces pays prospères, le nombre des mineurs était considérable et toute la région, aujourd'hui misérable, était alors riche et florissante.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Dans nos auberges, ouvertes à tous les vents, les nuits sont froides ; le matin il tombe une pluie fine qui se glace sur nos vêtements. Le mauvais temps menaçant de continuer, nous prenons la petite route qui raccourcit de quelques kilomètres et, pendant ce temps, la caravane fait le tour de grands marais. Les habitants, pour utiliser les terres inondées, ont creusé des canaux d'écoulement qui leur ont permis de gagner plusieurs centaines d'hectares de petites terres.

Il fait si froid qu'il est impossible de rester à cheval ou en chaise, cependant le thermomètre marque 2 degrés au-dessus. La neige nous escorte jusqu'à Tchao-t'oung, où nous arrivons le 23 janvier, à 3 heures, suivis par une foule compacte.

p.076 Plus nous avançons vers le Se-tchouan, plus la population est mêlée, obséquieuse et désagréable. Notre intention était de rester juste le temps de faire nos affaires, voir les mandarins et les principaux négociants, mais le général Ho-tong-tchan, que j'ai beaucoup connu à Kai-hoa et qui commande les troupes de ce district-frontière, insista, ainsi que le préfet Liu-in, pour nous retenir à dîner pour le lendemain. Le général, en venant me voir, m'a parlé longuement des mines et insista pour que j'aie avec lui voir deux gisements de galène argentifère, abandonnés depuis quelques années, mais qu'il se propose de mettre en exploitation. Ce voyage devant occuper trois ou quatre jours, je déclinai son offre.

La ville de Tchao-t'oung, par sa position géographique, située dans une vaste plaine, est un centre à la fois commercial et administratif. Des essais de culture d'indigo ont été faits dans certaines parties de cette plaine, mais les résultats n'ont pas été satisfaisants. Cela tient sans doute à ce que les cultivateurs, venus du Se-tchouan, n'ont, pour la plupart, pas su préparer la plante comme il convient au climat des hauts plateaux, car elle vient fort bien dans tout le Yun-nan ; mais depuis quelques années, d'après ce que m'ont dit des marchands qui s'occupent de cette question, les produits sont meilleurs et peuvent rivaliser avec ceux des autres districts.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



### Un berger yun-nanais.

M. Rocher donne ensuite quelques détails commerciaux sur Tchao-t'oung (cf. II<sup>e</sup> partie), puis ils quittent la ville, et le 26 janvier ces messieurs arrivent à la limite du dernier plateau du haut Yun-nan.

La descente est rapide ; à droite et à gauche, dans des massifs de grès rouge, on voit de nombreuses galeries abandonnées, mais qui vont être reprises sous peu, c'est du moins ce que nous disent les habitants. Plus bas, des gisements de galène argentifère se trouvent à

côté de galeries d'antracite de fort belle qualité que les montagnards exploitent pour leurs besoins. Ils ont hâte de voir les mines en valeur.

À mesure que nous descendons, le climat change : à l'atmosphère claire et pure des plateaux, fait place un brouillard intense et froid. Dans les bas-fonds, au milieu d'une végétation active, où l'on ne voit que par échappées les abîmes que nous côtoyons ; la descente en lacets par une route pavée, humide et glissante est des plus difficiles ; p.077 impossible de se tenir à cheval ou en chaise, on se demande comment des animaux peuvent passer avec des charges ; et cependant, s'il arrive des accidents dans ces sentiers de chèvres, ils sont rares...

À partir de Ta-choui-toung, « Caverne de la grande eau », où la rivière de Ta-kouang déjà entrevue reparaît, la route, toujours mauvaise, serpente entre de hautes falaises au bas desquelles gronde la rivière. Nous arrivons à Ta-kouan-ting à 3 heures ; bien que l'étape n'ait pas été longue, nous avons dû faire presque toute la route à pied, aussi tout le monde est fatigué.

De Tong-tch'ouan jusqu'au bout de la plaine de Tchao-t'oung, nous avons vu aux environs des villages des plantations de l'arbre appelé *t'soung chou*, littéralement *arbre à vers*, produisant ces grappes de

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

graines noires et dont les feuilles ressemblent un peu, quoique plus p.078 petites, à celles du lilas. C'est sur cet arbre que se nourrit l'insecte qui, transporté sur un autre, produit la cire blanche, si estimée par les Chinois <sup>1</sup>.

Ta-kouang-ting, ville de 10.000 âmes, située au fond de hautes montagnes, n'a aucune importance commerciale. Durant la période où les mines étaient en activité, elle était le centre d'un important mouvement de caravanes. Toutes les hauteurs sont parfaitement cultivées et quoique les pentes soient abruptes, grâce au système d'irrigation fort bien compris, les montagnards ont établi des rizières partout. Cette ville qui, au début de l'occupation chinoise, n'avait été construite que comme une forteresse avancée pour protéger le mouvement des troupes, à cause de sa situation presque frontière du Se-tchouan, a conservé son ancien classement au grand désappointement du sous-préfet qui se plaint de son peu de ressources et prétend que la direction de tout le district n'équivaut pas à celle d'un grand village.

Du reste, tout le parcours jusqu'à Tchao-t'oung porte encore de nombreuses traces de fortifications, de camps retranchés, etc., construits sous la dynastie des Ming, et qui ne sont même pas utilisés par les habitants.

À partir de Yang-lin, en s'avançant vers le nord, on remarque que les aborigènes, à quelque clan qu'ils appartiennent, ont une tendance à suivre les mœurs et coutumes chinoises. Cette transformation, adoptée dans le but de faire plaisir au conquérant, ne leur a pas réussi. Dans le sud, l'est et l'ouest où les autochtones sont restés fidèles à leurs ancêtres et ont conservé intactes leurs coutumes, ils n'en ont pas moins obtenu, par le canal de leurs *t'ou se* (chefs), les terres restées disponibles, ce qui leur a permis d'améliorer leur situation. Dans la partie nord et notamment la région qui touche au Se-tchouan, malgré leur soumission complète aux exigences des Chinois, ils sont toujours considérés comme sauvages mis à l'index ; ne jouissent d'aucune

---

<sup>1</sup> Voir II<sup>e</sup> partie, *Rapport spécial*.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

facilité administrative et voient donner la terre aux émigrants des provinces voisines. En un mot, ils restent relégués dans les hautes montagnes, dans les étroites vallées où la terre peu fertile les réduit à une existence très pénible.

p.079 C'est surtout dans le massif qui s'étend de Lieou-tchou-ho à Lao-oua-t'an que la misère est grande. On voit des familles entières dans le dénuement le plus complet ; les femmes et les filles n'ont que des lambeaux de vêtements, et les enfants entièrement nus cherchent à se réchauffer au soleil devant les huttes en paille. Tout cet ensemble inspire la pitié et on se demande comment un peuple si vigoureux, ayant un grand nombre de chefs capables de prendre sa défense, se résigne à une telle existence.

Le jour suivant, nous descendons la rampe à pic de Siao-kouang-ting, au sommet de laquelle se trouve une pagode dédiée au Génie de la montagne ; nous passons le Ko-kouei-ho, affluent important, qui donne son nom à la rivière, et, le 31 janvier, nous arrivons à Lao-oua-t'an après un parcours des plus difficiles. Le pont suspendu sur lequel nous passons la rivière mesure 10 mètres, il est du même modèle que celui de Kiang-ti.

Lao-oua-t'an est le dernier bourg important du Yun-nan. C'est en réalité l'entrepôt de toutes les marchandises descendant ou montant dans l'intérieur. Le transit est très important et le bureau du likin, le plus productif de la province.

La population sédentaire est estimée à 10 ou 12.000 âmes, presque toute du Se-tchouan et du Hou-pé et la population flottante composée de coolies, muletiers, etc., qui fait le va-et-vient, n'en compte pas moins de 3.000. La ville proprement dite ne possède qu'une rue ; les magasins bien garnis et fort achalandés se touchent et ne forment qu'un immense bazar.

Comme rien ne nous retient dans ces parages et que les chevaux portant les bagages ne peuvent descendre plus bas en raison des difficultés de la route, j'engageai de suite des coolies pour partir le jour

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

suivant. Je décide ensuite le chef muletier à nous accompagner avec les chevaux de selle jusqu'à Pou-eurl-tou, ce qu'il promet, moyennant une forte gratification. En réalité, la navigation commence ici, et nous aurions pu prendre des bateaux, ce qui eût simplifié nos arrangements, mais les rapides sont nombreux et difficiles ; or, comme il arrive souvent des accidents, la prudence me dictait certaines précautions et c'est pour ces raisons que nous fîmes deux jours de plus par terre.

Jusqu'à Pou-eurl-tou où nous arrivons dans l'après-midi du <sup>p.080</sup> 2 février, sauf le mauvais temps qui persiste et les ennuis causés par les coolies qui réclament toujours quelque chose, le trajet se fait dans les conditions normales.



**Un porteur sur les bords du Yang-tse, près de Soui-fou.**

Sur ce parcours, le système de porter en « balance » étant impraticable, tous les coolies sont munis d'un cadre en bois qui est appuyé sur les épaules à l'aide de bretelles, comme des hottes. Nous avons souvent vu des coolies portant quatre ballots de cotonnade, pesant ensemble 240 livres chinoises ou 144 kilogrammes, alors qu'un cheval n'en porte que deux ou trois au plus. Il est vrai que les bêtes font 30 à 35 kilomètres par jour, tandis qu'un porteur n'en fait que 25 au grand maximum, et plus souvent de 15 à 20, quand il porte de pareils fardeaux. Ainsi chargés, ils marchent par escouade, afin de

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

s'aider si nécessaire, et se reposent tous les 100 ou 200 mètres environ. Comme il leur serait impossible de recharger leur fardeau s'ils le déposaient à terre, ils sont munis d'une canne à plateau qu'ils placent derrière leur dos et sur laquelle ils font reposer leur fardeau sans le quitter des épaules.

Il n'y a pas de pays au monde où des charges aussi lourdes soient portées par des hommes, à travers de si hautes montagnes, par des routes étroites et difficiles <sup>1</sup>. Ce métier, très pénible, est surtout monopolisé par les gens du Se-tchouan où, en raison de l'exubérance de <sup>p.081</sup> population et de la lutte pour la vie qui en est la conséquence, l'existence est souvent dure. Comme ils sont obligés de faire concurrence aux chevaux pour s'assurer du travail, c'est tout au plus si ce travail leur donne de quoi vivre. De Houng-kiang-tchang (cf. carte) à Lao-oua-t'an, soit pour une distance d'environ 105 kilomètres, ils reçoivent 600 sapèques par 100 livres chinoises (60 kilogrammes), soit 10 sapèques par kilogramme, et il fallait 15 sapèques, au change qui régnait en 1896, pour faire 5 centimes de notre monnaie.

Plus nous descendons, plus les cultures sont nombreuses et le terrain utilisé. Sur toutes les pentes des montagnes où le calcaire a fait place au grès rouge, on remarque des plantations de l'arbre tong (*Eleococa vernicifera*), dont la graine produit le *tong you*, huile siccatrice, qui remplace dans bien des cas le vernis. Les Chinois en font un grand usage, et je suis persuadé qu'en Europe on trouverait son emploi avantageux comme vernis à bon marché <sup>2</sup>.

Les bateaux que nous prenons à Pou-eurl-tou sont confortables, comparés à ce que nous avons eu jusqu'ici ; la rivière est difficile et nous oblige à plusieurs transbordements, notamment à Tsan-t'an, où des blocs de rochers tombés de la montagne barrent le cours d'eau et forment un rapide infranchissable. Il en est de même de Mon-tai-tchi à Tchang-houo, où la rivière est barrée par des bancs de rochers qui nous obligent à faire

---

<sup>1</sup> Voir dans le II<sup>e</sup> livre des *Récits de Voyages*, chapitre III, quelques détails sur les porteurs de thé du Thibet et la photographie d'une de leurs charges.

<sup>2</sup> Voir dans la II<sup>e</sup> partie le rapport sur le *tong you* (*Rapport* de M. Grosjean sur les huiles et vernis).

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

le trajet de 8 kilomètres à pied pendant que nos bagages sont portés par des bœufs. Sur ce parcours, le paysage est riant, les montagnes sont moins élevées et parfaitement cultivées, la canne à sucre domine : c'est le moment de la récolte, aussi dans les champs règne une grande activité, les moulins à sucre sont aussi en mouvement. Comme le combustible est rare, la bouse de vache séchée au soleil en tient lieu.



**La chaise de la mariée.**

(Photographie communiquée par le père de Gorostarzu.)

À Tchang-houo, nous louons des bateaux qui nous portent à Soui-fou. Ce n'est pas sans une certaine satisfaction qu'on se sent débarrassé des chevaux et surtout des coolies si obséquieux et si difficiles à mener. À 8 heures, on lève l'ancre, le courant d'abord violent, diminue à mesure que nous descendons, nous passons plusieurs villages où l'on retrouve toute l'activité des gens de Se-tchouan. Tous ces parages, p.082 grâce au climat humide et chaud, sont de véritables jardins. À 10 h 20 nous arrivons à la bouche principale du Houng-kiang-ho et, quelques instants après nous saluons le Yang-tsé. Après plusieurs mois de pérégrinations à travers montagnes et vallées, tout le monde éprouve un sentiment de

## **Mission lyonnaise**

Récits de voyages

satisfaction d'aborder aux rives du « fils de l'Océan » dont les eaux s'écoulaient vers des contrées plus civilisées.

Notre marche sur le grand fleuve est moins rapide ; nous sommes tous impatients d'avoir des nouvelles et bientôt nous apercevons dans la brume la pagode indiquant l'approche de la ville de Soui-fou où nous arrivons à 2 h 30.

@

## CHAPITRE VI

### DE CAPITALE EN CAPITALE

De Yun-nan fou à Kouï-yang fou [11 janvier — 5 février 1896]

@

Le groupe du Kouï-tcheou. — Le lac de Yang-lin. — Paysages. — Réception triomphale à I-loung. — Mystère non éclairci. — D'I-loung à Tchan-i tcheou. — Une préfecture disgraciée. — Quelques détails géographiques. — La frontière du Yun-nan et du Kouï-tcheou. — Constructions miao-tse. — Mouvements de terrain. — Climat du Kouï-tcheou. — Le surintendant de nos cuisines. — Conversation gastronomique. — Nos menus. — Les auberges du Kouï-tcheou. — Aspect de l'ouest du Kouï-tcheou. — Le pays à partir de Gan-chouen fou. — Étroitesse des vallées. — Absence de forêts et ses conséquences. — Les races non chinoises du Kouï-tcheou. — Quelques costumes. — Les Miao. — Les I-kia. — Le marché de Tchen-lin. — Arrivée à Kouï-yang fou.

p.083 Pendant que M. le consul Rocher et son groupe se dirigeaient vers le Yang-tse par le nord-est du Yun-nan <sup>1</sup>, le « groupe du Kouï-tcheou », comprenant les mêmes membres que pour le voyage de Moug-tse à Yun-nan fou par Toung-hai, c'est-à-dire M. le D<sup>r</sup> Deblenne, MM. Antoine, Grosjean, Riault, Vial et moi, nous prenions la route de l'Est.

C'est, on s'en souvient, le 13 janvier, au bourg assez important de Yang-lin, que s'est opérée la séparation.

La grande route impériale de Yun-nan fou à Han-k'euou, que nous allons suivre jusqu'à la capitale du Kouï-tcheou, traverse l'extrémité de la plaine de Soung-ming et vient longer le bord oriental du lac de Yang-lin, couvert de canards sauvages, de poules d'eau et d'aigrettes, qui s'ébattent innocemment tout près de nous. Jamais nous n'avons autant regretté la prudence et le désintéressement qui nous avaient imposé p.084 de ne pas emporter de fusil. Quelques petites barques de pêche dansent sur les eaux du lac, éclairées par le soleil matinal. À travers des terrains bien cultivés en blé, opium et fèves, nous atteignons le gros village de Lao-heou-kai, puis, laissant à gauche le Yo-lin-chan,

---

<sup>1</sup> Voir le chapitre précédent.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

montagne isolée en forme de T, dont la barre supérieure se dresse sur les bords du lac, tandis que sa jambe s'allonge parallèlement à notre marche, nous obliquons franchement vers l'est-nord-est, direction générale que nous suivrons jusqu'à Tchan-i tcheou (5<sup>e</sup> étape).

Le paysage ne change guère. Ce sont toujours les mêmes argiles p.085 rouges dominantes comme terrains de surface, avec des réapparitions intermittentes des calcaires. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne du lac, le pays devient plus pauvre ; les villages, les hameaux et même les maisons se font plus rares. Quelques pins : bouquets plutôt que bois ; les palmiers-éventails (*ts'ong-chou*, *Chamærops*, Williams) s'élèvent en assez grand nombre au contraire autour des habitations. Vers la fin de l'après-midi, une grande chaîne sur notre droite s'effile vers le sud. Ses flancs, comme plissés par les pluies, nous présentent une série de contreforts à peine accentués et réguliers, raides comme les plis d'une étoffe bien empesée et exposée pour la montre. Sur l'arête court, par intervalles, une mince ligne de pins.

À l'étape, une surprise nous attendait. Nous arrivions, à la queue leu leu, sur nos chevaux de bât (*tô ma*), débonnaires, poussiéreux et même un peu débraillés, quand, tout à coup, l'éclat imprévu de toute une compagnie de soldats en rouges casaques brille au bout de la route, à l'entrée du village. Les « buccins » (nous appelions ainsi les trompes militaires, pour faire plaisir à notre latiniste) sonnent *aux champs* ; la troupe ne présente pas les armes, pour l'excellente raison qu'elle n'en avait pas, selon l'habitude — sauf quelques lances, deux ou trois sabres courts qui restaient obstinément dans leurs fourreaux, et deux superbes tridents ; — mais tous, depuis un vénérable « vétéran » de soixante-dix ans, tête branlante et figure émaciée de fumeur invétéré de mauvais opium, jusqu'à deux gamins de treize à quatorze ans, mettent genou en terre, tandis qu'une large bannière orange, portant en son milieu deux caractères en velours noir, s'agite, et que le chef, petit « mandarino » à bouton d'argent, — un rhinocéros, emblème belliqueux s'il en fut, brodé

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

sur sa poitrine <sup>1</sup>, — digne et compassé, nous fait le salut d'usage. Nous nous redressons sur nos larges étriers chinois, rassemblons nos rênes et serrons les genoux, espérant, mais en vain, obtenir un peu d'action de la part de nos chevaux, fourbus par leur course de 27 kilomètres, à bonne allure ; et, très graves, avec des gestes bénisseurs et, pour ceux d'entre nous qui se sont mis un peu au chinois, quelques « *tsîn-kî-laï* » (je vous invite à vous lever) timides, nous faisons notre entrée solennelle dans le village d'I-loung, — qui peut bien compter 6 à 700 habitants.

<sup>p.086</sup> Cette petite cérémonie nous coûte la somme considérable d'une vingtaine de francs, distribuée sous forme de sapèques à la vaillante garnison d'I-loung et de ses environs, car tous les petits postes échelonnés dans un rayon de quelques kilomètres, aux abords de la grande route, s'étaient évidemment donné rendez-vous dans le bourg. Nous ne nous sommes jamais bien expliqué à quelle circonstance exacte nous devons cet honneur. Il ne s'est d'ailleurs jamais renouvelé pour tout le reste de notre voyage. On nous a dit qu'I-loung comptait une quarantaine de familles musulmanes dont celle du chef du village. Ont-elles été bien aises de jouer un petit tour aux autres Chinois en nous témoignant cette déférence ? Ce désir de « faire pièce » à leurs compatriotes n'était-il en réalité que le désir de se procurer celles des « Barbares d'Occident » ? Mystère et *squeeze*, ce *bakchich* de l'Extrême-Orient ! Quoi qu'il en soit, nous avons gardé bon souvenir de cette réception modestement triomphale, et <sup>p.087</sup> nous avons eu, dans la suite, l'occasion de prouver aux I-loungois que leurs bons procédés n'avaient pas été dépensés en pure perte, et pour des ingrats <sup>2</sup>.

La traversée du haut plateau yun-nanais d'I-loung à Tchan-i tcheou n'offre rien de saillant. L'étape intermédiaire, Ma-loung, petite ville de 3.000 âmes environ, est un des plus pauvres chefs-lieux de district de

---

<sup>1</sup> Ce sont les insignes du 9<sup>e</sup> rang de mandarin militaire ; cf. chapitre IV, page 60, pour les insignes des mandarins civils.

<sup>2</sup> Un an environ après (20 janvier 1897), en repassant à I-loung lors de notre deuxième voyage au Yun-nan (voir livre III, chapitre III), nous assistâmes à un incendie qui détruisit un bon tiers du village. Le D<sup>r</sup> Deblenne, M. Duclos et moi fîmes remettre une somme d'argent aux *t'eu jen* (notables) pour être distribuée aux sinistrés : ces derniers avaient été convoqués, pour que l'argent ne s'égarât pas en route.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

la province. La région fournit un sarrasin estimé dont on fait une espèce de macaroni, « ficelle de blé », suivant la pittoresque expression de notre interprète ; un « funicule », avait-il même commencé par dire, dans son baragouin latino-français. Nous fûmes quelque temps avant de comprendre. C'est d'ailleurs tout ce que le pays pouvait présenter de napolitain.

Tchan-i tcheou se trouve placée à l'extrémité septentrionale d'une grande plaine qui s'appelle la « plaine de Ku-tsin », du nom de la préfecture située un peu plus au sud, à une douzaine de kilomètres de la « grand'route ». Celle-ci passait autrefois à Ku-tsin même ; mais la population s'étant révoltée contre un mandarin, qui avait un peu forcé la note... à payer, a été punie par cette rectification de tracé, qui la prive du profit résultant du passage des caravanes, etc. Elle s'était arrêtée à temps et n'avait pas tué son préfet, sans quoi la ville aurait été complètement dégradée. Le crime de « parricide » qu'elle aurait commis en assassinant « le père et la mère » du peuple (car le mandarin cumule les sexes aussi bien que les fonctions) n'eût pas mérité une moindre expiation, dont nous avons d'ailleurs vu des exemples <sup>1</sup>.

La plaine, qui peut avoir de 50 à 60 kilomètres de long sur 4 à 5 de large, est la première d'une série qui se prolonge vers le sud, jusqu'au delà d'I-léang hien <sup>2</sup> pour se rétrécir, à partir de ce point, jusqu'à la rencontre, un peu au nord de la ville d'A-mi tcheou, d'un affluent de la rivière qui les arrose. Là, la vallée s'élargit de nouveau. Cette vallée n'est autre que celle de la branche moyenne du Si-kiang, ou <sup>p.088</sup> rivière de l'Ouest <sup>3</sup>, qui porte différents noms, suivant les villes et régions qu'elle

---

<sup>1</sup> Ainsi la ville de Ié-tcheou, à une cinquantaine de lis au sud de Ku-tsin fou, n'est plus maintenant qu'un village, après avoir été un centre administratif de 2e classe. Il paraît que la population de cette région est assez difficile à mener.

<sup>2</sup> Cf. carte du Yun-nan.

<sup>3</sup> Cette branche prend sa source au nord de Tchan-i tcheou, coule d'abord dans la direction de l'O.-S.-O, jusqu'à I-léang hien, puis au sud ; remonte sous le nom de Pa-ta-ho vers le N.-E. jusque près de la frontière du Kouï-tcheou et du Yun-nan, sert de limite (ce point qui n'est indiqué sur aucune carte, même les plus récentes, a été découvert par la Mission lyonnaise) entre les provinces du Kouï-tcheou et du Kouang-si sur une distance d'environ 200 kilomètres, et prend en entrant dans cette dernière province le nom de Hong-choui-kiang. Elle fait ensuite un coude brusque vers le S.-S.-

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

arrose, et qui est séparée en plusieurs compartiments par de petits seuils montagneux. De l'autre côté de sa vallée, dans la partie que nous traversons maintenant, on se heurte à deux hautes chaînes de montagnes (2400 à 2600 mètres), formant le double bourrelet oriental du plateau de Yun-nan et séparées par une rivière qui passe tout près de la sous-préfecture de Ping-i, coquettement bâtie sur une colline.



### Chinois et Chinoises près de Ping-i (Y'un-nan).

(Un missionnaire français est assis devant le groupe des hommes.)  
(Photographie obligeamment communiquée par le père Bonhomme.)

Le 19 janvier, nous passons la frontière du Yun-nan et du Kouï-tcheou et pénétrons dans cette dernière province. La frontière est

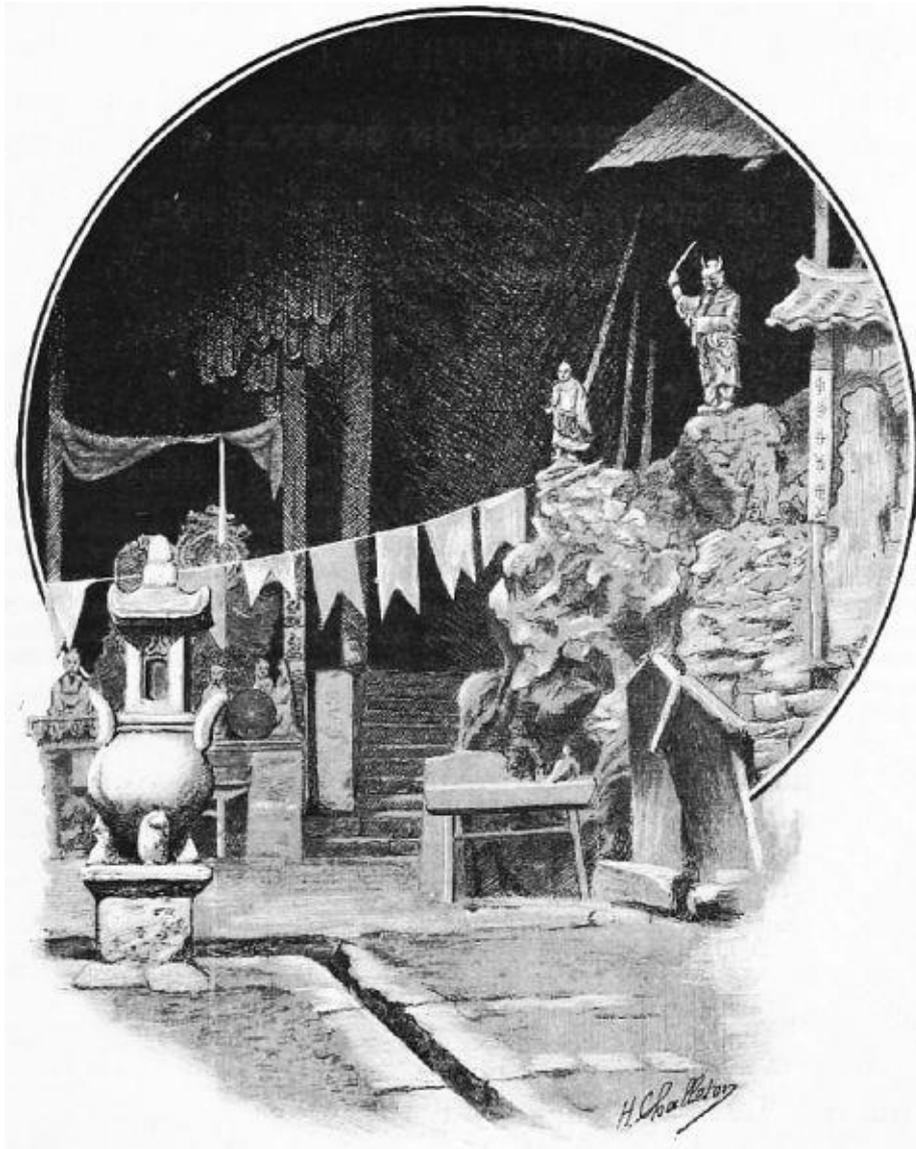
---

O., et reprend de nouveau sa direction générale du sud-est, pour venir se jeter dans la branche supérieure, la véritable branche mère du Si-kiang, un peu en aval de la ville importante de Siun-tcheou fou, au Kouang-si. Cette branche moyenne du Si-kiang, la plus longue des trois (la branche inférieure passe à Nan-ning et à Pé-sé) avait été considérée jusqu'ici comme la branche principale (main branch) de la rivière de l'Ouest. Mais son débit est inférieur à celui de la rivière qui vient du sud-est de Kouï-tcheou (branche supérieure). Ce point, soupçonné par le consul anglais M. Bourne, a été aussi vérifié par la Mission lyonnaise, la première.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

marquée par un *p'ai fang*, sorte d'arc de triomphe <sup>1</sup> ou plutôt d'arc « commémoratif », de modèle à peu près uniforme, et qui sert à perpétuer le souvenir d'un homme de bien, d'un fonctionnaire populaire, ou d'une veuve ayant observé la viduité jusqu'à sa mort et ayant ainsi bien mérité des lois de l'empire... et de ses héritiers.



**Entrée de la « Grotte de la Tranquillité » (près de Ping-i hien).**

De chaque côté de ce monument, dédié à je ne sais plus quel personnage, deux pagodes dans l'état d'abandon ordinaire, et, un peu plus loin, un mur crénelé et une porte qui ferment le sommet de la gorge

---

<sup>1</sup> Voir plus loin, chapitre VII, page 112, le dessin d'après photographie, d'un *p'ai-fang* ; tous se ressemblent : on pourra le comparer en effet avec un autre de ces monuments sur la route de Lou-tcheou, dans la province de Se-tchouan, livre III, chapitre I.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

suivie par la route. Ces murs, que l'on rencontre assez souvent au Koui-tcheou, dans les endroits analogues, où la route est resserrée entre deux parois de montagnes, sont très solidement bâtis. Ils sont généralement l'œuvre des aborigènes, ou Miao-tse, dont les tribus, peu nombreuses, très diverses comme costumes et même comme types, sont généralement remarquables pour leur science relative de constructeurs et ouvriers en pierres. Des bandes de ces Miao, surtout des Hé Miao (ou Miao <sup>p.089</sup> noirs) — ce fait réjouira les sociologues de l'école de M. Demolins — vont même se louer comme maçons dans les villes chinoises.

On commence à descendre à partir de l'entrée au Koui-tcheou, mais avec des hauts et des bas continuels. Pour en donner une idée et pour ne pas dérouter une énumération fastidieuse de variations d'altitude, je dirai simplement que, cinq jours plus tard, au col de Ta-t'ien-kouan, de l'autre côté de la rivière de Mao-kou, 1.800 mètres environ (cf. carte du Koui-tcheou), nous voyions, en nous retournant vers l'ouest, d'où nous venions, huit chaînes profiler derrière nous leurs plans successifs. Dans la vallée du Mao-kou-ho, à 800 mètres d'altitude environ, nous avons trouvé la canne à sucre et des orangers, et le thermomètre marquait 27 degrés à l'ombre, à 2 heures de l'après-midi, le 25 janvier. Le 21, nous avons circulé pendant toute une matinée au milieu de la neige. Nous devions la retrouver à Koui-yang fou pendant le mois de février, et, en somme, le temps fut détestable à partir de notre entrée au Koui-tcheou et jusqu'à notre arrivée dans la province du Se-tchouan.

Le Koui-tcheou a d'ailleurs mauvaise réputation, ainsi que le prouve un proverbe chinois que l'on peut traduire de la façon suivante : « <sup>p.090</sup> Gardez-vous de (ceci doit être suppléé dans une langue moins admirable de laconisme que le chinois <sup>1</sup>) la pluie du Koui-tcheou, du vent du Yun-nan et des chaleurs du Se-tchouan. »

---

<sup>1</sup> Comme exemple de ce synthétisme, qui paraît commun à toutes les langues primitives, cf. dans le chapitre précédent, page 63, les formules de politesse au début d'une visite de cérémonie.



**Un pont au Kouï-tcheou.**

Ce qui contribuait à rendre ces variations de température et l'incommodité des auberges plus pénibles, c'est que, pendant toute cette période de notre voyage, nous fûmes réduits à la plus triste extrémité au point de vue victuailles et cuisine.

Pendant le trajet de Moug-tse à Yun-nan fou, un de nos boys cantonais était préposé à la fonction suprêmement importante de surintendant de nos cuisines, bien qu'il n'opérât pas lui-même. En arrivant à l'étape, une conversation dans le genre suivant s'engageait entre nous et lui, dans ce charabia particulier qui représente, pour nos sujets annamites, et pour les domestiques cantonais qui foisonnent en Indo-Chine, la « belle langue » française :

- Eh ! là-bas, A-Koua, arrive ici, espèce d'animal ! Quoi y en a ça manger ?
- Mossieu, y en a *œup* la plat.
- Des œufs sur le plat ! Nous en avons déjà mangé ce matin. Enfin ! et puis après ?
- Y en a *foulet* sauce la blanc, Mossieu.
- Dis-moi, y en a pas moyen trouver bœuf dans ce pays ?

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages

Tête dudit A-Koua, qui ouvre de grands yeux.

— Du bœuf, toi y en a pas *connaisse* bœuf ?

A-Koua, très digne, et un peu froissé :

— Non Mossieu, moi y en a pas *connaisse*.

— Comment ! Toi y en a pas *connaisse* bête, lui beaucoup grand, même chose buffle, mais lui pas aller dans l'eau, — avec des cornes ; lui faire *meu* (ici une timide imitation d'un beuglement).

A-Koua, soudainement illuminé :

— Moi y en a comprendre Mossieu, lui vouloir dire *bœup* (prononcez plutôt *bop*). Mossieu lui aimer beaucoup. Y en a faire même chose filet aux pommes. Beaucoup bon. Moi savoir. Buffle beaucoup dur, même chose semelle. *Bœup* lui pas dur. Cuisinier Ha-noi Hôtel lui faire *numélo* 1... p.091

— Je ne te demande pas tout ça ; y a-t-il moyen d'avoir du bœuf.

— Non, Mossieu, y en a pas moyen (prononcez *moillien*).

— Et des pommes de terre ? Peut-on manger au moins des pommes de terre dans ton sacré pays ?

— Pommes de terre ? Non, Mossieu, mais y en a *patasses* <sup>1</sup>.

Il y avait des exceptions naturellement, et, à Moung-tse et à Yun-nan fou, le « filet aux pommes » avait figuré sur notre table. Nous avions mangé aussi du chevreau, et même du mouton. Mais, depuis notre entrée au Kouï-tcheou, nous traversions des pays pauvres. Les villages étaient plutôt des hameaux, et très espacés les uns des autres. Quand nous n'arrivions pas un jour de marché, nous avions toutes les peines du monde à nous procurer le poulet quotidien. Les légumes étaient rares. Nous dûmes nous rabattre sur le riz cuit à l'étuvée, qui n'est d'ailleurs vraiment pas mauvais, sauf pour les personnes qui

---

<sup>1</sup> « Des patates » c'est une des singularités du « petit nègre » annamite ; — si j'ose m'exprimer ainsi, — que cette transformation des *t* et *d* en *s*. C'est ainsi que les Annamites disent : *annamisse*, *salasse* pour salade, etc.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

n'aiment pas le riz, naturellement. Depuis la capitale, où les missionnaires nous en avaient fourni, le pain avait disparu de nos menus. Nous avons bien essayé de le remplacer par des gâteaux de riz en pâte, que les Chinois appellent des *p'a p'a*. Ils n'eurent aucun succès, furent unanimement proclamés détestables, et transformés sur l'heure, sous les doigts artistes du délégué de Marseille, en bougeoirs d'un nouveau genre, pour fixer les chandelles chinoises, en graisse de bœuf et à mèches en bois, qui, le soir, éclairaient de leur lueur vacillante et fumeuse nos repas succulents, nos hâtifs couchers, et que nous retrouvions le lendemain matin — quand nous les retrouvions — à moitié mangées par des rats faméliques et familiers.

Quant à nos auberges, elles sont restées dans nos souvenirs comme mauvaises entre les plus mauvaises de nos 20.000 kilomètres de pérégrinations en Chine. Elles étaient généralement ouvertes à tous les vents, y compris ceux particulièrement parfumés qui provenaient de porcheries et autres lieux contigus à la chambre principale du logis. Une simple et mince cloison en bambous nous en séparait souvent. Les maisons en briques séchées, et quelquefois à deux étages, à toits en tuiles, du Yun-nan, avaient disparu. Elles étaient remplacées par des <sup>p.092</sup> huttes en torchis, à toits de chaume, si basses qu'il était souvent impossible de se tenir debout sur son lit sans heurter de la tête le plafond en nattes, quand il en existait un. Dans ces cas d'ailleurs, il menaçait la plupart du temps de tomber sur le voyageur trop confiant, endormi à son ombre : des « plafonds de Damoclès », comme disait notre excellent docteur, dont l'inaltérable bonne humeur fut pour nous, <sup>p.093</sup> pendant toute cette période et plus tard, le meilleur et le plus sûr des médicaments. Elle contribua, plus encore que la quinine, à guérir de leurs accès de fièvres deux de nos camarades, MM. Antoine et Riault, qui en furent malheureusement atteints ou repris à quatre reprises différentes pendant la traversée du Kouï-tcheou, à la suite des brusques variations de température et des privations très réelles de cette partie de notre voyage.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Ce n'est guère que de l'autre côté de la rivière de Mao-kou, dont je parlais tout à l'heure, que l'on entre dans le véritable Kouï-tcheou, au point de vue pittoresque et nature originale.



**La route impériale sur les frontières de Yun-nan et du Kouï-tcheou.**

Sur la surface d'un plateau, dont l'altitude varie entre 1.400 et 1.000 mètres et va en s'abaissant d'ouest en est, des pitons calcaires, en forme caractéristique de pains de sucre, se dressent de toutes parts. Leur nombre, leurs formes tourmentées et bizarres, leurs dispositions imprévues rappellent le magnifique désordre des rochers de la baie d'Along, un peu au nord-est d'Hai-phong. Ils reproduisent leur constitution géologique <sup>1</sup> ; mais il leur manque malheureusement cette

---

<sup>1</sup> Nous avons vu des rochers de la même nature dans l'est de la province du Kouang-si, sur les bords de la branche supérieure du Si-kiang. On les trouve aussi dans d'autres parties de cette province.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

végétation débordante qui ajoute au charme et à l'imprévu de la « merveille » tonkinoise.



**Cirque calcaire entre Mao-kou-ho et Lan-t'ai.**

Ces pitons, nous les avons rencontrés presque partout dans la province, tantôt isolés sur le plateau, tantôt juxtaposés de façon à former un massif continu, tantôt disposés en cirques sans issue autre que des cols relativement élevés. Quelquefois ils forment simplement la dentelure supérieure d'une arête à forme plus allongée, qui a des allures de chaîne. Mais on les retrouve toujours. Quand ils sont boisés, d'une élévation médiocre (100 à 150 mètres), et jetés capricieusement dans une plaine, ou plutôt dans une vallée un peu plus large que d'habitude, ils composent un paysage vraiment original, et d'un certain charme.

Un peu avant d'arriver à la préfecture de Gan-chouen (trois étapes, 50 kilomètres environ avant Kouï-yang), il semble que l'on entre dans un nouveau pays ; les montagnes forment des lignes plus droites, bien que des masses arrondies soient toujours groupées en grand nombre sur la droite de la route, c'est-à-dire vers le sud. Au nord, ou plutôt p.094 dans une direction nord-est-sud-ouest, on voit très distinctement

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

le bord du plateau qui s'étend entre notre route et la rivière du Ou-kiang, et que nous traverserons après avoir quitté la capitale.

La route impériale traverse plusieurs rivières profondément encaissées, dont les vallées étroites n'admettent pas des cultures bien étendues. Comme dans tous les terrains où le calcaire domine, ces cours d'eau disparaissent souvent sous terre, pour revenir au jour, parfois à de grandes distances. Les grottes et les cavernes sont innombrables, comme au Yun-nan. Pour avoir une idée de l'étroitesse ordinaire de ces vallées <sup>1</sup>, il faut dire que la route est rarement de plain-pied avec la rivière, mais serpente d'ordinaire à mi-montagne, contournant les cirques, ou plutôt les entonnoirs, quand il s'en rencontre, ou escaladant la série de contreforts qui appuient quelquefois, perpendiculairement au cours du torrent, la chaîne principale. Il en résulte des allongements imprévus du chemin. À d'autres moments, on est tout étonné d'abandonner tout à coup une vallée, on devrait plutôt dire une gorge (de même que les cirques sont des entonnoirs), pour monter tout droit à l'assaut d'un col en apparence inaccessible, et retomber, d'une chute également brusque, dans *la même vallée*, une fois le faite latéral franchi. Il semblerait plus simple de continuer à suivre, tant bien que mal, le passage creusé par la rivière, et l'on se demande si les constructeurs de route chinois n'ont pas véritablement *cherché* les difficultés, au lieu de s'efforcer de les éviter.

On ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'était pas possible de faire autrement. La vallée se rétrécissait tellement, ou ses bords devenaient si abrupts qu'il fallait absolument renoncer à y faire passer la route pendant quelque temps <sup>2</sup>.

Pour en revenir aux montagnes, ces masses chaotiques de pains de sucre sont généralement déboisées et couvertes simplement, dans leur

---

<sup>1</sup> La plus grande plaine du Kouï-tcheou (et nous avons parcouru presque toute la province, sauf l'Est) se trouve au sud de la capitale, et s'étend, avec une très légère interruption, pendant deux étapes et demie environ, soit une longueur de 60 à 70 kilomètres, la première étape étant courte. La largeur varie. Près de la ville de Tin-fan tcheou, elle peut avoir 5 à 6 kilomètres de large. Je ne vois guère à mentionner en dehors d'elle que celle de Tong-tse, au nord de Tsen-i, et les *fonds de cirque* de Gan-chouen, Gan-pin, et Lan-t'ai. Voir la carte de la province dans la II<sup>e</sup> partie.

<sup>2</sup> La route impériale est assez bien entretenue. On pourra en avoir une idée par la photographie insérée au texte.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

partie supérieure, d'une herbe courte. Le pays était autrefois <sup>p.095</sup> revêtu de forêts. Elles ont été peu à peu détruites par le Chinois envahisseur, lors des différentes expéditions contre les aborigènes miao ou les I-jen. La rébellion qui a désolé la province de 1860 à 1869 a été le signal de dévastations nouvelles et sur une plus grande <sup>p.096</sup> échelle encore que les précédentes. J'aurai l'occasion d'en reparler. Le Chinois préfère les rizières aux arbres. Il est inutile d'insister sur les ravinelements, etc., qui sont la conséquence de ce déboisement barbare. Les pluies torrentielles de l'été enlèvent dans bien des endroits le peu de terre arable, et mettent à nu les roches calcaires. Cela ne contribue pas à enrichir un pays où les surfaces à cultiver sont déjà limitées par suite du bouleversement extraordinaire du terrain. Il paraît pourtant que, dans le nord (région de Jen-houai), il y a encore de belles forêts, et nous avons pu nous convaincre par nos propres yeux de leur existence dans le Sud-Est. Les fonds de cirques <sup>1</sup> où s'est accumulé le terreau sont bien cultivés. Les cultures sont les mêmes qu'au Yun-nan ; l'opium domine de beaucoup comme culture d'hiver dans l'ouest et dans le sud-ouest de la province.

On pourra lire dans la deuxième partie <sup>2</sup> un résumé des notes de M. le D<sup>r</sup> Deblenne sur les races non chinoises du Kouï-tcheou. Ce n'est donc pas ici le lieu de faire un exposé d'ensemble sur elles, sur leur distribution géographique, leurs coutumes, etc. Je dirai donc simplement que nous avons rencontré, le long de la grande route impériale, des représentant des trois races principales <sup>3</sup> qui peuplent, ou, plus exactement, qui ont peuplé, en dehors des Chinois et avant eux, la Chine méridionale : les Lolos, déjà rencontrés au Yun-nan ; les I-jen <sup>4</sup>, qui se rattachent aux Pa-i du Yun-nan, aux Thos du haut Tonkin, et, par eux, aux Chans (Shans des Anglais) de la Birmanie et

---

<sup>1</sup> Voir p. 95, la photographie d'un de ces cirques caractéristiques du Kouï-tcheou.

<sup>2</sup> Cf. Notes ethnographiques.

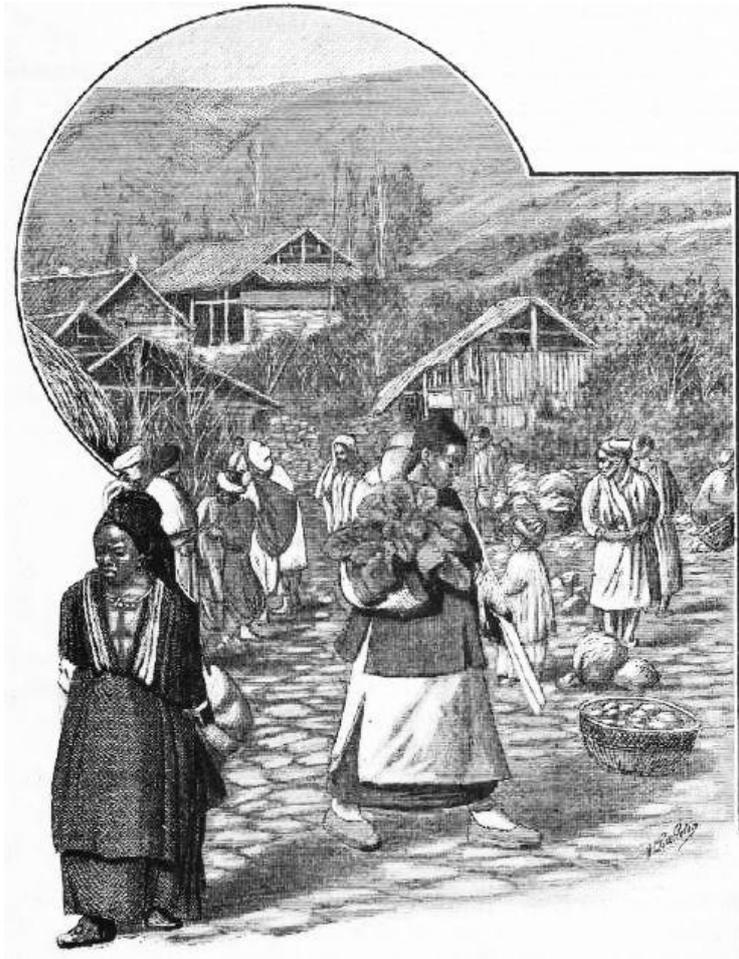
<sup>3</sup> Je dis *principales*, car les Ké-lao et les Yao, dont quelques petits groupes existent au Kouï-tcheou, bien que se rapprochant des Miao, s'en distinguent cependant comme langue. Ceci est d'ailleurs une simple opinion personnelle. Cette division des non-Chinois en trois races a été suggérée pour la première fois, à ma connaissance, en 1886 par M. le consul Bourne. J'ignore encore si les travaux auxquels se livre M le D<sup>r</sup> Deblenne, pendant la rédaction de ces Récits, confirment ou infirment cette manière de voir.

<sup>4</sup> Nom chinois qui veut dire « hommes barbares ».

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

du Siam, et paraissent être venus du Sud <sup>1</sup> ; et enfin les Miao, les véritables aborigènes, qui, pris entre l'invasion des I-kia <sup>2</sup> et celle des Chinois, arrivant du nord, ont été soulevés pour ainsi dire sur les sommets des montagnes, p.097 où on les retrouve, surtout dans le Sud-Est. Les I-kia habitent plus volontiers les fonds de vallées, chaudes et souvent malsaines, dont le climat et les productions se rapprochent davantage de ceux de la Chine méridionale, ce qui semble bien une indication de leur origine. Les Chinois sont concentrés surtout dans les villes et les marchés, mais commencent à s'emparer des terres.



**Femme i-kia sur le marché de Kouan-tse-yao.**

C'est au marché de Kouan-tse-yao (cf. la carte) que nous vîmes les premiers I-kia. À Mao-kou-ho, un petit hameau composé exclusivement de familles i-kia est juxtaposé au bourg chinois. Au passage de la rivière qui le précède, nous eûmes tout le loisir, en attendant le bac, de considérer les costumes et les types de quelques femmes miao et i qui revenaient du marché. Les premières, beaucoup plus fortes de taille et de corpulence que les Chinoises, portaient une jupe courte à plis innombrables, en cotonnade de bleu très sombre <sup>3</sup>, à broderies multicolores sur le devant. Sur leur large poitrine, quatre ou cinq petits

---

<sup>1</sup> On retrouve ces I-jen, sous le nom chinois de T'ou-jen, au Kouang-si où ils forment une bonne moitié de la population.

<sup>2</sup> Kia veut dire « famille » en chinois. Ce n'est pas un terme de mépris comme la terminaison tse que les Chinois ajoutent si volontiers en parlant d'autres races que la leur. Ainsi un aborigène ressentira vivement l'appellation de Miao-tse ; mais ne se fâchera pas si vous l'interpellez comme Miao-kia (membre de la famille Miao).

<sup>3</sup> Les hommes et les femmes dans d'autres parties du Kouï-tcheou et au Yun-nan portent des vêtements en chanvre qu'ils tissent eux-mêmes.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

vestons superposés et croisés, d'un bleu pareil à celui de la jupe, mais éclairé sur les manches par des bandes de diverses nuances : blanches, rouges, bleu clair, ou par des tresses multicolores. Des jambières en toile blanche et des sandales en paille sur leurs grands pieds nus terminent le costume. Un peigne en forme de croissant retient des cheveux grossiers, mais abondants, et qui sont quelquefois d'une couleur châtain, que l'on ne voit jamais chez les Chinoises. Le type des Miao est assez difficile à définir et varie assez notablement d'une tribu à l'autre. Il en est de même pour les I-kia. On peut dire cependant que ces derniers sont généralement plus petits, et caractérisés, les femmes surtout, par l'aplatissement de l'arcade du nez, qui le fait ressembler un peu au nez épaté des nègres <sup>1</sup> ; elles sont vêtues d'une sorte de jupon de couleur encore plus sombre que celui des Miao ; ne portent généralement pas de jambières et vont jambes et pieds nus, sauf les inévitables et primitives sandales de paille. Un tablier et un fichu noir, en guise de coiffure, complètent l'accoutrement <sup>2</sup>. Les deux races portent beaucoup d'ornements en argent, même les hommes. Ceux-ci sont presque tous habillés à la chinoise, sauf <sup>p.098</sup> qu'ils portent toujours le veston et non la longue robe. Ils ont adopté la queue.

C'est dans la ville (tcheou) de Tchen-lin, où nous arrivâmes un jour de marché, que nous pûmes noter la grande variété de costumes des femmes aborigènes et i-kia. Il y avait d'ailleurs mélange de races à en juger par le mélange de costumes, beaucoup moins tranchés que ceux que nous avons vus à Mao-kou-ho. C'est ainsi que le jupon des femmes i-kia, au lieu d'être d'une nuance uniforme et d'un bleu presque noir, est de couleur beaucoup plus claire. La plupart avaient une sorte de « caraco » serré à la taille et très décolleté, en contraste complet avec l'ample et pudique vêtement des Chinoises <sup>3</sup>. Mais la grande diversité se rencontrait surtout dans les coiffures. C'étaient tantôt une pièce de toile posée à l'italienne sur la natte de cheveux

---

<sup>1</sup> Ce trait se retrouve dans les populations du haut Tonkin.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, une femme i-kia sur le marché de Kouan-tse-yao.

<sup>3</sup> Pour les costumes de femmes chinoises du peuple, voir la photographie page 86 de ce chapitre, et pour les costumes de cérémonie, livre II, chapitre IV.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

enroulés autour de la tête ; tantôt cette même natte relevée en anneau derrière la tête et maintenue par un ornement en argent en forme bizarre <sup>p.099</sup> de coupe, posé tout à fait en arrière et l'ouverture en dehors ; tantôt le fichu déjà noté à Kouan-tse-yao <sup>1</sup> et à Mao-kou.

Nous rencontrâmes ces divers types et costumes, qui mettaient un peu de variété sur notre route, par ailleurs très monotone, jusqu'aux portes de la capitale ; et le 5 février 1896 nous faisons notre entrée à Kouï-yang, dans des chaises à quatre porteurs, envoyées à notre rencontre par l'amabilité des missionnaires. Il y avait juste vingt-six jours que nous avons quitté Yun-nan fou ; mais nous en avons perdu cinq en route en arrêts inévitables pour laisser souffler nos chevaux et nous reposer nous-mêmes.

@

---

<sup>1</sup> Cf. la photographie.

## CHAPITRE VII

### DU KOUI-TCHEOU AU SE-TCHOUAN

Séjour à Kouï-yang et voyage de Kouï-yang à Tchoung-king  
[5 février — 15 mars 1896]

@

Séjour dans la capitale du Kouï-tcheou. — La Société des Missions étrangères. — Joie des missionnaires à notre arrivée. — Le père Roux de Tchen-lin. Épreuves des missionnaires. — Un « établissement » catholique à Gan-chouen fou. — L'abandon des petites Chinoises. — Raison de la différence faite entre fils et filles. — Les infanticides. — Architecture des églises catholiques. — L'installation des missionnaires à la capitale. — Nos soirées au *Pé-t'ang*. — Grossièreté des mandarins. — Invasion de notre auberge. — Les enfants et les troubles en Chine. — Contraste avec l'attitude des mandarins en 1895. — Volte-face subite. — Autre exemple de lâcheté mandarinale. — Retentissement de la prise de Son-tay dans l'intérieur de la Chine. — Le Nouvel An chinois. — Départ de Kouï-yang. — Pays au nord de la capitale. — Les traces de la famine. — Division de la caravane à Song-k'an. — Les sampans. Les rapides de la rivière. — Adresse du barreur. — Entrée dans le « Grand-Fleuve ». — Tchoung-king. p.100

Notre séjour dans la capitale du Kouï-tcheou se prolongea jusqu'au 24 février. Dès le 8, nous céditions aux instances des missionnaires et, après trois jours passés à l'auberge, nous venions nous installer dans l'école à côté de l'évêché (ou Pé-t'ang, « Église du Nord »), laissée libre par les vacances des élèves en l'honneur du Nouvel An chinois.



Le « five o'clock » du voyageur et le R. P. Desvoivres (Cha-tso).

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

J'ai déjà eu l'occasion de dire un mot de nos compatriotes de la Société des Missions étrangères de Paris <sup>1</sup>. Le moment me paraît venu de revenir sur ce sujet avec un peu plus de détails. À Yun-nan fou nous avons trouvé auprès d'eux l'empressement le plus obligeant <sup>2</sup>, mais au Kouï-tcheou l'accueil fut encore plus cordial, et nous conserverons longtemps le souvenir de l'hospitalité du *Pé-t'ang*, où les circonstances devaient nous ramener trois fois.

Il y avait, à cette amabilité si chaleureuse dont nous fûmes si touchés et à la joie si franche que fit éclater notre arrivée chez ces excellents prêtres et Français, une raison très simple. Le Kouï-tcheou se trouve tout à fait en dehors des routes généralement suivies par les voyageurs européens, déjà rares dans l'intérieur de la Chine. En dehors de M. Paul Boëll, dans un voyage qu'il fit en 1893, et de M. le consul Rocher <sup>3</sup>, aucun de nos compatriotes n'avait visité la province. Encore ces messieurs voyageaient-ils en costume chinois, tandis que nous avons conservé nos vêtements européens. Un vieux missionnaire, le père Bouchard, mort malheureusement peu après notre passage, n'avait pas vu d'Européen, en dehors de ses confrères, depuis trente-cinq ans. Il en avait lui-même soixante-cinq. Son émotion en nous voyant fut touchante.

---

<sup>1</sup> Voir chapitre II, p. 29. Cette Société, qui n'est pas un ordre religieux, mais une association de prêtres séculiers, a des missions dans tout le sud-ouest de la Chine, et notamment dans les provinces visitées ou traversées par la Mission lyonnaise ; le Tibet, le Se-tchouan, le Kouï-tcheou, le Yun-nan, le Kouang-si et le Kouang-toung. On retrouve ses missionnaires dans toute notre colonie de l'Indo-Chine et au Siam, au Japon, et sur la côte orientale de l'Inde et en Birmanie. Elle a fourni des évêques remarquables comme M<sup>gr</sup> Pottier (XVIII<sup>e</sup> siècle) et M<sup>gr</sup> Desflèches, au Se-tchouan, M<sup>gr</sup> Faurie au Kouï-tcheou, M<sup>gr</sup> Puginier au Tonkin, M<sup>gr</sup> Pallegoix au Siam, M<sup>gr</sup> Bigandet en Birmanie, pour ne citer de noms que parmi les morts. Un des membres de la Société, M. Adrien Launay, professeur à leur séminaire de la rue du Bac, a écrit une histoire de la Société qui contient des détails intéressants. Un voyageur et consul anglais, M. E. H. Parker, sinologue de valeur qui, comme tous ses compatriotes, a eu souvent à se louer de leur accueil dans l'intérieur de la Chine, leur a consacré il y a quelques années une longue notice. Ce fait m'a paru intéressant à signaler, comme preuve que les étrangers apprécient eux aussi nos missionnaires.

<sup>2</sup> Je dois une mention spéciale au procureur de la Mission, le R. P. de Gorostarzu, toujours prêt à rendre service et à l'amabilité duquel je dois la communication de plusieurs clichés intéressants qui figurent dans ce volume. Le provicaire et curé de la capitale, le père Édouard Maire, nous a également rendu de grands services, avec l'autorisation de son jeune évêque M<sup>gr</sup> Excoffier. A tous nous adressons nos meilleurs souvenirs.

<sup>3</sup> M. Boëll se rendait de Pékin au Tonkin. M. Rocher a traversé le Kouï-tcheou à son retour de son premier séjour au Yun-nan à la fin de 1873.



**Orphelinat catholique de Yun-nan fou.**

p.102 Déjà, à quelques journées de la capitale, dans le tcheou <sup>1</sup> de Tchen-lin (cf. la carte du Kouï-tchéou dans la II<sup>e</sup> partie), nous avons été reçus à bras ouverts par le père Victor Roux, un ancien zouave pontifical. Il nous raconte son arrivée dans la ville en 1869. C'était au moment où la province était à feu et à sang par suite de la rébellion des Tai-pings, compliquée au Kouï-tcheou d'un soulèvement des races non chinoises, bien aises de prendre leur revanche d'une cruelle oppression. Il y aurait eu, avant cette époque, une trentaine de mille habitants dans la ville. Quand le père Roux y entra, il ne restait que six familles <sup>2</sup>. Aussi est-il maintenant un des plus anciens citoyens de Tchen-lin, qui a recouvré un tiers environ de sa population, et les mandarins eux-mêmes le considèrent avec un certain respect. Il a organisé un orphelinat sous la direction de cinq religieuses chinoises <sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Sur la signification de ce mot, cf. chap. II, p. 31, note.

<sup>2</sup> Des missionnaires, qui ont connu la province avant la rébellion de 1860-1869, et qui l'ont parcourue à peu près en tous sens, estiment que les 2/5 au moins de la population ont péri pendant ces neuf années par la guerre et surtout par les famines et maladies qui en sont résultées. La population actuelle peut atteindre six millions. Cf. ce que nous avons dit des destructions de vies humaines au Yun-nan, chap. III, p. 44-45.

<sup>3</sup> Ces religieuses ne font pas de vœux proprement dits, et continuent à vivre dans leurs familles. Elles se consacrent simplement aux bonnes œuvres et spécialement à l'instruction des filles sous la direction des missionnaires Cette organisation est due,

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

(des religieuses françaises ne seraient pas en sûreté si loin dans l'intérieur). Cinquante petites filles abandonnées et une vingtaine de petits garçons y sont élevés et nourris. Le père Roux a adjoint récemment à sa maison <sup>p.103</sup> chinoise, bâtie sur le plan ordinaire, une sorte de belvédère d'allure plus européenne dont il se montre très fier. Il est très fier aussi de son jardin, qui contient des plantes chinoises curieuses et une espèce de pierre tournante, célèbre dans le pays, et dont la population, imbue d'idées naturistes par suite du contact et d'un fort mélange de sang avec les aborigènes, avait fait une idole. Contrairement à la plupart de ses confrères, qui se heurtent souvent à de bien grosses difficultés, il est content de ses ouailles. Il a le meilleur cheval et mange les meilleurs fruits de toute la province. Bref, malgré ses soixante ans et ce pays perdu, il est le plus allègre, le plus alerte et le plus satisfait des hommes !

Son confrère de Gan-chouen fou, à une étape plus loin, le père Lami, a moins bien résisté au climat et aux soucis de la vie de missionnaire qu'il mène depuis trente et un ans. Les épreuves morales que doivent supporter nos compatriotes sont encore plus pénibles que les tracas et les incommodités de la vie matérielle, pourtant souvent bien peu confortable. C'est la persévérance de ces hommes dans une œuvre foncièrement bonne, mais accompagnée malheureusement de peu de succès, qui fait à mon sens le principal de leur mérite et qui est digne de la plus profonde admiration. Ils s'appliquent surtout à conserver leurs anciens convertis, mais ils font peu de recrues, qu'ils soumettent d'ailleurs à une période de probation sévère.

L'établissement du père Lami est situé au pied d'une colline dominée par la « Tour de Félicité » de la ville. Il se compose d'une grande première cour dallée, dont les deux côtés latéraux sont occupés en ce moment par deux constructions en bois dans lesquelles logent les 75 petits garçons recueillis par le père Lami. Les petites filles occupent une seconde cour, située sur la gauche ; elles sont au nombre de 150. Le

---

croyons-nous, à un missionnaire du Se-tchouan, le vénérable père Moye. On la retrouve dans toutes les missions desservies en Chine par les prêtres de la Société des Missions étrangères.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Père en a en outre une centaine en nourrice dans les environs de la ville. Jamais il n'en avait eu autant, nous dit-il. Il règne une grande misère depuis deux ans, par suite du manque de récoltes causé par la sécheresse. Le prix du riz a doublé <sup>1</sup>. On dépose presque tous les jours un enfant à sa porte et, de fait, pendant la journée que nous avons passée chez lui, on a apporté une petite fille, et nous avons vu le billet, espèce de signalement, que l'on donne à la nourrice.

Ce sont surtout des filles qu'on abandonne ainsi. Le mépris foncier du Chinois pour la femme — commun à toutes les races que le christianisme n'a pas pénétrées, plus ou moins consciemment — et qui ne s'arrête que devant la mère, de la part du fils — et encore ! — se traduit surtout vis-à-vis de la femme-enfant. Un proverbe, ou plus exactement une phrase d'un des livres classiques, passée en locution courante, l'exprime d'une façon aussi curieuse qu'édifiante. « Avez-vous reçu une pierre précieuse ou une tuile ? » (*Long pao, long oua ?*) dira-t-on à l'heureux père d'un nouveau-né, voulant désigner un garçon dans le premier cas, et une fille dans le second. Si vous demandez à un Chinois combien il a d'enfants, il vous répondra toujours par le nombre de ses fils — (c'est ce que fait du reste le paysan dans certaines parties de la France) ; — et s'il n'a que des filles, il vous répondra qu'il n'a pas d'enfants.

Une idée religieuse se rattache d'ailleurs à cette différenciation. Comme dans la « Cité Antique », avec laquelle l'organisation sociale des Chinois offre des traits si curieux de ressemblance, le fils est chargé de rendre aux mânes des ancêtres le culte rituel, et le peut seul. Bien que les Chinois n'aient qu'une idée un peu vague de l'autre vie, la survivance de l'âme est une doctrine acceptée de tous, même des lettrés, dans la pratique, et bien malheureux serait le père devant la tablette duquel on ne tuerait pas le poulet prescrit, et l'on ne brûlerait pas les bâtonnets d'encens le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois ! N'eût-il que cette raison d'élever des fils, que le Chinois ne se soustrairait pas à ce devoir ; mais il y trouve évidemment aussi un plaisir naturel, et l'on voit souvent des

---

<sup>1</sup> A Tchen-lin, chez le père Roux, le t'eou de riz [mesure de capacité représentant un poids de 40 livres chinoises, 24 kilogrammes (il varie d'une ville à l'autre)] se vendait 0,5 tl (2 fr. environ), au lieu du prix ordinaire de 0,25 tl (1 fr).

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

hommes portant leurs petits garçons dans la rue. Il faut, sauf exception naturellement, des circonstances anormales pour qu'il s'en débarrasse. Pour les filles, leur suppression lui inspirerait moins de scrupules.

L'infanticide existe donc en Chine — comme ailleurs. Des proclamations officielles contre cette pratique <sup>1</sup>, des témoignages incontestables en font foi. Le code chinois prévoit le meurtre du fils par son père et de la fille par sa mère, et il est moins puni, dans les deux cas, que la vente de cartes à jouer (60 coups de bâton, et l'exil à 500 lis, p.105 rachetable par une amende). Il est muet, croyons-nous, au sujet du meurtre d'une fille par son père. La surpopulation, des famines trop fréquentes suffisent malheureusement à expliquer ces faits, en dehors même de l'absence presque complète de tendresse et de sensibilité chez l'Oriental. Le mal est assez patent et assez grand, et les services que les missionnaires rendent — à ce point de vue comme à tant d'autres — sont assez éclatants pour pouvoir se passer de certaines exagérations.



**Un coin de village au Kouï-tcheou.**

---

<sup>1</sup> Voir notamment [deux curieuses proclamations](#) des autorités du Hou-pé et du Chan-toung citées dans le recueil si intéressant publié par le Père Couvreur, l'éminent sinologue et intitulé : *Choix de Documents*, etc

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Pour en revenir au bon père Lami et à son établissement, celui-ci se composait, en outre, d'une église (dont il se montrait très fier), aux vastes proportions, avec d'assez jolies colonnes en bois sculpté, un plafond plat, des fenêtres plus ou moins gothiques, un clocher en forme de pavillon chinois, à cinq étages, et une grande horloge, gloire de la ville. Le tout présentait un mélange hybride un peu choquant, mais sans doute inévitable dans un pareil pays, d'architecture européenne et asiatique, que nous devons retrouver dans presque toutes les églises catholiques. Derrière l'église, une cour plantée de petits arbres, bien entretenue, et la maison de construction chinoise où habitent les missionnaires.



**Groupe de missionnaires du Kouï-tcheou.**

p.106 L'installation de ceux-ci à la capitale est faite en vue de leur réunion annuelle et comporte un grand nombre de bâtisses chinoises, mais encore relativement confortables, et une très belle église. Ils sont en effet une trentaine dispersés sur toute l'étendue de la province.

Cette réunion annuelle que nous n'avons vu pratiquer que là, sous l'œil paternel du vénérable Vicaire apostolique du Kouï-tcheou, M<sup>gr</sup> Guichard, le plus « brave homme d'évêque », si j'ose m'exprimer ainsi, qui se puisse rencontrer, contribue sans doute à expliquer, avec le climat relativement bon de la province, la bonne humeur inaltérable et la gaieté

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

communicative qui sont la marque distinctive des missionnaires du Kouitcheou, soit dit sans offenser leurs confrères des autres provinces.

Nous pûmes en juger quelque peu <sup>1</sup>, et nous conserverons longtemps le souvenir des joyeuses soirées du Pé-t'ang, du vin *du cru* <sup>2</sup> du père Gréa, le procureur, des chansons du père Lucas, le curé poète de la sous-préfecture de Long-ly hien <sup>3</sup>, des chœurs improvisés et des

---

<sup>1</sup> Bien que la réunion n'ait lieu qu'au moment de Pâques, plusieurs missionnaires, en apprenant notre arrivée, accoururent à la capitale de leurs chrétientés, situées souvent à plusieurs jours de distance.

<sup>2</sup> Les missionnaires du Kouitcheou se sont mis à cultiver la vigne (plants du pays, les cepes de France ne réussissent pas), depuis quelques années. Elle prospère assez bien dans certaines parties de la province ; mais la vendange a lieu pendant la saison des pluies (août-septembre), ce qui fait souvent couler le raisin. Celui-ci donne un petit vin clair, un peu âpre, mais pas désagréable au goût.

<sup>3</sup> Le père Lucas, un Normand de Normandie, m'en voudra certainement ; mais nous avons conservé un si bon souvenir de lui et de ses confrères, et ses chansons me paraissent si caractéristiques de la façon si joyeuse et si française par conséquent dont tous ces braves gens font leur devoir, que je ne résiste pas au plaisir d'en citer deux. La première composée en notre honneur nous a vivement touchés ; la seconde est davantage dans la note habituelle de la verve, pétillante comme du bon cidre, et même quelque peu gauloise, du curé-poète de Long-ly :

**Pour l'arrivée de la Mission lyonnaise.**

(Sur l'air des *Louis d'or*.)

Sur les hauts plateaux de l'Asie,  
Au sein du Royaume des Fleurs,  
Un doux refrain de poésie  
Est venu rajeunir nos cœurs ;  
Et la stupéfaite hirondelle  
(On en reparlera longtemps)  
A vu cette année avant elle  
Chez nous arriver le Printemps ?

Le Printemps, pas celui de Flore,  
Mais le vrai printemps du Bon Dieu ;  
C'est la gaieté que fait éclore  
Votre présence dans ce lieu ;  
C'est la Mission Lyonnaise,  
Qui, mieux que le myosotis,  
Réveille en notre âme française  
La souvenance du pays,  
En attendant qu'à notre Loire  
Le fleuve Bleu mêle son eau,  
Vous restez en notre mémoire,  
Comme un parfum de renouveau.

Vous reverrez la douce France,  
Le berceau de nos plus beaux jours,  
Le cher pays de notre enfance,  
Le vieux sol, qu'on aime toujours.  
Qui sait, « près d'une eau qui chemine,  
A l'ombre, sous de frais lilas »,  
Entreverrez-vous la chaumine,  
De ceux qui nous pleurent là-bas.  
Dites à nos sœurs, à nos mères :  
A Kouï-yang j'ai vu des heureux ;

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

---

Ces Français oublient leurs misères,  
Quand des Français passent chez eux. »

Si Dieu sur le front des étoiles  
Inscrivait le sort des humains,  
J'essayerais de percer les voiles  
Qui me dérobent vos destins  
Mais à quoi bon de la Grande Ourse  
Interroger les vieux papiers,  
Quand je sais, d'authentique source,  
je fil futur de vos sentiers.  
Vous aurez donc, sur votre route,  
Du bon, du mauvais temps partout.  
Des cœurs amis, sans aucun doute,  
Mais pas de plus chauds qu'au Kouï-tchou.

#### **Ce qu'on voit à Long-ly.**

Refrain

Chante, chante, Muse fidèle,  
Sur l'air de Magali,  
Chante de ta voix la plus belle  
Ce qu'on voit à Long-ly.

On voit des hommes et des femmes,  
Des buffles et des mandarins,  
Ce qui nous fait, Messieurs et Dames,  
Une chanson en plusieurs points.  
Chante, chante, etc.

On voit d'énormes échalotes,  
Des choux, des raves comme ça,  
Presque aussi gros que les carottes  
Que nous tirons tous à Gréa (le père Procureur).

Sur leurs murailles crénelées  
On voit des lettrés de trente ans,  
Traîneurs de savates usées,  
Lancer au Ciel... des cerfs-volants.

Les mandarins et leur police  
Font voir leurs grands ongles aigus,  
Ils font, même, voir leur justice...  
Quand on leur montre des écus.

On voit mainte et mainte commère  
Pour un rien se prendre aux cheveux,  
Elles remplissent l'atmosphère,  
De cris, et de chignons affreux.

A Paris dans une lunette,  
On voit la lune, pour un sou ;  
Mais ici, cette humble planète  
Se montre à tous, pour rien du tout.

On voit, dans ma bruyante école,  
Un essaim de gentils enfants,  
Au savant jeu de... pigeon vole,  
Faire des progrès étonnants.

.....  
On voit sur cette heureuse rive  
Luire beaux jours, et belles nuits,  
Même on voit, quand la France arrive,  
S'y refléter le Paradis.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

monologues impromptus de notre Marseillais, de la jolie voix du père Laborde, des p.107 malices du père Michel, et de certain punch invraisemblable et nocturne que nous perpétrâmes la veille de notre départ, avec des ingrédients p.108 plus ou moins orthodoxes, mais qui n'en flamba pas moins magnifiquement, à l'ahurissement quelque peu scandalisé des domestiques chrétiens de l'évêché !



**La chapelle du père Lucas.**

Ces bons moments nous dédommageaient amplement de la grossièreté des mandarins à notre égard et de l'attitude désagréable de la foule dans les rues de la capitale. En arrivant, j'avais fait porter,

---

Les missionnaires du Kouï-tcheou ne nous ont pas seulement offert la plus cordiale hospitalité ; mais nous leur devons des renseignements fort intéressants sur la géographie, l'ethnographie, et les produits de la province. Je désire remercier ici spécialement, outre les pères Michel, Lucas, Gréa, Roux et Laborde déjà nommés, le père Alphonse Schotter, auquel je dois une mention particulière, et les pères Bodinier, Mesnel, Poinsot, Durr, sans oublier le père Preynat et le père Chasseur qui devaient nous accompagner plus tard. En réalité, il faudrait les citer tous ; et je les prie de recevoir, en bloc, leur excellent et vénérable évêque en tête, le témoignage de notre reconnaissance et l'assurance du souvenir profond que nous gardons d'eux.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

comme la politesse le demandait, nos cartes <sup>1</sup> chez les principales autorités : le gouverneur, le préfet, etc. Elles furent toutes refusées, ou plutôt la salutation nous fut rendue *par nos propres cartes*, ce qui est le comble du mépris. Dans quelle mesure les mandarins étaient-ils réellement responsables ? ou l'affront n'était-il dû qu'aux innombrables sous-ordres, « gardiens de la porte », lettrés et domestiques, qui sont interposés entre le mandarin chinois et le dehors ? C'est ce que nous n'avons jamais très bien pu tirer au clair.

p.109 Quoi qu'il en soit, nous fûmes certainement très mal reçus, et « perdîmes la face », ce qui est toujours ennuyeux, et peut devenir grave en Chine. Les autorités nous témoignant si peu de déférence et même d'aménité, la répercussion sur l'attitude de la foule fut immédiate ; et c'est pour cela précisément qu'il faut absolument tenir la main à ce que tous les rites de la politesse chinoise soient observés à votre égard. Le sous-préfet de la ville <sup>2</sup> ne nous envoya des *tchais* que deux jours après notre arrivée.

Aussi, dans l'intervalle, la cour de notre auberge fut-elle envahie par tous les gamins et les oisifs de la ville. Les premiers, surtout, étaient d'une effronterie à nulle autre pareille et venaient crever le papier de nos fenêtres, qui finissaient par être toutes constellées d'yeux chinois. Quand nous sortions, nous avions aussi toute une meute d'enfants à nos trousses. Tant qu'ils se contentaient de crier et de nous lancer des plaisanteries, dont le sel nous échappait la plupart du temps : « Hommes-brebis ! » (par un jeu de mots fondé sur la prononciation, sur un ton différent, des mots *yang-jen*, « hommes d'au-delà des mers », désignation commune, et acceptable, des Européens) ; — « Diables d'Occident ! » ou d'autres aménités, tout à fait intraduisibles celles-là, comme la plupart des jurons chinois, passe encore ; mais cet envahissement de notre auberge finissait par devenir exaspérant, et ce

---

<sup>1</sup> Sur ces cartes, voir le chapitre IV de ce livre, page 58.

<sup>2</sup> Les *fou* (préfectures), et à plus forte raison les capitales, ont une circonscription sous-préfecturale propre, dont le titulaire demeure dans la ville et est particulièrement chargé de la police. Ces sous-préfectures portent généralement un nom différent de la préfecture dans laquelle elles sont comprises : par exemple celle de Tchoung-king s'appelle le *Pa-hien*.

fut une des raisons qui nous déterminèrent à accepter l'hospitalité des missionnaires.

Cette intervention fréquente des enfants dans les désagréments suscités aux Européens dans l'intérieur de la Chine, tout en étant au fond assez naturelle, n'en est pas moins une des sources de complications les plus ennuyeuses. Car il n'est pas admis, au moins théoriquement, que l'on frappe des enfants en Chine. Ils sont considérés comme irresponsables. Aussi lance-t-on presque toujours les enfants en avant, dans les bagarres contre les missionnaires par exemple. Une taloche bien méritée peut devenir, dans certaines circonstances, l'occasion d'une émeute. Un des emplois — si je puis dire — les plus <sup>p.110</sup> désagréables de cet instrument de troubles, quand les Chinois, comme cela arrive quelquefois, veulent absolument provoquer une affaire, consiste à vous lancer littéralement les enfants dans les jambes. Nous en avons reçu plusieurs. Même dans ce cas, il est bon de garder son sang-froid. Le tumulte que suscite toujours une correction, même dix fois légitime, infligée par un Européen à un enfant, est d'ailleurs très hypocrite. C'est surtout un bon argument contre l'étranger. En dehors du maître d'école, qui ne se fait pas faute d'administrer la fêrule à ses élèves, les mandarins eux-mêmes n'hésitent pas à sévir contre ces prétendus irresponsables quand cela leur paraît nécessaire. Au Kouï-tcheou, par exemple, lors de l'installation du télégraphe, vers 1890, la population de la ville de Kien-si tcheou (où nous devions passer plus tard) tua un soldat de l'escorte de l'ingénieur danois, M. Jensen <sup>1</sup>, chargé de la pose, et démolit les poteaux. Immédiatement, le mandarin publia une proclamation avertissant que quiconque toucherait un poteau, s'il était homme, aurait la tête coupée et, si c'était un enfant, la main. Depuis ce moment, les poteaux sont complètement respectés. La ligne télégraphique n'en fonctionne pas mieux d'ailleurs.

---

<sup>1</sup> Puisque son nom se présente, on me permettra d'exprimer à M. Jensen notre reconnaissance pour l'obligeance dont il a plusieurs fois fait preuve vis-à-vis de la Mission lyonnaise.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Si nous étions arrivés l'année dernière au moment des négociations pour la rétrocession de la péninsule de Leao-tong, nous aurions trouvé une attitude bien différente chez les mandarins et, par suite, chez leurs administrés. À ce moment-là, les hautes autorités provinciales, qui ne voyaient pas les missionnaires depuis la guerre du Tonkin et refusaient de les recevoir quand il y avait quelque incident à traiter, reprirent d'elles-mêmes leurs visites, envoyèrent des dîners et suggérèrent de leur propre mouvement (sur des ordres de Pékin évidemment) la reprise des négociations pour le règlement de l'affaire de Tsen-i <sup>1</sup>, etc. ; bref multiplièrent les prévenances sur toute la ligne.

p.111 Cela dura un mois. Tout à coup, du jour au lendemain, volte-face complète. La porte des *yamens* reste obstinément fermée. La Chine avait obtenu la rétrocession du Leao-tong, et n'avait plus besoin de nous. Il fallut toute l'énergie dont notre ministre à Pékin, M. Gérard, donna plusieurs preuves pendant son séjour en Chine, pour aboutir à un résultat satisfaisant quelques mois plus tard <sup>2</sup>.

J'ai tenu à citer cet exemple caractéristique de la manière des Chinois. En voici un autre tout aussi édifiant :

Au moment de la guerre du Tonkin, qui eut dans toutes les provinces chinoises avoisinant notre colonie, et jusqu'au Se-tchouan, un sérieux retentissement, un des missionnaires de la capitale a un jour l'occasion d'aller voir le *fou t'ai* (gouverneur de la province) pour obtenir le redressement d'un préjudice sérieux causé à une des chrétientés du Kouï-tcheou. L'autre lui dit :

---

<sup>1</sup> Au moment de la guerre du Tonkin, l'église et l'habitation du père Bodinier à Tsen-i avaient été complètement ruinées et saccagées par la foule ; un prêtre chinois et plusieurs chrétiens tués. Ces derniers s'étaient auparavant défendus et il y avait eu des morts parmi les assaillants. L'affaire a traîné onze ans, et n'a été réglée que deux mois après notre passage, grâce à l'énergie de M. Gérard et à la diplomatie du père Gréa (30 avril 1896). Le D<sup>r</sup> Deblenne a soigné à Kouï-yang un des chrétiens qui avaient été emprisonnés à la suite de cette affaire, et qui était dans un état d'hydropisie (décomposition du sang) avancé. Il était resté onze ans dans les cachots infects de la sous-préfecture de Tsen-i. Trois autres chrétiens, qui avaient partagé sa captivité, étaient aussi malades que lui et deux sont morts peu après. Plusieurs sont morts en prison. La mission de Kouï-tcheou a obtenu 30.000 tls. (120.000 francs) d'indemnité pour la mission de Tsen-i et quelques autres, et la réintégration des missionnaires dans plusieurs villes d'où ils avaient été chassés.

<sup>2</sup> Cf. note précédente.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

— Il s'agit bien de cela ! Nos deux pays sont en guerre. Je ne puis rien pour vous protéger.

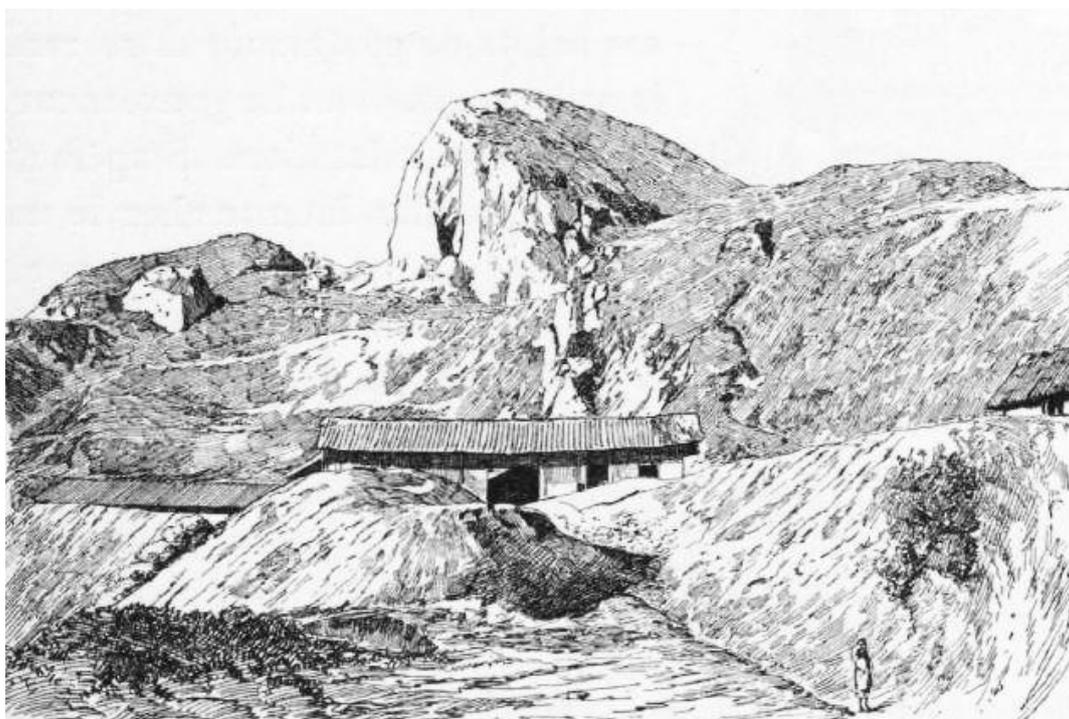
C'était une <sup>p.112</sup> invite indirecte au pillage d'autres missions, et en effet, quelques jours plus tard, se produisaient les incidents de Tsen-i. Deux semaines se passent. Un beau matin, grand émoi à l'évêché. Le gouverneur lui-même était à la porte. Le fait ne s'était jamais vu depuis M<sup>gr</sup> Faurie, qui avait acquis une très haute situation dans la province. On dispose le plus rapidement possible la salle des hôtes. Le père Gréa revêt ses habits de cérémonie et se rend dans la salle en question. Le gouverneur lui fait la grande salutation. Stupéfaction de plus en plus intense chez le missionnaire et son entourage, mêlée d'une certaine appréhension : c'est une politesse qu'on rend à quelqu'un qu'on veut particulièrement honorer, ... et aux condamnés à mort. Mais la conversation s'engagea le plus aimablement du monde, et pendant quelque temps les mandarins furent tout sucre. Les missionnaires n'en eurent l'explication que longtemps après. Son-tay venait d'être pris, et les grands fonctionnaires, mieux informés qu'eux, le savaient et tenaient à se ménager des amis, pour le cas où nous aurions poursuivi nos succès. La retraite de Lang-son vint changer tout cela. Pour les Chinois de l'intérieur, nous fûmes en somme battus, et l'éclipse de notre prestige dura jusqu'à la guerre sino-japonaise.

Le *Ko-nien* ou « Nouvel An » chinois (l'année chinoise commence en février) vint détourner l'attention publique de nos personnes. Les congés administratifs qui l'accompagnent durent théoriquement un mois, pendant lequel les mandarins enferment leurs sceaux, ne <sup>p.113</sup> rendant justice que dans des cas absolument exceptionnels. Les fêtes populaires durent de cinq à quinze jours suivant les localités et la richesse, le goût du plaisir ou du *far-niente* des habitants. À Kouï-yang, à cause sans doute de la misère des deux précédentes années, les réjouissances furent courtes et nous parurent ternes. Force pétards, quelques lanternes neuves, le remplacement, sur les portes de toutes les maisons, des gravures en couleur représentant les *meun chen* (esprits de la porte), et des banderoles en papier rouge, orange ou

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

bleu, portant des sentences morales extraites des livres classiques par des images et des banderoles neuves ; puis, le jour même du Nouvel An, une animation inusitée des rues, encombrées de chaises des grands personnages et des riches marchands en tournées de visites, et de piétons dans leurs plus beaux atours : tel fut le bilan sommaire de ces cinq jours, pendant lesquels toutes les boutiques restèrent fermées et toutes les affaires furent suspendues.



**Entrée de la mine de mercure de Pé-ma-t'ong (Koui-tcheou).**

Le 24 février, nous quittions Kouï-yang, en chaise cette fois-ci, et non plus à cheval. Nous devions, en effet, dix étapes plus loin, pénétrer dans la province de Se-tchouan, où l'on ne voyage guère qu'en chaise ou en jonque et fort peu à cheval, sauf dans le nord.

Ces dix étapes n'offrent rien de bien remarquable au point de vue du paysage. En sortant de Kouï-yang, et jusqu'au Ou-kiang, on traverse un plateau désolé de 1.300 mètres d'altitude moyenne. De l'autre côté de la rivière, qui est à 650 mètres, nous retrouvons un plateau d'une attitude inférieure (900 mètres environ à Tsen-i), qui va en se relevant au fur et à mesure que l'on se rapproche du Se-tchouan, et qui est coupé de quelques chaînes plus hautes (cf. la carte). Les pitons

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

calcaires, déjà décrits, réapparaissent dans les bas-fonds. Le pays est plus boisé aux environs de Tsen-i. Le feuillage, d'un jaune rouge, des petits chênes sur lesquels on élève les vers à soie sauvages se mêle aux inévitables pins et à des trembles d'un joli effet. Les bambous se montrent de nouveau. La population est beaucoup plus dense et les rizières plus belles que dans tout ce que nous avons vu du Kouï-tcheou jusqu'ici ; mais les traces de la famine sont visibles.



**Arc commémoratif (*p'ai fang*), près de Tsen-i (Kouï-tcheou).**

À Tsen-i même, quelques jours auparavant, 180 personnes ont été étouffées lors d'une distribution publique de riz par les mandarins, à l'occasion du Ko-nien, tant l'affluence des miséreux était grande. En quittant la ville, nous trouvons deux morts étendus sur la <sup>p.114</sup> route. L'un d'eux a la figure couverte d'un chapeau. Nous n'osons le soulever de peur de voir ce qu'il y a dessous. Plus loin, c'est un pauvre diable qui agonise dans un champ avec une quinzaine de curieux autour de lui.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Aucun ne songe à lui porter secours. On a eu soin de le transporter hors du village. S'il y mourait, ceux qui l'auraient recueilli, mais dont les secours n'auraient pas réussi à le sauver, seraient exposés à se voir intenter un procès par sa famille, sous l'inculpation d'homicide et dans l'espoir d'en soutirer de l'argent ; ou bien le mandarin, s'il savait le village susceptible d'un bon rendement, pourrait, en vertu de la loi, l'assigner comme solidairement responsable de la mort d'un homme. Les deux cas se sont vus.

Je suis obligé de passer rapidement sur les incidents, d'ailleurs fort peu nombreux, de la route ; et j'arrive au récit de la descente de la rivière de Song-k'an, qui me paraît mériter qu'on s'y arrête quelque peu. Ce fut notre première expérience de la hardiesse véritablement étonnante des Chinois comme navigateurs de rivières <sup>1</sup>.

Song-k'an (9 mars) est un des derniers villages du Kouï-tchéou, sur la route de Kouï-yang à Tchoung-king. Les descriptions des deux consuls anglais, MM. Parker et Bourne, qui s'étaient servis tous deux de la voie d'eau pour passer au Se-tchouan, nous avaient alléchés. Un de mes compagnons, M. Vial, et moi laissons le reste du groupe continuer à suivre la route de terre, sous la conduite du docteur. Nous arriverons à Tchoung-king vingt-quatre heures au moins avant ces messieurs, et pourrons nous informer, en vue d'un séjour prolongé dans cette ville, de notre installation future, sur laquelle nous n'avons aucun détail. Nous sommes, aussi, impatients de trouver des lettres de nos familles. Plusieurs n'en ont pas depuis leur départ de Marseille, c'est-à-dire depuis près de six mois. Les plus privilégiés ont reçu les dernières à Moug-tse, à la fin de décembre, et elles étaient vieilles de deux mois.

Les sampans dans lesquels nous prenons place, avec les bagages, le 10 mars, sont faits avec un bois spécial qui dégage une odeur analogue à celle du camphrier. Elle vous saisit quand vous montez à bord. Ce bois est très élastique, et quand le bateau racle sur les pierres et les

---

<sup>1</sup> Un peu auparavant le groupe de Yun-nan, sous la conduite de M. le consul Rocher, avait descendu le Ko-kué-ho, dont la navigation n'est pas non plus des plus commodes. Voir plus haut, chap. V.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



p.117 rochers, aux basses eaux, comme en ce moment, on voit les planches du fond céder et se gondoler sous l'effort, pour reprendre ensuite leur tenue naturelle. Ces bateaux, à fond plat, sont longs et étroits. L'équipage se compose de trois hommes et d'un mousse.

### **Tour à Tchao-pa-eurl (près de Song-k'an).**

De Song-k'an à Kan-choui, c'est à dire sur un parcours estimé par les Chinois à environ 100 à 120 lis (50 à 60 kilomètres, mettons 55) nous comptons vingt-quatre rapides ou tourbillons, dont douze marquent des différences de niveau sensibles, et encore ne les rencontre-t-on, en réalité, que pendant les premiers 40 kilomètres. La plus forte de ces dépressions est au lieu appelé Long-tchouan-tse ; et M. Vial et moi lui avons attribué 1 mètre environ. J'ai vu depuis que M. Bourne avait supputé le chiffre sensiblement égal de 4 pieds anglais (1,22 m). Si l'on accepte les observations barométriques de ce dernier (j'avais malheureusement dû céder mon baromètre à M. Riault, qui faisait le levé de la route par terre), la différence d'altitude entre Song-k'an (503 mètres <sup>1</sup>) et Long-tchouan-tse (317 mètres) serait de 186 mètres pour un parcours d'environ 40 kilomètres, soit une chute moyenne de 20 pieds anglais (5,5 m) par mille anglais (1.609 m), ou une pente approximative de 1 mètre par 200 mètres. De Long-tchouan-tse à Kan choui, sur les 15 à 20 kilomètres restant, la pente est à peine sensible.

Pendant toute la première partie du trajet, nous ne nous laissons pas d'admirer la dextérité et le sang-froid extraordinaire du barreur d'avant. La souple rivière, qui peut avoir une trentaine de mètres de large, se tortille littéralement entre des bancs de rochers, revient sur

---

<sup>1</sup> D'après nos observations, Song-k'an serait à 525 mètres, chiffre sensiblement concordant.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

elle-même, se faufile entre des gorges, se livre à des zigzags extravagants. Dans toutes les mauvaises passes, le pilote est là, la grande rame d'avant qui sert de gouvernail simplement appuyée à une sorte de taquet. Il surveille le moment où le sampan s'engage dans un courant de foudre, l'y maintient, et, à l'instant précis où vous croyez que vous allez être précipités contre des rochers, il donne le coup de barre sauveur. La rivière a des courbes si brusques qu'on est quelquefois obligé de manœuvrer avec des cordes pour amener le bateau dans l'axe du courant. Puis, on lâche les cordes et nous déboulinons avec une rapidité <sup>p.118</sup> vertigineuse. Quelquefois on traverse des biefs de calme où l'eau, verte et profonde, s'est accumulée, et de très belles gorges, très étroites, où l'on aperçoit à peine un lambeau de ciel, tout en haut des parois calcaires qui semblent se rejoindre à plusieurs centaines de mètres au-dessus de votre tête. C'est dans une de ces gorges que l'on passe la frontière entre le Kouï-tcheou et le Se-tchouan.

À partir de Kan-choui, il faut abandonner la rivière obstruée de rapides infranchissables (*che pi t'an*). Nous la retrouvons à Ky-kiang hien, et nous entassons voyageurs, chaises, bagages et personnel dans une jonque plus grande.

Le 14 mars 1896 au matin, nous faisons notre entrée dans le grand fleuve Ta-kiang ou simplement Kiang, « le Fleuve » comme les Chinois appellent le Yang-tse. Et le fait est qu'il mérite ce nom, puisque dans ces parages, à 2.300 kilomètres de la mer, et jusqu'à Soui-fou, à 300 kilomètres en amont, il a encore de 4 à 500 mètres de large aux basses eaux <sup>1</sup>.

Quelques heures plus tard nous nous amarrions au pied des murs de la ville de Tchoung-king, la capitale commerciale du Se-tchouan, qui allait devenir pendant huit mois, notre centre d'enquêtes et

---

<sup>1</sup> 730 mètres à Tchoung-king, aux hautes eaux, d'après M. le commandant d'Amade. Celui-ci a fait, étant capitaine et attaché militaire de France à Tien-tsin, un très intéressant voyage de Pékin au Tonkin. Le vif regret de tous ceux qui ont eu le plaisir de l'approcher et l'avantage de mettre à profit ses renseignements est que le grand public ait été privé de l'intérêt qu'aurait certainement présenté la publication du récit de son voyage qui remonte à près de dix ans déjà (1888).

## **Mission lyonnaise**

Récits de voyages

d'explorations. MM. Deblenne, Antoine, Grosjean, Riault nous rejoignaient le lendemain. Il y avait juste six mois que nous avons quitté la France.

@



**Route à travers bois en face de Tchoung-king.**

## LIVRE II

# L'EXPLORATION DU SE-TCHOUAN



**Un passage délicat.**

## CHAPITRE PREMIER

### UNE POINTE SUR LA CAPITALE DU SE-TCHOUAN

De Soui-fou à Tchen-tou et retour sur Tchoung-king

[15 février — 28 mars 1896]

@

Tremblement de terre. — Départ de Soui-fou. — Difficultés avec les porteurs. — Les bords de la rivière. — Les cavernes d'aborigènes. — Kien-oueï hien. — Mauvais temps. — Arrivée à Kia-ting. — Nouvelles difficultés pour la constitution de la caravane. — Le pays au nord de Kia-ting. — Mûriers. — La plaine de Tchen-tou. — Irrigations. — Densité des cultures. — Norias et canaux. — Réception à Tchen-tou. — Les mandarins en quête de places. — Démarches nécessaires. — La misère à Tchen-tou. — Les « soupes » pour les gueux. — L'œuvre des cercueils gratuits. — Opinion de M. Rocher sur les Chinois. — Départ de Tchen-tou. — Embarquement à Chouen-king. — Un village incendié. — Fatalisme des Chinois. — Une de ses causes. — Forteresses. — Cultures. — Fermes et marchés au Se-tchouan.

p.119 Nous avons laissé M. le consul Rocher et son groupe à Soui-fou, où ils étaient arrivés le 4 février 1896. Ils y restèrent jusqu'au 16, retenus par l'étude de la ville, centre du commerce entre le Se tchouan et le Yun-nan, et par les fêtes du Nouvel An chinois.

p.120 Nous reprenons le récit de leur pointe sur la capitale du Se-tchouan, d'après le *Rapport*, adressé à la Chambre de Commerce de Lyon, par M. le consul Rocher, quelques mois après son retour :

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Dans la soirée du 14 février, à 6 h. 4 du soir, nous éprouvâmes un violent tremblement de terre marchant de l'est à l'ouest. Il dura peu, heureusement, car la secousse fut si brusque, que toute l'auberge où nous étions logés en fut ébranlée. Le sous-préfet qui vint me revoir le 15 me promit des coolies pour le 16 au matin. Il me parla longuement du tremblement de terre et des accidents qu'il avait produits en ville.

Au lieu de prendre la voie fluviale, qui permet de faire le voyage jusqu'à Kia-ting sur la rivière qui descend de Song-p'an (*Ming* ou *Fou-ho*) dans des bateaux assez bien installés, en raison de la saison avancée, des aléas que présente la navigation et des retards qui en sont la conséquence, je décidai de suivre la route de terre, quoiqu'elle soit plus pénible.

Comme au Se-tchouan on ne trouve pas à louer des chevaux de bât ou de selle, tous les transports se faisant par bateaux ou coolies, afin de réduire les dépenses et la caravane au nombre de porteurs strictement nécessaires, on tomba d'accord que chacun de nous ne prendrait qu'une petite malle et sa literie. Le bloc de nos bagages fut envoyé à Tchoung-king par les soins du procureur de la Mission catholique de Soui-fou. Bien que tout fût réduit à sa plus simple expression, tant pour les chaises à porteurs que pour les bagages, il nous fallut 40 coolies.

Ce ne fut pas sans peine, sans discussions et sans menaces que nous pûmes tout régler. Enfin le 16 à 10 heures, on s'ébranle : en tête marchent les porteurs récalcitrants, suivis par les satellites du *yamen* armés de bâtons. À peine avons-nous fait quelques pas que tout ce monde refuse d'avancer, sous prétexte que le chef ne leur a pas donné les avances convenues. Par la persuasion et les menaces on les fit mettre en route ; mais arrivés à Niou-che pien, ils refusent d'aller plus loin : les uns disent qu'ils sont fatigués, d'autres ont besoin de fumer l'opium, et, devant cette force d'inertie que rien ne peut vaincre, nous sommes obligés de passer la nuit dans ce village. Pendant ce temps, le chef coolie réglera le différend.

Notre itinéraire comportait quatre étapes jusqu'à Kia-ting, arrangées et réglées avec les coolies et leur chef. Mais, en présence de la <sup>p.121</sup> mauvaise volonté de quelques-uns et de la paresse des autres, force

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

nous est d'alléger les charges, et, afin de rattraper le temps perdu, on décide de prendre des bateaux jusqu'à Ouang-kia-tchang à 30 kilomètres en amont.



**En attendant le bac près de Kia ting.**

Cet arrangement calme les mécontents et de bonne heure tout le monde est alerte. Les trois bateaux sur lesquels on empile chaises et bagages sont de simples sampans montés par deux hommes. Trois autres tirent à la cordelle, tandis que nos coolies, enchantés de l'aubaine, suivent à pied.

Le courant est rapide. Nous passons néanmoins les endroits difficiles sans encombre. Les collines, parfaitement cultivées, s'étagent à droite et à gauche. Parfois des falaises de grès rouge bordent la rivière ; c'est la pierre dominante au Se-tchouan. Il n'est pas rare de voir, dans ces blocs de grès rouges, des niches contenant des statues de Bouddha en plâtre, à côté d'ouvertures d'un mètre carré environ, donnant accès aux anciennes habitations des *Man-tse* ou aborigènes <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Ces habitations, dont on trouve de nombreux spécimens dans la province du Fou-kien, du Kiang-si et du Kouei-tcheou, datent de l'époque où les autochtones, poursuivis et chassés par les conquérants chinois, trouvaient dans ces cavernes naturelles des refuges assurés. On rencontre les mêmes caves sur tout le parcours de la rivière de Pao-ning dans l'est de la province, en un mot partout où le roc coupé à pic permettait d'y creuser des grottes. Ce n'est pas seulement sur les rives du fleuve, qu'existent ces

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

p.122 Parfois on voit plusieurs habitations les unes à côté des autres : c'était la résidence d'autant de familles. Toutes ces caves ou grottes sont à une certaine hauteur qui rend leur accès difficile autrement que par des échelles.

La navigation est peu active, les eaux basses ; les jonques montent à vide et vont charger aux salines, qui se trouvent un peu plus haut. Le 18 février, nous traversons la rivière plusieurs fois <sup>1</sup>, ce qui nous fait perdre du temps ; les villages que nous passons sont tous grands et bien peuplés. Les mêmes cultures (l'opium et le colza dominant) s'étagent toujours à droite et à gauche du cours d'eau.

Dans les bas-fonds inondés au moment de la saison des pluies, on trouve parfois des orpailleurs : ils sont trois ou quatre par chantier et lavent les sables exposés entre les galets. D'après ce qu'ils me disent, ce travail n'est pas lucratif, c'est tout au plus s'ils gagnent deux ou trois maces (de 20 à 30 cents de taël) par jour ; ils ajoutent qu'ils ne se livrent à cette occupation que quand les travaux des champs le permettent.

La ville de Kien-ouei hien que nous traversons dans la journée du 19, située au centre d'une région très productive, compte une population de 40.000 âmes. Ses rues sont animées, ses magasins bien fournis, mais le commerce est purement local. Comme beaucoup de districts, tant que dura la conquête de la province par les Chinois, elle fut le centre de nombreuses luttes et fut considérée comme un passage stratégique et un centre de ravitaillement important. Ce n'est qu'en 1870 que le fondateur de la dynastie des Ming la classa comme ville.

Le sous-préfet informé de notre passage, envoie un de ses secrétaires pour nous souhaiter la bienvenue et nous inviter à nous reposer un jour ; je le fis remercier de son amabilité et des cadeaux qu'il nous fit offrir, mais nos bagages étant en retard et nos étapes réglées, nous ne fîmes qu'un court arrêt en dehors de la ville pour

---

anciens vestiges des aborigènes ; toutes les falaises des hautes montagnes, où la pierre n'était pas trop dure pour être taillée par leurs instruments primitifs, en sont creusées. Sur les Man-tse, cf. le chapitre IV de ce livre.

<sup>1</sup> Voir les photographies : « Un passage délicat », « l'embarquement » et « En attendant le bac » qui se rapportent à ces passages.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

attendre p.<sup>123</sup> l'arrière-garde. Dès que nos chaises furent arrivées, nous reprîmes notre marche. Je fis donner une gratification au mandarin, délégué du sous-préfet, qui nous accompagna jusqu'au passage de la rivière, et nous nous embarquâmes.

Le mauvais temps ne nous laisse que quelques moments de répit. La pluie fine de la nuit et le brouillard qui se condense le matin rendent la route très glissante. Les coolies ont attaché leurs crampons de fer à leurs sandales en paille, et, malgré cette précaution, ils font des faux pas et la marche est difficile. Dans tous les villages où nous passons, nous sommes l'objet d'une curiosité gênante, les paysans que la crainte domine, n'osent dire un mot, tandis que les citadins s'amuse sans compter à nos dépens.

Nous ne tardons pas à arriver dans les régions des puits à sel. On aperçoit au loin la fumée noire des usines et bientôt malgré le brouillard intense on distingue les charpentes des puits. Il y en a, nous dit-on, de 1.000 à 1.600 dans toute cette région <sup>1</sup>.

Dans l'après-midi, nous voyons enfin le soleil pour quelques instants seulement. C'est la première fois depuis que nous avons quitté Soui-fou, c'est-à-dire depuis quatre jours. À mesure que nous avançons, la route devient plus fréquentée ; nous passons encore une fois la rivière et entrons dans la ville importante de Kia-ting, le 20 février, à 4 h ½ du soir.

Kia-ting fou, d'après les historiens chinois, est une des plus anciennes villes du Se-tchouan. Sous la dynastie des Tcheou (1122 à 249 avant J.-C.), ce n'était qu'une petite bourgade appelée Kia-tcheou que sa position géographique avait fait choisir comme point stratégique. Durant les luttes qui se succédèrent pendant cette longue période entre les autochtones et les envahisseurs, elle fut plusieurs fois rasée. En 1465, l'empereur Tchen hoa, pour la préserver des inondations qui, à plusieurs reprises, l'avaient ruinée, fit construire une grande jetée en pierre à la jonction des trois cours d'eau qui forment la rivière Fou <sup>2</sup>. Cette mesure

---

<sup>1</sup> Sur l'aspect de ces puits à sel voir la description de Tse-liou tsin au chap. VII de ce livre. Pour les renseignements techniques, cf. IIe Partie, *Rapport sur les Mines*.

<sup>2</sup> Ces trois cours d'eau sont le *Fou-ho*, qui descend de Song-p'an, le *Ya-ho* et le *Tong* ou *Ta-tou-ho* (Cf. carte du Se-tchouan).

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

paraît avoir été insuffisante : car, en 1506 <sup>1</sup>, l'empereur p.124 Kang-hi ordonna de nouveaux travaux. C'est aussi à cette époque que fut commencé le mur d'enceinte de 16 pieds (5 mètres environ) de haut et 12 lis (6 kilomètres) de tour. Depuis ce temps peu de modifications sont survenues aux travaux extérieurs de la ville. Les fonctionnaires de la dynastie actuelle font le moins possible et se contentent de faire réparer, de temps à autre, les outrages des années <sup>2</sup>.



Près de Kia-ting :  
Le mûrier domestique

L'arbre à cire

séricicole importante qui fournit de la soie blanche. C'est au village de Tchen-lan-lin, près d'O-mi hien, à deux jours à l'ouest de Kia-ting, que MM. Antoine et Métral viendront suivre les éducations de vers à soie pendant un mois (avril-mai 1896 <sup>3</sup>). Au moment du départ (25 février), nouvelles difficultés avec leurs porteurs de chaises :



M. le consul Rocher et son groupe passèrent six jours à Kia-ting, ville de 80 à 100.000 habitants, y compris les faubourgs. Elle se trouve au centre d'une région

La plupart des portefaix qui sont allés passer les fêtes du Nouvel An chez eux n'ayant pas repris le travail, il y a pénurie de porteurs. L'organisation de notre caravane fut on ne peut plus difficile ; tous les coolies qui se présentaient, fumeurs d'opium invétérés et couverts de haillons, étaient incapables de porter quoi que ce soit ; il en fut de p.125

<sup>1</sup> [c.a. : Kang-hi ayant régné aux XVIIe-XVIIIe s., il y a d'évidence erreur de date.]

<sup>2</sup> Il en va de même des routes qui étaient certainement mieux entretenues il y a cinq ou six cents ans.

<sup>3</sup> Cf. Rapport sur les soies du Se-tchouan.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

même pour les chaises qui n'étaient ni présentables, ni solides ; il fallut se fâcher pour obtenir satisfaction des maisons de location et des hommes capables de faire le travail pour lequel ils étaient engagés. Il en est toujours ainsi au Se-tchouan : on a beau payer largement, on est toujours mal servi si l'on ne montre pas les dents.

Jusqu'ici nous avons vu peu de mûriers, ce qui me faisait croire que le chiffre de production de la soie était exagéré ; mais en prenant la direction de Tchen-tou, pendant deux jours de marche, la plaine que nous traversons me rappelle agréablement les belles plantations du Kiang-sou et du Tché-kiang. Au milieu de cultures de moutarde, fèves, sésame, opium, canne à sucre, blé, etc., qui font de ce pays un vaste jardin, où pas un coin de terre n'est perdu, les mûriers se détachent partout, beaux, serrés, de belle venue, et, si ce n'était la taille qui est défectueuse, on pourrait les comparer à nos mûriers d'Europe. À côté de l'arbre ordinaire, on remarque dans toute cette région un mûrier particulier, à épines, dont l'écorce ressemble beaucoup à celle du grenadier, les Chinois l'appellent *tcha yéh sang* ou *ma ti sang* <sup>1</sup>.

Ces paysages dont le mûrier est la caractéristique se prolongent jusqu'à la ville de *Mei-tcheou*. Là, ou plus exactement un peu au delà, à *Peng-chan hien*, on entre dans la merveilleuse plaine de Tchen-tou, couverte de cultures, et d'une population d'une densité invraisemblable. La grande route qui mène de Peng-chan à la capitale (une distance d'environ 80 kilomètres) est pour ainsi dire une seule rue bordée de maisons, tant les intervalles entre les villages et les marchés sont courts. Nous avons trouvé des conditions analogues au nord de Tchen-tou, sur la route de *Mien tcheou*. Des irrigations très bien comprises sont la cause de cette incroyable prospérité, et, à ce propos, les quelques détails suivants pourront intéresser :

Dans certaines parties de la plaine où la rivière venant de la capitale est en contre-pas, les riverains l'utilisent, pour irriguer leurs terres, au moyen de roues élévatoires en bambous, d'une extrême simplicité, dont le diamètre varie entre 6 et 10 mètres. Ces machines ou norias ne sont construites qu'au moment de préparer les rizières, et, tout en ne rendant pas le maximum de travail utile, n'en sont pas moins suffisantes pour les besoins <sup>2</sup>. Un propriétaire auquel je demandais le

---

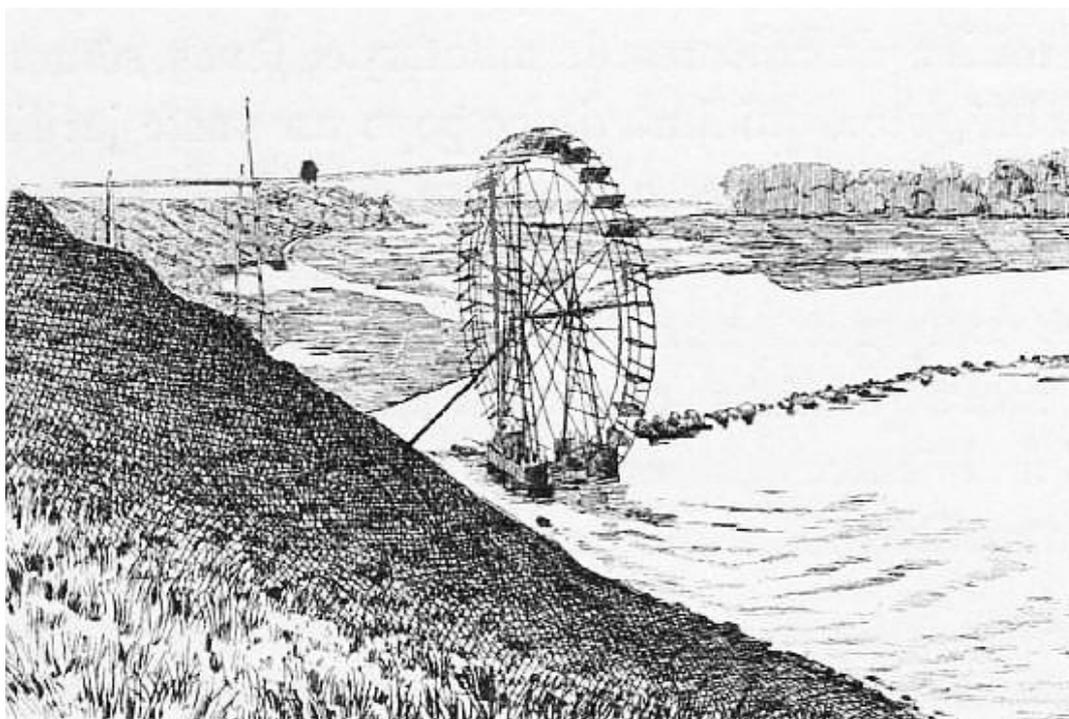
<sup>1</sup> Cf., dans la II<sup>e</sup> partie, *Rapport sur le Se-tchouan séricicole*.

<sup>2</sup> Voir les photographies de plusieurs de ces norias dans le chapitre VII de ce livre, et un dessin page suivante.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

prix de revient de ces roues, me dit que, en y comprenant la main d'œuvre pour faire le chenal dans la rivière, le tout coûte de 10 à 12 taëls, soit <sup>p.126</sup> 40 à 50 francs. Il est vrai qu'elles ne durent qu'une saison, c'est-à-dire deux ou trois mois. Ce système d'irrigation est d'autant plus pratique qu'en raison des crues qui se produisent à la saison des pluies et du changement fréquent du lit de la rivière, il serait à peu près impossible d'installer des machines à demeure.



**Noria sur les bords de la rivière de Kia-ting.**

Le 27 février, poursuivant notre route, nous passons de nouveau la rivière à Hsin-hsin hien, où nous changeons notre escorte sans nous arrêter. Par extraordinaire le soleil se montre quelques instants, mais dans l'après-midi la brume reparait.

Plus nous avançons, plus la population devient dense et les villages animés. On commence à irriguer les rizières ; à droite et à gauche, le buffle traîne péniblement sa charrue dans la vase où il s'enfonce jusqu'aux genoux. Le terrain est si encombré de récoltes que les paysans arrachent en certains endroits des fèves en fleurs afin d'avoir la place de faire leur semis de riz. Le plant de riz n'est repiqué que

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

lorsqu'il a atteint la hauteur de 15 à 20 centimètres, c'est-à-dire environ cinq à six semaines après.

Toute cette partie de la plaine qui s'étend bien au delà de Tchen-tou, est admirablement irriguée. L'eau est une question si importante pour cette région, que le gouverneur provincial délègue un mandarin d'un grade élevé pour surveiller les prises d'eau <sup>1</sup>, qui ne peuvent p.127 être ouvertes ou fermées que par son ordre. Quoique la partie de la plaine que nous traversons soit loin des prises, le système de canalisation est si parfait et si bien réglé, que toutes les terres reçoivent en temps voulu l'eau dont elles ont besoin. D'autre part, la division est si équitable qu'il ne se produit jamais de réclamations. Il est vrai que les maires de villages, aidés d'une Commission de notables, sont responsables du bon fonctionnement des canaux ; dans ces conditions, les propriétaires ont intérêt à s'entendre et à éviter les différends.



**M. le consul Rocher dans sa chaise, et son escorte à Tchen-tou.**

M. Rocher s'étend ensuite assez longuement sur la réception qui fut faite à la Mission et à lui-même à Tchen-tou par les autorités provinciales. Depuis Kia-

---

<sup>1</sup> Ces prises d'eau et tout un système de barrages se trouvent à *Kouan-hien*, à la pointe N.-O. de la plaine de Tchen-tou, à deux jours de la capitale (60 km. environ). La tradition attribue le commencement de ces travaux à Li-Ping, le premier gouverneur de la province nommé par les Tsin, après le renversement de la dynastie des Chou, qui avait son siège à Tchen-tou (265 ap. J.-C.). Ces travaux sont, au dire de M. Duclos, extrêmement remarquables étant donné surtout leur date.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

ting, où il avait donné une bonne leçon à un sous-préfet impoli et à son supérieur, le préfet de la ville, l'attitude des mandarins avait été prévenante, mais elle restait froide et compassée. M. Rocher attribue cette froideur et cette gêne aux questions religieuses qui venaient à peine d'être réglées. Comme nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions, ainsi que sur la description de la ville de Tchen-tou dans un des chapitres suivants (chap. VI de ce livre), nous n'y insistons pas pour le moment. Ajoutons seulement que M. Rocher se loue de l'accueil qui lui fut fait par le vice-roi, et par les quatre grands *tao t'ai* de la province, qui le reçurent solennellement.

Tchen-tou est par excellence une ville des mandarins. Bien que nous ayons déjà eu l'occasion de dire un mot des achats de places (liv. I<sup>er</sup>, chap. IV), les quelques détails suivants complètent les renseignements, nécessairement très sommaires, que nous avons donnés à cet égard :

C'est par centaines qu'on compte les mandarins hors cadre, de tous grades, qui viennent solliciter des places ; tous sont porteurs de p.128 cadeaux, car ils savent que leur situation dépend de la somme qu'ils pourront offrir <sup>1</sup>.

Le Céleste, orgueilleux de sa nature, place au-dessus de tout l'honneur de pouvoir porter un bouton sur son chapeau et de revêtir le costume officiel.

La soif d'occuper une situation dans le mandarinat est si violente dans la classe aisée chinoise, que ceux qui ont reçu une certaine instruction, même quand ils ont échoué aux examens <sup>2</sup>, n'hésitent pas à acheter des boutons, et font tous les sacrifices compatibles avec leur situation pour arriver à ce qu'ils considèrent comme la classe privilégiée de la société chinoise <sup>3</sup>.

L'achat d'un bouton parfois onéreux (tout dépend de la classe et de la couleur) n'est qu'un jalon planté dans la vie officielle. On a le droit de le porter, et c'est tout.

Pour être *titulaire* d'un poste, il faut se faire agréer par Pékin : ce voyage dans la capitale est nécessaire ; or, comme les emplois sont pour ainsi dire tarifés, les dépenses de ce chef sont importantes ; cette formalité remplie, ils sont placés hors cadre dans les provinces, et on

---

<sup>1</sup> A notre second passage à Tchen-tou (sept. 1896), on nous a donné le chiffre de 1.000 à 1.200. C'est ce qu'on appelle en Chinois « être assis sur le banc froid ».

<sup>2</sup> Sur les examens, voir plus loin, chapitre VI de ce livre.

<sup>3</sup> Il faut ajouter que les possesseurs d'un bouton mandarinal, de même que les bacheliers, sont *exempts de punition corporelle* en justice, ce qui, dans un pays où la bastonnade est quotidienne, a bien son avantage.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

n'arrive à obtenir le poste qu'on sollicite qu'à force de cadeaux qui sont d'autant plus onéreux que la fonction est plus élevée <sup>1</sup>.

À Tchen-tou, on voit toute la journée défiler une suite de chaises contenant de ces solliciteurs, toujours en grande tenue, faisant des visites, se présentant aux réceptions des grands mandarins, où ils ne peuvent être admis qu'en faisant des cadeaux aux fonctionnaires subalternes et aux introducteurs, lesquels leur font souvent espérer une solution favorable qui ne vient pas.

Ce n'est que quand ils sont à bout de ressources, qu'ils ont <sup>p.129</sup> hypothéqué <sup>2</sup> leurs biens et sont obligés de vendre leurs vêtements d'apparat, pour liquider des dettes criardes, qu'ils s'aperçoivent combien ils ont été joués par tous ces parasites qui encombrant les *yamens* <sup>3</sup>.

Tchen-tou est aussi le centre où viennent s'amuser les riches Chinois, où les mandarins retraités jouissent de leurs rentes. Les grosses fortunes y sont nombreuses, et la vie plus large qu'ailleurs.

À côté de cette opulence, de cette vie officielle faite toute d'extérieur, il y a aussi une très grande misère. La lutte pour la vie est fort difficile en raison de l'exubérance de la population. Villes et villages ont un excédent de bras qui abaisse tellement le salaire journalier, que la masse qui n'a pas de métier est dans le dénûment le plus complet.

---

<sup>1</sup> Il est naturellement très difficile de donner des chiffres. Le seul que nous ayons pu nous procurer d'une façon *sûre* concerne une sous-préfecture du Kouï-tcheou, de 5.000 habitants. Elle coûtait, il y a quelques années, 1.200 tls. (environ 6.000 fr.). Il s'agit ici du prix payé pour un *intérim* d'un an aux autorités provinciales. Sur la différence avec les *titulaires*, cf. liv. I., chap. IV.

<sup>2</sup> L'hypothèque, telle qu'on la comprend chez nous, n'existe pas en Chine. Quand un propriétaire veut emprunter sur un immeuble, il donne le titre de propriété, sur lequel il reconnaît avoir emprunté une somme : le porteur garde le titre jusqu'à ce que le débiteur se soit libéré.

<sup>3</sup> Beaucoup se retirent dans le professorat. Le père Gourdin, missionnaire à Lou-tcheou, en a connu un qui avait fini comme balayeur dans une pagode. C'est lui aussi qui nous a raconté cette histoire d'un des anciens maîtres de Li-Houng-tchang, qui avait attendu quarante ans une place. Il avait 70 ans quand il fut nommé sous-préfet de Fou-chouen hien, un peu au nord de Lou-tcheou. Il est vrai que ce fut une belle récompense de sa patience. Le poste, situé en pleine région des salines, est un des plus lucratifs de la province, à cause des procès quotidiens auxquels donnent lieu la propriété et l'exploitation des puits à sel. On estime que ces *procès* seuls rapportent au *minimum* 15.000 tls. au mandarin par an, soit environ 75.000 francs, *sans compter les impôts ordinaires*.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



**Un voyageur en brouette. — Un bon mari. — Bois aux environs de Tchen-tou.**

C'est souvent parmi cette classe peu privilégiée de la société, parmi les fumeurs d'opium, les paresseux et les mécontents, que se recrutent ces bandes de mauvais sujets qui fomentent les mouvements populaires qui se déchaînent si facilement sur toute l'étendue de la province et notamment dans les grands centres.

Pour neutraliser autant que possible les effets de la misère, le gouvernement provincial a créé des établissements, dans certaines parties de la ville et dans les faubourgs, où il fait distribuer du riz cuit à des milliers d'être humains sans ressources.

Rien de plus hideux à voir que ces masses de mendiants couverts de plaies, les yeux fiévreux, la face hâve, ayant à peine la force de se tenir

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

debout, vêtus de haillons ou de morceaux de nattes provenant de paniers hors d'usage, faire la queue en attendant leur tour. La ration qu'on leur distribue est si faible qu'on comprend que ceux qui n'ont que cette pitance ne puissent vivre longtemps. p.130

Il est vrai que des sociétés de bienfaisance, n'ayant rien de commun avec le gouvernement, mais à la tête desquelles se trouvent les notables, les principaux négociants, banquiers et propriétaires de la ville, font préparer des cercueils et ont tout un personnel chargé de recueillir et de faire enterrer les malheureux qu'on trouve morts dans les rues.

Cette manière d'opérer, tout en rendant de grands services, donne lieu parfois à des abus. Ainsi quelques jours avant notre arrivée, p.131 ces croque-morts d'un nouveau genre, toujours pressés d'accomplir leur lugubre besogne, ayant trouvé un de ces malheureux agonisant dans une des principales rues et autour duquel des passants se rassemblaient, allaient le mettre en bière, lorsque le mourant les supplia d'attendre qu'il eût rendu le dernier soupir.

C'est ainsi que les choses se passent en Chine, et cela ne doit pas nous étonner si nous considérons que l'état-civil n'existe pas ; les gens naissent, grandissent, se marient, ont des enfants, meurent, etc., sans que personne n'ait aucune formalité à remplir <sup>1</sup>. Tout se passe en famille, et, en cas de contestations, les témoins font foi ; j'ajouterai que cette simplicité d'organisation et de juridiction, tout en assurant aux particuliers une grande liberté, serait de nature à favoriser le crime et à créer les plus grands désordres chez un autre peuple que le peuple chinois, chez qui le culte de la famille est élevé à un très haut degré. Il est rarement voleur à main armée, et presque jamais assassin ; en un mot, les crimes contre les personnes sont bien plus rares que dans notre vieille Europe, pourtant jeune comparée à la Chine <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Ceci ne nous paraît pas tout à fait exact. Les mandarins doivent en effet tenir un registre de leurs administrés, et, au moment des examens, le candidat bachelier doit fournir une sorte d'acte de l'état-civil, avant de pouvoir être inscrit sur les listes. Voir aussi les détails sur la *population de Tchoung-king*, au chapitre suivant.

<sup>2</sup> Nous avons tenu à donner cette appréciation d'un homme auquel trente ans de fréquentation des Chinois et une connaissance approfondie de leur langue donnent une incontestable autorité. On sait cependant que cette manière de voir n'est pas partagée

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Ces messieurs quittèrent Tchen-tou le 12 mars 1896, se dirigeant sur Tong-tchouan, et de là sur Tchoung-king. Nous aurons l'occasion de dire un mot de l'aspect du pays dans cette partie de la province dans un des chapitres ultérieurs. Leur voyage se poursuivit sans encombre, sauf à Tong-tchouan fou (voir la carte du Se-tchouan), où ils arrivèrent au moment des examens pour le baccalauréat, et furent assez mal reçus. Nous reprenons donc le récit de M. Rocher au moment de l'embarquement à Chouen-king fou sur des jonques qui devaient les mener à Tchoung-king :



**L'embarquement.**

p.132 Bien que le port soit encombré de bateaux tous de fort tonnage <sup>1</sup>, aucun n'est emménagé pour passagers. D'autre part, les patrons préfèrent attendre quelques jours de plus et descendre un chargement de riz ou d'opium, ce qui est plus lucratif et surtout moins

---

par tout le monde, ou du moins que beaucoup la trouveront empreinte d'une trop grande indulgence. Pour notre part, tout en reconnaissant que le Chinois est en somme, en effet, un remarquable observateur de la loi, des coutumes, et de la paix publique, nous croyons juste de rappeler qu'il n'y va pas de main morte quand il les viole. On estime les pertes de vies humaines pendant les quinze à dix-huit années de troubles qui ont désolé la Chine, au moment de la révolte des Tai-p'ings et de la rébellion musulmane, de 12 à 15 millions d'hommes pour les trois seules provinces du Yun-nan, du Kouï-tchéou et du Kouang-si. C'est un assez joli chiffre ! Et, dans la vallée du Yang-tsé, les pertes ont été incalculables. Il faut tenir compte aussi des luttes *de village à village* ou *de clan à clan* que l'on peut observer un peu partout, dans la province de Canton par exemple aussi bien que dans le nord de celle du Ngan-houei, du Ho-nan, ou au Tché-li. Quant aux voleurs de grande route ils ne sont pas un mythe. Les petits postes militaires échelonnés sur plusieurs de celles que nous avons suivies en sont la preuve et nous avons eu affaire à eux (cf. livre III, chap. VI). H. B.

<sup>1</sup> Une jonque portant 1.500 à 2.000 piculs (90 à 100 tonnes) est considérée sur la rivière comme un grand bateau. Elles coûtent de 5 à 600 taëls d'achat, soit 2.000 à 2.400 francs.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

encombrant que des passagers. Nos recherches aboutissent cependant : nous trouvons deux jonques de 1.000 piculs, dont le propriétaire ayant déjà fait des affaires avec des Européens, entre Tchoung-king et I-tchang, est disposé à descendre moyennant 90.000 sapèques, prix très rémunérateur pour lui. Comme il sait que notre présence à bord lui évitera la visite des douaniers, il en profite pour faire embarquer quelques caisses de contrebande et un peu de riz, soi-disant pour sa provision. Les bateaux ayant besoin d'être lestés, nous fermons les yeux sur ces transactions illicites auxquelles nous sommes étrangers.

Le 22 mars à 8 heures, nous quittons l'auberge ; nos coolies qui nous ont accompagnés jusqu'ici ont tenu à porter nos bagages à bord : cette amabilité, à laquelle l'intérêt n'est pas étranger, nous dispose bien en leur faveur. Enfin tout est embarqué, l'escorte du *yamen* est à bord, on paie tous les porteurs et nous dérapons.

La navigation est fort active : toute la journée nous croisons des jonques lourdement chargées, qu'un équipage d'une vingtaine d'hommes tire péniblement à la cordelle.

...Le 24 après déjeuner, nous voyons dans un grand village devant nous une fumée noire s'échapper d'une maison, puis une colonne de flammes et bientôt une trentaine de maisons en feu. Bien que cette scène se passe en plein jour tout près de la rivière, sauf les intéressés qui font des efforts pour sauver ce qu'ils peuvent, la majeure partie des habitants, au nombre de plusieurs milliers, sont là, contemplant le spectacle sans faire le moindre mouvement pour porter secours ou puiser des baquets d'eau, pour essayer d'éteindre l'incendie qui menace d'engloutir tout le village. Ils sont impassibles, causant tranquillement pendant que le feu accomplit son œuvre. Les besogneux seuls, sous prétexte d'aider, emportent ce qui leur tombe sous la main. C'est du reste l'habitude en Chine de s'amuser volontiers du malheur des autres, et, sans être précisément fataliste, dans la crainte <sup>p.133</sup> de déplaire au génie destructeur, un Chinois ne porte jamais secours à qui que ce soit ni dans quelque circonstance que ce soit.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

La législation qui veut que partout où survient un accident, les voisins soient responsables, n'est sans doute pas étrangère à cette indifférence. Tout Chinois sait combien il en coûte d'avoir des démêlés avec la justice ; or comme il suffit d'une simple accusation pour être pris dans une affaire sans fin, on comprend que pour éviter tout ennui, ils n'osent prêter leur concours dans les moments difficiles de crainte d'être impliqués dans un procès <sup>1</sup>.

Sur tout ce parcours, depuis Chouen-king, on passe plusieurs anciennes forteresses ou *tchai-tse*, la plupart en ruines. Le temps est loin où les habitants trouvaient derrière ces remparts une protection efficace contre les bandes de pillards. Ces fortifications sont <sup>p.134</sup> généralement construites sur les hauteurs, parfois leur étendue embrasse plusieurs collines et les murs descendent jusqu'à la rivière.

À droite et à gauche, ce sont toujours les mêmes collines de grès rouge, dont les pentes parfois verticales semblent taillées de main d'homme. C'est dans ces blocs que les autochtones avaient creusé leurs demeures : les unes sont à quelques mètres du sol, tandis que les autres sont perchées bien plus haut. On se demande par quels moyens autres que par des échelles, cette population primitive y arrivait.

Les cultures ne varient pas : depuis six mois que nous voyageons dans l'intérieur, nous avons trouvé les mêmes produits ; les villages sont nombreux, mais, de même que les villes anciennes ou récentes, tout est bâti sur le même modèle, sans la moindre originalité.

C'est à la grande activité de l'agriculture et à l'extrême division de la propriété <sup>2</sup> qu'il faut attribuer cette grande quantité de villages et de fermes isolées qui couvrent le pays. Contrairement à ce qui se passe

---

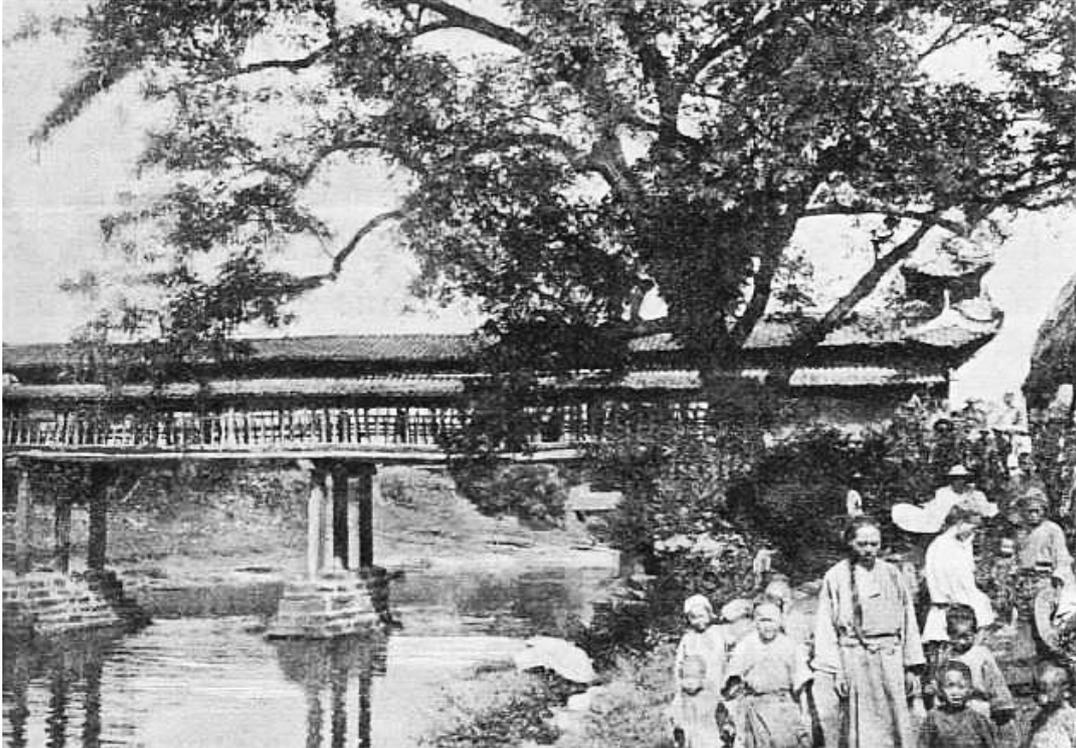
<sup>1</sup> Un exemple curieux de cette doctrine de la *responsabilité* et de la *solidarité sociale* nous est fourni par un mémoire adressé au Trône par le gouverneur d'une des provinces centrales, il y a quelques années, et cité par Smith dans ses [Chinese Characteristics](#). Le gouverneur y rend compte que, dans un village où avait eu lieu un parricide, il a démoli les maisons de tous les voisins du criminel, *pour les punir de n'avoir pas exercé sur lui l'influence morale de leur bon exemple*, ce qui aurait empêché le crime !

<sup>2</sup> En Chine règne le *partage égal* entre tous les fils, *sans distinctions de lits*, c'est-à-dire qu'ils soient d'une concubine ou de la femme *légitime*, la *première*, qui est la mère *légitime* de tous les enfants

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

dans d'autres provinces, où la population des campagnes forme des agglomérations où marchands et artisans trouvent leur place, au Se-tchouan, le propriétaire et sa « clientèle » ont une tendance à s'écarter des villages, et préfèrent vivre dans des fermes, au milieu de leur exploitation ; de là cette grande quantité de maisons éparses qu'on trouve dans toute la province.



**Pont en bois, couvert (ouest du Se-tchouan).**

Ces constructions, parfois spacieuses, sont conformes à toutes les règles de l'architecture chinoise. De fortes pièces de bois forment la carcasse dont les interstices sont garnis de briques en bas et de pisé en haut, et qui est couverte en tuiles ou en chaume, selon les moyens du propriétaire ; les murs blancs sur lesquels se détachent les bois de la charpente, toujours peints en brun ou marron foncé, donnent à ces maisons l'aspect de chalets autour desquels croissent quelques touffes d'arbres, généralement des bambous. Le tout a un aspect pittoresque et gai à la fois.

Si l'extérieur de ces fermes respire un air de propreté et de confort, il est bon de ne pas en franchir le seuil si l'on ne veut pas être désillusionné.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Ici, comme dans toutes les provinces de l'Est et de l'Ouest, dans tous <sup>p.135</sup> les villages, importants ont lieu des marchés <sup>1</sup> tous les cinq ou six jours. Ces foires, où tous les habitants des environs se rendent pour faire leurs affaires, donnent lieu parfois à des transactions importantes ; si une vente de terrain doit être conclue, ou si un mariage doit être négocié, on attend de préférence ce jour-là. C'est aussi le rendez-vous pour les communications officielles, les règlements d'impôts, etc., et c'est le jour du marché que les *ti-pao* ou maires choisissent pour décider les questions intéressant les communes. Tous les produits du pays sont représentés dans les étalages, et beaucoup de corps d'État s'y donnent rendez-vous, tels que barbiers, forgerons, chaudronniers, saltimbanques, diseurs de bonne aventure, en un mot tous les artisans ambulants qui vont d'une foire à l'autre. Les rues sont si encombrées par gens et animaux, qu'il est bien difficile de se mouvoir au milieu de ce torrent, humain et autre.

Le 26 mars, les deux jonques passent devant la ville importante de Ho-tcheou, et, le 28, elles s'amarrèrent au pied des murs de Tchoung-king.

@

---

<sup>1</sup> Ces marchés s'appellent *tch'ang* au Se-tchouan, *kai* au Yun-nan et au Kouï-tcheou, et *hsü* au Kouang-si.



**Kiang-pe-ting en face de Tchoung-king,  
au confluent du Yang-tse et de la rivière de Pao-ning.**

## CHAPITRE II

### LA MÉTROPOLE COMMERCIALE DU SE-TCHOUAN

Séjour à Tchoung-king [28 mars — 16 juin 1896]

@

Notre installation à Tchoung-king. — Le Jen iu t'ien. — Qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — La vie matérielle. — La colonie européenne à Tchoung-king. — La colonie française. — Aspect général de Tchoung-king. — La population de Tchoung-king. — Preuves de sa densité. — Topographie de la ville. — Les rues. — Saleté et humidité. — Les boutiques. — Le transport de l'eau. — Les porteurs d'eau ; la main-d'œuvre en Chine. Animation des rues ; ce qu'on y voit. — Traits de mœurs. — Tchoung-king la nuit. — Dîners officiels. — Menus chinois. — Quelques plats imprévus. — Excursions autour de Tchoung-king. — La sortie de la ville. — Le *Kouei-houa-yuen*. — Le jardin de plaisance. — Une caricature chinoise. — Retour à Tchoung-king. — Départ de M. le consul Rocher. — Les voyages d'été.

p.136 Grâce à l'obligeance de la mission catholique de Tchoung-king <sup>1</sup>, nous avons trouvé, dès notre arrivée, un logement d'un confort,

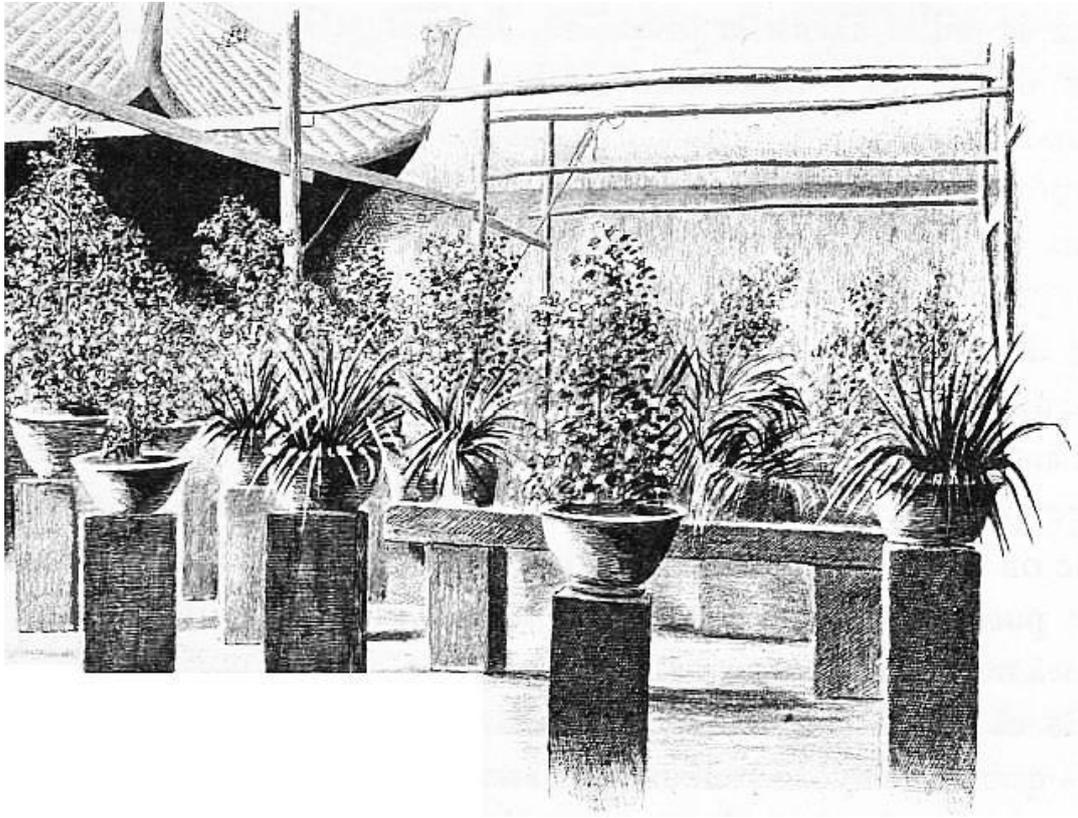
---

<sup>1</sup> Le jeune procureur de la Mission du Se-tchouan oriental (il y en a trois dans la province), le père Serre, s'était entremis dans la circonstance, et dans bien d'autres, avec la plus complète bonne grâce. Il est mort malheureusement, en pleine force de l'âge (36 ans) peu après notre départ de Tchoung-king, emporté par les fièvres. Nous devons aussi un souvenir particulièrement reconnaissant au père Bonnet, le provicaire, à M<sup>gr</sup> Chouvellon, et à tous ses missionnaires, les pères Blettery, Gourdou, Rogie, Thibault, etc.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

et surtout d'une propreté inattendus, chez un riche marchand de filés de p.137 coton, en plein quartier commerçant, ce qui était très commode au point de vue de nos enquêtes. Un inconvénient résultait pourtant du voisinage des autres maisons chinoises avec leurs relents, et de l'absence d'air causée par leur encombrement.



**Jardin et intérieur d'une maison chinoise à Tchoung-king.**

Le *Jen iu t'ien* — ainsi s'appelait notre maison — moitié entrepôt, moitié maison particulière, moitié hôtel, se composait de trois cours, étagées les unes au-dessus des autres, sur les flancs du rocher où s'accroche la ville. Dans la première, la plus petite de beaucoup, deux sortes de niches constituaient la boutique du propriétaire, dont les marchandises étaient entassées dans un grand entrepôt en briques ménagé sur un des côtés de la cour. Pour pénétrer dans cette cour, en venant de la rue, on passait sous un théâtre. C'est un luxe que les riches particuliers chinois se paient souvent que d'en avoir un chez eux, où ils donnent de temps à autre des représentations à leurs amis ou à la corporation de marchands dont ils font partie. Celui-ci était vraiment assez élégant avec ses boiseries découpées et peinturlurées.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Une première rangée d'escaliers mène à la deuxième cour, à laquelle on accède par une triple porte en bois, à deux battants chacune. Cette porte causa, pendant notre séjour, un désagrément bien inattendu à notre propriétaire et ami Yang, un des Chinois les plus intelligents et un des rares sincèrement bien disposés vis-à-vis des Européens que nous ayons rencontrés. Yang avait, comme tout Chinois qui se respecte, acheté un bouton mandarinal. Mais il paraît que celui qu'il s'était procuré ne lui donnait droit qu'à une double et non pas à une triple porte d'entrée à sa maison. Le sous-préfet, qui vint nous rendre visite, l'en fit avertir et lui fit comprendre en même temps qu'il était tout disposé à fermer les yeux si Yang ouvrait sa bourse. Ce dernier, auquel sa fortune donnait un caractère très indépendant, préféra fermer une de ses trois portes.

La deuxième cour contenait la maison à deux étages, où nous habitons <sup>1</sup>, avec balcon, grande vérandah, et, ô merveille ! des *vitres*, au lieu de papier aux fenêtres ; la troisième, une deuxième maison particulière.

p.138 Au point de vue de la vie matérielle nous retrouvâmes à Tchoung-king des ressources et même des douceurs dont nous étions sevrés depuis de longs mois : du pain, de la viande de bœuf, du lait, des pommes de terre, des légumes et des fruits d'Europe (insipides d'ailleurs), sans compter les conserves, provisions, etc., envoyées de France, et enfin *un cuisinier*, qui avait fait de la cuisine plus ou moins anglaise dans les ports du bas Yang-tse, mais qui ne nous en parut pas moins un Vatel de premier ordre, après toutes les chinoiseries de nos précédents « cordons bleus ». Aussi fîmes nous les sacrifices les plus extravagants pour nous assurer ses services <sup>2</sup>.

Ces facilités de vie imprévues s'expliquent par la présence à Tchoung-king d'une colonie européenne en somme assez nombreuse ; plus de 30 personnes y compris les enfants. Les missionnaires

---

<sup>1</sup> Nous payons 2 tls (8 fr. environ) par chambre et par mois. Il y avait une dizaine de chambres, plus deux salles de réception. Un Chinois aurait payé moitié moins.

<sup>2</sup> Il touchait 10 tls (40 fr.) par mois. Nos autres domestiques de 3 à 4 tls (12 à 16 fr.), plus la nourriture, c'est-à-dire presque autant en un mois qu'ils auraient reçu par an chez un de leurs compatriotes.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

protestants, anglais et américains, dominant, et de beaucoup, puisqu'ils sont plus de 20 dans la ville seule. Il n'y a pas moins de *six sectes* <sup>1</sup> p.139 représentées <sup>2</sup>. Les Anglais font en outre figure par leur consul, M.

---

<sup>1</sup> L'une d'elles, les *American Baptist*, ont un hôpital fort bien tenu par un aimable homme, le D<sup>r</sup> Macartney.

<sup>2</sup> **La propagande médicale anglaise et américaine en Chine.** — Depuis le retour de la Mission lyonnaise en France, des troubles qui ont eu lieu à Tchoung-king (en avril 1898) ont ramené l'attention sur la propagande médicale des Anglais, et surtout des Américains au Se-tchouan ; et l'occasion nous paraît bonne d'en dire un mot.

Le bruit avait d'abord couru du massacre d'un missionnaire américain à Tchoung-king. D'après des informations postérieures, il s'agirait du pillage d'une pharmacie et d'une mission médicale établie par les méthodistes américains dans la ville de Kiang-pé, située en face de celle de Tchoung-king sur la rive gauche du Pao-ning-ho, affluent du Yang-tse. Elle peut avoir de 20 à 25.000 habitants, contre les 350.000 de sa voisine. La population s'est toujours montrée hostile aux étrangers, et, pendant les huit mois de séjour intermittent de la Mission lyonnaise à Tchoung-king, il lui avait été recommandé de ne pas se risquer de l'autre côté de l'eau, tandis que nous pouvions circuler en parfaite sécurité, et presque sans entendre d'insultes — ce qui est très rare — dans la grande ville.

En même temps qu'on pillait la pharmacie et la maison des missionnaires, on assassinait un de leurs aides ou infirmiers indigènes. La punition projetée des coupables aurait provoqué une certaine effervescence à Kiang-pé, et la milice indigène, sorte de garde nationale (*t'ouan ioung*), se serait armée pour s'y opposer.

En dehors de l'aversion naturelle des Se-tchouanais, et des habitants de Kiang-pé en particulier, pour les « barbares d'Occident », il est possible que l'arrivée, à peu près concomitante de ces faits, du premier vapeur à Tchoung-king, à 2.300 kilomètres de la mer (succès dû aux efforts persévérants du pionnier du commerce anglais dans ces régions, M. Archibald Little), ait été pour quelque chose dans ces désordres.

Mais il est également possible que les missionnaires médicaux américains aient été un peu imprudents. Tout en rendant un hommage sincère à l'incontestable dévouement qu'ils apportent généralement à l'exercice de leurs fonctions souvent difficiles, il est également hors de doute malheureusement qu'ils se laissent quelquefois entraîner par un excès de hardiesse un peu... américaine.

C'est à une imprudence de ce genre, à une opération très délicate sur une femme, entreprise par un missionnaire médical américain à Tchen-tou, la capitale du Se-tchouan, qu'ont été dus, au moins comme occasion, les troubles et les pillages de missions qui ont désolé cette province en 1895. Les praticiens d'une certaine expérience ne font jamais d'opération grave (et les missionnaires médicaux américains sont surtout chirurgiens) sans le consentement écrit du patient, et de sa famille, mais tous ne sont pas aussi circonspects.

Cette propagande médicale est, on le sait, un des principaux moyens d'action des missionnaires anglais et américains en Chine. Au Se-tchouan, sur 26 missionnaires américains (hommes et femmes), il y a 9 médecins dont 3 femmes. Sur 35 missionnaires anglais (hommes et femmes), il y a 2 médecins. Encore ces chiffres sont ils probablement inférieurs à la réalité. On trouve ces médecins à Tchoung-king (4), à Kia-ting (2), et surtout à Tchen-tou (5). A Canton, les Américains ont un fort bel hôpital, avec 4 médecins (2 hommes et 2 femmes), plus 3 médecins missionnaires à Fat-chan, centre commercial énorme près de Canton, et 2 ou 3 autres missionnaires médecins dans la province. Et il en est de même ailleurs.

Cette question de la propagande médicale est un point sur lequel nos missionnaires catholiques de l'intérieur sont malheureusement d'une infériorité regrettable, à laquelle ils s'efforcent de remédier depuis quelque temps. Il nous sera permis aussi de dire, en toute franchise, après les éloges absolument sincères que leur dévouement nous a inspirés, que les Français qui s'intéressent à la Chine seraient heureux de les voir prendre un peu plus de temps pour quelques études scientifiques qui ne nuiraient pas, pensons-nous, à leur apostolat, bien au contraire, mais pour lesquelles ils ne sont vraiment pas assez préparés. L'évolution intellectuelle qui va s'opérer en Chine rendra des efforts dans ce sens de plus en plus nécessaires.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Tratman, esprit fin et qui parle admirablement le chinois, quatre membres du p.140 personnel de la Douane sur sept <sup>1</sup>, un commerçant : M. Archibald Little, sa femme et un employé <sup>2</sup>, M. Everall. Il y a deux Allemands à la Douane, et un commerçant allemand, M. Totloch, cherche depuis trois ans, avec une énergie des plus remarquables, à s'implanter à Tchoung-king.

Quant à nous autres Français, nous faisons nombre cette année. M. le consul Haas, dont le dévouement ne connaît aucun obstacle et ne recule devant aucune fatigue, et M<sup>me</sup> Haas, chez laquelle nous devons toujours trouver cet accueil plein d'ingénieuse bonne grâce et cette vaillance pleine d'esprit dont la Française a le secret, étaient arrivés quelques jours après nous <sup>3</sup>. En temps ordinaire, nous sommes représentés, et bien représentés par nos missionnaires au nombre de sept, à Tchoung-king ou dans les environs immédiats.

Dans l'intérieur de la Chine, surtout ici à 2300 kilomètres de la côte (distance par le Yang-tse), toutes les distinctions de nationalités et de cultes s'effacent devant la qualité d'*Européen* ou plutôt de *blanc*. Nous rendons visite à tout le monde, et nous instituons un jour de réception de la Mission, le samedi, avec un *thé* (naturellement), qui fut des plus courus jusqu'à la fin de notre séjour.

C'est du Lao-Tching-toung, série de pagodes couronnant une des hauteurs qui dominant la ville de l'autre côté du Yang-tse, à une altitude de 300 mètres environ au-dessus du grand Fleuve, que l'on

---

<sup>1</sup> Nous n'eûmes, à Tchoung-king comme partout ailleurs, qu'à nous louer de la façon la plus entière de l'obligeance et de l'amabilité des officiers et du personnel des Douanes Impériales chinoises, soit du service intérieur, soit du service extérieur. Le commissaire au moment de notre arrivée était M. Woodruff, un Américain, dont le départ prématuré causa les plus vifs regrets à toute la colonie européenne. Il fut remplacé par un Norvégien, M. Schjøth, dont nous avons conservé un très bon souvenir, ainsi que de MM. Carruthers, Mayers, Stebbins, Deichen, Dierking, etc.

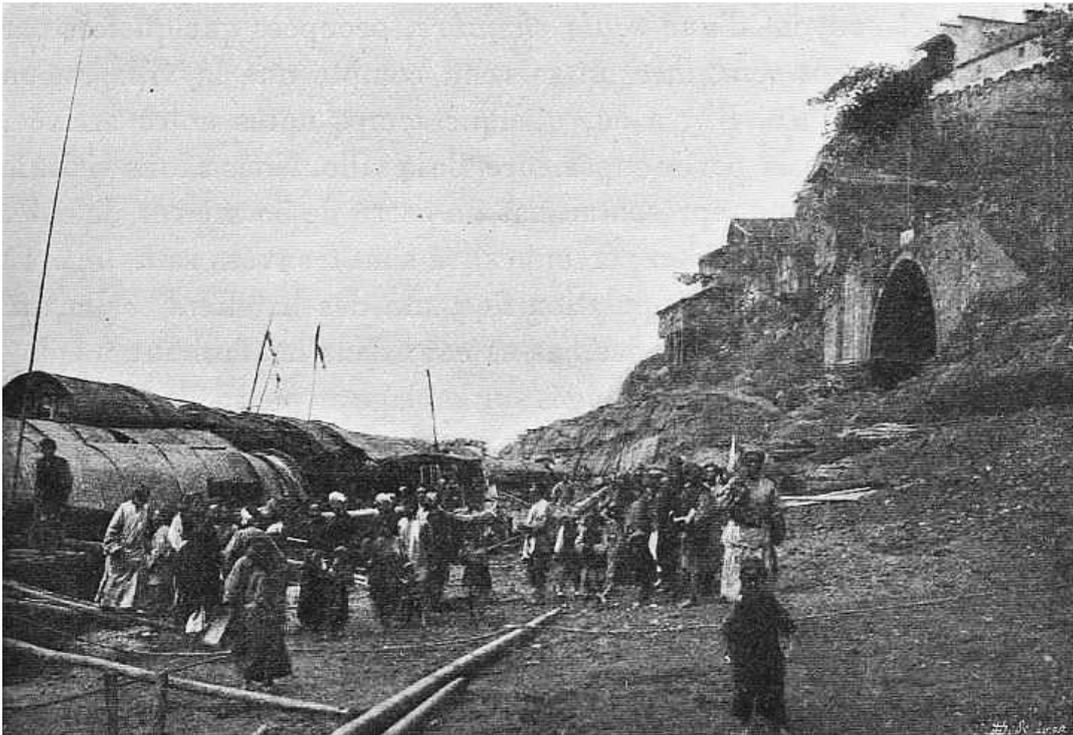
<sup>2</sup> M. Archibald Little, le pionnier du commerce anglais au Se-tchouan, dont il s'occupe depuis quinze ans, a réussi cette année même (1898) à faire monter un petit vapeur, le *Leechuen*, jusqu'à Tchoung-king. Cela ne veut pas dire que le problème si intéressant de la navigation du haut Yang-tse soit résolu, mais il est impossible de ne pas admirer la persévérance de ce vétéran de la pénétration européenne dans l'intérieur de la Chine, esprit cultivé non moins que voyageur infatigable.

<sup>3</sup> Ils étaient accompagnés de MM. Baux et Lœderich que nous eûmes le plaisir, trop court, d'avoir quelque temps comme hôtes au *Jen iu t'ien*, et d'un autre Français, M. Coffiney, qui depuis s'est installé à Tchoung-king.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

peut le mieux juger de l'aspect général de Tchoung-king <sup>1</sup>. On est étonné de l'étendue des surfaces libres, surtout autour des pagodes, p.141 et en particulier du Ouen-Miao (pagode de la Littérature), etc., etc. En se promenant dans la ville, derrière le Ouen-Miao, par exemple, on voit deux ou trois petits champs cultivés par les maraîchers et, de même, on en trouve autour de la pagode appelée Ou-Fou-Koung, dans le coin nord-ouest des remparts. Mais sur la surface la plus considérable, et de beaucoup, les maisons pullulent.



**Bords du Yang-tse à Tchoung-king.**

On s'est livré aux évaluations les plus fantaisistes sur la population de Tchoung-king. Le *pa-hien* (titre local du sous-préfet, qui joue en même temps le rôle d'une sorte de maire) nous a dit lui-même qu'il comptait deux à trois ouans de familles (un ouan = 10.000) dans l'enceinte des murs. À cinq personnes par famille, ce qui est la moyenne, et en prenant le chiffre de trois ouans, cela ferait 150.000 âmes. J'estime qu'il faut au moins le doubler. En tout cas, en l'évaluant

---

<sup>1</sup> Voir à la fin du livre I<sup>er</sup> une photographie de la route à travers bois qui mène à cette pagode.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

à 300 à 350.000 âmes, je ne pense pas que l'on se trompe beaucoup <sup>1</sup>. Sans doute, comme je viens de le dire, et comme dans toutes les <sup>p.142</sup> villes chinoises, il y a beaucoup plus d'espaces vides (dépendances de *yamen*, de pagodes, etc.) qu'on ne le croirait au premier abord ; mais il faut tenir compte de l'accumulation extraordinaire de la population sur d'autres points. Quand on a parcouru, à pied, comme nous avons eu l'occasion de le faire sans souci du décorum qui obligeait à circuler en chaise, les petites rues étroites de quartiers très différents, qu'on a vu les cours de ces ruelles dont les maisons se composent de *deux* et souvent d'*une seule chambre*, occupées quelquefois par *cinq, six ou sept personnes*, on se rend compte que la ville est en réalité très peuplée. Il y a eu, quelque temps après notre arrivée, un incendie dans la partie supérieure de la ville. Nous avons visité le lieu du sinistre ; il ne représentait pas un carré de 50 mètres de côté. Or plus de 70 familles (350 personnes) se sont trouvées sans toit. Et si l'on ajoutait toute la population flottante des bateliers, celle qui s'entasse pendant la saison des basses eaux dans les faubourgs éphémères, à cases de bambous, allongés sur la plage au pied de la ville ; celle de Kiang-pé-ting, de l'autre côté du Siao-ho (rivière de Pao-ning), et celle de Ouang-kia-to sur la rive sud du Yang-tse, un peu en aval de Tchoung-king, où les Japonais ont leur concession ; celle enfin du village, dont j'ai oublié le nom, qui se trouve juste en face de Tchoung-king, on doit atteindre 400 à 450.000 âmes. Il y a loin de là au million et plus dont un ministre des affaires étrangères l'a gratifiée à la tribune ; mais c'est encore un joli chiffre.

Tchoung-king est bâti à l'extrémité d'un promontoire rocheux, qu'une comparaison locale assez ingénieuse — quoique modeste de la part des habitants — assimile au col et au bec d'une oie. Le cap au bout duquel se trouve placée la ville va en s'étranglant dans la direction du nord ouest. Le fleuve du Yang-tsé et la rivière de Pao-ning

---

<sup>1</sup> D'après les renseignements recueillis par notre lettré, il y aurait 60.000 et quelques familles inscrites sur les registres du sous-préfet pour la ville et les faubourgs, ce qui donnerait bien 300.000 âmes. Il faut ajouter les familles non inscrites (*leou fou*) qui seraient nombreuses, et la *population flottante*. Sur la *population des villes chinoises*, voir plus loin, chapitre VI.

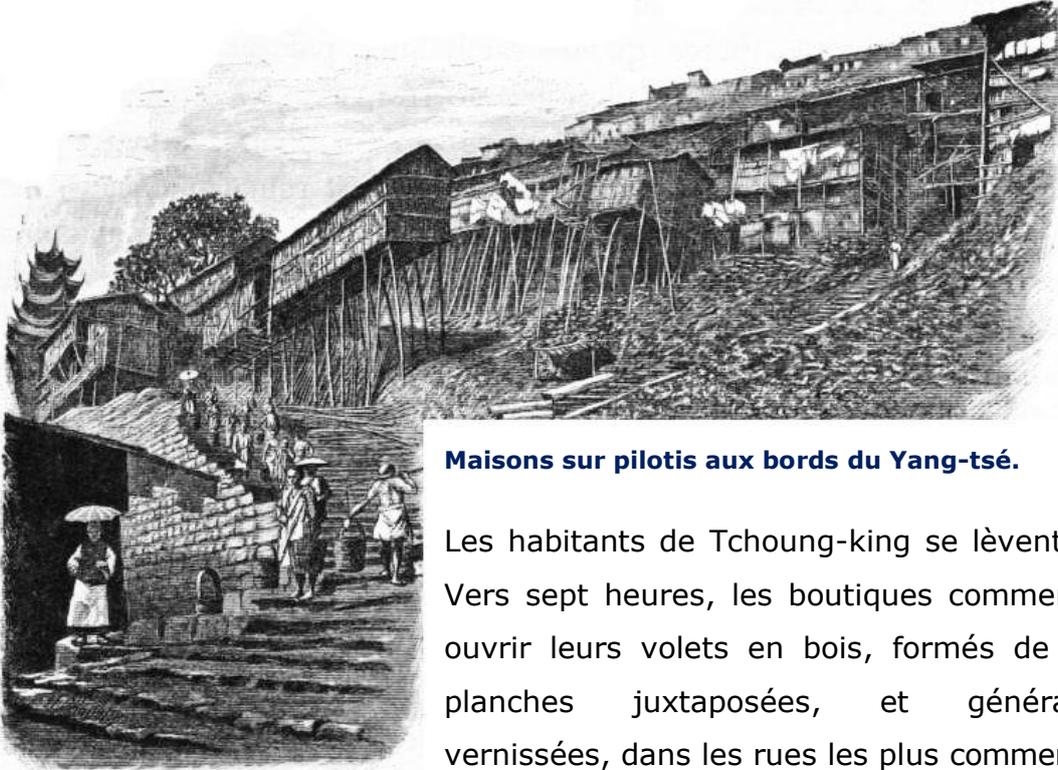
## Mission lyonnaise

Récits de voyages

(localement : *Siao-ho*, « petite rivière », par opposition au Yang-tse), paraissent à un moment sur le point de se rejoindre, en amont de la ville, en un endroit appelé Fou-tou-kouan.

Les rues montent en escaliers sur les pentes de ce rocher, qui sont souvent excessivement raides, si bien qu'on a toutes les peines du monde, quand on y circule en chaise, à ne pas être projeté, à la p.143 descente, sur le dos des porteurs. Ces rues sont ni plus ni moins sales, ni plus ni moins étroites que celles de la généralité des villes chinoises, si nous en jugeons du moins d'après celles que nous avons vues, sauf Gan-chouen, au Kouï-tchéou, qui possède un fort beau *kai* (grande rue), large de 13 à 15 mètres, et Tchen-tou. Ce n'est pas encore la Cannebière, évidemment. Tchoung-king me paraît donc avoir été un peu calomniée. La rue où était logée la Mission lyonnaise, le Chan-si kai (ainsi nommée parce qu'elle est habitée par les banquiers du Chan-si, — entre les mains desquels se trouve tout le commerce de banque de ce gros centre), — est propre, et deux chaises à quatre porteurs peuvent y passer de front, — ce qui est remarquable. — De même pour les odeurs : nous ne nous sommes pas aperçus, du moins au début, qu'elles fussent particulièrement malignes. — Et pourtant les voyageurs et les vieux résidents ne tarissaient pas sur le rang qu'il fallait attribuer à Tchoung-king sous ce rapport. Il est vrai que nous fûmes édifiés au temps des chaleurs, et qu'à visiter certains coins de la ville, où la saleté s'étalait avec impudeur, sous l'œil bienveillant et réjoui de gros cochons noirs, — où les égouts bâillaient au soleil, on sentait qu'il y avait là des trésors pleins de promesses. Ce que nous avons trouvé de plus désagréable, c'est l'humidité du climat. Le degré de saturation de l'air est incroyable : il atteint jusqu'à 97 à 98 degrés en juin. Cela rend les chaleurs beaucoup plus pénibles, et vaut à la ville un ciel continuellement gris. L'hiver elle est toujours entourée de brouillards. — Bref, les conditions climatériques rappellent beaucoup Londres ou Lyon... en les supposant transportées à quelques degrés des tropiques. Les deux grandes rivières qui baignent la ville sur trois côtés sont là pour expliquer ce phénomène. L'été, la chaleur dépasse 40 degrés.

## Mission lyonnaise



### Maisons sur pilotis aux bords du Yang-tsé.

Les habitants de Tchoung-king se lèvent matin. Vers sept heures, les boutiques commencent à ouvrir leurs volets en bois, formés de minces planches juxtaposées, et généralement vernissées, dans les rues les plus commerçantes, avec ce beau vernis noir (*ts'i*), d'un usage très commun au Se-tchouan. Les enseignes, au lieu d'être horizontales, sont perpendiculaires comme partout en Chine où l'écriture se lit de bas en haut et non de gauche à droite. Elles sont généralement ornées de caractères d'or, peints ou plaqués, en relief, sur le bois, sur de grandes tablettes pendantes, vernissées en noir. Cela donne un instant à la rue <sup>p.144</sup> un aspect élégant et même distingué ; mais il suffit de regarder à ses pieds la saleté des pierres de la chaussée pour être aussitôt désillusionné. Les rues sont rendues encore plus dégoûtantes par le transport, à domicile, de l'eau du grand fleuve.

Ce transport se fait, suivant l'universel usage, au moyen de deux seaux pendus à chaque bout d'un bambou, porté par un coolie toujours nu jusqu'à la ceinture. L'eau se répand par suite des cahots que font subir à l'appareil les inégalités du terrain et des bousculades inévitables dans les rues étroites. Elle forme, en beaucoup d'endroits, une boue noirâtre.

Vous croyez, peut-être, que c'est pour se tenir au frais que les porteurs d'eau s'en vont, le torse découvert, exposant au soleil leur lamentable dos et leurs épaules, où le poids de la charge a, généralement, formé un bourrelet. — Erreur ! — Ce sont d'habitude

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

de pauvres diables ayant perdu au jeu, ou pour toute autre cause, les quelques ligatures [la ligature est de 1.000 sapèques, et il fallait, au moment de notre séjour, 1.250 à 1.300 sapèques pour faire un taël de 4 francs, ce qui fait que l'on peut compter 15 sapèques au sou (0,05 fr)] qui formaient toute leur fortune, — et encore, j'exagère probablement. — Ils vont déposer leur chemise, en guise de gage, à quelque « auberge à seaux d'eau » (*choui t'ong chang-fang*). L'aubergiste leur prête les seaux ; le porteur doit manger chez lui, et lui donner 2 sapèques par jour pour la location. Le reste lui appartient. Le prix pour deux seaux d'une <sup>p.145</sup> contenance de 60 à 70 livres chinoises (la livre vaut 600 grammes environ) varie entre 4 et 6 sapèques, suivant l'éloignement de la rivière. Quand le nombre des porteurs diminue, aux époques de travail plus actif dans les champs (récolte du riz et de l'opium, etc.), on peut atteindre jusqu'à 10 sapèques. On voit que ces malheureux ont à attendre avant de faire fortune, et le métier est très pénible. On peut dire qu'en moyenne, un ouvrier chinois gagne de 100 à 150 sapèques par jour (30 à 35 centimes), plus la nourriture dans la plupart des métiers. C'est une moyenne établie pour trois provinces visitées.

Les rues ne manquent pas d'animation, accrue peut-être en apparence par leur étroitesse. Nos promenades à pied dans la ville, sans souci de la face à conserver, nous ont mieux mis à même d'en juger que si nous n'avions circulé qu'enfermés dans nos chaises.



Le matin, ce sont les bouchers, ou plutôt les charcutiers (car le Chinois, nous l'avons dit, ne mange pas d'autre grosse viande que le porc), qui vont, de porte en porte, avec une sorte d'étal ambulante, — l'éternel bambou auquel sont accrochés les morceaux de chair pantelante ; — les marchands de légumes avec les deux paniers suspendus au bout d'un bâton. Puis, au fur et à

**Un pagodon ancestral.**

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

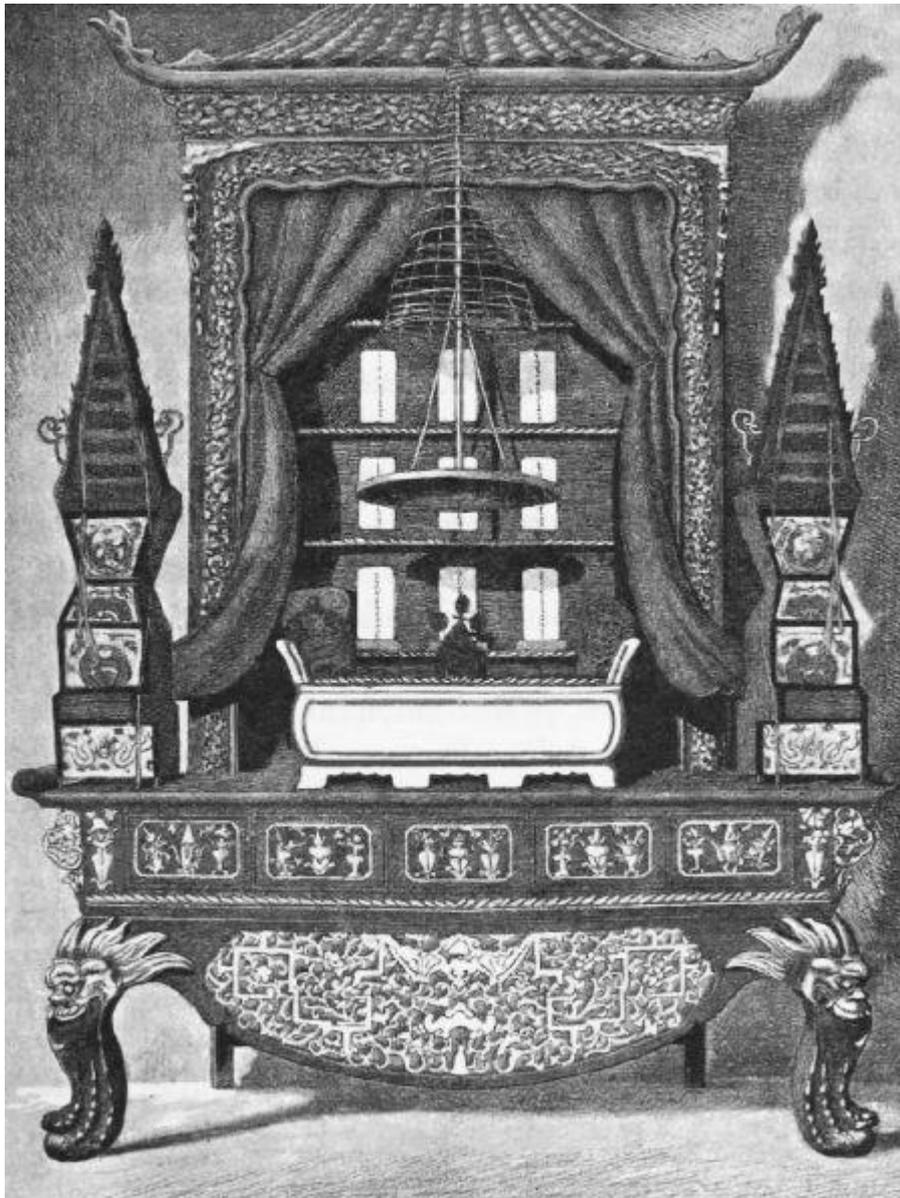
mesure que la journée avance, le *kai* se remplit de monde : employés allant à leurs affaires, l'éventail enfoncé dans la robe, derrière la tête ; porteurs d'eau se faulant avec le balancement particulier du coolie chargé ; colporteurs ayant sur l'épaule une pile de toiles indigènes ; flâneurs, femmes du peuple avec leur marmot pendu dans le dos, ou tenant par la main une fillette à mine souffreteuse, marchant d'un pas relativement alerte ; matrones d'un niveau social un peu plus élevé, s'avançant péniblement sur leurs moignons, comme sur des échasses, le large pantalon flottant balancé par la marche, et balançant elles-mêmes les bras pour se maintenir en équilibre ; de temps à autre, un aveugle conduit par un enfant et jouant de quelque abominable crin-crin ; des pouilleux à peu près nus <sup>p.146</sup> ou n'ayant pour tout vêtement qu'une vieille natte à moitié usée et sale, et qui vont mendier un peu de riz, de devanture en devanture ; des satellites de mandarins, reconnaissables à leur chapeau orné d'un gland de soie, à leur crasse et à leur morgue ; de petites chaises, à deux porteurs, minables, dont les différentes parties ne tiennent que par miracle, et dont les locataires ordinaires paraissent avoir tant de honte qu'ils circulent toujours rideaux baissés. Puis une bousculade : c'est le porte-parasol du sous-préfet, suivi de quelques soldats relativement bien mis, de quelques *tchais*, puis de la chaise du « grand vieux monsieur » (*ta lao yé*), qui passe d'un pas rapide. Tout le monde se range, se laisse bousculer sans une protestation, se marche mutuellement sur les pieds ; puis, l'ouragan évanoui, le flot se reforme.

Et tout cela circule au milieu de rues, dont la plus large a de 5 à 6 mètres, encombrées de paniers, d'enfants, de cages à poules, d'étalages de marchands de cannes à sucre que les Tchoungkinois, petits et grands, sucent volontiers, d'un air bête ; — dans la boue, sous la pluie, ou sous les rayons révélateurs d'un soleil torride, à peine tamisés par de grandes voiles bleues ou des nattes tendues d'un côté de la rue à l'autre. Quel peuple affairé ! Il faut voir pourtant de quel air nonchalant ce client vient s'asseoir chez le marchand de cotonnades ; ces salutations, à n'en plus finir, que fait tout bon Chinois quand il en

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

rencontre un autre ; cette pipe, cette tasse de thé offertes, ces plaisanteries qui s'échangent et qui, évidemment, ne doivent pas avoir trait à l'achat. Ce peuple est trop poli et trop bavard pour être pressé et affairé. Et, pourtant, son activité, son travail sont incontestables. Serait-ce donc une de ces contradictions de caractère qui ont tant étonné certains observateurs, si bien qu'ils en ont voulu faire une des caractéristiques du peuple chinois ?



**L'autel des ancêtres.**

Et cette activité, ce mouvement des rues se prolongent jusqu'à la nuit. Tout le monde, alors, ferme boutique (et tous les Chinois sont plus

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

ou moins marchands). Les passants se font rares ; mais la lumière des chandelles ou des lampes à huile de colza (les autorités ont interdit l'usage du pétrole à cause des incendies), filtrant à travers les planches mal jointes, et des éclats soudains de voix, jusque très tard dans la soirée, montrent que les bourgeois de Tchoung-king ne sont pas encore couchés. Le Chinois dort fort peu, autant du moins que nous avons pu nous en rendre compte. Puis ces bruits mêmes s'éteignent ; <sup>p.147</sup> les lumières aussi, et l'on n'entend plus, à travers la ville, que le « traînement » de pieds rapide (si contradictoires que paraissent les termes, ce sont les seuls qui définissent leur marche) des porteurs d'une chaise attardée, ou le bruit sec des deux bambous d'un veilleur de nuit, frappés l'un contre l'autre. On ne voit plus que les lueurs rares et falotes des lanternes en papier des noctambules.

<sup>p.148</sup> Quelques *dîners officiels chinois* auxquels nous fûmes conviés vinrent mettre leur diversion dans la monotonie de notre existence. Déjà nous avons été à même de les apprécier au Yun-nan, notamment chez le riche banquier Ouang <sup>1</sup>. C'est là que nous avons fait connaissance avec ces inénarrables mais désastreuses alternances consistant à faire passer des fruits confits immédiatement après un rôti de porc, ruisselant de graisse tremblotante, ou, comble de l'horreur, à vous obliger à ingurgiter un grand verre de « curaçao » doux, en même temps que ledit rôti. Cela paraît invraisemblable, mais tel est pourtant le supplice auquel nous avons été soumis ! Et notre hôte, convaincu qu'il accomplissait tous les rites de la politesse européenne, récidivait avec la plus désolante bonne grâce. Nous en avons été littéralement malades, tous ou à peu près. Ces ruissellements, ces débordements de graisse sont le plus grand supplice de nos estomacs. Les Chinois ne comprennent rien à nos écœurements. Ils trouvent tout naturel de manger dix plats de porc dans un repas : c'est le chiffre que nous avons atteint chez Ouang. Un missionnaire nous a conté là-dessus une bonne histoire. C'est une conversation échangée entre deux porteurs de chaise, et qu'il a entendue de ses propres oreilles : « Sais-tu, dit l'un,

---

<sup>1</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre IV.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

qu'il est bien heureux, l'empereur ! — Pour sûr, qu'il est heureux ! riposte l'autre. — Oui, mais plus heureux encore que tu ne penses ! Sais-tu qu'on lui apporte, tous les jours, mille livres de graisse pour sa cuisine ! » Et il fallait entendre l'accent d'admiration et d'envie avec lequel ce coolie se pâmait devant la béatitude impériale et le *summum* du bonheur gastronomique de sa race.

Les dîners officiels de Tchoung-king nous soumettaient à de moins dures épreuves. Le maître-coq, le chef devrais-je dire, de cet excellent *Pa-hien*, avait évidemment été à l'école des « Barbares ». Il nous a servi des filets de poulet et des foies de canard exquis, des crevettes, du jambon du Yun-nan, qui rivaliserait avec le jambon d'York. Il nous a même donné du bœuf assez bien préparé, et c'était une délicate attention de notre hôte, car le bœuf ne figure jamais dans un dîner chinois. Était-ce bien du bœuf ? — À la réflexion j'en doute ; mais cela s'en rapprochait comme goût. — Confiant dans le savoir de ce <sup>p.149</sup> Vatel exceptionnel, nous nous sommes décidés, pour la première fois, à goûter de ces extraordinaires mets marins qu'affectionnent les Chinois. Je ne parle pas des « ailerons de requin » qui, vraiment, ne sont pas mauvais, ni des célèbres « nids d'hirondelles », que je trouve, pour ma part, horriblement fades ; mais notre courage est allé jusqu'à avaler des espèces d'« algues marines », nageant dans un bouillon heureusement assez relevé, et d'autres horreurs qui, grâce à l'art du cuisinier, se mangent. Il a reculé devant les « tripes de poisson » et les « tendons de cerf ».

J'ajoute que nous n'avons pas eu en revanche (dans le repas auquel je fais allusion, et qui était offert par le sous-préfet à l'occasion du départ du commissaire des Douanes) toute la gamme d'un festin chinois, et quelques-unes des notes les plus extraordinaires manquaient ; — ni « pousses de bambou aux crevettes », — ni « jambons aux graines de nénuphar », — dont les délices nous avaient été révélées à Yun-nan fou. Les gâteaux secs et feuilletés, les fruits confits chinois ne sont pas à mépriser ; quelques-uns même pourraient rendre jaloux un pâtissier parisien.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Et tout cela était mangé *sur une nappe, avec des fourchettes européennes*, notre hôte ayant voulu nous épargner le maniement, assez grotesque, entre des mains inexpérimentées, des bâtonnets, tant de fois décrit, jamais appris <sup>1</sup>.

De temps à autre aussi, nous allions faire quelques excursions autour de Tchoung-king. On partait généralement le dimanche, après la messe, à laquelle tous tenaient à assister au moins comme démonstration patriotique dans ce pays perdu, où la religion représente la France. Les buts de promenade étaient assez variés.

Un dimanche notamment, partis à pied par la porte de Tchen-tou, nous suivons pendant quelque temps la route qui mène à la capitale de la province. Elle s'élève derrière la ville, au milieu des tombes, aussi pressées que les maisons de Tchoung-king, et cette cohue de la <sup>p.150</sup> mort après celle de la vie, a quelque chose de très triste. Cette population est si dense et l'espace nécessaire pour les cultures, dont vivent les vivants, si étendu, qu'on empile les morts sans respect, malgré la piété dont on entoure l'âme des ancêtres. Nous prenons bientôt à droite, après avoir dépassé une grande pagode ceinte de beaux arbres qui occupe le point culminant de la colline sur laquelle la ville est bâtie.

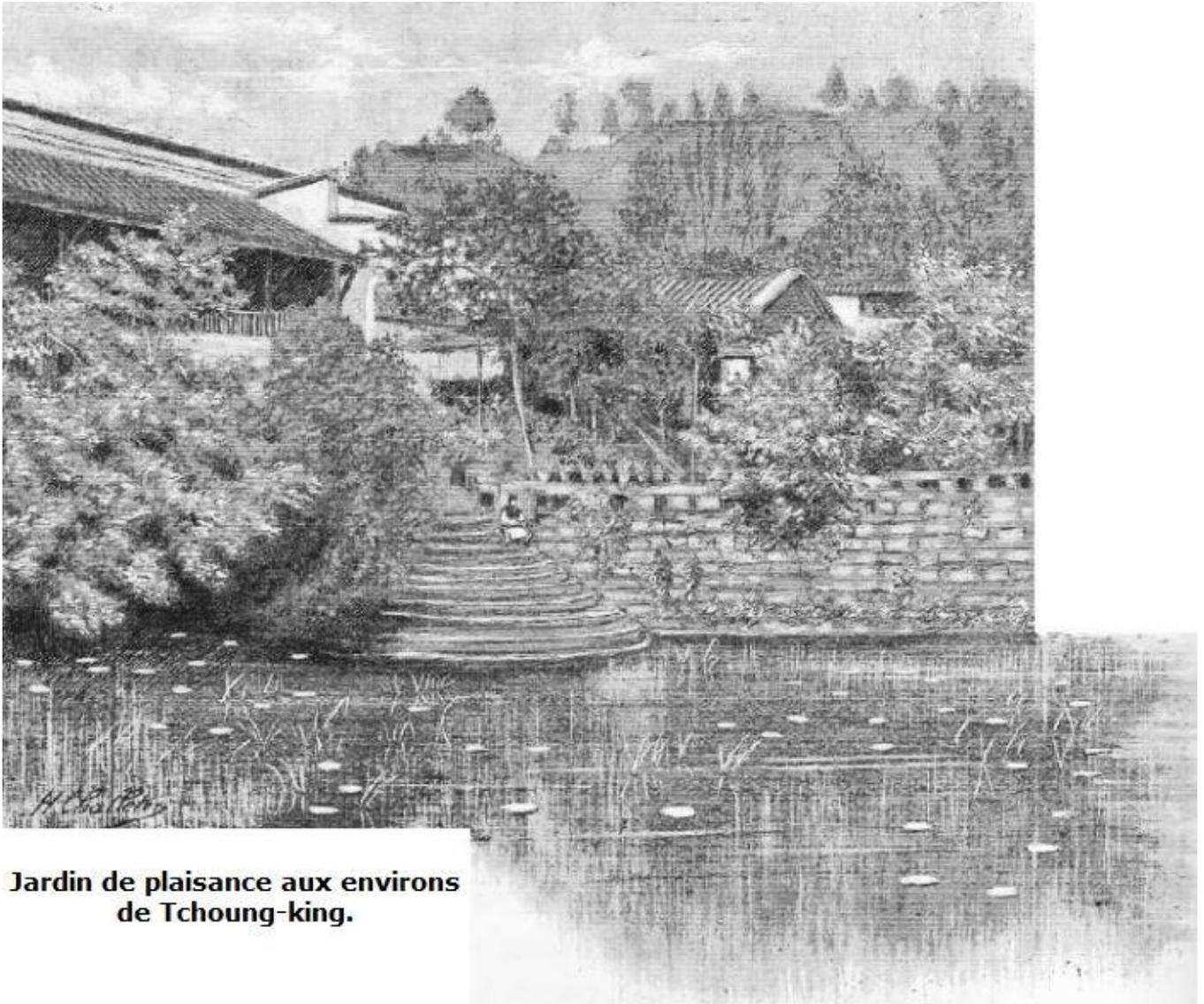
Au bout d'une petite heure, nous sommes arrivés au *Kouei houa yuen*, espèce de jardin de plaisance, fréquenté par les riches marchands et les mandarins, et entretenu aux frais de la ville. Tout le long de la route, des champs de pavots. Malheureusement, ils ont presque tous perdu leurs fleurs. Le dimanche précédent le spectacle était féérique. On se l'imagine aisément par ce qui reste. Ces immenses <sup>p.151</sup> parterres de fleurs blanches, ou rosées, ou rouges, donnent à la campagne l'aspect d'un grand jardin. Maintenant, la capsule se montre à nu, et ce gros bouton vert, où l'on a commencé à pratiquer les

---

<sup>1</sup> Puisque l'occasion s'en présente, on me permettra de dissiper une idée fausse extrêmement répandue, et qui consiste à croire que le Chinois mange son riz avec des bâtonnets ; et l'on s'extasie devant son habileté à ramasser les grains de riz avec ces instruments incommodes ! Il faut en rabattre. Le Chinois fourre son riz par paquets dans sa bouche en rapprochant de ses lèvres le bol qui le contient et en s'aidant de la langue et des bâtonnets, le tout avec un bruit d'aspiration particulièrement harmonieux et de bonne façon.

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages

premières incisions pour recueillir le suc qui, séché, donne l'opium, est bien laid. Les rizières, avec leur boue sale, n'ont rien de réjouissant non plus ; mais l'œil, du moins, se repose avec complaisance sur les jeunes semis de riz, dont le vert tendre et sain se montre par endroits.



**Jardin de plaisance aux environs  
de Tchoung-king.**

Le *Kouei houa yuen* est situé au centre d'un cirque de rizières et adossé à un bois de bambous, dont les grands troncs légers escaladent lestement une forte pente. Les bâtiments se composent de deux corps de logis juxtaposés. L'entrée ne se présente pas franchement mais de biais, comme d'ordinaire.

Le second corps de logis comprend trois cours. On pénètre ensuite dans un jardin à pavillons et kiosques, avec un bassin d'eau stagnante, des arbres et des fleurs, surtout des camélias et des azalées ; mais

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

celles-ci et les arbustes sont souvent contournés en formes bizarres, obligés de représenter des animaux grotesques, des lions (?) ou des paons, ou une poule ; car les Chinois aiment le bizarre et l'artificiel et ils torturent leurs plantes comme leurs femmes. D'autres sont taillés en p.152 éventails, ou leurs branches sont pliées à représenter des caractères. Rien que leurs jardins suffiraient à prouver quel degré de civilisation ils ont atteint ; — car ce sont certainement des goûts de décadence !

Un des pavillons s'élève au centre des bâtiments qu'il domine. Nous y sommes montés après le déjeuner. On y jouit d'une vue médiocre ; mais on y trouve un tableau spirituel peint à l'encre de Chine. C'est le plus remarquable que nous ayons vu. Il est vrai que nous avons surtout parcouru deux provinces ultra-chinoises pour ainsi dire, le Yun-nan et le Kouï-tcheou. Voici le tableau : un lettré quelconque est en train de lire un livre, évidemment facétieux ; un de ses amis a un clignement d'yeux très malin ; et une femme, accroupie à ses pieds, et qu'on ne voit que de trois quarts, « se tord » littéralement, si j'ose m'exprimer ainsi. Cette dernière attitude n'est indiquée pour la figure qu'en trois coups de pinceau, mais combien expressifs ; ils sont les plus drôles du monde !

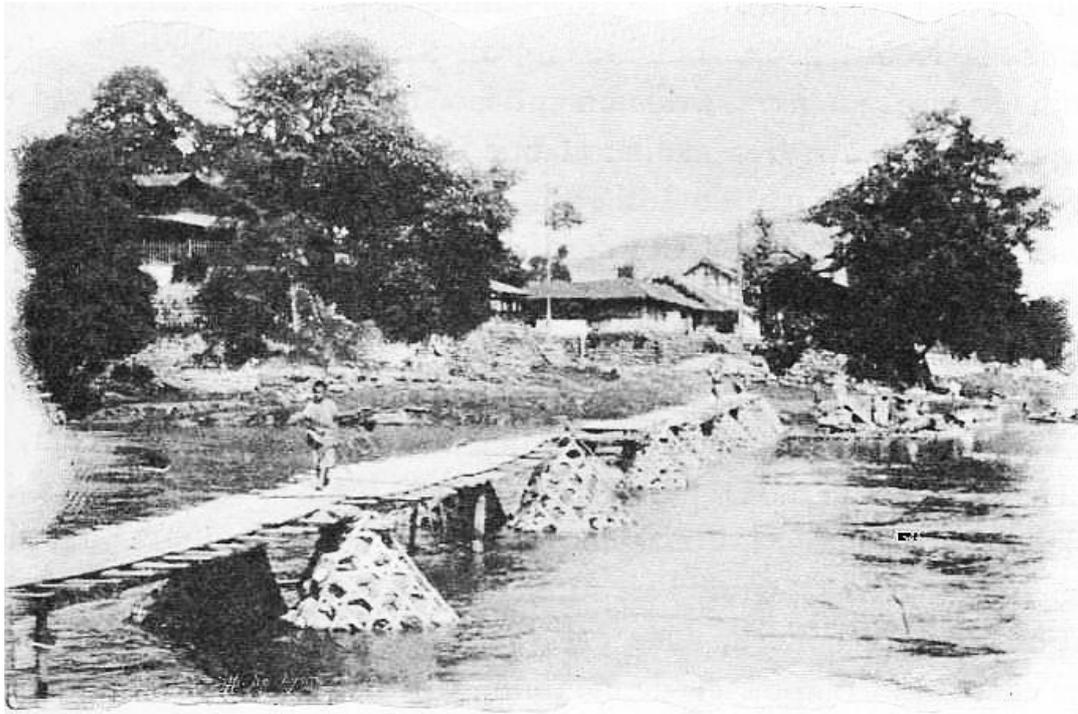
Pendant que nous regardions cette singulière caricature, le chant très aigu d'un paysan chinois, qui retournait sa rizière avec sa charrue attelée d'un buffle, nous parvenait à travers les fenêtres ouvertes. Le soleil faisait flamber les toits de porcelaine ; et les senteurs du jardin fleuri montaient à travers l'air surchauffé. Il y avait dans toute cette nature, dans ce tableau, dans cette chanson se-tchouannaise, quelque chose d'exhilarant et de communicatif. Nous sommes tous partis d'un grand éclat de rire...

Nous sommes rentrés à Tchoung-king en suivant les bords de la rivière qui porte, sur les cartes, le nom de Kia-ling-kiang ou de rivière de Pao-ning et qui est connue ici sous le nom de « Siao-ho » ou « Petite rivière », par opposition au « Ta-ho » ou « Grande rivière », le Yang-tsé, dans lequel elle se jette ; — ses bords n'ont rien de remarquable. Avant de rejoindre la plage sablonneuse qui sert de chemin de halage, nous avons eu un assez joli panorama s'étendant de

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

l'autre côté du Yang tsé sur des collines boisées, et, sur l'autre rive du Siao-ho, embrassant une petite mer de collines cultivées jusqu'à leur sommet, comme elles le sont dans toute cette région du Se-tchouan. Nous distinguons bientôt Tchoung-king et ses murailles crénelées. Elle a vraiment grand air sur cette espèce de promontoire rocheux qui s'avance hardiment entre les deux rivières, comme un formidable index portant une bague énorme.



**Pont sur pilotis (galets et nasses), à Ya-tcheou fou.**

p.153 Ainsi passe le temps, au milieu de nos enquêtes commerciales. Au commencement du mois de mai, M. le consul Rocher, qui avait été souffrant à plusieurs reprises depuis notre arrivée en Chine, se sentit sérieusement atteint par un retour offensif d'une vieille maladie de foie. Sur le conseil de M. le D<sup>r</sup> Deblenne, il nous quitta pour rentrer en France. MM. Rabaud et Vial l'accompagnent pour commencer l'étude des grands ports. Nous n'avons pu profiter que pendant cinq mois de son expérience et de sa connaissance approfondie de la langue chinoise.

L'emploi de notre temps pendant la saison d'été devint une de nos grosses préoccupations. Il était impossible de rester indéfiniment à Tchoung-king, où notre enquête allait se terminer et où les chaleurs

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

pendant les mois de juillet et d'août dépassent souvent 40 degrés, chaleurs humides et d'autant plus pénibles à supporter. Dès le 16 juin, après l'échange d'un premier télégramme avec la Chambre de commerce de Lyon, et sans attendre une approbation définitive, mais après nous être concertés avec M. le consul Haas, chez lequel la Mission rencontra toujours le concours le plus bienveillant et le plus dévoué, j'autorisais le groupe du Tibet, composé de MM. Duclos, Sculfort et Grosjean (ce dernier chef de groupe), à partir. C'était le commencement de l'exécution d'un plan réfléchi, qui allait nous permettre de visiter toute la province.

@



**Une porte de pagode.**

## CHAPITRE III

### SUR LES FRONTIÈRES DU TIBET De Tchoung-king à Ta-tchien-lou et retour à Tchen-tou [16 juin — 15 septembre 1896]

@

De Tchoung-king au mont O-mi. — Les religions en Chine. — Départ d'O-mi hien. — Pèlerins. — Les abords du mont O-mi. — Les dévotions des pèlerins. Les pagodes. — Les bonzes et le temple des Dix Mille Années. — Deuxième journée d'ascension. — L'étape. — Une hôtellerie pour pèlerins. — L'ascension du sommet. — La pagode terminale. — Quelques superstitions. — Les lettres de change sur l'autre monde. — Nombre des pèlerins. — La « folie des pagodes ». — L'ancienne pagode de cuivre. — Les porteurs de thé tibétains. — La vallée du Ta-tou-ho. — Le pont de Lou-ting-kiao. — Les ponts en Chine. — Les approches de Ta-tchien-lou. — Séjour à Ta-tchien-lou. — Le voyage de retour. p.154

L'itinéraire du groupe du Tibet les conduisait (cf. carte du Se-tchouan) à peu près droit à l'ouest vers Kia-ting, où leur caravane devait être réorganisée. Notre ingénieur, M. Duclos, pouvait revoir ainsi la si curieuse région des puits à sel de Tse-liou-tsin, où il n'avait pu passer que vingt-quatre heures, lors d'une pointe rapide qu'il y avait poussée de Soui-fou, au mois de février. Nous aurons l'occasion de décrire, dans un des chapitres subséquents, ce coin si original du Se-tchouan <sup>1</sup>. Nous sommes obligés de voyager très vite, beaucoup plus vite que ne le faisaient ces p.155 messieurs, avec 36 degrés de chaleur dans leurs chaises l'après-midi ; et d'arriver immédiatement près des frontières du Tibet, au mont O-mi, un des trois grands sanctuaires du bouddhisme en Chine <sup>2</sup>. MM. Grosjean, Duclos et Sculfort y firent pèlerinage,

---

<sup>1</sup> Voir chapitre VII de ce livre, et, au point de vue technique, le *Rapport sur les mines* (Se-tchouan) dans la II<sup>e</sup> partie.

<sup>2</sup> **Les religions en Chine.** — Les deux autres grands pèlerinages bouddhistes en Chine sont le mont Ou-tai, dans le Chan-si, et l'île de Pou-tou, dans l'archipel des Tchou-san (baie de Hang-tcheou, au sud de Chang-hai).

Pour ne pas sortir du but de ce livre, qui est simplement de présenter un récit à peu près « composé » de nos pérégrinations, avec quelques anecdotes caractéristiques, et non pas un tableau complet de la Chine, ni même des provinces que la Mission lyonnaise a particulièrement visitées, nous rappellerons simplement qu'il y a en somme *trois religions officiellement reconnues* dans l'empire, et pratiquées indifféremment par tous les Chinois : le *jou kiao*, la « religion des lettrés », qui n'est autre que le confucianisme, ou le culte des ancêtres ; le *tao kiao*, ou « religion de la raison », fondée par le philosophe Lao-tse, un peu plus ancien que Confucius (naissance de Confucius : 551 avant J.-C.) ; et enfin le *fou kiao*, ou bouddhisme, qui ne reçut la sanction impériale en Chine que vers l'an 65 après Jésus-Christ.

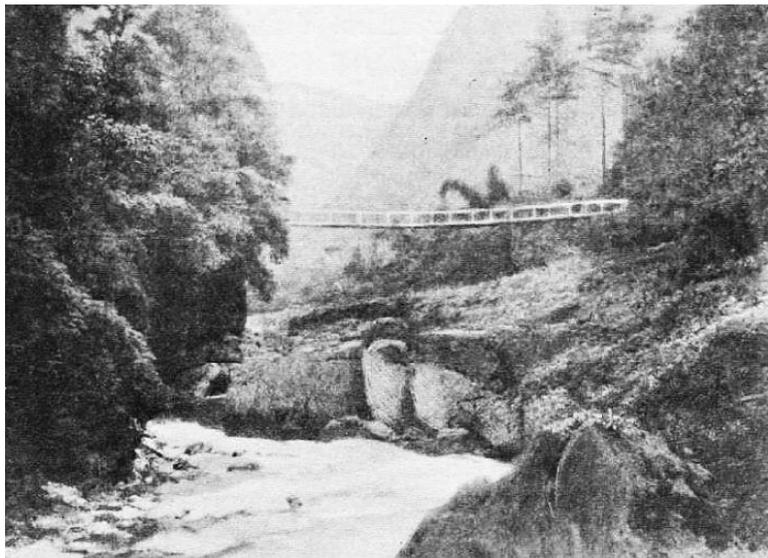
Le *confucianisme* est de beaucoup le plus répandu comme religion, si tant est que l'on puisse donner ce nom à un ensemble de croyances et de pratiques qui impliquent l'immortalité de l'âme, mais non pas nécessairement la reconnaissance d'un être supérieur, spirituel, ni surtout unique, de Dieu en un mot. Les lettrés se défendent de pratiquer une autre religion ; mais, en fait, lettrés et mandarins vont faire des dévotions plus ou moins sincères, dans les pagodes bouddhistes, et, en cas de maladie et de mort, on fait souvent appeler des bonzes bouddhistes ou taoïstes pour dire des prières, ainsi que nous l'avons

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

en se détournant un peu de leur route. Tout ce chapitre est emprunté à des lettres privées de M. Duclos, avec quelques raccords et quelques notes :

...Nous quittons O-mi hien, le 2 juillet, au matin. La route immédiatement au sortir de la ville est garnie d'une double haie de mendiants criant sur tous les tons et vous écorchant les oreilles. Toutes les difformités, toutes les plaies sont réunies. Voici un mendiant (est-ce un homme ou une femme ? je ne puis le dire) dont le nez et les yeux ont disparu ; il ne reste plus qu'un trou béant et hideux. Il y a des nains, des bossus, des aveugles, des cul-de-jatte, etc. Jusqu'au sommet, nous rencontrons de ces parias qui viennent se placer sur la route des pèlerins. Quelques auberges sont placées de distance en distance à côté de *houang ko chou* (figuiers des pagodes) de taille gigantesque. Dans les champs, les mûriers sont toujours cultivés abondamment, mais ils cèdent peu à peu pas aux *pe la* (arbres à cire) dont les <sup>p.156</sup> rameaux semblent couverts d'une gaine de neige. Les collines qui précèdent la chaîne du mont O-mi se font proches, bientôt nous les côtoyons, pour nous engager ensuite au milieu des vallées qu'elles enserrent.



**Gorge dans la montagne d'O-mi.**

---

constaté. Il y a aussi des espèces de sorciers que l'on consulte dans certaines occasions. Ils sont censés très versés dans la science du *foung chouï* (littéralement : vent et eau), sorte de géomancie, où l'on retrouve les traces du culte de la nature, qui devait être celui des premiers habitants, non Chinois, de la Chine.

Toutes ces questions, sur lesquelles les spécialistes eux-mêmes ne sont pas d'accord, demanderaient un long exposé, tout à fait en dehors de notre compétence. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le Chinois nous a paru l'être le moins spiritualiste et le moins religieux de la terre, bien qu'il possède une morale pratique, en somme assez bien observée.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Nous passons au milieu d'une véritable procession de pèlerins, hommes et femmes, appuyés sur une canne et ayant en bandoulière le parasol, inséparable de tout bon Chinois. Faut-il croire qu'en Chine, comme en beaucoup d'autres pays, la dévotion se soit refroidie chez les hommes ? Ceux-ci sont bien rares, et c'est presque exclusivement des femmes que nous rencontrons. Elles sont en grand costume et vont péniblement, sur leurs petits pieds, comme si elles étaient hissées sur des échasses. C'est un véritable pèlerinage qu'elles accomplissent là. La marche leur est des plus pénibles ; les sentiers sont affreux et il faut monter jusqu'à 3.000 mètres de hauteur. En France, les pèlerinages sont en général plus commodes ; le train, l'omnibus ou le funiculaire déposent à côté même du sanctuaire. Toutes ces femmes portent en sautoir un sac en toile jaune renfermant de petits morceaux de bois parfumé que l'on brûle dans un vase placé sur l'autel bouddhique. Elles s'arrêtent de temps en temps en s'appuyant <sup>p.157</sup> sur leurs bâtons pour reprendre des forces, puis les voilà qui repartent de nouveau. Les vieilles femmes sont les plus nombreuses, et même à peu près les seules. Les coutumes chinoises doivent surtout permettre aux veuves de faire ce pèlerinage. Nous croisons une de ces dévotes qui a les jambes aussi courbées qu'un cerceau et qui n'en poursuit pas moins fort allègrement son chemin. Le chapelet est d'un usage courant dans toutes les religions, car tous ces pèlerins en portent plusieurs sur eux. Voici plusieurs femmes qui montrent une énergie vraiment extraordinaire, elles font le pèlerinage avec leur enfant qu'elles portent attaché sur le dos. Suivant la coutume des femmes chinoises en voyage, les « pèlerines » ont le pantalon serré autour de la cheville, alors qu'habituellement il tombe simplement, comme une sorte de sac.

Les collines au milieu desquelles s'engage la route sont très boisées, surtout en pins et vernes. Une rivière torrentueuse aux eaux limpides serpente à nos côtés au milieu d'un bois d'acacias très touffu. Cette rivière se subdivise, à mesure que nous avançons, en affluents descendant des différentes vallées ; la route, qui parfois est dans le lit même du torrent, s'élève plus loin sur les flancs des hauteurs, et alors

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

le torrent coule dans une sorte d'abîme à 50 mètres au-dessous de nous. p.158 Le mont O-mi se dresse enfin devant nous avec ses flancs abrupts couverts d'une riche végétation. En pleine Chine, nous sommes brusquement transportés au milieu d'un paysage alpestre avec ses bois, ses eaux courantes et limpides. La route rappelle un peu celle de Saint-Laurent-du-Pont à la Grande-Chartreuse. Mais au milieu des sapins se mêle une flore tout à fait différente. Ici, nous avons de grands massifs de bambous, des camphriers, diverses espèces de camélias, etc. Dans le lointain, répétées par les échos de la montagne, résonnent les cloches plaintives des pagodes.



**Passerelle au mont O-mi.**

Au milieu d'une végétation luxuriante, nous gravissons un grand escalier de plusieurs centaines de marches, très abrupt, et nous arrivons à une grande pagode dans laquelle une foule de pèlerins s'agitent et s'occupent de leurs dévotions. Celles-ci sont bien simples : le croyant fait le tour de la pagode en faisant un salut à la chinoise à chacune des idoles. Devant le Bouddha principal, il s'agenouille et se prosterne plusieurs fois, en heurtant le front contre le sol. De son petit sac jaune, il tire un morceau de bois, et le place dans le brûleur spécial destiné à cet usage et placé au milieu de l'autel. Il allume en même temps des bâtonnets d'encens, en nombre plus ou moins considérable, suivant sa dévotion et sa fortune.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages



**Une pagode du mont O-mi.**

Au fur et à mesure que nous montons la route devient de plus en plus difficile, les flancs de la montagne étant de plus en plus abrupts. Tous les cinq lis (2,5 km environ), une pagode, avec son couvent de bonzes. La piété des fidèles ne doit pas être excessive, car la plupart p.159 ont l'air de tomber en ruines. Ces pagodes sont en bois, sans aucune fondation. Les colonnes qui en forment la base sont simplement posées sur le sol. L'aplomb n'existe pas toujours, mais cela importe peu, les constructions chinoises ressemblant en général à un système articulé, qui joue sans se rompre.

Malgré le relief très prononcé du sol, l'homme a essayé de conquérir celui-ci à la culture ; et en de nombreux points, sur des pentes qui nous semblent inaccessibles, on voit des champs de maïs, des *pe la*, recouverts de leur couche de cire. Il y a des interruptions entre les parties cultivées ; il y règne une végétation embrouillée et presque impénétrable. Sur la route, quelques ouvriers sculptent des bâtons de pèlerins qu'ils vendent pour un prix des plus modiques, 15 sapèques, soit environ un sou de notre monnaie. À 5 lis de là nous arrivons au Ouan-nien-sé (le temple des Dix Mille Années) terme de notre étape. Il y a à cet endroit trois ou quatre pagodes.

Les bonzes qui sont ici sont très pressés ; on constate avec étonnement que ce sont eux qui, en somme, reçoivent le mieux les

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

étrangers. Il est vrai que leurs sentiments ne résistent pas à l'analyse. La foi de leurs coreligionnaires n'est pas assez vive pour leur assurer une aisance passable ; ils espèrent mieux de nous et comptent que nous leur saurons gré de leurs attentions. Quoi qu'il en soit, nous devons constater que les pagodes valent mieux que les auberges. Notre chambre est plus propre et, surtout — contrairement à une fatalité qui poursuit les salles d'honneur dans les auberges — se trouve à une grande distance des lieux d'aisance, avantage qui n'est point à dédaigner. Nous sommes ici à 1.000 mètres de hauteur et la température est beaucoup plus douce que dans la plaine. À quelque distance de nous est ouverte une mine de charbon qui fournit O-mi hien et les environs. L'aspect des montagnes est très variable suivant les terrains qui les constituent. Ici ce sont des grès : les hauteurs sont arrondies, les pentes douces ; là il y a des calcaires : la montagne semble taillée à coups de hache, les parois se dressent à pic comme des murailles, mais la végétation s'est implantée partout ; c'est une immense nappe verte qu'on a autour de soi.

Si les pagodes nous offrent un gîte plus convenable, en revanche elles sont loin de nous donner la tranquillité. Le soir, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, les bonzes se livrent à leur sabbat, chantant, p.160 frappant sur les gongs, sur les cloches, etc. Le matin, à 3 h ½, avant même que le jour ne se soit montré, ils recommencent leurs dévotions et les cloches sonnent à toute volée.

Le lendemain matin, nous laissons nos chaises à la pagode pour les reprendre au retour ; elles ne seraient vraiment pas de saison dans les sentiers abrupts qu'il nous faut escalader, et qui sont tellement raides que tous les cinquante mètres nous devons nous arrêter pour reprendre à la fois et l'haleine et les forces. Il faut croire que nous n'avons plus les mêmes forces qu'à notre départ de France, car nous marchons comme des escargots. Il est vrai que le soleil darde sur nous ses plus chauds rayons et qu'on ne peut faire quelques pas sans être inondé de sueur. Comme d'habitude, les abords de la pagode sont occupés par des

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

mendiants. Nous en trouverons jusqu'au sommet. Il en est parmi eux qui sont cul-de-jatte. Comment ont-ils pu faire pour grimper jusque-là ?

Comme la veille, nous passons tous les cinq lis devant une pagode. Les pèlerins semblent plus rares aujourd'hui. Il est vrai que le pèlerinage comporte la visite des *cinquante-cinq pagodes* de la montagne sacrée, et quelques-unes se trouvent en dehors de la route. Si les femmes vont jusqu'au sommet, je les plains, car la route qu'il nous faut franchir aujourd'hui est un véritable calvaire. Nous avons parcouru seulement 35 lis, quand, à 5 heures du soir, nous arrivons fourbus et exténués de fatigue devant une pagode à 1.300 mètres de hauteur. Nous sommes encore à 25 lis du sommet, mais il est trop tard, et, d'autre part, nous sommes trop fatigués pour aller plus loin. Cette pagode, où nous allons passer la nuit, est en assez misérable état. Certainement, depuis sa construction, elle n'a pas été touchée. Les statues, l'autel de Bouddha, etc., subissent d'ailleurs le même sort. Jamais ils ne sont essuyés, en sorte qu'une épaisse couche de poussière les recouvre. Les tentures sont tellement recouvertes de crasse qu'on ne voit plus leur couleur. Le toit est couvert en chaume, mais celui-ci, sous l'action de l'humidité, s'est pourri.

Après nous, arrivent de nombreux pèlerins qui vont y passer la nuit. Les bâtiments sont très étendus, il y a de grands dortoirs, de grands réfectoires, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes. En raison de l'altitude, la température est fraîche, aussi des braseros sont-ils allumés dans toutes les pièces. Nous préférons ne pas en avoir <sup>p.161</sup> et faire usage de nos couvertures, qui, jusqu'ici, ne nous servaient que de matelas. En arrivant, les pèlerins font leurs *tchin tchin* aux diverses idoles, et, s'ils sont généreux, laissent quelques sapèques dans un plateau placé devant l'autel de Bouddha. Ces offrandes sont censément pour l'entretien de la pagode, mais étant donné le peu de soins que reçoit celle-ci, il faut croire qu'elles sont affectées à un autre but, ou que la générosité des fidèles est des plus limitées. Après avoir fait ses salutations, le pèlerin va au dortoir ou au réfectoire. Dans celui-là, on voit en passant les dormeurs blottis dans les couvertures. Çà et là, de

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

petites lampes dévoilent la présence de fumeurs d'opium. L'opium était autrefois interdit par les bonzes, mais il ne doit plus en être ainsi, car les bonzes eux-mêmes s'y sont adonnés.

Le lendemain, 4 juillet, la route est pratiquée au milieu d'un réseau inextricable de broussailles. On trouve en abondance des fraises sur le bord de la route. Nous en faisons ramasser par nos *tchais*, de manière à avoir un dessert à notre déjeuner. Il est curieux de constater que les Chinois dédaignent complètement la fraise et ne la cueillent pas. Le haut de la montagne est couvert de nuages au milieu desquels nous pénétrons après avoir monté d'une centaine de mètres. Se trouver au milieu du brouillard, avec une température de 10 degrés, alors qu'il y a deux jours nous gémissions sous un soleil torride avec 35 ou 36 degrés de chaleur, le contraste ne manque pas de charme ! Malheureusement, on n'y voit pas à deux pas. Le son des cloches, qui semble lugubre, vient augmenter la tristesse du lieu.

Nous parcourons une région fortement tourmentée ; la route passe parfois sur une sorte de digue bordée des deux côtés par des abîmes insondables. Avec les nuages qui nous entourent, nous ne voyons au-dessus de nous qu'une masse laiteuse. Parfois une éclaircie nous montre une gigantesque falaise calcaire recouverte d'une parure de verdure. Il paraît que de nombreux fanatiques se sont précipités au sein des abîmes que nous côtoyons. L'un d'eux aurait, dit-on, jeté d'abord 200 taëls et se serait précipité à leur suite, sans doute pour les retrouver dans l'autre monde. Ces 200 taëls auraient vivement excité la curiosité, et nombre d'individus auraient essayé, mais en vain, de les retrouver. Un tel suicide me paraît étonnant de la part d'un Chinois. Qu'il n'ait pas une sapèque et qu'il se tue, rien de plus <sup>p.162</sup> naturel, mais être en possession de 200 taëls et se donner la mort, cela ne peut se croire.

Vers 2 heures (nous étions partis à 8 h ½), nous approchons du sommet, et les pagodes se succèdent à tous les pas. Enfin, à 2 h <sup>3</sup>/<sub>4</sub>, nous arrivons à la plus élevée ; qui nous frappe par la propreté qui y règne. Rien d'étonnant, c'est la plus renommée, celle où doivent

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

venir tous les pèlerins qui ont fait le vœu d'accomplir le pèlerinage, c'est celle où s'exerce le mieux la générosité des fidèles. On nous donne une assez belle chambre, très propre, où, quelques mois avant nous, ont couché MM. Monnier et Bleton. Les bâtiments de la pagode sont très étendus et tous très bien entretenus quoique entièrement en bois. Dans les couloirs se pressent un grand nombre de pèlerins, hommes et femmes, et devant l'autel de la pagode placée au fond de la cour, c'est un défilé continu. Les tentures sont propres, les statues brillantes ; celle de la déesse Kouan-in est revêtue d'une superbe robe de soie brodée et ornée de passementeries. Sur l'un des côtés, dans un grand cadre, brûlent de nombreuses bougies de cire, tandis que sur l'autel même fument les petits bâtonnets. En avant est un banc sur lequel s'agenouillent et se prosternent les fidèles.

Cette pagode a un avantage sur les autres : on y découvre son destin. Devant le banc sont des boîtes en bois renfermant des fiches sur lesquelles sont inscrites des prophéties. Le fidèle s'agenouille, et en se prosternant agite les fiches dans la boîte, puis en tire une sur laquelle il lit s'il a du bonheur ou du malheur en perspective. D'autres, qui sont agenouillés sur le banc, envoient à leurs parents dans l'autre monde <sup>p.163</sup> des lettres de change sur Bouddha. On trouve partout en Chine des feuilles de papier découpées en forme de sapèques. Il suffit de brûler ces papiers devant un autel de Bouddha en adressant des invocations à celui-ci pour ouvrir un crédit dans l'autre monde à un parent mort. Le papier n'est pas cher, en sorte qu'il en coûte fort peu pour expédier des milliers de ligatures à ses ancêtres, pour leur adoucir l'existence. Cet envoi de sapèques en papier dépeint très bien le caractère chinois. Bouddha sert non seulement de banquier ; il cumule aussi les fonctions de facteur des postes et de dieu de la justice, et c'est là une des ressources des bonzes. Dans chaque pagode, un bonze se tient auprès d'une table avec un écritoire et des pinceaux, prêt à écrire les lettres que les fidèles veulent adresser à leurs parents, à leurs amis défunts, ou au

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Bouddha lui-même. Il suffit de brûler ces lettres devant l'autel pour être assuré qu'elles arrivent à destination. On écrit à ses parents pour leur envoyer de l'argent, pour leur donner des nouvelles de ce monde.

En écrivant au Bouddha, on lui annonce les méfaits de certains individus, qu'on assigne à son tribunal en demandant leur mort, etc. Je ne sais pas si elles le demandent par lettre, mais en raison de la croyance à la métempsycose, les femmes demandent toutes, paraît-il, de renaître en changeant de sexe, d'être des grands hommes dans leur future existence.

On est étonné du nombre de pèlerins rencontrés en cette pagode ; il faut qu'ils sortent de terre, car nous n'en avons pas remarqué autant sur la route. Il en résulte une grande animation. Les gongs, les <sup>p.164</sup> cloches sonnent sans discontinuer. Les cérémonies se succèdent, les chants criards viennent nous impressionner fort désagréablement le tympan. À ces bruits s'en mêle un autre, qui vient d'une pièce voisine de celle que nous occupons ; c'est la chambre des femmes, et celles-ci crient et parlent toutes à la fois, faisant un atroce vacarme.

Je profite des premiers moments pour consulter mon baromètre Fortin <sup>1</sup>, qui me donne environ 3.000 mètres, alors que Baber avait indiqué 3.385 mètres comme altitude du mont O-mi. La pagode que nous occupons n'est pas la dernière ; derrière, à 20 mètres au-dessus, et tout à fait au sommet de la montagne, on est en train d'en reconstruire une autre qui avait été brûlée il y a environ quatre ans. Les objets qui restent de l'ancienne montrent qu'elle devait être fort belle et fort riche. Construite à une période où existait pour ainsi dire la folie des pagodes, elle aurait été érigée par des donations fort importantes. C'était une époque analogue, un peu à l'an mille en France. Les pagodes absorbaient complètement la <sup>p.165</sup> fortune publique. On fut

---

<sup>1</sup> Ce baromètre, dû à l'obligeance du Bureau central météorologique, grâce à l'intervention de l'éminent M. Janssen, fut malheureusement brisé dans une chute près de Ta-t sien-lou.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

obligé d'y mettre le holà, car les sapèques, seule monnaie, avaient complètement disparu, le cuivre étant presque exclusivement employé pour la construction des pagodes. Actuellement, la foi a bien diminué. Pour reconstruire la pagode brûlée, les bonzes n'ont d'autre aide que l'aumône des pèlerins. Ils se sont adressés à l'empereur et aux mandarins, qui n'ont pas voulu donner une seule sapèque. La pagode se reconstruit néanmoins, et cette fois en pierre pour la mettre un peu à l'abri du feu.

Une partie de la précédente était entièrement en cuivre, toiture et murs, ainsi que les statues qu'elle renfermait. Dans les autres salles, d'autres panneaux de cuivre ornaient les murs. Ces panneaux absolument semblables, portant une série de Bouddhas accroupis, avaient été donnés par les diverses provinces de la Chine. Il y avait également de petites tours à plusieurs étages en cuivre, servant de brûleurs. Plusieurs des pièces ont été détériorées lors de l'incendie et à moitié fondues. Derrière cette dernière pagode, c'est le vide, la montagne tombe à pic, mais nos regards se perdent dans la masse laiteuse des nuages, au milieu desquels est enveloppé le sommet.

En redescendant du mont O-mi, le groupe du Tibet se dirigea vers Ya-tcheou fou, en suivant la riche plaine alluvionale du Ya-ho, qui rappelle un peu, d'après M. Duclos, les bords du Rhône, la couleur des eaux de la rivière (navigable seulement par des radeaux), contribuant à accentuer l'illusion.

À partir de Ya-tcheou (la ville la plus importante de tout ce qu'on pourrait appeler le Se-tchouan tibétain, 30.000 habitants), la route, très mauvaise, fait un coude brusque vers le sud ouest jusqu'à *Tsin-ki-hien*. C'est là que ces messieurs rencontrent les premières caravanes de porteurs de thé tibétains, ainsi décrites par M. Duclos :

Une des caravanes rencontrées se composait de près de deux cents individus. Il y a des porteurs de tous les âges, chargés différemment et suivant les forces. Le thé est dans de longs ballots cylindriques pesant de 15 à 25 livres chinoises (9 à 15 kilogrammes). J'ai vu deux ou trois de ces porteurs ayant jusqu'à quatorze ballots sur le dos. En général, la charge moyenne est d'environ dix ballots (90 à 150 kilogrammes, plutôt le premier chiffre). Ces coolies vont péniblement faisant de fréquentes

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



### Un porteur de thé.

pauses en laissant reposer sur une petite béquille leur fardeau disposé sur une sorte de bâti en bois, appliqué contre leur dos <sup>1</sup> un peu comme le cadre que portent nos vitriers. À ce moment, p.166 ils soufflent péniblement, on voit leurs poumons se dilater et chercher à aspirer librement un peu d'air. Avec une semblable charge, les porteurs font en vingt jours le trajet de Ya-tcheou à Ta-tsien-lou (environ 600 lis, 250 kilomètres)

escaladant des montagnes de 2 à 3.000 mètres, et tout cela pour 2.500 ou 3.000 sapèques les 100 livres, soit environ une dizaine de francs. Un semblable métier est des plus fatigants, aussi la mortalité des porteurs est-elle considérable ; il en est beaucoup qui meurent avant même d'avoir terminé le trajet. Comment les enfants qui font ce métier peuvent-ils se développer et devenir des hommes ? Malgré leur jeune âge (quelques-uns ont de dix à quinze ans), ils portent une charge que nos meilleurs portefaix de France ne voudraient pas accepter, tout au moins pour une étape aussi longue ; ces gamins ont 1,20 m de hauteur tout au plus et portent près de 50 kilogrammes de marchandises.

Au delà de *Tsin-ki hien*, la route est de nouveau très accidentée, jusqu'à ce qu'elle vienne rejoindre, près du village de *Leng-k'i*, la vallée du *Ta-tou-ho* ou *Tong-ho* (cf. la carte et la photographie).

Cette vallée, très étroite, se trouve, en cet endroit, à 1.250 mètres d'altitude, enserrée entre des parois qui dépassent 3.000 mètres, tandis qu'au delà, vers l'ouest, se dressent les hautes cimes du Tibet (4 à 5.000 mètres). Les cultures sont rares ; un peu de maïs et de sorgho, quelques rizières et champs de blé, d'avoine, de sarrasin et de chanvre, de rares mûriers et arbres à cire. Les noyers, pêchers, jujubiers, grenadiers et pommiers sont plus abondants, partout où la vallée principale, et la multitude infinie des petites

<sup>1</sup> Voir la gravure, page 163, et comparer avec ce qui est dit au chapitre V du livre I<sup>er</sup> sur les transports dans le nord-est du Yun-nan. (Cf. aussi liv. III, chap. 1.)

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

vallées latérales s'élargissent un peu. À partir de la rencontre du Ta-tou-ho, la constitution géologique du sol se modifie complètement. Ce ne sont plus les grès, le plus souvent rouges, si caractéristiques de la province du Se-tchouan, et que l'on trouve jusqu'à l'ouest de Tsin-ki hien. Le granit apparaît, quelquefois revêtu de beaux sapins, mais le plus souvent dénudé<sup>1</sup>. La route suit la rive gauche du torrent qui se précipite avec une vitesse fantastique entre les gorges. Il est absolument innavigable. On vient le passer au pont de Lou-ting (*Lou-ting-kiao*).



**La route au bord du Ta-tou-ho.**

---

<sup>1</sup> « Ça et là, ajoute M. Duclos, sur les fleuves, on trouve des terrasses d'alluvions anciennes facilement reconnaissables à leurs galets roulés, amalgamés par de la terre. Dans le granit, on trouve parfois des lambeaux sédimentaires, mais ceux-ci ont été complètement métamorphisés. En plus d'un point, le granit est désagrégé et à moitié kaolinisé ; ailleurs il s'est éboulé, formant un immense talus descendant jusqu'au fleuve. « Celui-ci est des plus rapides ; il présente des coudes brusques qui seraient des plus dangereux pour la navigation. Celle-ci n'existe pas d'ailleurs, même à l'état embryonnaire, et cela pour deux causes : 1° les difficultés du fleuve ; 2° la presque nullité des transports de marchandises partant de Ta-tsien-lou. La montée du fleuve n'est pas à considérer ; celui-ci fait un immense détour ; les barques devraient être traînées par de nombreux coolies et ce mode de transport serait certainement plus coûteux que celui à dos d'homme qui se fait pour le thé, de Ya-tcheou à Ta-tsien-lou. D'ailleurs de grosses roches, d'énormes galets encombrant le lit et font ressembler la surface du fleuve à une mer agitée. »

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages



**Le pont de Lou-ting-kiao.**

p.167 Le 23 juillet, il nous faut franchir le pont pour passer sur la rive droite du Ta-tou-ho. Ce n'est pas chose très commode, car il balance d'une manière effrayante <sup>1</sup>. Nous voyons devant nous un coolie pris de

---

<sup>1</sup> **Les Ponts en Chine.** — Voici quelques renseignements généraux assez intéressants sur les ponts en Chine, extraits des Notes de M. Duclos :

« Près de Ya-tcheou fou nous traversons un affluent du Ya-lïo sur un pont en pierre avec une seule arche, en plein cintre, de 8 mètres environ de portée. Les pierres de la voûte sont fort bien taillées et ajustées ; ce pont n'a certainement pas demandé le concours d'ingénieurs, etc., et pourtant rien ne le distingue des ponts que nous avons en France. Le tablier a 4 à 5 mètres de largeur ; sur les côtés sont des parapets en pierre, ornés de distance en distance de figures allégoriques sculptées. Au-dessus le pont forme le dos d'âne. On accède à la partie centrale qui seule est horizontale, par un escalier de sept ou huit marches. La construction des voûtes en Chine est assez curieuse. Au lieu de se servir de cintres en bois, on fait au-dessous une sorte de construction en pierres sèches ayant exactement la forme de l'ouverture ; la partie correspondant à l'extrados est soigneusement façonnée au moyen d'une couche d'argile ; c'est ensuite là-dessus que l'on place les voussoirs, après quoi on démolit la construction intérieure. La forme de plein cintre est assez rare, plus généralement on rencontre la forme gothique ; la voûte surbaissée est tout à fait exceptionnelle. Dans le cas de plusieurs arches, la construction est assez bien comprise, les piles portent un poitrail assez important qui sert à briser les eaux.

« D'ailleurs, il existe un assez grand nombre de genres de ponts. Au Yun-nan, les grands ponts étaient surtout constitués par des voûtes ; ici, au Se-tchouan, on a une série de piles entre lesquelles sont jetées de grandes dalles en pierre ayant jusqu'à 5 ou 6 mètres de longueur. Le pont suspendu n'existe pas seulement sur les frontières du Tibet (on ne sait trop à quelle époque il remonte) : nous en avons vu plusieurs au Yun nan, en particulier un de 100 mètres à Lao-oua-t'an ; d'autres, encore plus grands, se trouvent sur les rivières qui sont à l'ouest de Ta-li fou. Ils sont tout simplement constitués par des bancs de fer de 1 mètre de longueur réunis par des anneaux à leurs extrémités. Il y a une douzaine de chaînes par pont ; elles sont solidement fixées sur les berges.

« En suivant le torrent qui descend du mont O-mi, nous avons vu un de ces ponts suspendus qui avait environ 50 mètres de longueur, mais présentait cette particularité que les câbles étaient formés d'une barre de fer d'une seule pièce. Chaque barre de 5 centimètres de diamètre avait 80 à 100 mètres de longueur ; c'est un travail de forge

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

vertige, s'écraser pour ainsi dire sur le plancher, si bien qu'un autre doit venir le prendre par le bras pour le conduire sur l'autre bord. Nous résistons à ce mal, et nous mesurons la longueur du pont avec un <sup>p.168</sup> décamètre, en titubant, il est vrai, comme si nous avions été ivres. Le pont a 98 mètres de longueur sur 4 mètres environ de largeur ; il est supporté par 13 grosses chaînes, 9 au-dessous du plancher, 2 en-dessus de chaque côté. Le plancher est établi tant bien que mal avec des planches irrégulières laissant de nombreux vides. À chaque extrémité du pont, se trouve un énorme massif de maçonnerie autour duquel les chaînes viennent s'enrouler. Un incendie récent, qui avait détruit une partie de la ville, n'avait pas épargné le pont ; celui-ci n'est rétabli que depuis peu de temps. C'est là un travail vraiment étonnant, étant donné surtout la dimension des chaînes. Celles-ci, fixées d'un côté, sont tirées de l'autre à travers le fleuve par un nombre considérable de coolies. Plusieurs de ceux-ci sont tués ou noyés, mais qu'importe : on les remplace si facilement. Quand on construisit l'arsenal de Yun-nan fou, il fallut transporter les machines depuis la côte par des sentiers de montagnes presque impraticables. Des milliers de coolies furent employés à ce transport ; c'est par milliers que se comptent les tombes qui jalonnent la route.

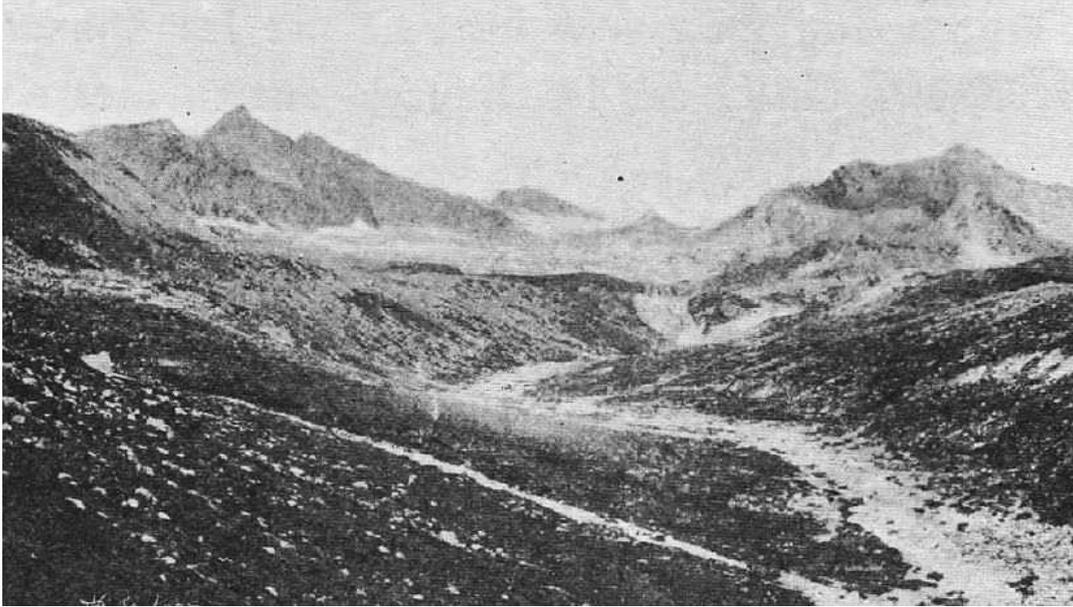
Pour traverser le pont de Lou-ting, les porteurs doivent diviser leur charge et en effectuer le passage en plusieurs fois. Un peu plus haut que le pont, se trouve un bac qui sert au moment des basses eaux ; mais, en ce moment de crues, le courant est beaucoup trop rapide pour qu'il soit possible de l'utiliser. C'est toujours au milieu <sup>p.169</sup> de montagnes granitiques que s'avance la route, avec çà et là des intercalations de gneiss et de micaschistes et le pays présente un aspect de plus en plus nu et désolé. Parfois, derrière un col, nous apercevons de puissantes chaînes se terminant par des aiguilles rocheuses à 4 ou 5.000 mètres de hauteur. C'est seulement sur les bords de la rivière qu'il y a un peu de cultures, fort maigres d'ailleurs, semblant brûlées comme le reste.

---

important pour la Chine ; pour l'obtenir, il a fallu un nombre de soudures considérable. Le nombre des barres était de six : quatre tendues au ras du sol supportaient des planches transversales constituant le palier ; deux autres, une de chaque côté étaient surélevées par des piles en pierre et servaient de parapets en même temps qu'elles étaient reliées aux barres inférieures par des tringles. »

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages



**Les hautes terres : Vue du col de Tché-to, 4.100 mètres, près de ta-tsien-lou.**

Le 24 juillet, MM. Grosjean, Duclos et Sculfort arrivaient à Ta-tsien-lou, où ils séjournèrent jusqu'au 20 août. Une courte excursion sur les hauts plateaux venait interrompre l'enquête qu'ils menaient sur place <sup>1</sup>. M. le D<sup>r</sup> Deblenne et son groupe ayant également passé à Ta-tsien-lou, nous réservons pour le chapitre suivant quelques détails sur la ville et ses habitants.



**Le palais du roi de O-je (Tibet)**

La caravane de retour fut très difficile à organiser. J'avais donné rendez-vous à ces messieurs à Tchen-tou, le 15 septembre ; et ils voulaient s'y rendre par la petite route du Nord, celle-ci passe par Tchang-k'euou et Mong-kong-t'in. Elle avait été suivie avant eux par le père Mussot, un missionnaire du Tibet, M. von Rosthorn, des Douanes impériales chinoises, et un voyageur russe, M. Potanine, et sa femme, qui mourut non loin de là. Les mandarins, tant par

---

<sup>1</sup> Voir II<sup>e</sup> partie, les résultats de l'enquête commerciale.

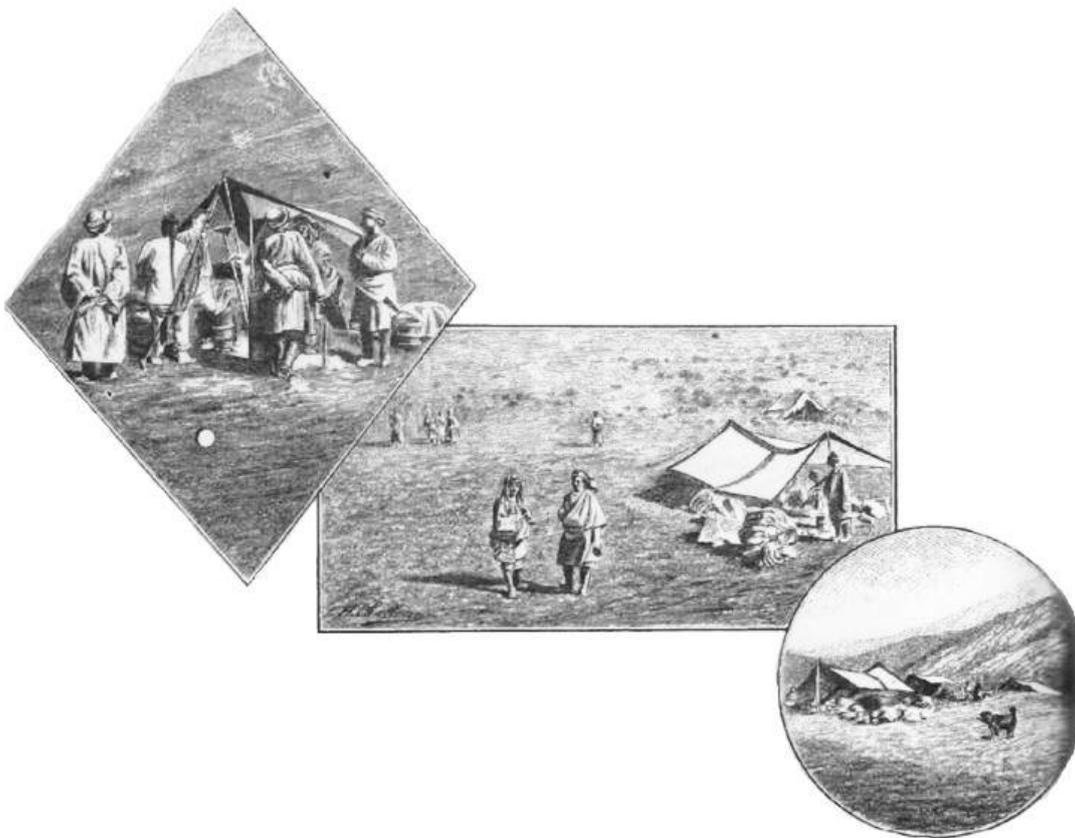
## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

crainte de voir nos camarades avancer plus loin p.170 dans le Tibet, par la grande route des plateaux, que pour le plaisir de leur susciter des embarras, avaient exigé d'eux une lettre dégageant leur responsabilité. Les Chinois et les Tibétains de la ville, sur les ordres secrets des autorités, refusaient de louer chevaux et porteurs. Dans cette circonstance, ce fut encore aux missionnaires qu'ils durent de pouvoir se tirer d'embarras Le père Dejean, curé de Ta-tsien-lou, voulut bien mettre à leur disposition les meilleurs de ses Tibétains chrétiens, et une dizaine de chevaux, qu'il avait fini par se procurer. Le père Musnot les munit d'une carte <sup>1</sup>.

La route n'offrit aucun intérêt particulier, ni aucun incident notable <sup>2</sup>. Le pays est à peu près désert. On peut en juger par ce fait que, pendant les huit étapes qui séparent Ta-tsien-lou de Mong-kong-t'in, les hameaux les plus importants n'ont pas plus de cinquante familles, et se composent souvent d'une ou deux maisons, avec une lamaserie aux alentours. C'est dans cette région que furent rencontrés les châteaux forts tibétains, avec ces curieuses tours de guet ressemblant à des cheminées d'usines dont on peut voir les photographies dans le texte.

@



**Groupe de Tibétains. Louis XIV » et sa femme. Tentes et dogues.**

<sup>1</sup> Utilisée pour la carte du Se-tchouan.

<sup>2</sup> Sauf cependant une agression, ou plus exactement des menaces, à l'égard de M. Duclos, par un soldat de l'escorte du général qui fit route avec ces messieurs à partir de Mong kong-t'in. Réparation fut exigée, à notre retour à Tchung-king, par M. le consul Haas.

## CHAPITRE IV

### LE NORD-OUEST DU SE-TCHOUAN

De Tchoung-king à Tchoung-king par Song-p'an et Ta-tsien lou  
[17 juin — 15 octobre 1896]

@

Le groupe de Song-p'an. — Le centre du Se-tchouan. — Aspect général du pays. — Collines et rivières. — Aménagement des eaux. — Les arbres. — Diversité de type des habitants. — Une illusion sur les Chinois. — Variétés ethnographiques. — Causes particulières du mélange de races au Se-tchouan. — Deux conséquences de ce fait. — Les « huit » provinces à Tchoung-king. — Chinoises aux grands pieds. — Une croisade méritoire. — Le voyage de Tchen-tou à Song-p'an. — Les aborigènes Man-tse et Si-fan. — De Song-p'an à Ta-tsien-lou. — Assassinat d'un porteur. — Sentiers difficiles. — Ta-tsien-lou. — L'« hôtel de l'Europe ». — Les Tibétains. — Le roitelet. — Climat. — Moulins à prière. — Le thé au lait de yack. — Les missionnaires. — Mœurs tibétaines. — La polyandrie. — Le tribut payé à la Chine. — Superstitions.

p.171 Dès le lendemain du départ du groupe de Ta-tsien-lou, M. le D<sup>r</sup> Deblenne, auquel était confié la conduite de l'expédition, et MM. Riault et Waeles se mettaient en route à leur tour <sup>1</sup>. p.172 Leur objectif était

---

<sup>1</sup> Le soir même du départ de MM. Grosjean, Duclos et Sculfort, était arrivée l'approbation télégraphique de la Chambre de Commerce de Lyon. La dépêche avait été retardée par une de ces interruptions de la ligne chinoise, très fréquentes (en moyenne trois ou quatre fois par mois entre Tchoung-king et I-tchang, et souvent pendant trois ou quatre jours de suite), qui nous ont bien souvent gênés dans l'exécution de nos plans.

**Les télégraphes en Chine.** — Ces interruptions sont dues à l'absence à peu près complète d'entretien des lignes télégraphiques dans l'intérieur. Il n'y a pas d'argent, ou, quand il y en a, il va dans la poche des mandarins supérieurs chargés de contrôler le télégraphe. Il y aurait, paraît-il, une autre cause à ces suspensions continuelles de service. Les employés inférieurs (généralement cantonnais) sont mis littéralement sur les dents par les mandarins qui ont l'usage gratuit des lignes. Pour quelques-uns de ces derniers l'envoi d'une dépêche constitue une sorte d'amusement ; et ils se servent du télégraphe à tout propos, et hors de propos. Les télégraphistes coupent de temps en temps les communications (ou prétendent qu'elles sont interrompues — car ils sont seuls à entendre quelque chose au fonctionnement des appareils — et encore !) pour se donner un petit congé. Le secret m'en avait été confié par un jeune télégraphiste du bureau de Tchoung-king, qui, comme la plupart de ses confrères, parlait un peu l'anglais. J'en ai une confirmation indirecte par M. Bourne, l'aimable chef de la mission de Blackburn, que nous avons eu le plaisir de rencontrer à la fin de nos pérégrinations. Il me dit avoir vu le recueil-copie des dépêches expédiées pendant les six premiers mois de l'année 1897 par le *tao t'ai* d'Ou-tcheou fou, et avoir été absolument stupéfié par la masse de télégrammes envoyés. — Il faut ajouter enfin que les mandarins donnent souvent l'ordre de ne pas expédier ou de retarder les dépêches envoyées par les Européens. Voir les *lignes télégraphiques* dans la Carte générale en tête de ce volume.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

*Song-p'an-t'in*, dans le nord-ouest du Se-tchouan <sup>1</sup>. De Tchoung-king à Tchen-tou, ce groupe a traversé tout le centre du Se-tchouan ; l'occasion nous paraît donc propice pour dire un mot de l'aspect général de la province, et de ses habitants <sup>2</sup>.



**Vue de Ta-tchien lou.**

Si le Kouï-tcheou est une « mer de montagnes », on pourrait définir le Se-tchouan : une « mer de collines ». Les plaines proprement dites sont en effet rares ; la Mission, qui a parcouru à peu près toute la province <sup>3</sup>, n'en a p.175 guère vu qu'aux environs de Tchen-tou (il est vrai qu'elle est magnifique), d'O-mi hien dans l'Ouest, et de Ho-tcheou à Su-tin (Sui-ning

---

Les Chinois se servent de *numéros* pour expédier leurs télégrammes. Chaque caractère en reçoit un, d'après son ordre dans le Dictionnaire de Kang-hi, ou un autre, dont chaque bureau possède un exemplaire.

<sup>1</sup> Song-p'an-t'in, marché important pour la laine du Kan-sou et du Tibet, intéressait M. Waeles. M. Riault devait visiter (au retour) les gros centres cotonniers de la province. Ces riches marchés du centre du Se-tchouan et de la plaine de Tchen-tou lui offraient d'amples sujets d'enquête au point de vue tissus. Enfin, M. le D<sup>r</sup> Deblenne allait se trouver transporté dans des régions intéressantes au point de vue botanique et ethnographique, et visiter le plus gros marché de médecines de la province : Tchong-pa. Voir les *Rapports commerciaux*.

<sup>2</sup> J'utilise pour ce chapitre le *journal de route* rédigé par M. le D<sup>r</sup> Deblenne, que sa minutie scientifique m'empêche malheureusement de reproduire *in extenso*, étant donné la place que doivent occuper les récits de voyages dans cet ouvrage. J'aurai aussi recours de nouveau à la correspondance de M. Duclos.

<sup>3</sup> Voir, sur la carte du Se-tchouan, les tracés de nos itinéraires (II<sup>e</sup> partie).

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

hien) sur la rive gauche de la rivière qui vient de Long-gan fou. Partout ailleurs, c'est un fouillis de petites hauteurs, dont l'élévation peut varier entre un maximum de 600 mètres et plus souvent 150 à 200 mètres au-dessus des fonds de vallées <sup>1</sup>, sans direction bien précise, sauf dans l'est de la rivière de Pao-ning. Dans cette dernière région, jusqu'à une ligne que l'on pourrait tirer de Ouan hien à Su-tin fou, les chaînes ont une orientation bien nette du N.-E. au S.-O., que l'on retrouve de l'autre côté du Yang-tsé. Au delà de cette ligne, l'orientation est inverse. Au nord, au sud-est et au sud-ouest de la province, les collines accentuent de plus en plus leur élévation, et viennent se confondre avec les hautes chaînes, qui bordent le Se-tchouan de toutes parts.

Entre les bosselures de ce gigantesque fond de cuvette, des ruisseaux et des rivières à l'infini, admirablement utilisés <sup>2</sup> presque partout pour les rizières, qui vont s'étageant jusqu'au sommet des collines, ou <sup>p.176</sup> s'alignent les unes à côté des autres dans les plaines. Il y a beaucoup d'arbres, d'espèces très diverses, parmi lesquels

---

<sup>1</sup> Il y a évidemment des exceptions. Aux environs de Lin-choui hien, par exemple, (N.-E. de Tchoung-king), il y a un véritable petit massif montagneux de 900 à 1.000 mètres d'altitude, etc.

<sup>2</sup> **L'utilisation de l'eau au Se-tchouan.** — Nous avons déjà eu l'occasion de dire un mot de l'utilisation remarquable des eaux pour l'arrosage de la plaine de Tchen-tou (cf. chap. I de ce livre). Voici quelques notes complémentaires sur l'hydraulique agricole chinoise, par M. Duclos :

« Près d'un cours d'eau à courant un peu rapide et dans le cas où l'eau doit être élevée à une hauteur assez grande, on se sert des grandes roues en bambous (dont nous avons parlé précédemment), qui portent à la circonférence des palettes et des tubes en bambous. On élève ainsi l'eau jusqu'à 15 mètres de hauteur. Dans le cas d'une hauteur moindre, et aussi dans celui de rizières en gradins, pour faire passer l'eau d'une rizière à une autre à un niveau supérieur, le Chinois se sert d'une sorte de noria constituée par un couloir incliné dans lequel passe une chaîne sans fin en bois portant des palettes carrées en bois s'adaptant exactement dans le couloir. La chaîne passe sur deux poulies aux deux extrémités. La poulie est actionnée par des manivelles, et le plus souvent par des sortes de pédales. L'arbre porte des bras, sur l'extrémité desquels marchent les ouvriers qui gardent l'équilibre en s'appuyant sur un cadre placé en avant. Ils sont deux ou trois pour chaque noria ; de loin on dirait des pantins installés sur une bicyclette et pédalant sur place (cf. photographie page suivante). Enfin, les divers canaux ménagés un peu partout pour l'irrigation, témoignent d'une grande ingéniosité. L'eau est quelquefois captée sur la montagne, d'autres fois dans une rivière au moyen de barrages.

« Dans les parties accidentées, dans les vallons, les petites vallées, le cours d'eau a été supprimé ; la surface du sol est transformée en une série de gradins, et l'eau s'écoule de l'un à l'autre. Ce n'est que lorsque la venue d'eau est trop forte, par exemple à la réunion de plusieurs vallées semblables, qu'on commence à ménager le lit d'un canal. Parfois au sommet de la vallée, dans une sorte de cirque de réception des eaux pluviales, on ménage un bassin qui recueille l'excédent des eaux et d'où on laisse celles-ci s'échapper au fur et à mesure que le nécessite la culture du riz ».

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

plusieurs arbres fruitiers des régions du centre et du midi de l'Europe, mais dont les fruits sont loin d'avoir la saveur de ceux de nos pays <sup>1</sup>. Les Chinois les cueillent d'ailleurs généralement verts. Est-ce affaire de goût, ou p.177 crainte de voir leurs fruits pillés par d'honnêtes voisins ou des passants distraits, si on les laissait mûrir sur les arbres ? La seconde hypothèse n'est pas invraisemblable. Un trait caractéristique du Se-tchouan central, ce sont les *houang ko chou* (figuiers de pagodes) solitaires, quelquefois fort beaux, que les collines portent comme des panaches. Tous ces arbres d'ailleurs sont isolés ; il n'y a guère de bois, encore moins de forêts, sauf sur les pourtours de la province.

Le D<sup>r</sup> Deblenne a été frappé de la diversité des types des habitants, même dans cette partie du Se-tchouan, et il a dit à ce sujet :

Les habitants du Se-tchouan central appartiennent à des races bien différentes. Les uns (le plus grand nombre) ont le type mongol ; les autres ressemblent à des Hindous foncés ; d'autres en très petit nombre, ont la couleur de la peau et les traits des Européens. Plusieurs ont les yeux bleus ou gris ; quelques-uns même ont les cheveux châtain ; mais c'est très rare.

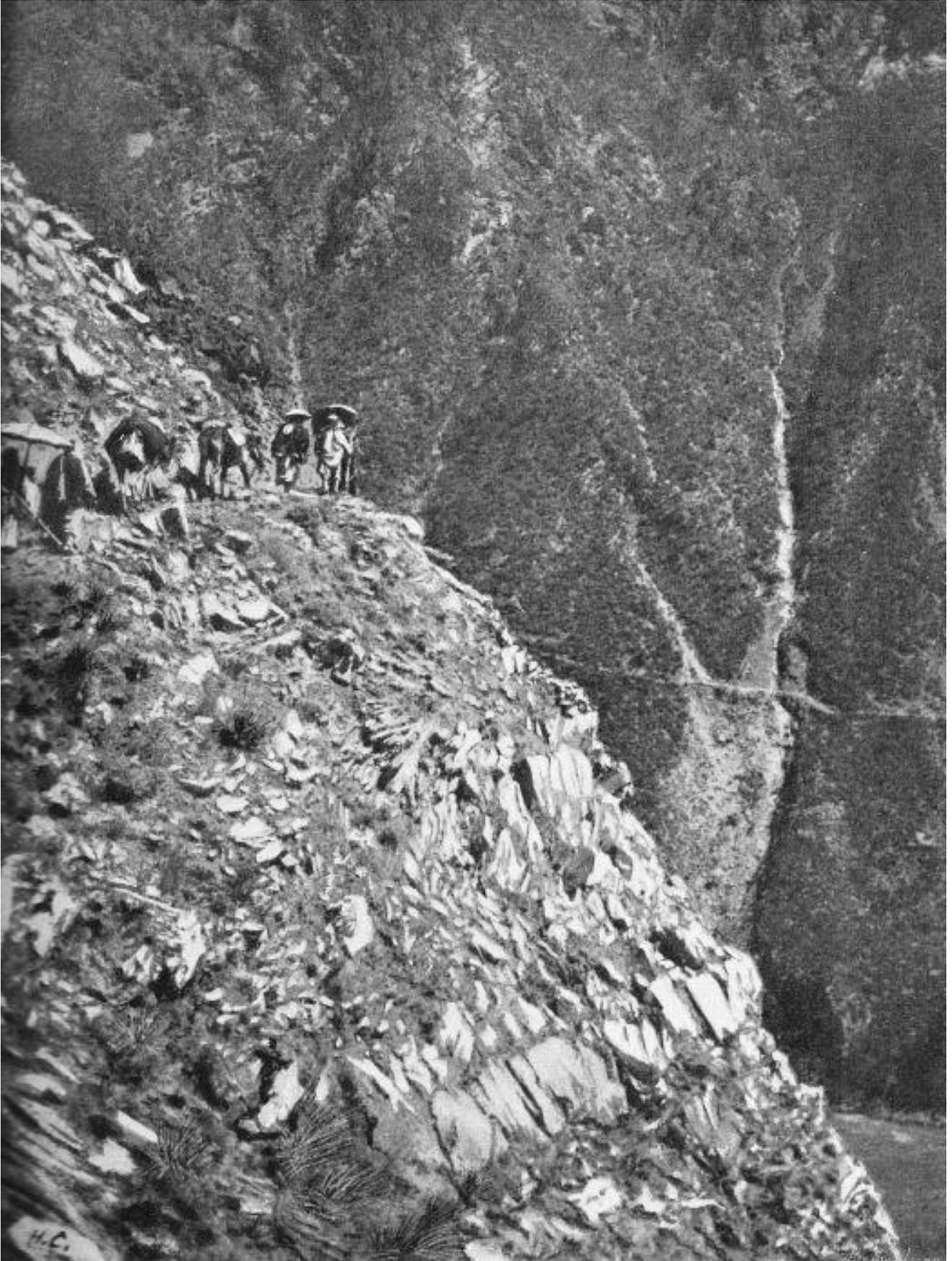
Il est certain que rien n'est plus erroné que l'idée si répandue que tous les Chinois se ressemblent. Il suffit de passer quelque temps en Chine pour s'en convaincre.

Cette idée fausse provient d'une généralisation incomplète. On dit que tous les Chinois se ressemblent parce qu'ils ont tous les yeux plus ou

---

<sup>1</sup> Voici les principales essences notées par le D<sup>r</sup> Deblenne. Comme *arbustes* et *arbres forestiers* : le bambou (très nombreuses variétés), quantité de cyprès, des pins, des sapins, quelques beaux cèdres, des légumineuses arborescentes telles que le faux acacia, ou arbre à savon, le *houang ko chou* (sorte de figuier des pagodes), des vernes, des peupliers, des trembles, des saules, etc. Comme *arbres utilisés pour l'industrie* : le *tong tse chou* (arbre à vernis ; *Elæococca vernicifera*) ; le *kuen tse chou* (arbre à suif, *Stylingia sebifera*), le *pe la chou* (arbre à cire ; sortes de frênes), le *pao ké ts'ao* (arbre sur lequel se reproduisent les insectes qui sont ensuite placés sur les *pé la*), etc. ; les palmiers (*tsong chou*) déjà notés au Yun-nan ; les mûriers, etc. Comme *arbres fruitiers* : pruniers, poiriers, pommiers, abricotiers, bibassiers, pêcheurs, orangers, mandariniers, grenadiers, noyers et châtaigniers. Comme *végétaux herbacés* (céréales, etc.) : le riz, le sorgho, le maïs, les taros, les pois, les haricots, les arachides, la canne à sucre et le tabac. « De temps en temps, ajoute le docteur, on voyait un, deux, trois ceps de vigne ou treilles près des habitations, entourées aussi de petits jardins potagers avec de nombreuses espèces de choux et salades indigènes, des patates, des aubergines, des concombres, des citrouilles, des oignons, etc. » Enfin comme *plantes textiles ou industrielles* : la ramie, le chanvre, un peu de coton l'indigo, etc.

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages

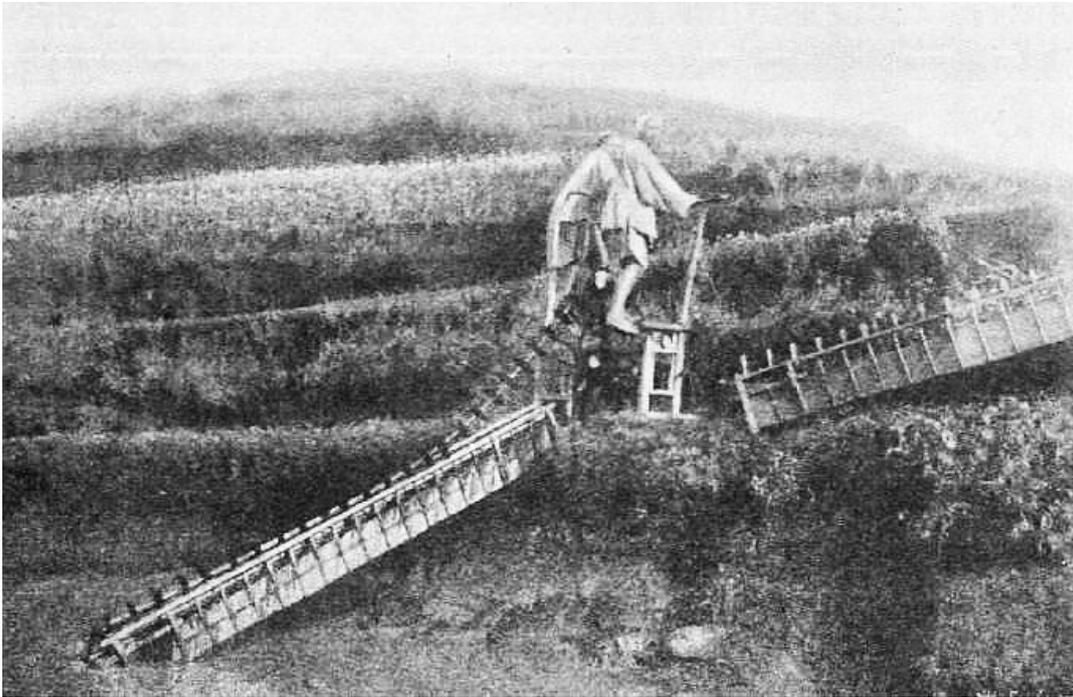


Route en pays tibétain, entre Ta-t sien-lou et Mong-kong t'in.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

ou moins fendus en amande, le teint plus ou moins jaune, les cheveux noirs et qu'ils portent la queue. C'est un peu comme si les Chinois prétendaient à leur tour — et ils le disent du reste — ne pas pouvoir reconnaître un Européen d'un autre parce qu'ils ont tous les yeux droits, le teint blanc et qu'ils portent les cheveux coupés court. Ce qu'il

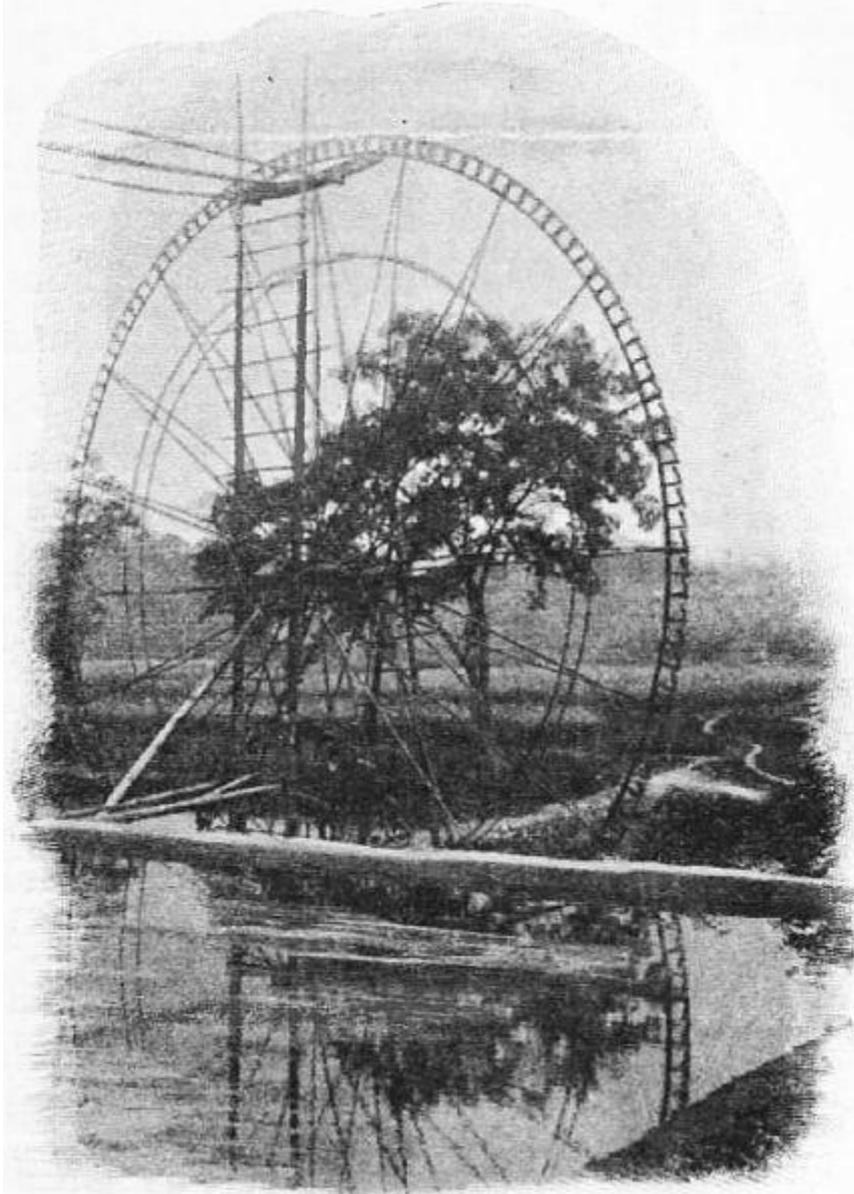


**La noria à couloirs et à palettes.**

Il y a de vrai, c'est que, sous ces caractéristiques générales, il y a <sup>p.178</sup> une diversité infinie de types de Chinois. Cela s'explique facilement si l'on réfléchit à l'immensité du pays et à la diversité des races qui l'habitent ou l'ont habité. Les Chinois sont en réalité des immigrants, arrivés par l'Ouest, à travers le Gobi (qui, à ce moment-là, n'était peut-être pas un désert), et dont le premier habitat en Chine paraît avoir été la province du Chan-si. Ils se sont heurtés à des aborigènes, probablement eux-mêmes appartenant à plusieurs races, ou du moins à des tribus différentes. Dans les quatre provinces plus spécialement visitées par la Mission lyonnaise : le Yun-nan, le Kouï-tchéou, le Se-tchouan et le Kouang-si, il y en a au moins quatre : les *Lolos*, les *Miao*, les *Yiao* et les *I-Kia* ou *T'ou-jen* <sup>1</sup> ; et je ne compte pas les *Si-fan* et les *Tibétains* dont il sera question tout à l'heure.

---

<sup>1</sup> Voir les notes ethnographiques à la fin de ce volume.



**Une noria (plaine d'O-mi).**

Au Se-tchouan, le mélange de types, même chinois, que l'on peut observer, provient du repeuplement de la province par des immigrants de plusieurs autres provinces, à la suite d'un grand massacre qui eut lieu vers la fin de la dynastie des Ming, et dont l'auteur aurait été un certain général Tchang-hien-tchang. Si l'on en croit les anciens auteurs, il n'y alla pas de main morte et les trois quarts de la population auraient péri de la main de ses soldats, qu'il finit d'ailleurs par vouloir massacrer eux-mêmes. Ce

qu'il y a de certain, c'est qu'il y eut, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, une grosse affluence d'immigrants au Se-tchouan. Une survivance curieuse de ce mouvement se rencontre dans l'organisation de Tchoung-king. Une sorte de « Conseil des notables » y assiste le sous-préfet pour le règlement de certaines affaires municipales. Or ce conseil, dont les membres s'appellent les *pa-sen*, ne représente pas moins de *huit provinces* différentes. *Pa sen* signifie précisément « huit provinces ».

Une autre trace de cette différence d'origine — et que le docteur Deblenne a notée — se révèle par la présence de nombreux groupes de

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Chinoises à grands pieds, disséminés un peu partout dans la province <sup>1</sup>. On sait que la coutume barbare de mutiler les pieds des femmes est d'origine relativement récente. Quel qu'ait été le motif primitif, il est certain que, la mode s'en mêlant, et si bizarre que cela p.179 puisse paraître, tous les efforts des missionnaires pour amener l'abrogation de cette absurde torture imposée aux femmes (et qui explique peut-être en partie l'absence complète de « pitié » chez la race) viennent se heurter contre cet argument : « Si je ne mets pas des bandelettes aux pieds de ma fille, elle ne se mariera pas » — et, en présence de cette perspective, la malheureuse fillette demande elle-même à ce qu'on lui déforme les extrémités, malgré les souffrances intolérables que cela lui impose au moment de la croissance. La coquetterie s'en est mêlée ! Jusqu'où peut-elle faire descendre la femme ! Que de fois, lorsqu'une de ces chaises légères, hermétiquement closes, tous rideaux baissés, abritant la ou les femmes de quelque riche mandarin ou marchand, passait au pas rapide des porteurs, n'avons-nous pas vu le rideau de devant légèrement écarté, de façon à laisser voir (ou entrevoir) les « lys d'or » (tel est le terme poétique pour désigner ces moignons) de Madame « Nénuphar d'automne » ou de Mademoiselle « Parfum délicat ». Et les Chinois, par une perversion bizarre, en sont arrivés à faire de cette disgrâce artificielle, laide par elle-même, cruelle, et qui donne aux malheureuses Chinoises des démarches de chèvres malades, un des principaux attraits de la femme, qu'il est même inconvenant de trop regarder. Des missionnaires nous ont dit qu'ils avaient quelquefois toutes les peines du monde à « extrémiser » de nouvelles converties, à cause de l'onction des pieds, considérée comme scandaleuse. On sait que depuis quelques années une croisade, d'autant plus méritoire qu'elle est plus désintéressée, est menée contre cette coutume surtout par des « missionnaires » anglaises. Elle est digne des plus grands encouragements.

---

<sup>1</sup> Le docteur Deblenne en a vu sur la grande route mandarine de Tchoung-king à Tchen-tou. Nous en avons rencontré, M. Métral et moi, entre Li-tou-pa et Chouen-king fou, dans l'Est, etc.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Pour en revenir aux pérégrinations du groupe du Nord-Ouest, le voyage de Tchen-tou à Song-p'an par Song-p'an fou n'a rien présenté de bien saillant. Le pays est montagneux ; mais sa description nous entraînerait à d'inévitables redites <sup>1</sup>, et nous préférons découper simplement dans le journal de route de M. le D<sup>r</sup> Deblenne quelques détails sur les tribus non-chinoises du Nord-Ouest.

... C'est le 29 juillet que nous avons rencontré sur le chemin qui longeait la rivière Fou-ho, dans la montagne boisée, les deux premiers aborigènes que les Chinois conquérants de leur pays désignent sous les termes injurieux ou tout au moins <sup>p.180</sup> méprisants de *Man-tse* (Barbares) ou *Si-fan* (Sauvages de l'ouest). Depuis le 30, nous en avons vu pas mal d'autres des deux sexes, tant sur la route que dans les hameaux ou villages, et surtout à Song-p'an où ils viennent vendre leurs denrées. Dans les villages, devant leurs maisons sont des perches plantées en terre auxquelles sont attachées des banderoles d'étoffe, blanche d'ordinaire, qui flottent au vent. Sur ces banderoles sont inscrites des prières en caractères tibétains qui ont quelque analogie avec les caractères cambodgiens". Les deux langues (tibétaine et cambodgienne) semblent de prime abord avoir un certain degré de parenté, comme les deux peuples qui en font usage. En arrière des banderoles, sur les toitures ou dans d'autres endroits élevés des demeures de ces aborigènes, sont des moulins à prières en bois, abrités sous de petits toits spéciaux et tournant au vent.

Dès le 30 et mieux encore le 31, le pays ne présentait plus l'aspect des régions chinoises et se rapprochait davantage de nos campagnes. On voyait au bas des montagnes des champs de blé, d'avoine et d'autres céréales ; de beaux chevaux, des moutons, des chèvres paissaient dans l'herbe. Le 30 juillet (veille de notre arrivé à Song-p'an), nous avons vu le premier troupeau de yacks au petit village de Hong-ngay-kouan ; il se composait de vingt-cinq animaux trapus, à robes de couleurs différentes ; le noir dominait. Ces animaux, qui portaient chacun leur bât, étaient conduits par trois aborigènes montés l'un sur un yack, les deux autres sur des chevaux ; l'un des cavaliers était un adolescent, l'autre, homme superbe de trente à trente-cinq ans, était armé d'un sabre légèrement recourbé, à fourreau ciselé, qu'il portait en travers sur la selle ; cette caravane allait chercher un chargement de planches ou madriers. Le 31, nous vîmes des yacks broutant tranquillement l'herbe, isolément ou par groupes ; le poil du plus grand nombre était noir, mais il y en avait de roux, café au lait, gris presque blanc. Les chiens de cette région, en général robustes et à longs poils, foncés le plus souvent, ne sont pas très commodes et font de bons gardiens pour les maisons et les troupeaux.

Les aborigènes (Barbares pour les Chinois) de ces pays-ci sont, la plupart, de belle stature ; ils ont la peau foncée, semblant parfois presque noire, le nez droit, fort et assez long, les yeux fendus transversalement (quelques-uns cependant ont les yeux obliques et les pommettes saillantes du Mongol), l'iris d'ordinaire d'un brun assez clair ; leur barbe noire est peu fournie ; leurs cheveux, noirs aussi, sont coupés très court (ils ne portent <sup>p.181</sup> pas la queue comme les Chinois), leurs dents sont blanches et moyennes. En majeure partie, ces gens paraissent robustes. Les femmes, plus petites que les hommes, sont assez fortes ; leur nez est moins proéminent, leur teint moins foncé ; elles ont

---

<sup>1</sup> Pour ceux que la question intéresse voir la II<sup>e</sup> partie, *Rapport commercial sur le Se-tchouan*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

souvent aux joues, sur leur peau marron clair, une coloration rouge due à l'action de l'air de la montagne ; leurs cheveux sont coupés court ; moins pourtant que ceux des hommes. Ces gens-là sont fort curieux, mais ils ont l'air assez doux ; la plupart habitent la campagne ; ceux qui restent en ville (à Song-p'an) sont, en général, domestiques ou hommes de peine. Les hommes portent des vêtements de peau ou de laine rouge bordés de peau de panthère ou de léopard, des pantalons d'étoffe de laine, et des bottes en peau de mouton ou de chèvre ; sur la tête ils ont des turbans d'étoffe noire, brune, bleu foncé ou d'une autre couleur ordinairement sombre, des toques en peau foncée ou des coiffures comiques en peau de mouton plus ou moins pointues, à bords très étroits, dont la forme rappelle celle des chapeaux des clowns de nos cirques. Le vêtement des femmes consiste en une longue tunique de coton ou de laine à revers rouges tombant presque jusqu'aux pieds, serrée à la taille par une ceinture de laine souvent rouge, verte ou brune, et en grosses chaussures en peau de mouton ; sur la tête elles portent le turban.

Les aborigènes traient les vaches, font du beurre qui aurait besoin d'être lavé, confectionnent des sortes de galettes de froment, récoltent du miel, et aiment les liqueurs fortes fermentées <sup>1</sup> (eau-de-vie de grains, etc.).

p.182 De Song-p'an à Kouan-hien (10-20 août), un incident vint troubler la monotonie du voyage : un des porteurs de bagages fut assassiné et ces messieurs perdirent une de leurs caisses de vin, perte d'autant plus sensible qu'ils n'en avaient que deux. C'est le seul incident de ce genre que la Mission lyonnaise ait eu à déplorer, sur un parcours de plus de 20.000 kilomètres dans l'intérieur de la Chine. Cela prouve la sécurité vraiment remarquable de transport qui y règne... quand on a eu soin de rédiger un contrat bien clair avec les transporteurs.

De Kouan-hien à Ta-tsien-lou, ou plus exactement de *Tien-ts'uen à Lou-ting-kiao* (voir la carte), MM. Deblenne, Riault et Waeles suivent un chemin qui n'avait été parcouru par aucun Européen, et pour cause, et

---

<sup>1</sup> La ville de Long-gan fou, au nord-est de Tchen-tou, a été construite également et habitée par les aborigènes Si-fan. Elle portait à cette époque le nom de Hie-fou-tchay. Elle fut prise, saccagée et brûlée trois fois par les troupes chinoises, au mépris de la parole donnée ; la première fois, il y a un millier d'années par les généraux Ouang et Su, dont les descendants existent encore en ville ; la seconde fois, il y a cent ans, par le général Li-pey-tse, dont le tombeau est à 2 lis au sud de Long-gan fou ; enfin la troisième fois par le général Ou. Ces deux derniers, chacun à leur tour, firent mettre à mort les descendants de Ouang et de Su, ne laissant en vie qu'un rejeton mâle de ces familles. Il existe encore deux descendants de Ouang et un de Su, qui sont aujourd'hui *t'ou se* (roitelets, seigneurs) d'une partie des aborigènes du territoire de Long-gan fou. On voit à Long-gan fou une pagode nommée *Pao-jen se* où il existerait encore une inscription en langue si-fan et une maison aborigène en terre. Cette pagode a été élevée il y a un millier d'années par les généraux chinois précédemment cités, lesquels, victorieux des Barbares (Si-fan), en avaient fait leur résidence ordinaire et voulaient se rendre indépendants de la Chine. Leur projet ayant été découvert, ils firent, pour rentrer en grâce, don de ce palais au gouvernement, qui le transforma en temple.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

qui traverse de belles forêts. Leurs chaises furent brisées, deux thermomètres et un baromètre fracassés ; le docteur faillit être précipité au fond d'un ravin ; un éboulis vint créer des obstacles presque insurmontables à leur marche en avant ; et, en un certain point, le sentier était constitué par une série de troncs d'arbres appliqués contre la paroi de la montagne, avec des encoches en guise d'escaliers. Un cheval n'aurait pas pu passer, et il fallut hisser les chaises avec des cordes. Aussi ces messieurs, fourbus, firent-ils un séjour de douze jours à Ta-tsien-lou, retenus en outre par le mauvais temps et la pluie.

Ceci nous donne l'occasion de reprendre quelques détails sur Ta-tsien-lou, d'après les lettres de M. Duclos. Elles se rapportent, on s'en souvient, au mois de juillet.

La ville de Ta-tsien-lou se trouve à une hauteur de 2.700 mètres ; mais, malgré cette altitude, la température était encore de 25 degrés. Nous avons prévenu les missionnaires, au moment de notre arrivée, en leur demandant où nous pourrions loger. Près de la porte, un de leurs boys me remit un billet dans lequel les pères nous souhaitaient la bienvenue et nous disaient de suivre leur homme à l'« Hôtel de l'Europe », un des meilleurs de Ta-tsien-lou. Je fais signe au boy de rester là pour attendre mes deux camarades et de donner l'adresse de l'auberge à mes porteurs. Deux ou trois minutes après, on déposait ma chaise dans la cour d'une maison mi-chinoise, mi-tibétaine, et j'en sortais à peine que j'avais devant moi M. Coffiney, que nous avons vu à Tchoung-king, où il était arrivé avec M. le consul Haas. Comme nous, il loge à l'« Hôtel de l'Europe » et occupe l'une des ailes ; nous occuperons l'autre. Ce nom est des plus fantaisistes, mais il est naturel p.183 en ce sens que tous les Européens qui ont passé à Ta-tsien-lou ont logé dans cette auberge : M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans, Baber, Prat, Bonin, etc.

Ta-tsien-lou étant complètement sous la dépendance des Chinois, sous l'autorité du vice-roi du Se-tchouan, nous nous attendions à trouver une ville surtout chinoise, n'offrant qu'un vague caractère tibétain. C'est le contraire qui s'est présenté ; les maisons ont bien un peu le caractère chinois, mais plus du tout le même que dans la Chine

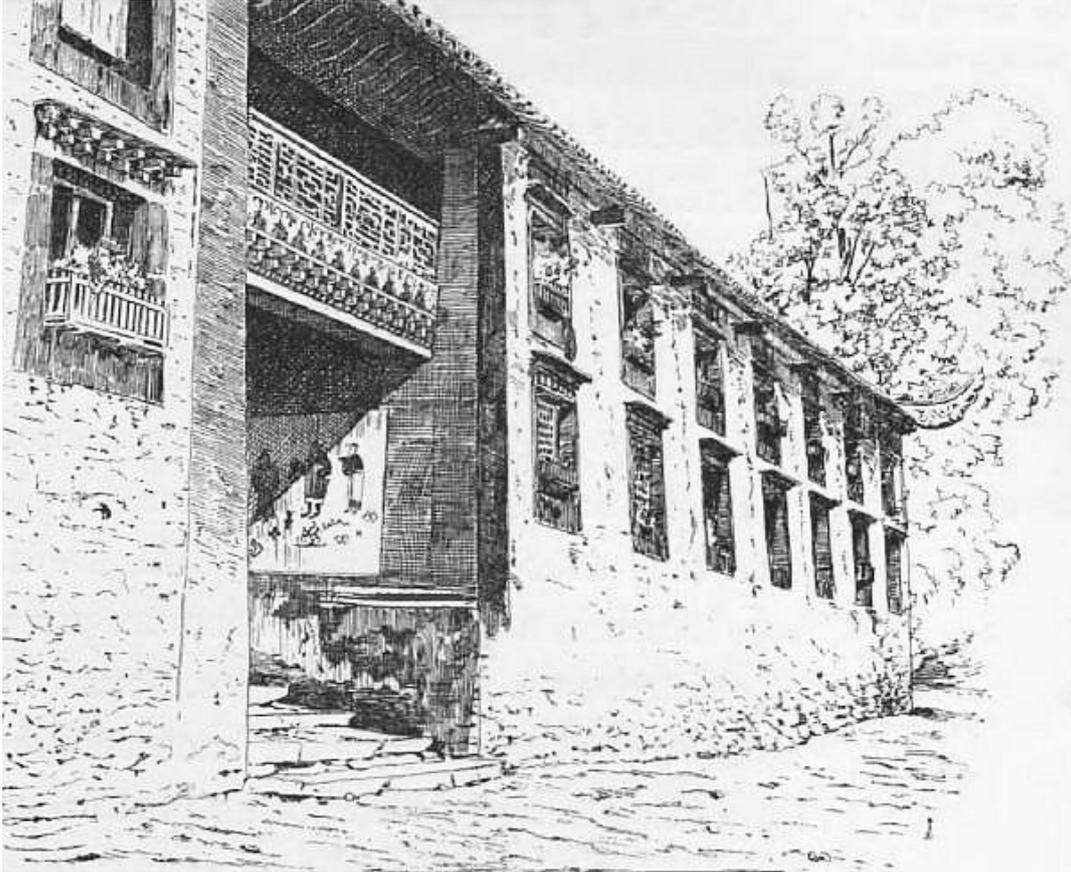
## Mission lyonnaise

Récits de voyages

proprement dite ; il y a quelque chose d'indéfinissable qui les transforme complètement. Dans les rues circulent une foule de Tibétains drapés dans leurs robes de laine rouges, chaussés de grandes bottes, laissant derrière eux une odeur *sui generis* de beurre rance. Ce sont de grands gaillards, fortement musclés, portant les cheveux de différentes façons, tantôt ras, tantôt formant une queue, tantôt épars autour de la tête. Leur teint, parfois plus clair, est en général plus foncé



**Bouddha de la lamaserie de Ta-tsien-lou.**



**Porte de lamaserie à Ta-tsien-lou.**

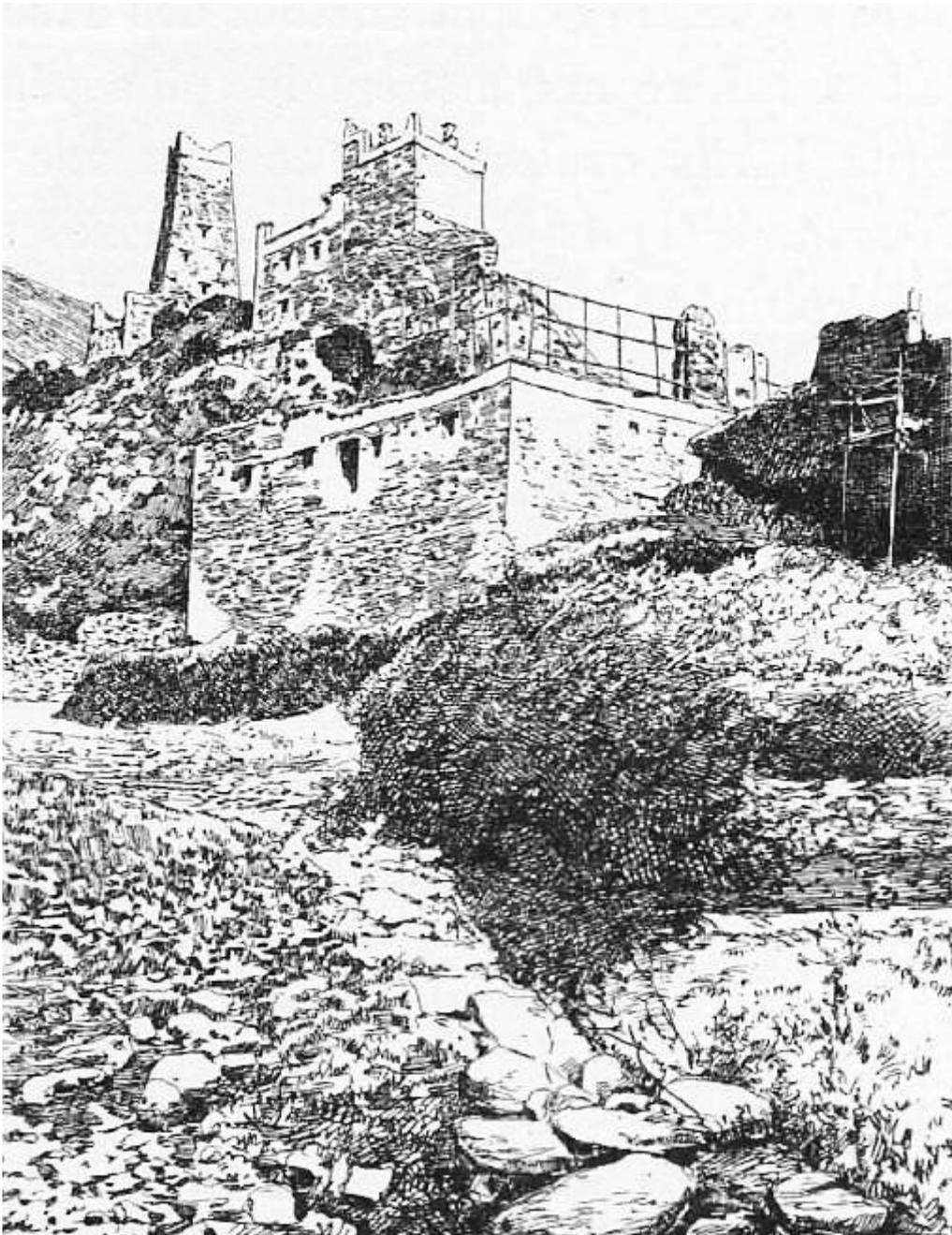
que celui du Chinois. Il est vrai qu'il est difficile de se prononcer ; le Tibétain ne se lave jamais qu'avec le beurre dont il enduit ses vêtements et sa figure, comme préservatif contre le vent des hauts plateaux. Il a l'épiderme recouvert d'une épaisse couche de crasse. Et les habits, quelle saleté ! quelle vermine doit se loger là !

Il y a bien quelques Chinois à Ta-tsien-lou, mais ils sont certainement en minorité sur les 30.000 ou 40.000 personnes qui composent <sup>p.184</sup> la population. La grande majorité sont des métis ; les Tibétains purs ne sont ici que de passage. En général, ils viennent en caravanes pour vendre leurs produits et s'approvisionner en certaines marchandises, surtout en thé. Après un séjour d'une durée variable, un mois environ, ils repartent et regagnent leurs plateaux. Dans la ville, les femmes sont surtout des Tibétaines. Ce sont elles que l'on voit travailler aux métiers les plus pénibles, portant l'eau dans de petits barils ovales fixés comme une hotte sur leur dos, charriant d'énormes

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

fagots de bois, etc. Elles sont plus grandes et surtout plus robustes que les Chinoises. Naturellement, elles n'ont pas les pieds mutilés.



**Une lamaserie.**

Les Tibétains ont énormément de préjugés et de superstitions, qu'entretiennent soigneusement les lamas pour conserver leur autorité. D'après une de leurs croyances, il ne faut pas ouvrir de mines dans le sol, surtout pour l'or, car en enlevant les richesses minérales on rend la terre inféconde et impropre à toute culture. Il y a, paraît-il, près de Ta-

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

tsien-lou des mines d'or importantes que les Chinois regardent d'un œil d'envie et qu'à maintes reprises ils ont tenté d'exploiter. Mais l'autorité supérieure a dû intervenir et interdire tout travail de ce genre, pour éviter un soulèvement de la population tibétaine.

Ta-tsien-lou est occupé par un petit roitelet vassal de la Chine. D'ailleurs toute cette partie occidentale du Se-tchouan comprend une série de principautés où le roi ne l'est pour ainsi dire qu'en titre, l'administration se faisant surtout par les mandarins chinois. Le roi de Ta-tsien-lou est en lutte en ce moment avec un roitelet voisin, soutenu en sous-main par les lamas de Lhassa. Le premier a réclamé l'aide des Chinois, et plusieurs



**1. Tireurs de chaises. — 2. L'ambassadeur de Chine, retour de Lhassa. — 3. L'escorte de l'ambassadeur.**

milliers d'hommes de troupes sont en présence, paraît-il, à trois ou quatre journées d'ici. Il y aurait eu, il y a quelques jours, un combat sans autre résultat que deux ou trois morts de chaque côté, mais chacun des partis se serait déclaré victorieux, et ici, à Ta-tsien-lou, on a tiré force pétards pour la circonstance. Le roi de Ta-tsien-lou ne serait pas d'un sang pur, car les alliances auraient introduit dans sa famille pas mal de sang chinois. Son sérail comprend toute une bande de femmes, lesquelles, en principe, devraient être tibétaines, mais il s'y trouve plusieurs Chinoises volées, puis vendues. Ce roitelet aime beaucoup les objets <sup>p.185</sup> européens. Sa maison est très jolie, sa maison de campagne serait une merveille.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Malgré cela, il administrerait bien sa principauté, et ses sujets pourraient se déclarer très heureux à côté de ceux des principautés voisines et aussi à côté des Chinois.

En hiver, où le soleil ne se montre pas, le climat est assez rigoureux, la température est presque toujours au-dessous de zéro, allant jusqu'à  $- 12^{\circ}$  ; la neige tombe avec abondance pendant cette saison. Septembre est très pluvieux. Le vent du S.-O. souffle d'une façon continue de 4 heures du soir à 9 heures du matin, de novembre à mai.

La plupart des maisons de la ville portent des étendards tibétains. Il y en a deux ou trois dans la cour de notre auberge. Ce sont de longues et étroites bandes de toile blanche (plutôt grise) couvertes de prières, écrites en caractères tibétains et fixées le long d'une perche <sup>p.186</sup> verticale qui sert de hampe. Il y a, en plus, au-dessus du mur de la cour, une corde tendue à laquelle sont attachés de petits lambeaux d'étoffe couverts aussi de prières. Ces cordes tendues sont très nombreuses au-dessus du torrent ; il y en a qui traversent toute une vallée et qui vont d'une montagne à l'autre. Chaque fois que le vent agite ces inscriptions, on peut considérer les prières comme dites et l'effet bienfaisant s'en répand sur toute la vallée. Le moulin à prières est une sorte de boîte cylindrique dans laquelle sont enfermées les prières. Celui qui est portatif est fixé au bout d'un manche, comme un bilboquet ; une masse pesante est attachée au cylindre et permet de le faire tourner en agitant l'appareil. À chaque tour, les prières sont dites. On peut s'éviter cette fatigue, en plaçant le moulin près d'un torrent et en le faisant marcher par une roue hydraulique.

Les Tibétains fabriquent beaucoup de beurre, dont ils font un grand usage dans le thé, mais ce beurre est fort mal préparé et encore plus sale que le lait lui-même. Celui-ci est d'un goût un peu acre ; mais, en le faisant bouillir, on a un liquide analogue à celui que nous avons en France. Chez les Chinois, le lait est presque complètement inconnu, du moins le lait de vache. Quand il est ordonné (ce qui est assez fréquent) par les médecins chinois, on emploie alors le lait de femme. Quand un vieillard tombe dans l'enfance, on lui donne une nourrice.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

L'évêché est une habitation un peu chinoise mais très propre, précédée d'un grand jardin et d'une cour avec une volière, où deux faisans prennent leurs ébats, et que surmonte un coq doré qui sert de girouette. Nous faisons la connaissance de deux pères : le père Giraudeau, provicaire des missions du Tibet, qui dirige la mission en l'absence de M<sup>gr</sup> Biet, évêque en titre, lequel est à Paris depuis quatre ou cinq ans pour y soigner sa santé fortement ébranlée par un long séjour sur les hauts plateaux ; le père Mussot, procureur, qui vient d'arriver de Tchen-tou, où il était allé pour régler avec le vice-roi certaines affaires de la mission et obtenir le rétablissement, à Batang, des missionnaires qui en avaient été expulsés. Ils ont beaucoup voyagé dans le Tibet, surtout le père Mussot, qui accompagnait le père Desgodins quand celui-ci tenta de pénétrer à Lhassa. Ils furent arrêtés en route et coururent les plus grands dangers. Le père Giraudeau a également beaucoup circulé dans le Tibet ; mais ses expéditions, quoique aussi p.<sup>187</sup> périlleuses, étaient moins retentissantes, n'ayant pas Lhassa, cette Rome du bouddhisme, pour objectif.

D'après ce que nous disent les missionnaires, les mœurs des Tibétains seraient des plus dissolues, mais en raison de la bestialité des individus la démoralisation serait en somme moindre que celle des Chinois. Il existe une coutume bizarre, moins fréquente qu'on ne le dit, c'est la polyandrie. Certains voyageurs sont allés jusqu'à dire, en parlant du Tibet, que la polygamie régnait dans la plaine, la polyandrie sur les plateaux, comme si l'altitude jouait un rôle. La polyandrie existe bien sur les plateaux, mais à côté de la polygamie, apanage des riches. Elle résulte surtout de la crainte qu'ont les Tibétains de voir se diviser les fortunes. Plusieurs frères, afin de maintenir intacte la fortune de la famille, épousent la même femme ; les enfants appellent l'un petit père, l'autre grand père, etc. Un jour, trois frères étaient en dispute, et il allait en résulter le partage des biens. L'affaire fut portée devant les lamas qui condamnèrent deux des frères encore célibataires à épouser la femme du troisième. Il est évident que les mœurs ne peuvent que souffrir de cet état de choses. D'ailleurs les lamas sont loin de donner le

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

bon exemple : ils se livrent dans leurs monastères à toutes sortes de débauches sans se soucier des vœux qu'ils ont prononcés. En général les lamas, comme les bonzes, ne doivent pas se marier ; il y a pourtant quelques couvents où cette règle n'existe pas.

Le Tibet est considéré comme un pays tributaire de la Chine ; celle-ci a une influence assez restreinte dans le Tibet proprement dit. Mais, tous les ans, une ambassade tibétaine va saluer l'empereur, et l'orgueil du Chinois se trouve satisfait. Mais il lui en coûte fort cher, car c'est avec les ressources des autres provinces que sont entretenus les nombreux postes disséminés dans le pays, ainsi que les mandarins qui représentent la Chine. Les lamas sont censés prier pour la dynastie actuelle, mais l'empereur doit payer ces prières. Tous les ans les couvents reçoivent des sommes considérables de Pékin. Il est vraiment drôle de voir le souverain payer le tribut à ses tributaires. Ainsi entretenus, les lamas se soucient fort peu d'être appelés des vassaux de la Chine, étant donné surtout qu'ils mènent, comme bon leur semble, le peuple tibétain qu'ils ont réduit à un état d'abrutissement à peu près complet. Ils sont les maîtres du pays et punissent les habitants à leur <sup>p.188</sup> gré. Pour conserver leur pouvoir théocratique, ils ont bien soin de maintenir le pays dans l'ignorance la plus complète. Le Tibétain, contrairement au Chinois, n'apprend jamais à lire. Il existe, paraît-il, parmi les lamas, des individus fort intelligents et de plus très instruits dans leurs livres, mais ils sont rares. Plus une chose est absurde et ridicule, plus elle a de chance d'être acceptée par les Tibétains. Parmi ces préjugés, il en est un qui faillit coûter cher au coq qui surmonte la volière des Pères. En voyant cet animal doré, qui ouvrait la bouche et se tournait du côté des montagnes qui environnent la ville, et cela en tous sens, la population lui attribua un pouvoir bizarre. Le coq, en regardant les montagnes, en enlevait l'or qu'elles renfermaient, c'est pourquoi il était doré et c'est aussi pourquoi les missionnaires étaient si riches.

Le retour de MM. Deblenne, Riault et Waeles, de Ta-tsien lou à Tchoung-king, s'effectua au milieu d'assez grosses difficultés, par une route nouvelle, de Fou-lin à O-mi hien, mais en somme sans incident notable.

## CHAPITRE V

### UNE TOURNÉE DANS L'EST DU SE-TCHOUAN

De Tchoung-king à Tchen-tou par Su-tin fou

[4 août — 20 septembre 1896]

@

L'été à Tchoung-king. — Départ. — M. Antoine descend sur Chang-hai. — Arrivée à Su-tin fou. Les auberges du Se-tchouan. — Un détail pénible. — La question de l'engrais. — Intensité de la circulation intérieure en Chine. — Noms d'auberges. — Médicaments chinois. — La vie de société en Chine. — Pouvoir du père de famille. — Une anecdote. — Un supérieur compatissant. — Situation de la femme. — Les enfants. — La piété filiale. — Une famille de chrétiens chinois ; leur fortune. — Les grandes fortunes en Chine. — Enfants et train de maison. — Suite du voyage.

p.189 Pendant que les deux groupes, dont les tournées viennent d'être exposées d'une façon sommaire, trouvaient une fraîcheur relative sur les hauteurs de la frontière occidentale, M. Métral, M. Antoine et moi restions — je n'ose pas dire *solides*, car l'état de liquéfaction dans lequel nous réduisaient les chaleurs était indescriptible — au poste central de p.190 Tchoung-king <sup>1</sup>. C'est alors que nous pûmes jouir de ces nuits délicieuses où le thermomètre, qui est monté à plus de 40 degrés dans la journée, s'abaisse jusqu'à 39 degrés, à partir de 2 heures du matin ; où les étoiles, à travers l'éther surchauffé, semblent blêmes, et n'ont pas l'éclat hardi et joyeux dont elles brillent sous nos latitudes ; où, de la ville poussiéreuse, opiacée et suante, nous arrivent par bouffées des relents sans nombre et sans nom. Nous ne dormons guère. Presque toutes les nuits, à partir du milieu de juillet, nous nous rencontrons sur le balcon du *Jen iu tien*, ouvrant des bouches comme des carpes hors de l'eau, à la recherche d'un souffle insaisissable d'air pur. Pendant le mois précédent la température avait été moins élevée ; — le thermomètre se maintenait aux environs de 30 degrés ; mais l'humidité était épouvantable. La transpiration ne s'évapore pas dans cet air saturé, et

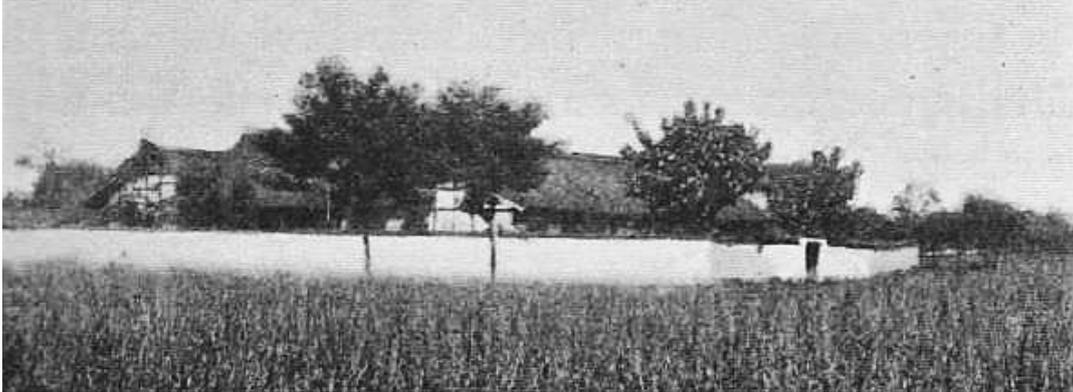
---

<sup>1</sup> MM. Antoine et Métral avaient rallié Tchoung-king le 14 juin, après une absence de deux mois pour l'étude des centres séricicoles à l'ouest de Kia-ting. — Voir le *Rapport spécial sur le Se-tchouan séricicole*, dans la II<sup>e</sup> partie.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

rien n'est plus pénible. Des graines de haricots enfermées un soir dans une malle germèrent pendant la nuit, et nos chaussures auraient fait chaque matin les délices d'un collectionneur de cryptogames. MM. Baux et Lœderich, que nous avons le plaisir de posséder comme hôtes à ce moment, étaient aussi malheureux que nous et fondaient, aussi gaiement mais aussi régulièrement que nous, à vue d'œil.



**L'habitation d'un missionnaire catholique au Se-tchouan  
(Tchen-lan lin, près O-mi hien).**

Enfin, le 4 août, l'enquête sur Tchoung-king terminée, et les rapports des « soyeux » mis au point, nous pouvons quitter la métropole commerciale du Se-tchouan. Il s'agit de compléter, par la visite des autres centres séricicoles de la province, les renseignements de MM. Antoine et Métral, qui concernent surtout la région de Kia-ting.

Je passe sur notre voyage jusqu'à Ouan-hien, à 350 kilomètres environ en aval de Tchoung-king, sur le grand fleuve. J'aurai l'occasion de parler de la descente du Yang-tsé, dans un autre chapitre <sup>1</sup>. À Ouan-hien, nous dûmes malheureusement nous séparer de M. Antoine. Les chaleurs de Tchoung-king l'avaient sérieusement affaibli ; et il avait eu des retours des accès de fièvre déjà éprouvés au Kouï-tcheou. Malgré sa bonne volonté, et mes regrets, je considérai comme de mon devoir d'exiger qu'il ralliât Chang-hai, avec MM. Baux et Lœderich <sup>p.191</sup> qui continuaient la descente du fleuve. Il y trouverait au moins le confortable et des médecins, tandis que nous avons en perspective des étapes fatigantes, par une chaleur qui se maintenait aux environs de 40

---

<sup>1</sup> Voir livre III, chap. IV, *De Tchoung-king à Han-k'éou.*

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

degrés entre 10 heures du matin et 3 heures du soir (maximum, dans nos chaises, le 13 août, à 2 heures de l'après-midi, 40°5) jusqu'au 15 août.

À cette date, M. Métral et moi arrivions à Su-tin fou, on nous trouvâmes la porte du Sud fermée pour demander la pluie, ce qui nous obligea à un énorme détour pour entrer en ville. Mais la pluie tomba en effet quelques jours après. Nous profitâmes sans vergogne, pendant dix jours, de la cordiale hospitalité du père Descomps, que vint rejoindre le père Chaudier.

Le trajet par ces chaleurs, à travers les campagnes, d'une richesse un peu monotone, de l'est du Se-tchouan <sup>1</sup>, avait fatigué M. Métral. Nos arrêts dans les auberges n'étaient pas faits pour le reposer ! Nous avons déjà eu l'occasion de dire plus d'une fois tout le bien que nous pensions de cette admirable institution des hôtelleries en Chine. Nous croyions avoir subi, au Yun-nan et au Kouï-tcheou, le maximum de ce qui peut être imposé à une simplicité de goûts allant jusqu'au détachement, à la patience, et... au nez des voyageurs. Combien nous étions loin de compte ! Celles du Se-tchouan ne sont pas seulement aussi sales que celles des deux provinces voisines, mais la chaleur et l'humidité sont deux bouillons de culture excellents pour le pullulement de toutes les horreurs et l'épanouissement de tous les parfums qu'engendre la crasse insondable des maisons chinoises et de leurs habitants.

Un détail pénible et fréquent des auberges du Se-tchouan est la présence, contiguë à la salle d'honneur du fond de l'auberge, où notre dignité nous oblige à nous mettre, de certaines installations, indispensables mais sommaires, où s'attarde encore la primitivité des Chinois. Quand elles ne sont pas à côté de nous, elles sont disposées en dessous de la chambre où nous couchons ; et la prévoyance, pleine de délicatesse et d'esprit pratique, des architectes est allée jusqu'à ménager des trous dans le plancher de la salle. Quelquefois, il faut

---

<sup>1</sup> Le pays entre Ouan-hien et Su-tin ressemble assez au Se-tchouan central décrit au chapitre précédent, sauf, comme nous l'avons dit, que les lignes de collines sont à direction beaucoup plus nette (N.-E.—S.-O.) et d'une élévation un peu supérieure. Cultures et arbres sont les mêmes, à peu de chose près.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

traverser notre p.192 appartement pour s'y rendre ; et dans ce cas, nous fermons impitoyablement toutes les issues, à la véhémence, et d'ailleurs légitime, indignation des quarante ou cinquante personnes de notre suite qui sont parfois logées dans la même auberge que nous, et dont la procession lamentable vient se heurter à des portes closes.



**Paysage se-tchouanais. Environs de Tchoung-king.  
Champ d'opium en fleurs et ferme.**

Ils comprennent d'autant moins la mesure d'occlusion dont ils sont victimes, que les Chinois professent, en ces matières, une indifférence olfactive qui stupéfie le voyageur. Il faut se garer avec soin, dans les rues étroites des villes, des seaux débordants qui passent, balancés dextrement à chaque extrémité d'un bambou. Tous les matins à Tchoung-King, près de deux des portes de la ville, l'une donnant sur le *Siao-ho* (rivière de Pao-ning), l'autre sur le Yang-tsé, des centaines de seaux s'alignaient en bel ordre, en étages successifs, sur la série de marches qui montent des plages des rivières à la ville. Des coolies, modestement héroïques, déversent le contenu dans des sortes de « jonques-citernes ». Celles-ci parcourent ensuite les rives, et les

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

campagnards viennent puiser à même le bateau. L'engrais humain joue un tel rôle dans l'agriculture chinoise que l'on voit, le long des routes qui sillonnent la grande plaine de Tchen-tou, de petits édifices assez bien construits, couverts d'un toit, aux murs blanchis à la chaux, bref d'apparence beaucoup plus propre que nombre d'habitations chinoises, et qui sont une invitation discrète au voyageur d'apporter sa contribution aux travaux de la principale industrie nationale.

p.193 Les auberges sur les grandes voies de communication sont d'ailleurs, sauf quelques exceptions naturellement, les plus mal tenues ou tout au moins les plus insupportables. Cela se comprend : elles sont les plus fréquentées. Le Chinois voyage en somme beaucoup, malgré des moyens de communication incomplets. On trouve des Setchouanais au Yun-nan, à Moug-tse, sur les frontières du Tonkin, et à Canton. La corporation des marchands de Canton est une des plus puissantes de Tchoung-king, où l'on rencontre aussi des marchands du Kiang-si, du Chan-si, etc. <sup>1</sup>. Le colporteur du Hou-nan vient acheter son opium dans le sud-ouest du Kouï-tcheou, et ainsi de suite. Car les marchandises ne circulent pas moins que les personnes. Le thé de Pou-eurl, dans le sud-ouest du Yun-nan <sup>2</sup> s'en va jusqu'à Pékin ; les porcelaines de King-té-tchen au Kiang-si sont répandues dans tout l'empire ; l'opium du Kouï-tcheou est consommé à Chang-hai ; les nids d'hirondelles et tous les *frutti di mare* dont les riches sont si friands, se vendent à Tchen-tou, à 2.600 kilomètres de la côte, et ainsi de suite <sup>3</sup>.

Qu'elles soient sur une grande route mandarinale, ou qu'elles bordent une de ces pistes plus ou moins dallées qui constituent les routes départementales ; qu'elles soient situées au Yun-nan, au Setchouan ou au Kouï-tcheou ; qu'elles fleurent plus ou moins le bois de santal ou le camélia, les auberges porteront toujours de ces noms poétiquement trompeurs, si fréquents dans la langue chinoise, et où il

---

<sup>1</sup> Voir chapitre précédent.

<sup>2</sup> Ce thé vient en réalité du Laos tonkinois, ou du moins de régions avoisinantes. Cf. *Rapport sur le Yun-nan* dans la II<sup>e</sup> partie, et la carte du Yun-nan.

<sup>3</sup> J'ai eu l'occasion d'attirer l'attention sur ce fait, important au point de vue économique, comme indice du succès qui attend les chemins de fer, dans le Rapport général du 28 novembre 1897, peu après le retour de la Mission.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

semble que se réfugient et dont il semble que se contentent tout l'idéal et toute la politesse de ce peuple, par ailleurs si positif et si brutal. De même que les pieds d'une femme sont ses « lys d'or », et que le gynécée n'est désigné, dans le langage de la bonne société, que sous le nom des « fragrants appartements <sup>1</sup> », de même les auberges s'enorgueillirent des désignations les plus alléchantes, les plus pompeuses ou les plus touchantes. Nous en avons déjà cité quelques exemples : l'auberge de la « Parfaite Félicité », à Yun-nan fou, etc. L'hôtellerie des « Cent mille parfums », de l'« Harmonie Céleste », de la « Fortune sans p.194 Nuage » et de la « Commune Ascension vers les Honneurs » ; tels sont, au hasard du souvenir, quelques-unes des enseignes les plus typiques. Et le pis est que nos gens semblaient y attacher une importance véritablement exagérée. Pourvu que les vocables fussent bien choisis, et que la façade se présentât d'une façon convenable, ils se préoccupaient fort peu de l'état réel des chambres, de l'absence de papier aux fenêtres, de battants aux portes et de tuiles aux toits. Nous eûmes là une nouvelle preuve du rôle universel joué par le principe de la « face », c'est-à-dire de la « façade », dans la vie chinoise. Nous en avons déjà vu bien des exemples, moins désagréables pour nous.

La fatigue éprouvée par M. Métral en arrivant à Su-tin le décida à se mettre entre les mains d'un médecin chinois pour soigner une diarrhée persistante. J'admiraï son courage, sans être le moins du monde tenté de l'imiter, surtout à la vue des drogues peu appétissantes qui lui furent prescrites. Encore fut-ce des infusions dont la composition n'avait rien d'absolument mystérieux. Mais la pharmacopée chinoise renferme, on le sait, à côté de bons remèdes naturels fournis par une flore abondante, quelques recettes inattendues, comme l'excroissance qui pousse près de l'œil *droit* d'une espèce particulière de crapauds, élevée avec soin, surtout aux environs de Soui-fou — si nous ne faisons erreur ; — comme la peau séchée d'un certain lézard que l'on trouve à Kouang-si et qui figure sur les statistiques d'exportation du port de

---

<sup>1</sup> Voir dans le livre I<sup>er</sup>, chapitre IV, quelques formules de politesse.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Pak-hoi. Il est indispensable que cette peau soit tachetée de petits points rouges, sinon son efficacité est des plus discutables. Les p.195 cornes de cerf pilées sont un fortifiant classique. L'excellent père Bodinier, qui voulut bien mettre son expérience de botaniste passionné au



**Battage de la récolte, près de Kia-ting.**

service du D<sup>r</sup> Deblenne, pour l'aider dans le classement des médecines achetées à Yun-nan fou et rapportées par la Mission, vit un beau jour toute sa science et celle du docteur en défaut. L'échantillon se présentait sous la forme de petites masses dures, d'une couleur et d'une forme difficiles à définir. À quel règne appartenait-il exactement ? Quelle était précisément sa vertu ? Le mystère se prolongea pendant plusieurs jours. Un examen plus attentif et le déchiffrement des caractères chinois qui désignaient ce médicament sur la liste fournie par le marchand démontrèrent qu'on se trouvait en présence de crottes de lapin.

Il faut reconnaître d'ailleurs que, comme nous le disions tout à l'heure, plusieurs des remèdes fournis par les plantes sont véritablement efficaces. M. Métral fut guéri au bout de quelques jours, bien qu'il n'eut pas traité à *forfait* avec l'empirique qui le soignait. C'est un mode de règlement fréquemment employé en Chine, et qui fait honneur à la perspicacité des malades.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Pendant notre séjour à Su-tin fou, nous eûmes l'occasion de pénétrer un peu dans l'intimité d'une famille chinoise, dont la maison était contiguë à celle des missionnaires. C'était une famille de chrétiens, et c'est à cette circonstance que nous dûmes de pouvoir avoir un aperçu de la vie de famille et du train de maison d'un Chinois de la classe aisée. D'ordinaire, rien de plus impénétrable, surtout pour un étranger, qu'un intérieur chinois. La vie sociale, telle que nous la comprenons, n'existe pas en Chine, et cela tient à une raison très simple : la situation d'infériorité de la femme, commune à toutes les polygamies <sup>1</sup>. Jamais un Chinois n'en invitera un autre à dîner chez lui en <sup>p.196</sup> famille. Si des amis se réunissent, ce sera soit dans une maison de plaisance d'un riche particulier, soit dans des pagodes ou des locaux spéciaux, comme le *Kouei houa yuen*, décrit dans le chapitre II de ce livre. On ne rend jamais visite à la femme de ses amis, et il est même très inconvenant de demander de ses nouvelles. Tout au plus peut-on s'informer de la santé de leur mère ; encore faut-il y mettre les formes les plus compliquées de la politesse. Ce sera, par exemple la phrase suivante : « Veuillez présenter mes hommages à la salle de la Respectable Longévité » — voulant désigner ainsi, par une de ces formules dont nous avons déjà vu le bizarre style indirect <sup>2</sup>, la personne *qui se trouve dans la salle* de la « Respectable Longévité », autrement dit dans l'appartement de la mère de famille, ou, en d'autres termes, la mère de famille elle-même. Cette absence complète de relations publiques entre les deux sexes — les missionnaires, pour se conformer aux mœurs du pays, partagent les églises en deux côtés bien distincts, celui des hommes et celui des femmes, par une haute cloison en bois

---

<sup>1</sup> Un sinologue anglais, Douglas, a eu la malice de relever des preuves curieuses de la conception inférieure que les Chinois ont de la femme et de son rôle. Ces preuves sont tirées de leur écriture, de l'emploi du caractère *niu* qui signifie femme. Répété, il forme un nouveau caractère, qui signifie « se quereller » : triplé, le sens devient « une intrigue ». Le caractère qui veut dire l'« astuce », la « dissimulation » est composé de deux autres qui sont « une arme » et « la femme ».

Hâtons-nous d'ajouter que « femme » et « habitation » rapprochées forment le symbole de « repos », « tranquillité », ce qui dénote une appréciation plus exacte de leurs vertus, et indique en même temps en quelle estime réelle est tenue la mère de famille. Les femmes du peuple et de la petite bourgeoisie jouent un rôle actif dans la société. Elles vaquent à toutes les occupations des hommes. On les voit dans les rues malgré leurs petits pieds.

<sup>2</sup> Cf. livre I, chapitre IV.

## Mission lyonnaise

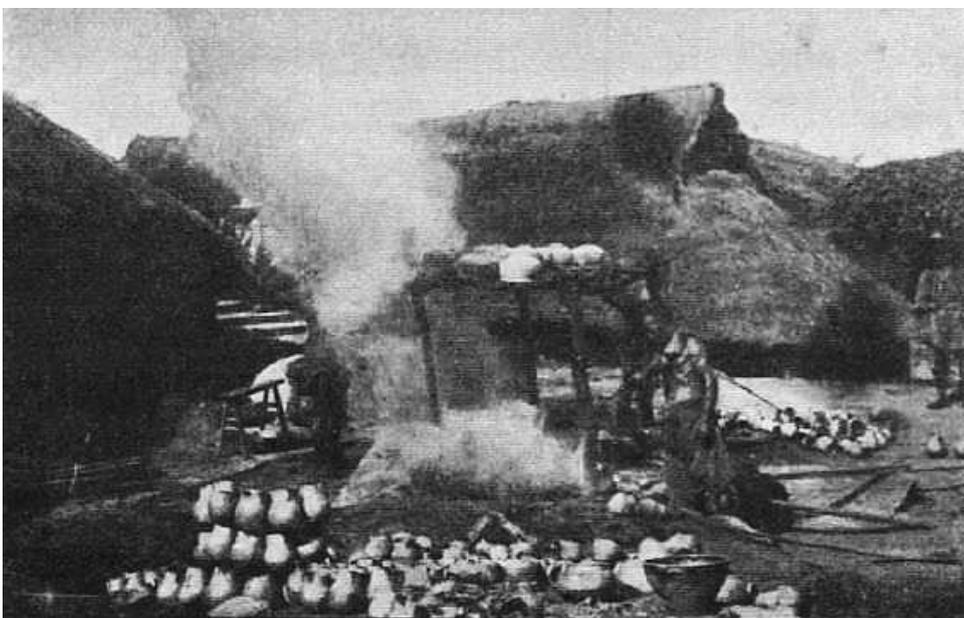
Récits de voyages

qui court d'un bout à l'autre de l'église dans le sens longitudinal — est certainement une des causes de l'extension du vice de l'opium, sans compter les autres. Le Chinois riche s'ennuie.



**Un buffle étonné.**

Le père de famille est maître chez lui, et son pouvoir n'a pas d'autre limite que la coutume. Théoriquement il peut vendre sa femme et ses enfants. Le fait est rare, sauf dans la classe pauvre, et, dans ce cas, surtout pour les filles, qui deviennent alors des *esclaves* (*ya t'eou*) ou des « secondes femmes » dans les familles riches ; car, contrairement



**Fabricants de poteries.**

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

à ce que l'on croit, l'esclavage existe encore en Chine, bien que peu fréquent. Si le père de famille est un fermier ou un petit <sup>p.197</sup> propriétaire un peu aisé qui possède une terre et une maison, il conservera généralement ses fils auprès de lui, et ajoutera simplement un compartiment à la maison, au fur et à mesure que ses fils se marieront. La polygamie existe surtout, comme partout, dans les classes supérieures et riches, gros mandarins et gros marchands. Ces derniers ont souvent un ménage dans chacune des villes, ou des provinces, où ils exercent leur commerce. Ce qui est tout à fait reçu par les mœurs, par exemple, c'est que, dans un ménage qui n'a pas d'enfants, ou qui n'a que des filles, le mari prenne une « petite femme », souvent sur le conseil même de la première femme, qui restera tout de même la maîtresse de la maison, et est censée mère de tous les enfants. S'il est riche, il n'attendra pas le consentement de la première femme pour en prendre plusieurs. Celles-ci sont toujours achetées, tandis que la femme légitime reçoit une *dot* sous forme de trousseau, plus ou moins importante suivant la fortune de sa famille. En dehors de ces concubines légales, les liaisons irrégulières proprement dites sont mal vues par les païens eux-mêmes, et difficilement acceptées par les autres femmes. Nous avons entendu raconter, à ce sujet, une savoureuse anecdote par le père Gourdin, de Lou-tcheou, qui en avait connu le héros, un *tche tcheou* de la ville. Elle vaut surtout par les détails « à côté », qui font que je ne résiste pas au plaisir de la citer :

La femme dudit *tche tcheou* apprend qu'il entretient une « créature » en ville, en dehors de son gynécée, déjà nombreux. Un jour, avant de se mettre à table (la femme légitime mange à la table du mari *quand il n'y a pas d'étranger*, et c'est généralement, paraît-il, le moment des explications), elle le met en demeure de <sup>p.198</sup> renvoyer sa maîtresse *illico*, sans quoi elle fait du scandale. L'autre se regimbe ; sa femme se fâche, lui lance à la figure la petite tasse dans laquelle on boit le vin de riz, et lui fait au front une assez sérieuse blessure. C'est ici que l'affaire se corse et prend un développement bien chinois.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Le *tche tcheou*, qui devait siéger à son tribunal dans l'après-midi, s'excuse auprès de son supérieur, le *tao t'ai* de la ville, et demande un congé de trois jours. Le *tao t'ai* était déjà au courant de l'incident par un de ses affidés (car il y a toujours, de supérieur à inférieur, dans l'administration chinoise, des espions <sup>1</sup>). Il prend une petite chaise non officielle, se rend chez le *tche tcheou*, et la conversation s'engage :

— Je ne viens pas en supérieur, mais en ami, en *médecin*. Vous savez que je suis un peu médecin (tous les lettrés étudient en effet les livres de médecine). Voyons cela.

Il lui prend le pouls et le tête, gravement et silencieusement, pendant un quart d'heure, suivant la coutume des médecins chinois, qui prétendent que chaque maladie correspond à un pouls particulier, et qui doivent découvrir la maladie à la seule inspection du pouls, sans poser aucune question au malade.

— Grave, très grave ! Trois jours, mon pauvre ami ? Non, pas trois jours. Vous en avez pour trois mois... au moins. Ne protestez pas, je m'y connais. Je vais être obligé d'écrire à Tchen-tou pour demander un *ouei yuen* (intérimaire). Et surtout soignez-vous bien !

Le soir même, le *tche tcheou*, après avoir essayé d'amadouer son supérieur, était obligé, pour arrêter la lettre qui partait pour Tchen-tou, d'envoyer 4.000 taëls (20.000 francs) au *yamen* du *tao t'ai*. Il dut donner encore 500 taëls au secrétaire (*se yé*) au pinceau rouge, chargé du rapport pour Tchen-tou, et 600 taëls aux scribes du *yamen*, plus nombreux. Sa femme dut probablement regretter son esclandre.

La mère de famille est en somme respectée. La veuve a droit aux revenus (« Elle peut manger les feuilles et non le tronc », dit le proverbe) ; mais ne peut pas disposer de la propriété. La viduité est

---

<sup>1</sup> Les petits mandarins (sous-préfets, *tche hien*) éloignés de la capitale de la province se cotisent souvent entre eux pour entretenir une sorte d'*agent* à la capitale. Il doit les tenir au courant et s'appelle le *tso sen* (celui qui est assis à la capitale).

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

très honorée <sup>1</sup> : la femme recouvre, en cette qualité, une partie de la liberté <sub>p.199</sub> d'action qui lui manque comme femme mariée (sauf dans la classe pauvre), et surtout comme jeune fille. Nous avons vu des femmes aubergistes, ou des « batelières » du Yang-tsé qui étaient de beaux spécimens d'énergie, d'esprit pratique, et hélas ! aussi, — si j'ose



**Femmes de mandarin en costume de cérémonie (Tchen-tou).**

m'exprimer ainsi — de « fort-en-gueulisme » féminins. La catégorie la plus malheureuse des femmes, ce sont généralement les *jeunes brus*, du fait surtout des belles-mères, et, de l'aveu des missionnaires, même parmi les chrétiens. Peu avant notre deuxième passage à Kouï-yang (décembre 1896 <sup>2</sup>), deux procès avaient jeté un jour fâcheux sur certains intérieurs chinois. La femme d'un soldat avait été brûlée lentement à coups de pincettes rougies au feu ; une autre était morte de faim. La famille dans laquelle avait été commis le premier assassinat et qui possédait 60 ligatures de capital liquide (environ 300 francs) — une

---

<sup>1</sup> C'est en l'honneur de veuves que sont généralement élevés ces sortes d'arcs de triomphe, *p'ai fang*, dont il a déjà été question. Voir les photographies livre I<sup>er</sup>, chapitre VII et livre III, chapitre I.

<sup>2</sup> Cf. plus loin livre III, chapitre II.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

fortune, dans cette classe ! — avait été immédiatement ruinée par les satellites du *yamen*. Quant à la famille de la bru, elle n'avait rien obtenu. Elle était pauvre. C'est dans cette classe des jeunes brus, et <sup>p.200</sup> aussi des esclaves femmes (*ya t'eou*) que se produisent le plus souvent les suicides par l'absorption d'opium, au dire des missionnaires-médecins, américains et autres, qui sont souvent appelés à les soigner <sup>1</sup>.

Quant aux enfants, c'est une opinion que j'ai entendu exprimer, qu'avec l'éducation qu'ils reçoivent, c'est encore merveille qu'ils ne soient pas plus insupportables ou plus corrompus. Les fils sont gâtés. J'ai déjà parlé des filles <sup>2</sup>. Le respect des parents, évidemment sincère chez beaucoup, est souvent superficiel. Là, comme partout ailleurs, la lettre tue l'esprit. La série de formalités compliquées et de minutieuses prescriptions dont s'embarrasse la « piété filiale » lui enlève quelque peu de la spontanéité, de la valeur morale et de l'efficacité d'un sentiment naturel. Un mandarin éventrera volontiers le lit de sa vieille mère avant qu'elle ne se couche, suivant la recommandation du *Livre de la Piété filiale* — surtout s'il y a des témoins ; — mais ce lit sera un grabat. Si ses parents meurent, il observera scrupuleusement toutes les prescriptions du deuil officiel, résignera ses fonctions (auxquelles on le maintiendra en le nommant *intérimaire*), portera les habits blancs de chanvre, etc., et se croira sincèrement le plus admirable fils de la terre, ayant accompli le *summum* de la loi. Mais j'ai vu pour ma part, à deux reprises différentes, des chrétiens — (qui, à vrai dire, ne valent souvent pas mieux que les autres, et même moins, et s'entendent admirablement à exploiter la bonté des missionnaires) — venir se jeter aux pieds de leur curé, lui annoncer la mort de leur père ou de leur mère, et se relever en riant.

Tous ne sont pas de cette force. Au Se-tchouan notamment, où nos missionnaires sont établis depuis trois cents ans, il y a de vieilles

---

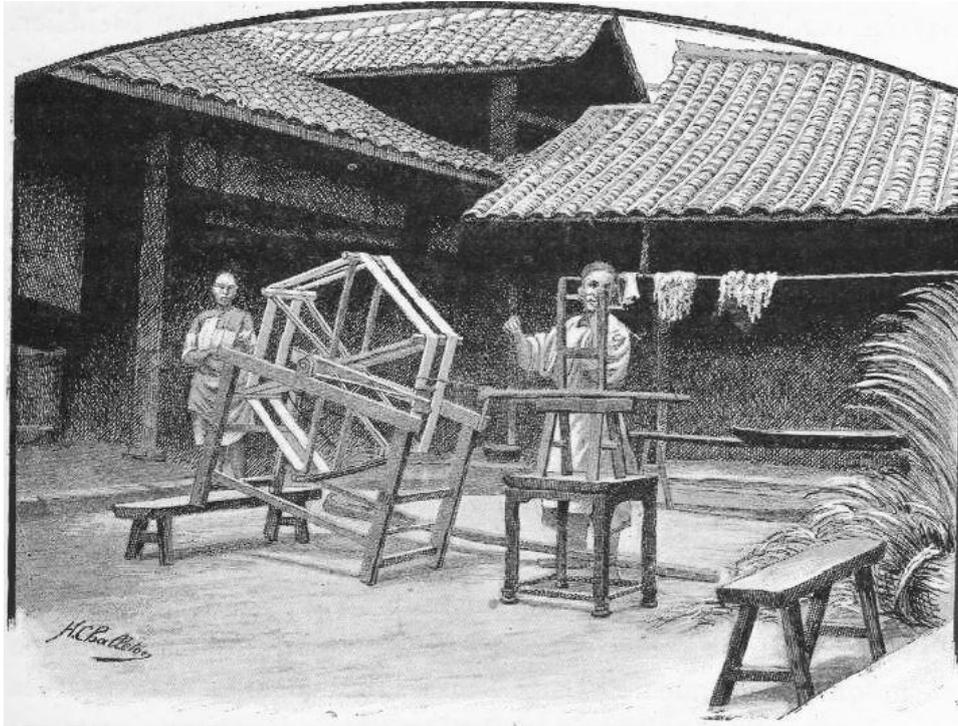
<sup>1</sup> Je tiens de M. Windsor, membre de la *China Inland Mission*, et depuis treize ans missionnaire au Kouï-tcheou, qu'il avait été appelé à Kouï-yang, avant notre deuxième passage (décembre 1896) jusqu'à cinq fois en vingt-quatre heures pour des suicides de femmes, par l'absorption de l'opium.

<sup>2</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre VI.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

familles, chrétiennes depuis plusieurs générations, et qui sont parfaitement convaincues et respectables.



**Un intérieur de ferme chinoise.**

C'était le cas de celle de Su-tin, bien qu'elle ne comptât que deux générations de chrétiens. La fortune avait été faite par l'arrière-grand-père, un ouvrier tisseur de soie qui avait fini par être patron. Il avait eu dix-huit enfants, dont quatre seulement ont vécu. Le chef actuel de la famille a une cinquantaine d'années et habite, avec son frère, <sup>p.201</sup> deux *kong kouan* (grandes maisons à plusieurs cours) voisins. Il y a eu *dix garçons* et *dix-huit filles* dans les deux familles réunies ; huit sont morts, surtout des filles. La fortune actuelle de l'aîné consiste en quelques milliers de taëls (2 à 3.000, nous dit-on, environ 10 à 15.000 francs), placés dans le commerce, plus environ 1.000 *tan* de revenu en riz, revenu *brut* dont la moitié va au fermier ou colon. La *valeur* de ce qui reste peut représenter environ, 10.000 taëls, année moyenne, soit 40.000 francs <sup>1</sup>), plus deux ou trois maisons en ville. Bref, les <sup>p.202</sup>

---

<sup>1</sup> **Les grandes fortunes en Chine.** — La place me manquera complètement, soit dans cette partie du livre, soit dans la suivante, pour donner quelques détails assez curieux qu'il m'a été possible de rassembler sur l'*organisation de la propriété*, et la *fortune privée* en Chine. J'espère pouvoir les publier à un autre moment.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

revenus annuels du chef de la famille peuvent représenter bon an, mal an, y compris des bénéfices commerciaux variables, de 80 à 100.000 francs. C'est un des hommes les plus riches d'une ville d'environ 25.000 âmes, et on ne nous en cite que deux ayant une fortune un peu supérieure. Tous les autres, marchands et propriétaires, viennent bien après.

Le fils aîné de la maison nous reçoit très simplement mais avec une certaine cordialité. Il a passé ses examens littéraires, et est bachelier. Il prépare sa licence. Un de ses frères étudie aussi les livres. Les quatre autres sont dans le commerce de son père. Plusieurs de ses sœurs sont religieuses <sup>1</sup> et se sont consacrées à l'instruction des enfants. Celles qui sont à marier ont 2.000 ligatures de dot (environ 7.000 francs). Aucun luxe dans l'ameublement : de belles chaises massives bien laquées et des kakémonos anciens, dans la « salle des hôtes ». Le bachelier nous reçoit dans sa chambre, qui lui sert en même temps de bibliothèque. Les livres sont entassés, sans ordre, par terre et sur la table. Il cultive particulièrement la littérature médicale et s'occupe aussi de musique. Il nous joue du *tseu*, sorte de grande boîte à dessus concave, avec cinq cordes en fil de cuivre ou en laiton, et du *san sien* à trois cordes, sorte de violon chinois. Bien qu'il jouisse, paraît-il, d'une certaine réputation de musicien parmi ses confrères, je dois confesser que nous sommes restés insensibles à son talent.

---

Qu'il me suffise de dire ici qu'en ce qui concerne les *fortunes territoriales*, au Setchouan par exemple, quelques rares propriétaires de la plaine de Tchen-tou peuvent posséder jusqu'à 3.000 *mong* de terrain rendant chacun 2 *tan* de riz (les terrains très fertiles, 3 *tan*). Ceux qui ont 1.000 *mong* sont considérés comme des *millionnaires* et ceux qui possèdent 500 *mong*, rapportant, net, environ 30.000 francs de riz, sont très à leur aise. D'une façon générale, l'homme qui a 500 *tan* de revenu de riz (net) est considéré comme riche, dans toute la province. Le *tan* renferme 10 *teou* dont le poids varie entre 30 et 40 livres chinoises (18 et 24 kilog.), suivant les localités. Son prix moyen, à Tchen-tou (où il pèse 32 livres chinoises) est depuis dix ans d'environ 500 *sapèques*. On comptait, au moment de notre passage à Tchen-tou (sept. 1896), 1.350 *sapèques* au taël, et celui-ci valait un peu plus de 4 francs.

L'homme le plus riche de la région de Su-tin fou, à l'autre bout de la province, est un monopoliste du sel de Tong-hiang, dont les revenus étaient évalués à 37 *ouan* (1 *ouan* = 10.000 tls) d'argent par an (environ 150.000 fr). En somme le Chinois, sauf quelques rares exceptions, est un peuple pauvre. Les fortunes en tout cas, avec la division égale entre les fils, ne tardent pas à s'éparpiller rapidement.

<sup>1</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre VI.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Le personnel de domestiques est assez simple. Un cuisinier et son marmiton sont à demeure. Deux femmes du dehors viennent tous les jours donner un coup de main, et les femmes de la maison s'occupent du reste.

Le 24 août, nous quittons Su-tin, et nous arrivons à Tchen-tou le 20 du mois suivant, après avoir passé par les centres séricicoles de p.203 Chouen-king (Sy-tchong), Pao-ning et Mien-tcheou. MM. Grosjean, Duclos et Sculfort, arrivant de Ta-tsien lou, nous y attendaient depuis cinq jours <sup>1</sup>.



**Conduite d'eau en bambous traversant la rivière de Ya-tcheou fou.**

@

---

<sup>1</sup> Le voyage entre Su-tin et Tchen-tou n'a rien présenté de bien saillant, sauf une réception triomphale, musique en tête et pétards au vent, par la chrétienté de Chouen-king, dirigée par un prêtre chinois, le vieux père Ly, type très intéressant. À partir de Tong-tchouan (cf. la carte du Se-tchouan), nous entrons dans une région très riche jusqu'à Mien-tcheou. Nous la retrouvons, au delà de Lo-kiang hien, dans la grande plaine de Tchen-tou, voir dans la II<sup>e</sup> partie, le *Rapport sur le Se-tchouan*.



Sur les murailles de Tchen-tou.

## CHAPITRE VI

### LA PLUS BELLE VILLE DE CHINE

Séjour à Tchen-tou [20 septembre — 5 octobre 1896]

@

Caractéristiques de Tchen-tou. — Les murailles. — La population des villes chinoises. — Quelques détails historiques. — La ville tartare. — Rôle des Mandchous. — Mgr Dunand et les troubles de Tchen-tou en 1895. — La disgrâce du vice-roi. — Les concours pour la licence. — Description du Palais des Examens. — Précautions contre les fraudes. — Le personnel examinant. — Nombre des candidats. — Les sujets de composition. — Insultes de la dernière heure.

p.204 Au dire de voyageurs qui les ont visitées toutes les deux, Tchen-tou est une ville beaucoup plus belle que Pé-kin. Ce qui y frappe le plus, c'est la largeur des rues. Plusieurs peuvent avoir de 12 à 15 mètres de large ; et cela repose des ruelles étroites souvent décrites pour les autres villes<sup>1</sup>. Les dallages sont généralement bien entretenus. Le quartier marchand est animé, et les boutiques, surtout celles des marchands de soieries, sont propres et même élégantes. Les *yamens*  
p.205 sont innombrables, et souvent entourés, comme dans toutes les capitales du reste, de beaux arbres. C'est ce mélange d'une vie

---

<sup>1</sup> Nous n'avons vu des rues aussi larges qu'à Gan-chouen fou, dans la province du Kouï-tcheou.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

commerciale, industrielle <sup>1</sup> et administrative intense qui donne tant d'animation à Tchen-tou et fait en même temps sa richesse. Nous avons déjà eu l'occasion de dire un mot de sa vie administrative <sup>2</sup>. En dehors des fonctionnaires en activité — (et Dieu sait s'il y en a dans cette capitale d'une province de 40 millions d'âmes, la seule, avec le Pé-tchi-li, qui ait un vice-roi pour elle toute seule !) — nous avons parlé des aspirants fonctionnaires ou des fonctionnaires en quête de place et « assis sur le banc froid », suivant la pittoresque expression chinoise. Presque tous les *kong kouan* (maisons à plusieurs cours), qui bordent les rues en dehors du centre commercial, sont occupés par cette catégorie de citoyens.

Les murailles qui entourent la ville, bâties il y a cent cinquante ans, sont dans un bel état de conservation <sup>3</sup> et forment une superbe promenade de 20 kilomètres environ de tour <sup>4</sup>. Elles ont 12 mètres de large, et 15 mètres de haut. Toute une partie de la ville, entre le *Si meun* (porte de l'Ouest) et le *Pé meun* (porte du Nord), est occupée par les jardins maraîchers. La place perdue autour des *yamens*, des pagodes, de l'immense « Palais des examens littéraires », etc., explique que, malgré sa superficie, on ne puisse guère attribuer à Tchen-tou plus de 600.000 à 700.000 âmes <sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> M. Métral estime qu'il peut y avoir 7.000 métiers à tisser la soie à Tchen-tou. Voir II<sup>e</sup> partie, *Rapport sur le Se-tchouan séricicole*.

<sup>2</sup> Voir chapitre I de ce livre. Cf. aussi le chapitre II du livre I<sup>er</sup>, note, p. 29 et suivante sur l'*organisation administrative chinoise*.

<sup>3</sup> Voir la photographie, page précédente.

<sup>4</sup> Le chiffre officiel qui nous a été donné est d'un peu moins de 30 *lis*. Or le *li*, pour ces sortes de constructions, est le *li* officiel de 360 *kong* (arc) de 5 pieds chinois chacun. Cf. la notice sur les mesures chinoises en tête de la II<sup>e</sup> partie.

<sup>5</sup> C'est l'estimation qui nous semble raisonnable, nous ne disons pas certaine.

**La population des villes chinoises.** — Rien de plus difficile d'ailleurs que de supputer la population des villes chinoises. Les causes d'erreur sont multiples, et la plupart tendent à exagérer en plus le nombre des habitants.

1° Et d'abord l'*étroitesse des rues* fait qu'elles paraissent toujours plus remplies de monde qu'elles ne le sont en réalité. Il est évident qu'il suffit d'un nombre relativement restreint de personnes pour faire un encombrement dans des ruelles dont la largeur moyenne ne dépasse pas 3 mètres.

2° Il faut tenir compte aussi de ce que les maisons ne sont généralement composées que d'un rez-de-chaussée, tout au plus d'un premier étage, très bas, sous les toits.

3° Sans doute ces maisons sont très serrées, là où il y en a ; mais, comme nous le faisons remarquer plus haut, il y a *beaucoup de place perdue* pour les *yamens*, pagodes, etc.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

p.206 Les chronologistes du Céleste-Empire <sup>1</sup> disent que, vers l'an 210 de notre ère, la ville de Tchen-tou faisait partie des États feudataires de Pa et de Chou <sup>2</sup> devenus plus tard la province du Setchouan. La ville n'était alors qu'une bourgade fortifiée, *Nan-tch'en*. Pendant une période de plusieurs siècles, cette région fut très troublée. Tous les chefs de principautés, ne pensant qu'à empiéter sur leurs voisins, étaient constamment en guerre.

En 897, sous les Tcheou, l'empereur Tsin-houei ayant rétabli l'ordre, ordonna au gouverneur Tchang-I de faire bâtir un mur d'enceinte de p.207 20 pieds de haut et de 12 lis de tour. Ce travail était à peu près

---

4° Le Chinois, sauf les femmes d'une certaine classe de la société, et les écoliers, *vit beaucoup en dehors de chez lui*, où rien ne l'attire et où le logis manque de confortable (c'est, nous l'avons vu, une des causes de l'extension de la passion de l'opium). Quand il ne fume pas, il aime à flâner. On peut être tenté d'ajouter une proportion assez forte, dans un calcul définitif, pour ce qu'on ne voit pas dans les rues. La vérité est que ce que l'on voit dans les rues représente bien une très forte partie de la population d'une ville.

5° Enfin, un autre facteur d'erreur résulte du fait que l'on circule généralement en chaise, c'est-à-dire lentement. On se trompe dans l'appréciation des distances. On les évalue au-dessus de leur longueur réelle, et l'on est porté en conséquence à augmenter le chiffre de population pour le mettre d'accord avec des superficies exagérées. En regard de ces faits, il faut noter, en revanche :

1° Que, si les maisons sont basses, elles sont souvent disposées autour d'une ou de plusieurs cours, dont un seul des côtés serait généralement occupé en Europe.

2° Que l'exiguïté des logis dans les maisons, subdivisées en réalité en une série de compartiments, composées quelquefois *d'une seule chambre*, atteint des proportions incroyables. J'en ai dit un mot à propos de Tchoung-king (cf. chap. II de ce livre). A Chouen-king fou j'ai mesuré une de ces maisons à compartiments. *6 familles*, soit au *minimum* 24 personnes, habitaient une superficie de 48 mètres carrés.

Quand on peut obtenir la statistique officielle des *meun pai*, c'est une *base de calcul assez sûre*, à condition d'y ajouter un pourcentage variable.

Ces *meun pai* sont des tablettes en bois, distribuées tous les ans par les soins d'un bureau spécial du *yamen*, le *pao kia ku*, et qui devraient être affichées sur chaque porte. On en donne à chaque chef de famille, qui doit y inscrire son âge, son commerce, le nombre de femmes, de domestiques, d'ouvriers, etc., qui habitent sous son toit. Ces tablettes sont ensuite collectionnées à la fin de l'année par les soins du même bureau, et servent, à la fois de moyen de contrôle et de police, et de base pour certains impôts, ou pour certaines souscriptions publiques en cas de grandes calamités ou de certaines fêtes religieuses, ou de grandes réjouissances publiques.

C'est ce dernier fait précisément qui explique que beaucoup de familles se soustraient à cette obligation, ou indiquent des chiffres faux ou trop faibles.

Tels quels cependant, ces documents, quand on parvient à avoir ou à faire prendre connaissance du registre des *meun pai* tenu par le mandarin local, sont encore les seules bases approximatives pour l'évaluation de la population en Chine, et c'est sur eux que sont fondés les recensements chinois.

Voir au chapitre II de ce livre ce que nous avons dit de la population de Tchoung-king.

<sup>1</sup> Tout ce passage sur l'historique de Tchen-tou est extrait des notes de M. Rocher.

<sup>2</sup> Ces deux États s'étendaient de la rivière Fou actuelle, appelée aussi Ming, et qui se jette dans le Yang-tsé à Soui-fou, jusqu'à la rivière de Pao-ning (Kia-ling kiang) ; et toute la partie du territoire s'étendant du lac Toung-ting jusqu'au Kan-sou était alors gouvernée par le roi de Tsin.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

accompli quand de nouveaux désordres éclatèrent. Les aborigènes, ayant décidé les tribus tibétaines de la frontière à faire cause commune avec eux, chassèrent les envahisseurs chinois et occupèrent toutes les principautés voisines.

Sous l'empereur Han-kao-tsou (949 à 951) le calme fut rétabli, les tribus firent leur soumission et prêtèrent leur concours pour détruire les derniers vestiges de l'occupation de Tsin. C'est à ce moment que les principautés de Pa et de Han-tchong <sup>1</sup> furent définitivement occupées. Quelques années plus tard, cependant, un chef, Ouang-man, qui prétendait avoir été lésé, leva l'étendard de la révolte et, aidé de Koa-chen-chou, reprit tout le territoire qui forme aujourd'hui le Se-tchouan.

Dans les documents que M. Rocher a pu consulter, aucune mention n'est faite des changements territoriaux, politiques et administratifs qui s'opérèrent sous les dynasties des Soung, des Yuen et des Ming. Pendant ces derniers occupèrent le trône de Chine de 1368 à 1638. Ce fut sous cette lignée d'empereurs que furent exécutés tous les grands travaux de la Chine proprement dite et qu'on bâtit le plus grand nombre de villes du Se-tchouan.

En 1662, Kang-hi, le second empereur de la dynastie des Tsing, ayant décidé de mettre une garnison à Tchen-tou, afin d'assurer l'exécution de ses ordres, fit bâtir la ville tartare avec des remparts en briques de 6 pieds de haut et 4 lis de tour, fit diviser l'intérieur en <sup>p.208</sup> 32 rues et en donna le commandement à un des généraux ayant des attaches avec la famille impériale.

Un mandarin en costume d'été.



---

<sup>1</sup> Han-tchong fou, situé dans les provinces du Chen-si sur la rivière Han qui se jette dans le Yang-tsé à Han-k'éou, est encore aujourd'hui une place forte ; à cette époque, c'était la principale forteresse par où pénétraient les envahisseurs de l'ouest, elle forme presque la frontière de Chen-si et du Se-tchouan (Cf. carte d'ensemble.)

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Nous avons visité cette ville tartare, qui se trouve située à l'ouest de la ville chinoise, et contiendrait environ 15.000 âmes. La garnison mandchoue proprement dite peut être de 5.000 à 6.000 hommes, nourris aux frais de l'État, avec leur famille. Les Mandchoux sont reconnaissables surtout à ce qu'ils portent généralement la moustache et la barbiche ; mais leurs traits diffèrent peu de ceux des Chinois. Il en va de même des femmes, qui ont généralement cependant la figure plus massive que celle des Chinoises et ne se mutilent pas les pieds. Elles paraissent plus nombreuses que les hommes, et moins cloîtrées que les femmes de la ville chinoise. Une des caractéristiques de la cité tartare, ce sont des maisons isolées, avec de grands jardins, habitées par des officiers subalternes, et même par des soldats. Les rues sont larges et désertes. Quelques Chinois commerçants se sont installés au milieu de la garnison. Le maréchal tartare (*tsiang kiun*) correspond directement avec Pékin, sans passer par l'intermédiaire du vice-roi.

Il n'est pas le seul d'ailleurs à exercer cette espèce de contrôle. J'avais remarqué, en collectionnant les cartes que nous échangeons en route avec les autorités, que des noms mandchoux revenaient à des intervalles assez réguliers. Ce sont évidemment des agents de renseignements chargés de surveiller les fonctionnaires chinois dont beaucoup sont suspects de tiédeur envers une dynastie qui devient assez impopulaire, surtout depuis quelques années. Il semble qu'il y ait une tendance depuis quelque temps à confier les hautes charges provinciales à des Mandchoux <sup>1</sup>.

Lors du séjour du groupe de M. Rocher à Tchen-tou, six mois auparavant, ils avaient été logés chez le vicaire apostolique du Setchouan septentrional, M<sup>gr</sup> Dunand, prélat intelligent et très énergique <sup>2</sup>. Il était à ce moment-là très occupé à la reconstruction

---

<sup>1</sup> À Yun-nan fou par exemple, lors de notre deuxième passage (février 1897), le vice-roi et quatre des grands fonctionnaires provinciaux sur sept étaient mandchoux. Au Kouï-tcheou, le gouverneur et le trésorier étaient mandchoux. Le nouveau vice-roi du Setchouan, nommé cette année (1898), est aussi de la race de la dynastie actuelle.

<sup>2</sup> À la suite de circonstances dans le détail desquelles il me paraît oiseux d'entrer, et qui furent liées à certaines démarches que j'eus à tenter auprès des hautes autorités provinciales, je fus amené moi-même à profiter, à la fin de notre séjour, de l'hospitalité de M<sup>gr</sup> Dunand. Je saisis cette occasion de l'en remercier, ainsi que de tous les services

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

des églises et p.209 établissements de missionnaires qui avaient été complètement détruits deux ans auparavant (1895) dans la plupart des chrétientés des deux vicariats apostoliques du Se-tchouan septentrional (Tchen tou) et méridional (Soui-fou). À Tchen-tou seul, l'évêché, deux orphelinats, trois églises et un hôpital avaient été démolis de fond en comble, sous l'œil bienveillant des mandarins. Le préfet de la ville était venu assister lui-même au sac de l'évêché, en grand costume, et dirigeait les opérations. « Démolissez, brûlez, pilliez, mais ne tuez pas », tel était le mot d'ordre qu'il avait donné lui-même. C'est ce même fonctionnaire, si sympathique aux étrangers (car on ne saurait trop répéter à notre sens que c'est leur qualité d'*étrangers* beaucoup plus que celle de propagateurs religieux, étant donné l'indifférence des Chinois en matière religieuse, qui vaut, la plupart du temps, à nos missionnaires les persécutions dont ils sont l'objet), c'est ce même fonctionnaire que nous trouvâmes installé comme président du « Bureau des affaires p.210 étrangères » (*yang ou k'u*), organisé depuis la guerre sino-japonaise dans les capitales des principales provinces. Il est impossible de se moquer plus agréablement du monde, et ce n'est pas le seul exemple de ce genre <sup>1</sup>.

Le préfet en question n'avait d'ailleurs agi que sur les instigations secrètes du vice-roi Lieou-pin-tchang, dont la disgrâce définitive et retentissante fut due à l'énergie de M. Gérard, admirablement secondé

---

qu'il voulut bien nous rendre et de l'assurer respectueusement de l'excellent souvenir que nous gardons de lui ainsi que de tous ses missionnaires, les pères Pontvianne, le provicaire plein de cœur, Bayon, Rouchouze, Gremaud, Briant, Grialou, Roux, etc. M<sup>gr</sup> Dunand a été décoré depuis le retour de la Mission lyonnaise, sur la proposition de M. Gérard et de la Chambre de commerce de Lyon, heureuse de s'associer à un hommage rendu, en sa personne, à tous les missionnaires dont ses délégués avaient eu tant à se louer.

<sup>1</sup> Un exemple beaucoup plus mémorable est celui du fameux Ts'en-yu-ying, gouverneur du Yun-nan au moment du meurtre de Margary (1873) (sur ce personnage voir livre I<sup>er</sup>, chapitre III). Au bout de quelques mois de disgrâce apparente, il fut promu gouverneur du Fou-kien, ce qui était un avancement des plus avantageux. Il revint plus tard comme vice-roi de la province dans laquelle le meurtre, dont il était le véritable instigateur, avait été perpétré.

A notre sens, *rien ne serait plus indispensable* que d'exiger une punition exemplaire des têtes responsables dans les troubles qui se produisent en Chine et surtout d'empêcher leur réhabilitation, quand ce n'est pas leur avancement, ce qui est du plus déplorable effet.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

par M<sup>gr</sup> Dunand. Nous sommes bien aises de rétablir en passant l'exactitude des faits au sujet de cet incident, considérable au point de vue du prestige européen en Chine, et dont les Anglais se sont attribué le mérite, à en croire la presse britannique de l'Extrême-Orient et le *Times*. La vérité, c'est que le Lieou s'appêtait à disparaître sans tambour ni trompette, de complicité avec les hautes autorités provinciales, et surtout du grand trésorier (*fan t'ai*), ennemi acharné des Européens ; qu'il avait déjà mis la plus grosse partie de sa fortune en sûreté, et qu'il avait même quitté la capitale, quand M. Dunand en eut vent, avertit notre légation à Pékin, et, soutenu par elle, exigea le retour du fugitif, la notification officielle de sa dégradation, et l'exécution publique de la sentence. Lieou-pin-tchang dut quitter la capitale dans une chaise à deux porteurs, comme un simple citoyen quelconque, et une bonne partie de la fortune mal acquise qu'il avait amassée pendant sa vice-royauté fut employée à payer l'indemnité très considérable que les missionnaires avaient exigée avec raison, à la fois comme restitution, comme réparation et comme exemple, pour la destruction des églises et le pillage des propriétés des chrétiens <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette question des indemnités réclamées par les missionnaires étonne quelquefois certaines personnes peu au courant de la législation et surtout des mœurs chinoises. La réparation pécuniaire est prévue par la première et reçue par les secondes. Les Chinois ne comprendraient pas que l'on renonçât, pour des motifs dont la noblesse leur échapperait complètement, à la contrepartie légitime d'un préjudice causé — cette façon de pratiquer le pardon des injures passerait à leurs yeux pour de la bêtise ou de la faiblesse, et les missionnaires sont évidemment obligés de tenir compte de cet état d'esprit.

Il est bon d'ajouter également ceci, à propos des indemnités qui sont toujours réclamés par les missionnaires catholiques : c'est que leurs missions ont généralement peu de ressources en dehors de ce qu'elles reçoivent de la Propagande de Rome, c'est-à-dire *600 francs par an et par missionnaire*, de quelques dons directs et enfin des revenus de quelques terres qui sont la propriété *de la chrétienté* et non pas des missionnaires européens. La destruction de leurs édifices religieux et autres constitue donc pour eux une perte particulièrement sensible. Les missionnaires protestants, américains et anglais, qui disposent au contraire de grosses sommes provenant de souscriptions privées, ne sont pas tout à fait dans le même cas.

Cependant, comme je le disais dans une des notes précédentes, il est incontestable que des satisfactions morales, c'est-à-dire le châtement des *véritables coupables*, qui souvent jouissent de l'impunité, produiraient souvent autant et même plus d'effet que des réparations matérielles, d'ailleurs *indispensables*. C'est une question de mesure. Il ne faut pas se dissimuler en outre que les véritables instigateurs des attentats contre nos missionnaires ou leurs propriétés ont mille moyens pratiques d'échapper à la juste répression qui devrait les atteindre.



**Vue d'ensemble du « Palais des Examens » de Tchen-tou.**

p.211 Nous nous trouvions à Tchen-tou au moment où venaient d'avoir lieu les examens, ou plus exactement les concours pour la licence, qui se passent dans la capitale de chaque province dans certaines années spécifiées du cycle chinois — en fait tous les trois ans. Ils ont lieu à la 8<sup>e</sup> lune (septembre), à moins de graves raisons d'ajournement à la 9<sup>e</sup> ou 10<sup>e</sup>, et consistent en trois épreuves écrites, qui durent chacune vingt-quatre heures. En fait, avec l'affluence des candidats, ils restent enfermés, chaque fois, quarante-huit heures dans les cellules du Palais des Examens, avec un jour de repos entre chaque épreuve. Des cas de folie ou de mort, à la suite de la tension d'esprit et des mauvaises conditions d'hygiène auxquelles ils sont soumis, se présentent quelquefois.

Nous fûmes visiter, quelques jours après le concours, avec un vieux prêtre chinois, très instruit, le père Nien, le Palais (*Kong yuen*) en question. Il est bâti sur l'emplacement de l'ancienne ville impériale, dont les murs se voient encore, quand Tchen-tou était la capitale de la dynastie des Chou-han (221 après J.-C.). Il y aurait, d'après le chiffre officiel, 13.799 cellules (en fait davantage), dont la hauteur est d'environ 2 mètres, sur 80 centimètres à 1 mètre de large, et un peu

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

plus de 1 mètre de profondeur, groupées en bâtiments parallèles, qui en contiennent chacun un nombre variable, mais toujours le même par groupe de bâtiments. Le mur de chacun de ces bâtiments contribue à former un couloir avec le précédent ; et des rangées de p.212 bâtiments perpendiculaires aux premiers forment les murs de fond de ces couloirs, sur lesquels donnent les cellules. Au moment des examens, on ferme le côté ouvert de ces couloirs, donnant sur de grandes allées, par une porte mobile en bois, sur laquelle sont apposés le nom et le sceau du président des examens. Une ouverture est pratiquée dans la porte, par laquelle on fait passer aux candidats la nourriture, c'est-à-dire du riz et du thé, et les sujets de composition. Un surveillant (*hao kiun*) est attaché à chacun de ces couloirs, et une sorte de « pavillon de surveillance » est installé au milieu de l'allée centrale.



« Palais des Examens » : détail d'une rangée de cellules.

Comme si ces précautions ne suffisaient pas, chacun des candidats est soumis à une double visite, passée par quatre soldats au moment de son entrée au *Kong yuen*<sup>1</sup>. Il ne doit porter avec lui que sa literie et quelques provisions de bouche, que l'on visite d'ailleurs comme le reste (on va jusqu'à couper en deux les petits pains de riz que les candidats apportent souvent pour suppléer à la nourriture très insuffisante qui leur est fournie pendant leur internement), de l'encre de Chine et des

---

<sup>1</sup> Si l'un de ces soldats trouve un objet prohibé, il a droit à 3 taëls de récompense, et le candidat est exclu des examens.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

pinceaux. En fait d'ailleurs, les bousculades à l'entrée sont telles, que le contrôle est à peu près impossible.

Le *Kong yuen* ne renferme pas seulement les cellules des candidats, mais, dans le fond, toute une série de logements et de salles destinés aux deux examinateurs nommés par l'empereur et à la suite innombrable qui les accompagne : quatorze sous-examineurs (au Setchouan), *plus* les officiers du contrôle, les fonctionnaires chargés de p.<sup>213</sup> recevoir les cahiers de composition, les copistes, les reviseurs, les surveillants, les gardiens des portes, les cuisiniers, les domestiques des examinateurs, etc., etc. Nous ne savons pas quel chiffre tout ce personnel peut atteindre à Tchen-tou, mais à Nan-kin, pour les deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-houei, il dépasserait *dix mille personnes*, et le nombre des candidats *vingt mille* à chaque épreuve triennale pour *142 promotions seulement* <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> **Les concours littéraires en Chine.** — Ces chiffres, et quelques uns des renseignements précédents, sont extraits de la très intéressante notice intitulée [Pratique des Examens littéraires en Chine](#), qui fait partie de la collection des « Variétés sinologiques » publiée par les Jésuites français de Chang-hai. Elle est due à un jésuite chinois, le père Siu, qui l'a composée en latin. Elle a été traduite en français par les pères Havret et de Bussy. Nous y renvoyons ceux que cette question, si importante au point de vue chinois, des concours littéraires en Chine pourrait intéresser. Sa minutie même, un peu fatigante parfois, est curieuse comme révélation d'un trait de l'esprit chinois.

Quant à nous, ce serait enlever complètement leur caractère à ces récits de voyages que d'entrer dans un exposé un peu détaillé de cette question extrêmement complexe, que nous ne pouvons que signaler en passant, comme une infinité d'autres.

Qu'il nous suffise de répéter, après le père Siu et beaucoup d'autres, qu'il y a en somme en Chine, *trois grades littéraires* : celui de *sieou ts'ai* (habileté éminente), qui correspond à peu près, toutes proportions gardées, et bien que les *matières* des examens soient totalement différentes, à notre baccalauréat ; — le grade de *ku jen* (homme élevé), licencié, et enfin celui de *tsin che* (lettré introduit), docteur.

Le concours pour le grade de *bachelier* comprend trois épreuves qui sont passées successivement devant le sous-préfet, le préfet, et enfin l'examineur provincial (*hio t'ai*). C'est de la dernière seule que dépend l'obtention du grade. La durée moyenne de chacune est de quinze à vingt jours (dont trois ou quatre jours seulement de compositions, en séries éliminatoires, le reste étant pris par des formalités diverses). Aucun intervalle n'est fixé légalement entre chaque série d'épreuves. Elles se suivent quelquefois ; quelquefois, au contraire, elles sont séparées par plusieurs mois.

Chaque troisième année a lieu le concours de la licence, à la capitale de la province. C'est sur ce concours que quelques détails sont donnés dans le texte.

Enfin, l'examen pour le doctorat a lieu à Pé-kin, tous les trois ans, comme pour l'examen de licence. Il consiste en une double épreuve, après laquelle le grade de docteur peut être obtenu, et en un examen consécutif pour l'*Académie*. Devenir *han lin*, « académicien » (ces deux caractères, signifient la « Forêt des pincesaux »), est l'ambition suprême de tout lettré chinois. En 1889, d'après le père Siu, il y avait pour la Mongolie, la Mandchourie, et les dix-huit provinces, 14.531 candidats au grade de docteur. Le nombre des candidats à recevoir varie à chaque session. Il était autrefois de 4 %. En 1889, il était de 318 ; et c'est aux environs de ce chiffre qu'il a été

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

p.214 A Tchen-tou, le nombre de candidats à ce concours triennal varie paraît-il entre 18 et 20.000. Il y a officiellement 80 promotions attribuées à la province. On voit que la passion des diplômés ne sévit pas qu'en France. En fait, grâce à des contributions particulières, le Se-tchouan a obtenu que sa liste de promotion fût portée à 100 (en 1889). Ce luxe que la province se paye de quelques licenciés de plus doit lui coûter cher. Un décret impérial de 1874 a fixé à 300.000 taëls p.215 (1.200.000 fr.) la somme nécessaire pour la nomination supplémentaire, pour un seul concours de deux licenciés, l'un civil et l'autre militaire. On a dû faire, comme il arrive très souvent en Chine, une cote mal taillée pour les vingt licenciés que le Se-tchouan a obtenus.

Nous n'avons pas pu nous procurer le texte des sujets tirés des livres classiques ou Canoniques (voir note ci-dessous) donnés en composition aux 15.000 candidats environ qui avaient afflué au *Kong-yuen* peu avant notre séjour. On peut en avoir une idée par quelques-uns des dix

---

maintenu ces dernières années. Le nombre est réparti par provinces. Le Kiang-sou, qui en a le plus, a droit à 25 places de docteur. Le Kan-sou, qui en a le moins, à 9. Le Se-tchouan dispose de 14 places. Le nombre des « académiciens » est variable. Il y en eut, par exemple, 95 dans la promotion de 1892.

Les matières de toute cette série d'épreuves, depuis le baccalauréat jusqu'à l'Académie, consistent fondamentalement dans des compositions écrites sur des sujets tirés soit des cinq Livres Canoniques *Ou-king* : le *Y-king*, ou « Livre des Changements », le *Chou-king*, ou « Livre des Histoires », le *Che-king*, ou « Livre des Odes », le *Li-ki*, ou « Livre des Rites », en enfin le *Tchoun-tsiou*, « Livre du Printemps et de l'Automne », attribué à Confucius, — soit des « Quatre Classiques » (*Se-chou*) : le *Ta-hio*, « Livre de la Grande Étude », le *Tchoung-young*, « Livre du Juste Milieu », le *Loun-yu*, ou « Analectes de Confucius », et enfin les « Ouvrages » du philosophe Mencius ; le tout avec leurs innombrables commentaires.

Depuis quelques années, on paraît s'être écarté un peu des sujets classiques, au moins pour une des trois compositions. L'empereur a récemment signé un décret qui réforme complètement la base des concours et ordonne qu'on sera interrogé sur les sciences européennes. Cette réforme peut avoir des conséquences incalculables. Pour en revenir aux grades littéraires, il est bon de noter, en terminant : 1° Que les grades de bacheliers (pas au-dessus) peuvent s'acheter, bien que ces intrus soient assez mal vus par ceux qui ont conquis leur grade « par leurs propres armes », suivant l'expression chinoise, et jouissent d'une autorité médiocre ;

2° Que tout lettré ayant passé un des concours littéraires n'est pas nécessairement mandarin, de même que tout mandarin, c'est-à-dire tout fonctionnaire, au moins jusqu'au grade de préfet, et même *de tao t'ai*, n'est pas nécessairement lettré.

Les lettrés forment une classe puissante, qui jouit d'une grande autorité locale, et exerce souvent un véritable pouvoir administratif et politique. Les mandarins sont obligés de compter avec elle.

Les mandarins qui n'ont pas passé leurs concours littéraires ne sont pas les plus mauvais, loin de là. Ils ont souvent un sens pratique et des qualités de gouvernement qui font complètement défaut aux littérateurs éminents dont toute la science, purement mnémotechnique, consiste souvent à savoir un nombre effrayant des 60.000 caractères qui composent la langue chinoise.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

exemples que cite le père Siu dans sa notice <sup>1</sup>. Ce sont les thèmes de la première épreuve pour la licence donnés en 1889, à Nan-kin.

1° « Il y a trois choses que le sage redoute : il révère les dispositions du ciel ; il révère les hommes éminents ; il révère les paroles des saints. »

2° « Pour celui qui comprendrait les cérémonies des sacrifices offerts au ciel et à la terre, et qui pénétrerait le sens des oblations offertes tous les cinq ans et à chaque automne aux mânes des ancêtres... »

7° « Et qu'étaient ces légumes ? De jeunes pousses de bambou et de *typha*. »

8° « Le marquis de Tsin attaque la principauté de Tcheng. »

9° « L'empereur ordonne au directeur de la musique de lui présenter des poésies pour juger par elles des mœurs de son peuple. »

On peut juger, par les questions 2 et 7, à quel degré la simple mémoire intervient dans ces amplifications littéraires, et combien elles sont faites pour élargir et tremper l'esprit des candidats. La première se compose d'un texte inachevé ; la seconde a de quoi exercer l'ingéniosité du littérateur le plus subtil. La disposition des différentes parties de ces « discours » est d'ailleurs minutieusement réglée, de même que le nombre de « caractères » qui doivent y figurer.



**À quoi sert le « Palais des Examens » dans l'intervalle des sessions.  
Sécherie de peaux d'agneaux du Tibet.**

---

<sup>1</sup> [La Pratique des Examens littéraires en Chine, p. 140](#). Cf. note, page 206.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Un des sujets au moins sur lesquels devait s'exercer le talent des candidats au titre si flatteur d'« hommes élevés », dans le concours de Tchen-tou, témoignait des préoccupations nouvelles auxquelles nous avons fait allusion dans la note sur les *Concours littéraires* en Chine. Il était ainsi conçu, ou à peu près :

« Le commerce du thé est important et occupe un nombre considérable d'hommes. Indiquer les moyens par lesquels ce commerce pourrait être amélioré de façon à ce que les bénéficiaires en résultant puissent revenir aux Chinois et ne pas être perçus par les étrangers. »

p.216 Quelques « étudiants », toujours prêts à se « payer la tête » des *yang jen*, s'étaient-ils attardés au Tchen-tou ? les autorités provinciales voulaient-elles hâter notre départ, ou les sentiments naturels d'affabilité des Se-tchouanais vis-à-vis des « barbares » avaient-ils été trop longtemps réprimés ?— Quoi qu'il en soit, les trois derniers jours de notre séjour à Tchen-tou se passèrent au milieu de vitupérations et d'injures violentes de la populace à notre égard : nous commençons à être assez familiarisé avec cette sorte de vocabulaire et avec l'attitude qui l'accompagne, pour en juger. Rien ne nous retenant plus à la capitale, nous jugeâmes à propos de secouer la poussière de nos bottes de voyage sur la plus belle ville de Chine.



**Une famille chinoise.**

## CHAPITRE VII

### LE RALLIEMENT

Retour à Tchoung-king, par Tse-liou-tsin et préparatifs de départ  
[5 octobre — 10 novembre 1896]

@

Attitude de la population au Se-tchouan. — Rôle de la chaise à porteurs. — Curiosité envahissante. — Quelques exemples. — Les insultes. — Nécessité de les réprimer. — Lâcheté des foules chinoises. — Une anecdote. — Retour à Tchoung-king — Les salines de Tse-liou-tsin. — Aspect d'ensemble. — Activité déployée aux salines. — Deux chiffres à titre d'exemple. — Préparatifs de départ et plans de voyages. — Politesse de notre hôte. — Théâtres particuliers. — La représentation en notre honneur. — La troupe. — Sujets de pièces. — Veille de départ.

p.217 L'altitude hostile de la population qui marqua la fin de notre séjour à Tchen-tou a été, somme toute, une exception. Nous n'avons pas eu, tout bien pesé, trop à nous plaindre des Se-tchouanais <sup>1</sup>. Nous avons parcouru, sans incident grave, plus de 7.000 kilomètres <sup>2</sup> dans l'intérieur de la province, en barque ou en chaise, c'est-à-dire le plus souvent à *pied*, car la chaise — « boîte » de 60 centimètres de large, au maximum — finit par devenir un véritable supplice, surtout par les chaleurs. Elle n'est p.218 vraiment indispensable qu'à l'entrée des villes, comme prestige, et pour échapper à la curiosité envahissante des foules. Mais il faut l'avoir avec soi et ne pas craindre de faire la dépense d'une belle chaise. C'est *la moitié de la sécurité*, et elle vaut, à elle seule, un passeport. C'est notre expérience, et on ne saurait trop insister sur ce point pour le profit des voyageurs futurs.

Ce n'est pas que la curiosité à laquelle je viens de faire allusion ne prenne pas souvent des proportions démesurées. De retour en Europe, elle paraît, à la réflexion, assez excusable — on voit d'ici douze Chinois en costume national, se promenant dans les pays perdus de France ; mais,

---

<sup>1</sup> J'ai fait allusion dans une note du chapitre III de ce livre à l'incident où fut mêlé M. Duclos, mais qui ne dépassa pas les menaces.

<sup>2</sup> Voir les Tableaux des distances parcourues, en tête du volume.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

sur les lieux, et en contact direct avec les délinquants, elle finit par devenir exaspérante. J'ai déjà parlé des papiers crevés (papiers qui remplacent les vitres aux fenêtres des auberges) tout constellés d'yeux inquisiteurs. Les enfants sont naturellement les plus insupportables sous ce rapport ; mais tout le monde sait qu'il est très difficile de mettre son âge sur la figure d'un Chinois. Quelquefois, dans les visites de politesse que nous rendions, de temps à autre, aux mandarins, nous entendions, à côté de nous, un petit bruit sec de papier déchiré ; c'étaient les femmes de notre hôte qui nous faisaient l'honneur discrètement flatteur de contempler nos traits, nouveaux pour presque toutes. De petits rires étouffés ne permettaient pas de s'y tromper, et nous surprénions d'ailleurs un scintillement d'innombrables yeux, par une porte entrebaillée, avant d'entrer dans la « salle des hôtes ». Une pareille hardiesse était rare ; car rien n'égale d'ordinaire la réserve excessive et probablement hypocrite (notre vanité du moins aime à se le persuader) de la femme chinoise. Vis-à-vis du « Barbare », dans l'intérieur et dans les classes un peu élevées de la société, cette réserve est invincible et prend quelquefois les formes les plus héroïques. Une femme vous tournera le dos et fixera obstinément un objet quelconque dans un champ à côté de la route, plutôt que de profaner son regard à contempler la figure d'un « diable d'Occident ». Il est vrai que ces observatrices si strictes de décorum sont généralement d'un âge plutôt mûr.

Les insultes sont plus difficiles à supporter que la curiosité ; mais on met quelque temps à s'en apercevoir ; et, quand on en a appris le vocabulaire, leur répétition même a commencé d'en émousser l'effet. Cependant, sur ce chapitre, il est bon de ne pas laisser les choses <sup>p.219</sup> aller trop loin ; car, la lâcheté de la foule, et d'une foule chinoise surtout, s'en mêlant, il peut en résulter des conséquences fâcheuses, et le principe fondamental, c'est qu'il ne faut jamais laisser commencer une « affaire » en Chine ; on ne sait jamais jusqu'où elle peut vous mener. C'est au tact, à l'habileté, à l'énergie et au tempérament d'un chacun de déterminer précisément le point de saturation de sa patience

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

et celui où l'« affaire » risque d'éclater, et de prendre des mesures en conséquence.

Si les bornes sont dépassées, il y a un procédé préférable à l'administration personnelle d'une correction, bien qu'il soit quelquefois bien difficile de résister au plaisir d'appliquer soi-même quelques bons coups de canne sur le céleste « inexpressible » de quelque « fils de Han ». Il consiste à faire empoigner le délinquant (le *vrai*, et c'est là le difficile) par les satellites et à le faire conduire chez le mandarin, en exigeant qu'on vous le renvoie, la cangue au cou, avec un placard porté devant lui ou sur lui, exposant la cause de sa punition. On le garde quelque temps — variable suivant le délit — agenouillé dans la cour de l'auberge, puis on le fait relâcher *sur place*, après amende honorable. Il est bon de veiller soi-même à ce que l'individu soit mis en liberté, une fois l'expiation jugée suffisante — sans quoi, surtout s'il a quelques sapèques, il ne sortirait pas de sitôt des mains du mandarin <sup>p.220</sup> et de ses acolytes. Et il faut se garder de l'injustice autant que d'une sensiblerie déplacée, qui ne tiendrait aucun compte des mœurs du pays.

La fermeté en impose presque toujours à une foule chinoise, sauf si les esprits sont démesurément montés, comme nous en avons eu quelques exemples <sup>1</sup> ; d'autant plus que le Chinois n'est pas naturellement courageux.

Nous avons vu des foules de 200 et 300 Chinois se bousculer avec un délicieux ensemble aussitôt que nous faisons mine de sortir de nos chaises pour châtier quelque malotru plus hardi en paroles, ou qui venait nous regarder sous le nez, en mettant la tête presque dans la chaise, écarter le voile de devant pour examiner nos pieds et nos *chaussures* (c'est, avec notre manière de manger, ce qui les intrigue le plus), ou qui crachait avec affectation en passant à côté de nous.

---

<sup>1</sup> Voir livre III, chapitres IV et V.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Je me rappelle à ce propos une assez bonne histoire, arrivée en 1895 à un missionnaire du Se-tchouan septentrional. C'était peu après les troubles de Tchen-tou. Le bon Père — et il faut le connaître pour apprécier toute la saveur de l'aventure : un petit homme, tranquille, quoique gascon, et myope par dessus le marché — s'en venait tout innocemment à un gros village de la plaine de Tchen-tou, près de Kintou hien. C'était justement jour de marché, et dans ces gros bourgs il peut bien y avoir ces jours-là 5.000 à 6.000 personnes. Tout à coup le bruit se répand, lancé par quelque farceur sans doute, que les *yang jen* arrivent en nombre. Aussitôt, panique indescriptible — les paniers se renversent, les étalages sont culbutés, les boutiques se ferment, les enfants hurlent, les cochons se livrent à des steeple-chases vertigineux et les gens prennent leurs jambes à leur cou. Le plus drôle, c'est que le missionnaire, voyant de loin ce remue-ménage, préoccupé des incidents récents à la capitale, et sa myopie aidant, se persuade que tout le village s'assemble pour lui jouer quelque mauvais tour, hésite quelque temps à continuer sa route, puis, toute réflexion faite, exécute de son côté une volte-face, et s'en retourne avec dignité.

Le retour de Tchen-tou sur Tchoung-king s'effectue en deux groupes : MM. Grosjean et Métral s'y rendent par la ville importante de p.221 Tai-ho-tchen et la région cotonnière du Se-tchouan <sup>1</sup> ; pendant ce temps M. Duclos, M. Sculfort et moi redescendons tout tranquillement en barque de la capitale sur Tchoung-king, par Kia-ting <sup>2</sup> et Soui-fou.

---

<sup>1</sup> Ce voyage devait être fait par MM. Riault et Waeles, spécialistes compétents. Mais leur trajet jusqu'à Song-p'an t'ing (cf. chap. IV de ce livre) s'était effectué beaucoup plus rapidement que nous ne le pensions, le chef du groupe du Nord-Ouest, M. le D<sup>r</sup> Deblenne, et moi. M. Deblenne aurait désiré pousser une pointe de Song-p'an dans la province voisine du Kan-sou, et revenir par celle du Chen-si, et la rivière de Pao-ning, sur Tchoung-king. L'idée était bonne, mais elle sortait du cadre de nos instructions, pourtant très larges, et M. Deblenne, en présence de l'opposition de ses compagnons, n'osa pas en prendre l'initiative. Ces messieurs arrivèrent donc à Kouan-hien, à deux jours de Tchen-tou, le 20 août. Rendez-vous avait été pris à la capitale pour le 15 septembre seulement. Pour utiliser ce qu'il restait de temps, ils se décidèrent à faire un rapide voyage jusqu'à Ta-t sien-lou. Des difficultés imprévues allongèrent leur route, et ils furent contraints de rallier directement Tchoung-king, de Ta-t sien-lou, sans repasser par la capitale du Se-tchouan.

<sup>2</sup> A Kia-ting, nous faisons la connaissance de M<sup>gr</sup> Chatagnon, le savant vicaire-apostolique du Se-tchouan méridional, et l'un des auteurs de ce Dictionnaire chinois-français dont il est question dans la notice préliminaire aux « Récits de voyages ». Comme lors de ses précédents passages à Soui-fou, où il habite l'hiver, et à Kia-ting même, la Mission lyonnaise trouva au *Tien tchou t'ang* (Temple du Maître du Ciel)



**Vue d'ensemble de Tse-liou-tsin.**

À Soui-fou, M. Duclos et moi abandonnons pendant quelques jours la jonque mandarinale, relativement confortable, que nous avons p.222 frétée à Tchen-tou <sup>1</sup>, et que nous devons reprendre à Lou-tcheou. Notre ingénieur désirait se procurer quelques renseignements complémentaires sur le district des salines de Tse-liou-tsin, et j'étais bien aise de voir moi-même cette région, une des plus curieuses assurément de toute la Chine <sup>2</sup>.

Quand on débouche, des petites collines de grès rouge dont tout le centre de la province est bosselé, sur la vallée au bord de laquelle est bâtie la ville, on a déjà eu depuis quelque temps l'impression d'un pays nouveau, à cause des pâturages — trait de paysage absolument inconnu dans tout le reste du Se-tchouan central — aménagés pour la nourriture des innombrables buffles employées aux salines. Mais la caractéristique du spectacle est ailleurs.

---

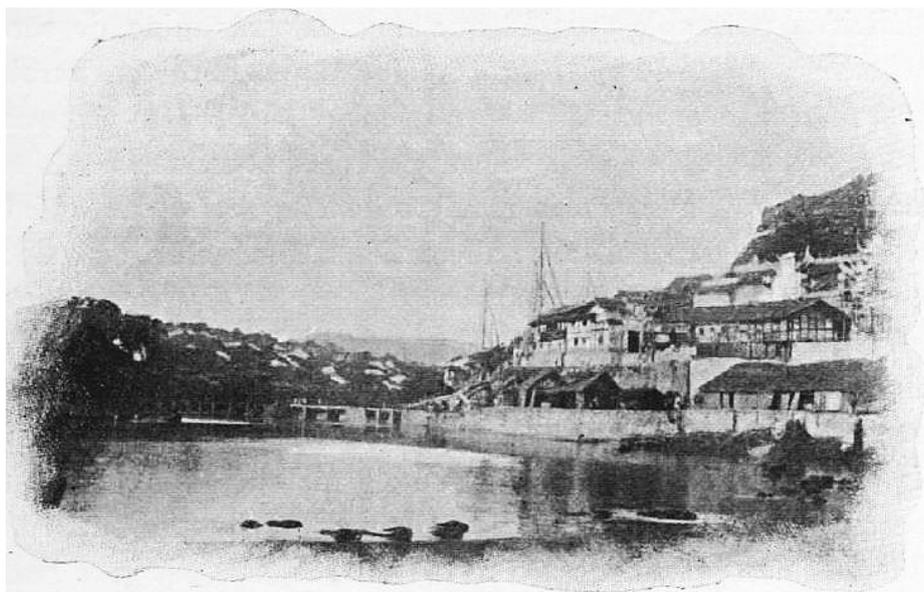
l'accueil le plus sincèrement cordial, dont nous remercions vivement M<sup>gr</sup> Chatagnon, et les pères Jaimes, Mussot, Tailhand, etc. Je dois une mention spéciale, dans ce vicariat aux pères Boucheré, curé de Tse-liou-ts'in, Gourdin, de Lou-tchéou, et Barie, de Tchen-lan lin, pour les renseignements qu'ils ont bien voulu nous fournir, ou l'hospitalité prolongée qu'ils nous ont offerte. C'est chez ce dernier que MM. Antoine et Métral ont pu suivre les éducations de vers à soie.

<sup>1</sup> Voir, au chapitre IV du livre suivant, la description d'une de ces jonques.

<sup>2</sup> Pour les descriptions et détails techniques, voir la II<sup>e</sup> partie.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

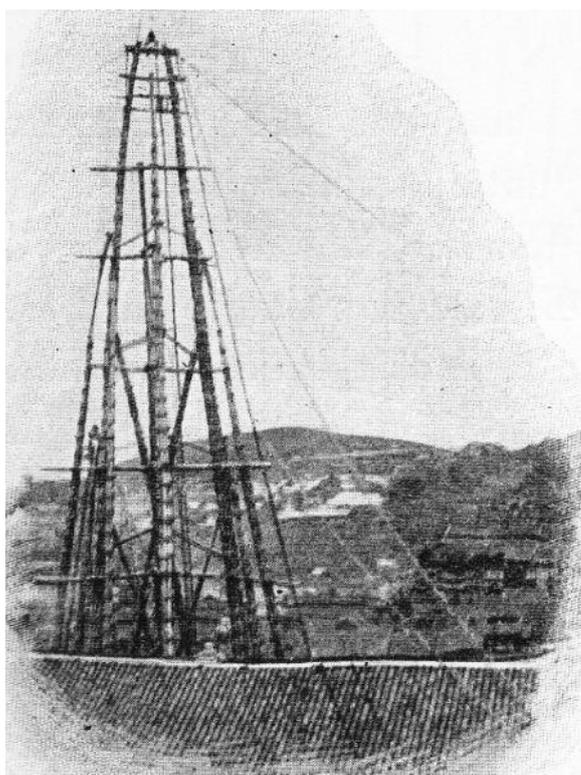


**Pagodes et maisons sur les bords de la rivière Tse-liou-tsin.**

Ce sont ces milliers d'échafaudages en bambou, dont les photographies ci-jointes donneront une idée plus exacte que toutes les p.223 descriptions qui constituent l'originalité imprévue du panorama.

Ils s'élèvent quelquefois à plus de 40 mètres du sol et sont destinés à

supporter les longs tubes, formés de plusieurs bambous, emboîtés les les uns dans les autres, dans lesquels on va puiser l'eau salée, à une profondeur variant entre 300 et 600 mètres, et quelquefois davantage. Ces tubes se terminent par un câble, en bambou tressé ; ce câble passe sur une poulie fixée au sommet du chevalement, puis sur une deuxième poulie directrice, à peu de hauteur du sol, et vient s'enrouler sur un cabestan entraîné par des buffles, et quelquefois par des hommes ou des femmes. Le soir, cette forêt de chevalements prend des aspects fantastiques.



**Un chevalement aux salines de Tse-liou-tsin.**

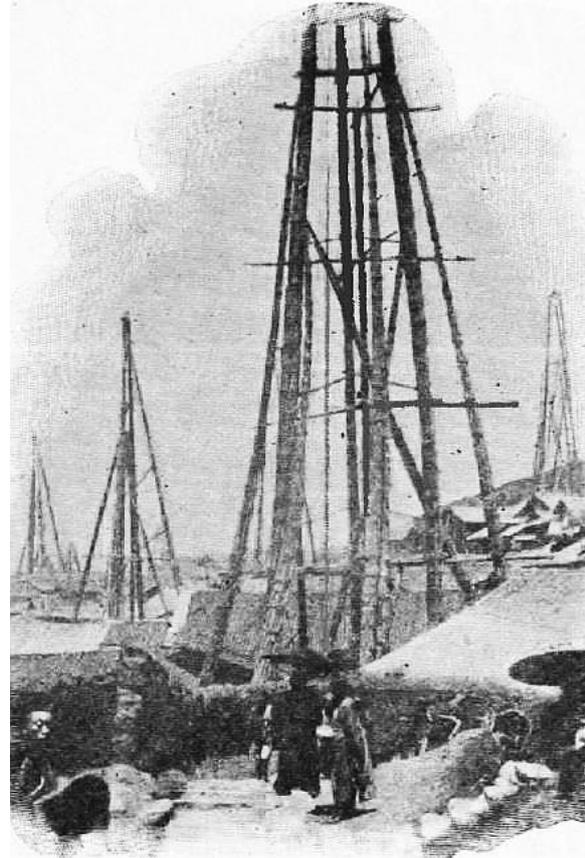
Pendant la journée, rien ne saurait décrire l'activité qui règne partout. Dans les rues de la ville, ce ne sont que caravanes sur caravanes

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

### Détail d'un chevalement (partie centrale).

de porteurs et d'animaux de bât, chargés de sel, de fourrage pour les buffles ou de charbon pour les usines d'évaporation (là où n'emploie pas comme combustible les gaz naturels qui se dégagent, en quantités de plus en plus faibles, des entrailles de la terre) ; ce ne sont que troupeaux de buffles, conduits au manège, où on les voit tourner à des allures désordonnées pour des bêtes aussi massives. La <sup>p.224</sup> rivière qui traverse Tse-liou-tsin est noire de jonques de toutes les formes et de toutes les dimensions : bateaux-citernes servant à amener l'eau salée des puits de production aux usines d'évaporation ; jonques où s'entasse le charbon provenant de mines situées un peu en amont, sur le même cours d'eau ; barques pour le transport du sel, etc. Des conduites, toujours en bambou, sont jetées d'un versant des collines à l'autre, pour distribuer l'eau salée aux usines.



### Chargement du sel sur les jonques à Tse-liou-tsin.

Le grincement des poulies et des cabestans, les halètements pénibles des coolies trop chargés, leurs disputes, le ronflement des bouches à feu dans les puits à gaz, le claquement sec des fers des bêtes de somme sur les

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

dalles des rues, toute la sonnaillerie des caravanes, — tout cela forme un concert discordant, mais curieux ; — tout cela donne une idée inoubliable de l'ingéniosité et de la puissance de travail du Chinois.



**Les bords de la rivière à Tse-liou-tsin.**

Deux chiffres seulement pour préciser. Le père Boucheré <sup>1</sup>, qui habite depuis plus de vingt ans Tse-liou-tsin, estime qu'il y a, sur un espace de 160 kilomètres carrés environ occupé par les salines, de 3.000 à 4.000 chevalements, dont *un millier* environ pour des *puits* en activité fournissant *plus de cent charges (t'ai)* d'eau salée par jour. La charge pèse de 200 à 240 livres (120 à 144 kilogrammes) suivant que l'eau est « jaune » ou « noire ». D'après le rendement moyen de l'eau « jaune » en sel, et en supposant trois cents jours de travail dans l'année, cela donnerait, pour ces mille puits, 150 millions de kilogrammes de sel par an. En réalité la production de la région est notablement supérieure, grâce aux innombrables petits puits, dont il n'est pas tenu compte dans le calcul précédent, et qui fournissent *moins de 100 livres* d'eau salée par jour ; — et aussi parce que l'eau « noire » a un rendement en sel supérieur à l'eau « jaune ». La population des deux centres de Tse-liou-tsin et Kong-tsin, où les puits

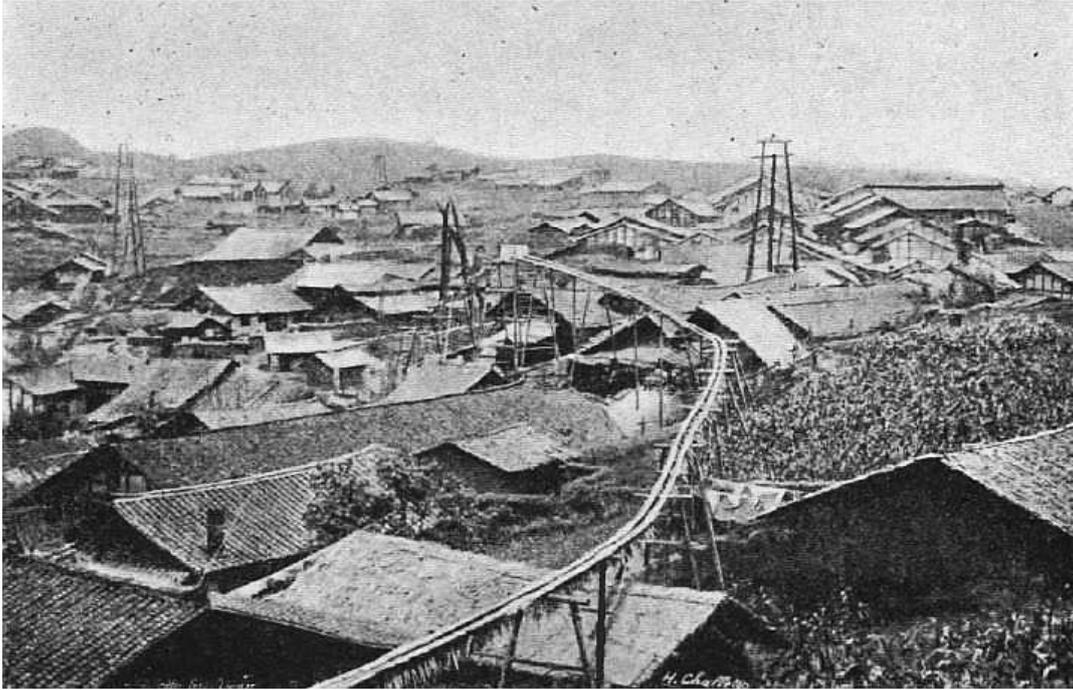
---

<sup>1</sup> Voir II<sup>e</sup> partie.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

se trouvent p.225 presque tous, atteindrait près d'un *million d'âmes* (plus de 6.000 habitants au kilomètre carré.)



**Vue d'une conduite d'eau salée.**

Nous arrivons à Tchoung-king le 20 octobre, heureux de nous retrouver tous réunis de nouveau en bonne santé, après quatre mois de séparation ; et les préparatifs de départ commencent.

Ils furent assez laborieux. Finalement je décidai de diviser la mission en trois groupes pour les voyages de retour : deux rejoindraient Han-k'eu et les ports de la côte, le premier par le Yang-tsé, le second à travers le sud-est du Se-tchouan (ce qui parachèverait l'étude de la province) et le nord du Hou-nan jusqu'au lac Toung-ting <sup>1</sup>, ce qui donnerait une satisfaction partielle à la Chambre de commerce de Lyon. M. le D<sup>r</sup> Deblenne, M. Duclos et moi reprendrions les routes de

---

<sup>1</sup> Une enquête sommaire sur cette province nous avait été demandée, au dernier moment, par nos commettants. Le Hou-nan n'étant pas prévu dans nos passeports, et la province ayant une fâcheuse réputation d'hostilité contre les étrangers, je n'avais pas voulu prendre la responsabilité d'autoriser le voyage, sans de nouveaux passeports qui ne pouvaient être délivrés qu'à Han-k'eu. On verra au livre III, chapitre IV, pourquoi le voyage ne put avoir lieu.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

l'intérieur, repasserions au Yun-nan, et compléterions, par la descente du Si-kiang, les voyages de MM. Rabaud et Vial au Kouang-si <sup>1</sup>.

Quelques jours avant notre nouvelle séparation, notre propriétaire, M. Yang, avec qui nous entretenions les meilleurs rapports, nous fit l'honneur d'un dîner et d'une représentation théâtrale d'adieu. Je passe sur le dîner, mais la représentation vaut qu'on la conte.

Le théâtre chez lui est un luxe que se paye volontiers un riche Chinois.

### Notre propriétaire à Tchoung-king.

Nous avons vu une fort belle *salle de spectacle* chez Ouang, le banquier millionnaire de Yun-nan fou ; mais généralement on se contente d'une belle scène, surmontée d'un pavillon dans le style national, avec quelques loges sur les côtés. Le gros des spectateurs se tient debout, en plein air. C'est dans ce style qu'était conçu le théâtre du brave colonel commandant la garnison de Tsen-i, au Kouï-tcheou, auquel nous fûmes rendre visite. Il y consacrait le meilleur des économies qu'en administrateur prévoyant il faisait sur la solde de ses troupes, et c'est ainsi que son régiment, composé officiellement de 1.500 hommes, en comptait en réalité 500 <sup>2</sup>.



p.226 Le théâtre de notre ami Yang s'élevait à l'entrée de son établissement du *Jen-iu-t'ien* <sup>3</sup>.

Une longue table, décorée avec un certain goût de fleurs formant des dessins variés sur les nappes (prêtées par nous naturellement), avait été dressée sous le péristyle qui précédait la triple porte donnant accès sur la première cour intérieure, et des chaises et des bancs placés un peu partout.

---

<sup>1</sup> Voir chapitre V du livre suivant.

<sup>2</sup> Je cite ce chiffre parce que j'ai pu en constater par moi-même l'exactitude — mais le fait est universel — et nous en avons vu bien d'autres exemples. Un décret récent, paru dans la *Gazette impériale* de Pékin, le constate officiellement pour le Yun-nan.

<sup>3</sup> Cf. chapitre II de ce livre.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Une série de repas, servis à des intervalles assez rapprochés, accompagnaient en effet la représentation, qui dura de 8 heures du matin à 10 heures du soir.

Nous avons eu toutes les peines du monde à persuader à notre hôte que ces quatorze heures de spectacle suffisaient amplement à nous donner une idée de la littérature dramatique chinoise ; il voulait absolument nous offrir *trois jours* de divertissements, suivant la coutume généralement suivie.

Nous avons d'ailleurs bien failli prolonger cette petite « noce »<sup>p.227</sup> pendant toute la nuit, bien involontairement. Vers 9 heures du soir, un des acteurs vient nous présenter un lot de petites plaquettes en ivoire sur lesquelles étaient inscrits des caractères, et un pinceau trempé dans l'encre rouge, en nous priant de marquer d'un trait un certain nombre de caractères à notre choix. Nous nous livrons de bonne grâce à ce petit exercice dont la portée nous échappe ; et nous apprenons, quand tout est terminé, que nous venons de demander une série de 24 pièces nouvelles. Nous avons réussi à ne pas dépasser la seconde.

La troupe venait du Hou-pé, qui fournit, paraît-il, des acteurs renommés<sup>1</sup>.

Nous étions tout à fait incapables de juger de leur mérite, pas plus que de celui des pièces au point de vue littéraire. Ce sont des hurlements désordonnés, des cris aigus, mêlés de grimaces et de pitreries, dont quelques-unes nous parurent assez réussies. Il n'y a pas de femmes dans la troupe<sup>2</sup>, et leurs rôles sont remplis par de jeunes éphèbes choisis *ad hoc*, et qui arrivent à imiter les « manières » et la démarche des femmes chinoises sur leurs petits pieds, d'une façon impayable.

Il y a un accompagnement de musique : flûtes, tambours et cymbales, qui intervient aux moments pathétiques, pour ponctuer une belle phrase, un peu comme pour les marchands d'orviétan dans les foires.

---

<sup>1</sup> Les acteurs forment une classe méprisée. C'est la seule, avec les barbiers et les satellites de yamen, qui ne puisse pas se présenter aux examens littéraires.

<sup>2</sup> Au Cambodge et au Siam, c'est l'inverse, il n'y a que des femmes dans les troupes théâtrales.

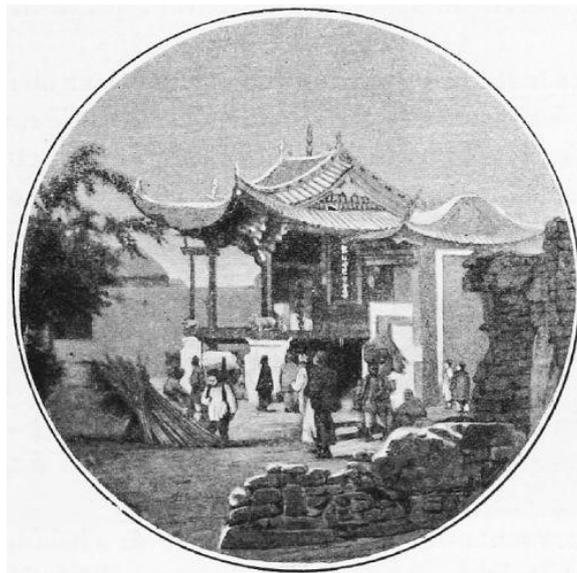
## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Les costumes sont assez beaux. La manière de s'habiller, de porter les cheveux et la barbe, est celle des anciennes dynasties.

Quant aux *sujets des pièces*, mon voisin essaya bien de m'expliquer l'intrigue de quelques-unes, mais il fut obscur. Il paraît d'ailleurs que ces intrigues sont en réalité des plus simples, et que leur développement est beaucoup facilité par la petite notice que chaque personnage débite sur lui-même, au fur et à mesure que chacun paraît sur la scène, avec une minutie très caractéristique des Chinois : « C'est moi qui suis *Liou-ting-hao*, fils de *Liou-pin-hien*, marchand d'excroissances de crapauds <sup>1</sup>... Je demeure dans tel quartier, telle rue, etc. » Comme p.228 cela, il n'y a pas moyen de s'y tromper ; mais cela enlève évidemment un peu du plaisir de l'imprévu.

Ce petit divertissement avait lieu la veille de notre départ, et pendant toute la nuit, les invités chinois de notre propriétaire festoyèrent sous le péristyle et se livrèrent à un jeu effréné de *morra*. Le jeu est en effet, avec l'opium et le théâtre, la grande distraction des Chinois.



**Un théâtre de village au Yun-nan.**

@

---

<sup>1</sup> Voir chapitre V de ce livre.

**LIVRE III**  
**LES VOYAGES DE RETOUR**

## CHAPITRE PREMIER

De Tchoung-king à Pi-tsié  
[10 novembre — 9 décembre 1896]

@

Départ du *Jen-iu-t'ien*. — Dernière impression sur Tchoung-king. — *Pe-che-y*. — Première étape. — Incident caractéristique. — Arrivée à Yuin-tchouan hien. — Mauvais temps. — Disette de riz. — La grosse question au Se-tchouan. — Un missionnaire en exil. — Les bords du Yun-lin-ho. — Fabriques de papier. — De Ta-tchéou-y à Ma-lin. — Un dragon complaisant. — Navigation fluviale. — Les occupations du docteur. — Yun-lin hien. — L'organisation d'une caravane. — Achat de chevaux. — Un arbre utile. — Une pagode symbolique. — Pays nouveau. — Trafic sur la route. — Prix de transports. p.229

Mardi, 10 novembre 1896 : De Tchoung-king à Tcheou-ma kang <sup>1</sup> (31 kilomètres). — p.230 Nous quittons le *Jen iu-t'ien*, M. le D<sup>r</sup> Deblenne, M. Duclos et moi, à 9 heures, et sortons de la ville par le faubourg qui s'étend en dehors de la porte du Sud. Nos vingt-cinq porteurs de bagages sont partis à l'avance, car l'étape sera longue et quelques-unes des charges dépassent les 80 livres chinoises (48 kilogrammes environ) réglementaires. Nous les avons fait accepter du chef porteur (*fou t'eou*) responsable, après quelques discussions ; mais comme le prix de transport que nous payons est fort honnête (400 sapèques par homme et par jour, environ 1,40 fr), ils ne se sont pas trop fait prier. Nous avons pris la précaution de faire peser toutes les charges la veille devant les porteurs eux-mêmes. Il n'y a pas eu de réclamations de la dernière heure, qui vous font souvent perdre la moitié de la matinée, et cette partie de notre caravane s'est ébranlée vers 7 h. ½. Nos adieux à

---

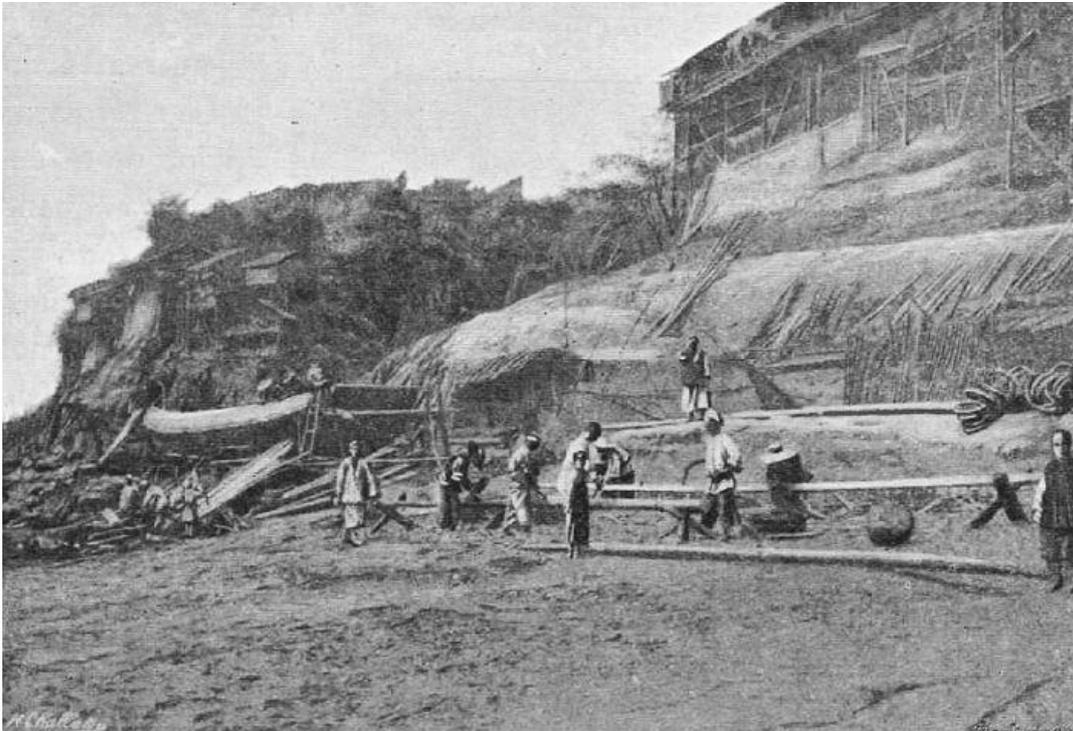
<sup>1</sup> Nous avons donné jusqu'ici des résumés plus ou moins « composés » et arrangés de journaux de route, entremêlés de souvenirs ou nous fournissant le prétexte à quelques détails « à côté ».

Nous voudrions, dans ce livre III, avoir recours plus souvent à des extraits de *Journaux de route*, rédigés en Chine même, à des intervalles plus ou moins réguliers, d'après des notes journalières. Le lecteur voudra bien excuser la forme plus négligée et l'absence de « vues d'ensemble » que ce genre de littérature admet ; mais nous avons pensé que ces notes donneraient peut-être davantage l'impression de notre vie et de nos voyages que le récit plus didactique auquel nous nous sommes astreints jusqu'ici, qu'elles le donneraient en tout cas autrement, et que cette variété serait un élément d'intérêt.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

nos camarades, compagnons de route et de travail de plus d'un an maintenant, MM. Métral, Grosjean, Riault, Waeles et Sculfort nous retiennent un peu. Une coupe de champagne, un dernier serrement de mains cordial, et en route ! Au revoir au Tonkin !



**Un chantier de réparations de jonques à Tchoung-king.**

Nous mettons un peu plus de trois quarts d'heure pour sortir de la ville, mais le faubourg occupe bien les vingt dernières minutes. C'est d'ailleurs le seul faubourg proprement dit de Tchoung-king. Ma dernière impression en quittant ce gros centre dont on a tant parlé et où nous venons de passer près de huit mois (dont la moitié à courir la province) est que la population doit dépasser 300.000 âmes, sans atteindre certainement 400.000...

Le paysage n'a rien de remarquable. Des rizières qui se reposent pour l'hiver sous l'eau, mais dont les talus sont plantés de fèves. Celles-ci commencent à montrer leurs jeunes pousses. Quelques carrés de terrain rouge où le blé perce à peine. Les grosses fermes aux murailles blanchies à la chaux montrent fréquemment, derrière un rideau de bambous, leur visage maintenant si familier...

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

À 5 heures, nous entrons dans le gros bourg de Pe-che-y. L'attitude narquoise de la population et les quolibets dont les beaux esprits du village ne se privent pas à notre endroit, bien que nous soyons des « hommes à chaise à quatre porteurs » (*se kiao jen*), justifient sa réputation d'hostilité, dont on nous avait prévenus. Aussi allons-nous coucher plus loin, ainsi que le stipulait d'ailleurs notre contrat.

La nuit tombe vers 6 heures, et nous marchons pendant près d'une p.231 heure dans la demi-obscurité d'un clair de lune voilé par les nuages. Les rizières luisent dans l'ombre au bord de la route. Nous avons mis pied à terre par prudence. Bientôt on allume des lanternes et un long chapelet lumineux s'égrène sur toute la route...

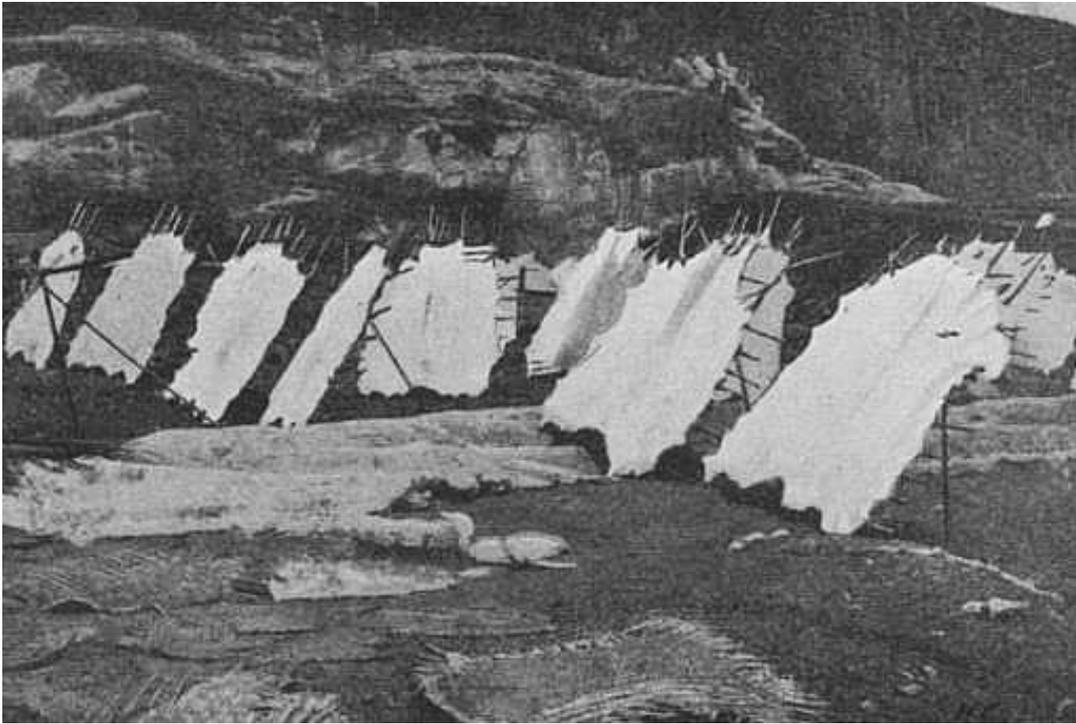
Nous arrivons à l'étape Tcheou-ma-kang, à 7 h ½. Nos bagages et caisses nous suivent en ordre dispersé. Le podomètre de M. Duclos marque 34,5 km ; la distance officielle est de 80 *lis* de Tchoung-king, mais il faut tenir compte des 2,5 km au moins parcourus dans la ville de Tchoung-king même, ce qui confirme bien une fois de plus l'équivalence de 400 *mètres au li*, que nous avons adoptée, comme une approximation suffisante, pour l'intérieur du Se-tchouan.

11 novembre 1896 : De Tcheou-ma-kang à Yuin-tchouan hien (130 *lis*, 48 km environ). — ...Entre les gros villages de Lay-fong-y et de Tin-kia-gao, nous croisons des mulets et des chevaux portant du charbon. Ils se rangent généralement pour laisser passer les chaises ; mais à un moment survient un petit incident assez caractéristique. La chaise du docteur était en tête. Nous nous p.232 trouvons tout à coup arrêtés ; une petite caravane nous barre le chemin et ne fait pas mine de se déranger. Un cheval peureux se détache et bouscule la chaise du docteur. Celui-ci la fait poser à terre, en sort, et distribue quelques bons coups de canne, avec une impartialité que j'admire, à ses porteurs, aux *ma fou* (conducteurs de chevaux) et surtout au *tchais* (satellites) chargés par le mandarin de nous accompagner. J'apprends à l'étape que ces derniers, au lieu de faire ranger les caravanes, criaient de loin : « Ce sont des Français », — autrement dit « Ce n'est pas la peine de te déranger », quand les *ma fou*

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

s'apprêtaient à laisser passer nos chaises. C'est un trait de Chine tout craché ! A partir de ce moment, ils font admirablement leur service, et accablent les *ma fou* qui ne font pas montre d'un empressement suffisant à nous céder la route, des injures les plus choisies de leur langue, particulièrement riche sur ce chapitre...



**Un séchoir de peaux sur les bords du Yang-tsé à Tchoung-king.**

Vers la fin de l'après-midi, les champs d'opium, qu'on vient de semer, commencent à se montrer plus nombreux. On voit qu'on approche de Yuin-tchouan hien, grand centre de cette culture. Cependant, c'est encore le blé qui domine dans les terrains secs, et les rizières submergées pour l'hiver occupent de beaucoup le plus de place. Nous traversons plusieurs villages et un assez gros bourg. Les magasins sont assez bien achalandés et il y a plusieurs pagodes neuves, indice certain de prospérité.

Nous marchons pendant deux heures à la nuit, comme hier, et la même fantasmagorie lacustre des rizières inondées se renouvelle. Nous entrons en ville à 8 heures du soir et allons coucher chez le <sup>p.233</sup> missionnaire, le père Lorain, auquel nous nous étions annoncés depuis longtemps.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Nous passâmes un jour chez ce missionnaire que son énergie, son franc-parler, sa vieille expérience (il a vingt-cinq ans de Chine) de toutes les roueries et ficelles chinoises, font redouter des mandarins et respecter de tous. Plusieurs missionnaires sont réunis chez lui, entre autres le père Preynat, que le vicaire apostolique du Kouï-tchéou, M<sup>gr</sup> Guichard, a bien voulu mettre à notre disposition pour la traversée d'une partie du Kouï-tchéou.



**Wou-sie (Bas Yang-tse).**

13 novembre : De Yuin-tchouan à Ly-che-tchan (90 lis, 35 km). — La pluie a commencé hier, et le temps est toujours aussi mauvais, le paysage pareil. Enfoncés dans nos chaises, nous avons toutes les peines du monde à nous défendre contre la pluie, malgré les rideaux baissés. Nos porteurs marchent très lentement et glissent malgré les fers qu'ils attachent à leurs sandales de paille (*kio ma*)...

La course de l'après-midi est aussi monotone que celle du matin ; toujours des rizières sous l'eau, de l'opium et du blé. Les arbres se font plus rares. Nous passons vers quatre heures une ligne de collines assez marquée, traversons le village de Ouang-pa et, la pluie ayant cessé un peu, nous nous dégourdissons un peu les jambes en marchant malgré la boue. La nuit nous surprend encore et nous atteignons, en pataugeant dans les flaques et fondrières, notre étape de Ly-che-tchan

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

et notre auberge du « Précieux Fleuve », allusion au Yang-tsé voisin, qui devrait bien y passer un peu pour nettoyer l'innommable saleté de cette hôtellerie ; ni plus ni moins sale, il est vrai, que la plupart des *tchan fang* analogues, disposés le long des routes pour le plus grand profit des aubergistes et le plus grand déconfort des voyageurs.

Nous avons croisé, aujourd'hui, un assez grand nombre de porteurs chargés de riz, venant de Lou-tchéou et allant dans la direction de Yuin-tchouan. L'année a été très mauvaise dans ce dernier district, aussi le riz se vend-il en ville à de vrais prix de famine <sup>1</sup> : 1.600 sapèques (1.250 sapèques = 1 tl. ; 1 tl. = 4 francs) le boisseau (*t'eou*) de 48 livres chinoises, soit le double d'une année ordinaire. La pluie qui tombe depuis quatre-vingt-dix jours sans interruption l'a gâté. Il y a eu jusqu'à trois inondations, dont la plus forte, à la fin d'août, a noyé une foule de gens, emporté maisons, bestiaux et récoltes.

p.236 Bien que Lou-tchéou ne soit qu'à deux jours de distance, le fait qu'il n'y a pas à Yuin-tchouan de rivière navigable et qu'on est obligé de se servir de porteurs surcharge immédiatement la marchandise dans des proportions considérables. La main-d'œuvre a beau être d'un extrême bon marché, un homme ne peut pas porter plus de 80 livres de riz, ni faire plus de 60 à 70 lis par jour. C'est une preuve de plus que la grosse question du Se-tchouan, au point de vue économique, est, comme nous avons eu bien des occasions de le constater, une question de *voies de communication*, malgré la perfection relative du réseau fluvial existant.

14 novembre : De Ly-che-tchan à Lou-tchéou (90 lis, 38 kilomètres environ), rien à noter de spécial. — À mesure que l'on se rapproche du Yang-tsé, les rizières se multiplient d'une façon étonnante. On aperçoit bientôt, par delà les derniers plis de terrain, le scintillement du grand fleuve. De l'autre côté, les collines de la rive gauche, sur laquelle nous sommes, se répètent, plus basses et plus uniformes.

---

<sup>1</sup> Cette famine s'est étendue, après le départ de la Mission, à tout le Se-tchouan oriental, et les pertes de vies humaines ont été, comme toujours, invraisemblables.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Nous profitons pendant deux jours de l'hospitalité du père Gourdin à Lou-tcheou, et repartons, le 17, après avoir renouvelé les contrats avec nos porteurs. C'est une bonne précaution à prendre de ne pas les engager pendant trop longtemps, sans quoi ils deviennent insupportables.



**Une ferme se-tchouanaise (environs de Lou-tcheou).**

17 novembre : De Lou-tcheou à La-ky (Gan-fong-kai) (40 lis, 16 kilomètres). Route banale. — Nous passons sur la rive droite du Yang-tsé. À Gan-fong-kai, l'oratoire du père Chareyre, où nous descendons pour passer la soirée et la nuit, est presque au bout du faubourg. Le missionnaire, qui a l'air étonnamment jeune pour vingt-trois ans de Chine, est un Ardéchois, mais évidemment de l'Ardèche qui touche au Midi, à en juger par son air actif et primesautier. Il est en train de bâtir une église et un petit presbytère au bord du fleuve. La véranda de ce

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

dernier, d'où l'on jouit d'une belle vue sur le Yang-tsé, nous séduit tout à fait, non moins que son propriétaire. Celui-ci est un ex-évangéliste du Yun-nan, où sa tête est encore mise à prix, et la croix qu'on lui avait préparée, paraît-il, l'attend toujours dans une pagode des environs de Yung-pei t'ing. C'était au moment de la guerre du Tonkin, qui a eu une vive répercussion sur les missions catholiques des provinces chinoises voisines <sup>1</sup>. Il y a eu un soulèvement contre lui et p.237 ses chrétiens ; on en a tué quarante-trois, et violé presque toutes les femmes et les filles. Puis on l'a accusé de vouloir fomenter une rébellion ; l'affaire est allée jusqu'à Pékin ; sa tête a été mise à prix, ...et les choses en sont toujours là.

18 novembre : De La-ky à Ta-tcheou-y (75 lis (?), 30 kilomètres). — Notre départ s'effectue au milieu d'un brouillard épais tombant en pluie. Il est difficile de distinguer quoi que ce soit. Nous ne tardons pas à nous élever le long d'une sorte d'arête montagneuse, de chaque côté de laquelle se creuse une vallée. Celle à notre gauche est suivie par la rivière de Yun-lin (nous marchons à peu près au sud). Nous retrouvons la rivière à *Ts'in-pa-y*, petit bourg à 30 lis (12 kilomètres) environ de La-ky. La route la suivra désormais jusqu'à Yun-lin. *Ts'in-pa-y* a de nombreuses fabriques de papier (industrie *familiale*). On en rencontre d'ailleurs dans toute cette vallée jusqu'à Yun-lin. Ce papier (*ts'ào tchè*) est fait avec une pâte de bambous dont les bouquets légers bordent les deux rives du Yun-lin-ho. On fait macérer les jeunes pousses dans de l'eau de chaux pendant plusieurs mois. La pâte est ensuite mélangée avec une décoction de chanvre ou de feuilles d'un arbre appelé *k'eòu chou* (?), et la feuille de papier se forme d'elle-même sur une sorte de petite claie plongée dans la pâte à laquelle on imprime des deux mains un mouvement de va-et-vient.

---

<sup>1</sup> Voir dans livre I<sup>er</sup>, chapitre VII, sa répercussion au Kouï-tchéou.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Le *ts'ào tchè* de la vallée du Yun-lin-ho est de deux qualités, le *fāng-liēn*, qui vaut 1.000 sapèques la charge (*t'iāo*) de deux ballots, chaque ballot comprenant 20 rames (*hǒ*) de 30 feuilles chacune ; et le *chāo hoûang*, papier grossier, de couleur jaune, qui ne vaut que 250 sapèques la charge. On fabrique aussi un peu de papier plus fin (*choui tchè*), blanchi par des vapeurs de soufre, et qui sert de papier à écrire, tandis que le *ts'ào tchè* n'est employé que pour faire les paquets, surtout les paquets de gâteaux et confiseries dont les Chinois sont si friands...

### Un soldat de l'escorte.



19 novembre : De Ta-tcheou-y à Ma-lin (75 lis, 30 kilomètres). — Le pays dans lequel nous sommes engagés maintenant est un pays <sup>p.238</sup> de collines ; mais le Kouï-tchéou s'annonce à l'horizon avec ses hautes montagnes. La route suit à peu près la ligne de faite. À notre gauche, à une centaine de mètres au-dessous de nous, la rivière rétrécie coule d'un cours plus accidenté qu'hier. Le paysage n'a pas changé d'aspect ; toujours les mêmes cultures, et de maigres rizières, relevées çà et là par quelques arbres.

Rien à noter jusqu'au village de *Châng-mà-tch'ang*. En passant sur un petit pont pour traverser un torrent affluent, de la rivière de Yun-lin, le père Preynat, notre compagnon de voyage et qui veut bien nous servir d'interprète, nous fait remarquer que la tête du dragon, sculpté au milieu du pont, s'avance en gargouille en sens inverse du courant, et me demande si j'en sais la raison. Je dois avouer mon ignorance, et notre aimable guide nous explique que c'est pour pouvoir (disent les Chinois) « avaler l'eau en cas d'inondation ».

Un peu au delà de *Châng-mà-tch'ang* (cultures de chanvre, fabriques de *ts'ao tchè*), on retrouve la rivière. Nous nous engageons

alors pendant une douzaine de kilomètres, dans une véritable gorge jusqu'à Kiang-mên. Les parois, assez abruptes, sont relativement assez boisées. La rivière n'a guère qu'une vingtaine de mètres de large. À peu près à mi-chemin entre Tà-m'in-chân (hameau de quelques maisons où commencent les gorges) et K'iang-mên, au delà d'un hameau appelé Tsien-ts'ao-p'ou, il y a un rapide sérieux dont nous apercevons la chute. Un gros rocher planté au beau milieu du chenal, déjà très étroit, augmente les difficultés. Cela me rappelle la descente de la rivière de Song-k'an, au printemps dernier <sup>1</sup>. Je voudrais bien en prendre une photographie, comme témoignage indiscutable de la hardiesse des Chinois comme navigateurs de rivières. Malheureusement, le ciel nous boude toujours, et la plaque ne donnerait rien. Il faut nous contenter d'un coup d'œil jeté en passant. Les échos nous renvoient longtemps les cris des haleurs, qui s'attellent très nombreux à ce passage. Ils s'en vont, par files de vingt à trente, courbés en deux, et les bras ballants ; ils ont absolument l'air de marcher à quatre pattes, et c'est ce qu'ils font réellement aux endroits où le courant leur offre trop de résistance. Ces mille-pattes humains, qui se traînent le long des fleuves de Chine, sont un des spectacles les plus écœurants de ce pays.

p.239 En dehors des bambous et des pins, un des arbres caractéristiques de cette région est le *lan mou chou*, de la famille des lauracées : un beau tronc élancé, dont la sveltesse élégante n'enlève rien à sa solidité. Il n'y en a malheureusement pas beaucoup : car, bien que la végétation forestière soit relativement abondante dans cette région, la coupable incurie des Chinois se manifeste ici comme partout ailleurs, par la destruction systématique des arbres. C'est avec des planches de *lan mou* que sont faites les barques de la rivière de Song-k'an.

À l'étape, après notre dîner, c'est une véritable procession de porteurs venant demander du *yang io* (médecine étrangère), généralement pour des plaies aux jambes ou aux pieds. Nous en avons vu avec d'affreux ulcères, et pourtant ces malheureux continuaient à porter leurs 48 kilogrammes par ces mauvaises routes. Notre brave docteur est d'une

---

<sup>1</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chap. VII.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

complaisance inépuisable. Aux jours d'arrêt, cela devient parfois une véritable persécution, car tout le monde s'en mêle. Le plus beau de la chose, c'est que tous ces Chinois s'en vont généralement sans le moindre merci. Les malades — et ce sont souvent de simples curieux — dans une situation plus aisée apportent quelquefois des cadeaux, quelques paquets de pâtisseries chinoises ou de fruits sucrés, mais c'est l'exception. Et chez ceux-ci même on sent que c'est une simple politesse de gens bien élevés, — car les cadeaux jouent un grand rôle dans l'urbanité chinoise, — mais sans aucune cordialité. La <sup>p.240</sup> reconnaissance est une des nombreuses vertus que le Chinois, en règle générale, ignore complètement, comme tout ce qui est sentiment d'ailleurs. Cela paraît être du reste un trait commun à tous les Orientaux ; et M. Deblenne nous raconte des faits analogues sur les Annamites.

Le thermomètre est monté jusqu'à 20 degrés aujourd'hui, à 2 heures, le soleil s'étant montré un instant ; il redescend à 12 degrés à 8 heures du soir.

20 novembre : De Ma-lin à Yun-lin hien (60 lis, 40 kilomètres). — Étape sans intérêt. Nous suivons tantôt la vallée du fleuve, tantôt une vallée parallèle. Les patates et le maïs (récoltés tous les deux ; on est en train d'arracher les feuilles des premières pour les donner aux cochons) commencent à remplacer les rizières. Les types des paysans ne sont plus aussi chinois. Dans cette région aussi, il y a eu évidemment des croisements avec les indigènes.

La vallée, élargie par instants, se resserre définitivement avant d'arriver à Yun-lin. Les abords en sont assez jolis. Nous entrons en ville à 4 heures et nous nous rendons directement chez le missionnaire, le père Bidant ; une agréable habitude dont nous allons être privés, après Yun-lin, pendant quelque temps.

21, 22, 23 novembre : Séjour à Yun-lin hien. — L'organisation de notre caravane pour le Kouï-tcheou nous prend plus de temps que je ne le

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

pensais, bien qu'un retard entrât dans nos prévisions. Il n'est peut-être pas inutile d'en dire deux mots pour l'instruction des futurs voyageurs.

Il s'agit d'abord de faire un contrat pour une route, qui, à partir de Pi-tsié, est peu suivie par le commerce. Mais une autre raison se mêle aux difficultés que nous opposent les *ma fou*, ou que notre « factotum » (*tchai kouan*) prétend qu'ils nous opposent.



**Route à travers les rizières (frontière du Se-tchouan et du Kouï-tcheou).**

Nos quarante-huit porteurs de Tchoung-king, qui reçoivent l'honnête salaire de 400 sapèques par jour, ont fort envie de nous accompagner plus loin. Le *fou t'éou* (chef porteur) doit avoir intéressé le *tchai kouan* au renouvellement du contrat. Il est probable également — la chose est déjà arrivée à un de nos groupes cet été — qu'il a fait aux *ma fou* un portrait peu flatteur de nos personnes : gens très difficiles à satisfaire, mauvais payeurs, vous attireront des difficultés avec les mandarins, etc., etc. — Histoire de cracher dans le plat...

<sup>p.241</sup> Nous ne voulons pas donner plus de 350 sapèques par homme et par jour pour les porteurs que nous conservons pour nos chaises, notre literie et la cuisine. C'est encore trop ; mais il faut bien se résigner à payer plus cher en notre qualité d'étrangers. D'autre part,

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

l'emploi des chevaux nous fait faire une notable économie : un *tô ma* porte une charge et demie d'homme, au moins.

L'affaire ayant traîné deux jours, je me décide à faire engager de nouveaux porteurs à l'insu de notre *tchai kouan*, et je fais appeler les *ma fou* pour discuter les prix devant moi. Après quelques tergiversations, nous obtenons une réduction de 0,30 tl par cheval et par jour à 0,26 tl, un peu plus cher que nos prix de l'année dernière (0,24 tl) ; mais on nous fait remarquer que la nourriture des hommes et des chevaux coûte davantage par suite de mauvaises récoltes, ce qui est vrai.

Nous achetons également quatre chevaux pour nous (le plus beau nous coûte 30 tls, 150 francs), pour le cas où nous serions obligés de prendre quelque sentier de traverse, inaccessible aux chaises, pour <sup>p.242</sup> visiter une mine, etc. C'est beaucoup de hâte pour une opération aussi importante que l'achat d'une monture, mais qu'y faire ?

Nos après-midi se passent à essayer les chevaux qu'on nous amène, au bord de la rivière, au grand ébahissement des barquiers, et des désœuvrés, qui abondent, comme dans toutes les villes de Chine.

Enfin, le 23 au soir, tout est prêt. Nous écrivons quelques lettres et nous couchons tard, bien que le lever réglementaire de route de 5 h. ½ du matin recommence pour nous demain.

24 novembre : De Yun-lin à Chouang-tsin (distance officielle 60 lis ; au podomètre : 23,5 km). — La route est bordée, au sortir de la ville, par un très long faubourg, qu'il nous faut suivre pendant une bonne demi-heure, au pas lent de nos porteurs, sur les dalles glissantes. On distingue sur la droite une série de pagodes sur de petits monticules boisés, où plusieurs bananiers étalent leurs larges feuilles.

Le *ts'ong* (palmier à fibres) joue évidemment un grand rôle dans ces pays-ci. Presque toutes les maisons du faubourg vendent des cordes faites avec ces fibres (le *coir* des Anglais), ou des sortes de bretelles servant à supporter la hotte dans laquelle, ou l'espèce de support en bois sur lequel, les porteurs mettent le sel destiné au Kouï-tcheou, et d'autres

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

accessoires pour ce pénible métier qui est pourtant le gagne-pain de milliers de gens. Il peut passer en effet de 20 à 25 milliers de livres chinoises de sel du Se-tchouan par an par cette route (15.000 tonnes).

À la sortie du faubourg, nous traversons un petit affluent du Yun-lin-ho et suivons pendant quelque temps la rive droite de la rivière, très encaissée. Les poteaux télégraphiques soutenant leur unique fil (c'est la ligne du Yun-nan, avec une branche de Pi-tsié à Kouï-yang), alternent d'un bord à l'autre. Les rizières sont encore nombreuses et paraissent riches.

À un détour de la vallée, nous renouons brusquement connaissance avec un autre paysage familier de nos courses de février dernier : les p.243 pitons calcaires en partie boisés, frères de ceux de la baie d'Along. Le Kouï-tcheou n'est pas loin. On s'élève lentement jusqu'à un col de 800 mètres environ. À mi-hauteur, une jolie pagode s'annonce de loin avec sa façade bariolée, tranchant sur les petits rochers calcaires noircis par le temps qui l'entourent. Nous hâtons le pas pour y jeter un coup d'œil sans trop retarder notre marche. Il y a bien une façade, mais rien derrière. C'est la Chine. Les arbres sont relativement abondants : sapins, arbres à suif (kuen tse chou), petits taillis de chênes, — assez pour relever la monotonie du paysage.



**Porteurs de marmites à sel.**

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Dans l'après-midi, nous passons une série de petits cols. Pas de village, ni même de hameau important, mais les maisons s'égrènent assez nombreuses le long de la route. Elles sont tout entières construites en bois, et non plus en cloisons de bambous recouvertes d'une sorte de torchis, comme au Se-tchouan. On aurait tort d'en conclure à une plus grande aisance des habitants des régions que nous traversons actuellement. Ils ont le bois en abondance relative, voilà tout ; tandis qu'au Se-tchouan, sauf le bambou (et le sapin dans certaines parties), les bois ont fait place le plus possible aux cultures alimentaires et à l'opium.

p.244 Dans la journée, nous avons dépassé 180 porteurs de sel et 132 chevaux, également chargés de ce produit. Le matin, en sortant de la ville, les porteurs de charbon étaient très nombreux. Ils venaient à notre rencontre d'une mine située à 10 lis de la ville. J'en ai compté trois cents dans l'espace de deux heures. Nous avons croisé aussi des porteurs de sel revenant à vide, ou avec des fèves et des pois de la région de Pi-tsié, et une quarantaine de chevaux portant des saumons de plomb.

Le soir, à l'auberge, nous obtenons quelques détails sur les prix de transport du sel de Yun-lin à Pi-tsié.

Un homme peut porter sur son dos (*pei*, par opposition à *t'iao*, qui se dit du transport en balance) jusqu'à 100, et même quelques sujets exceptionnels, 160 livres (96,4 kg) de sel ; mais la charge moyenne est de 80 livres. Le prix fixé est de 2.400 à 2.500 sapèques pour le *pao* de 140 à 150 livres de Yun-lin à Pi-tsié. Ils mettent dix jours pour faire le trajet. Le prix de transport par chevaux est de 0,23 ou 0,24 tl par cheval et par jour, chaque cheval pouvant porter de 120 à 130 livres et mettant six jours <sup>1</sup>.

Le voyage jusqu'à Pi-tsié se continue au milieu d'un pays très accidenté (passage de Tche-choui-ho 655 mètres, en descendant d'un col à 1.800 mètres et pour remonter sur un plateau à 1.500, cf. carte de Kouï-tcheou), et

---

<sup>1</sup> On peut comparer ces prix avec ceux qui sont mentionnés dans le chapitre V du livre I<sup>er</sup> et le chapitre III du livre II.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

peu habité. De pauvres chaînes, au pelage roux, jaune ou noir suivant que les bois de chênes nains, les argiles ou les landes brûlées dominent : une mer sauvage de montagnes déferlant de toutes parts.



**Un p'ai fang sur la route de Lou-tcheou.**

@

## CHAPITRE II

### EN PAYS NON CHINOIS

De Pi-tsié à Hin-y fou

[30 novembre 1896 — 9 janvier 1897]

@

Une rencontre imprévue. — Deux Français et le général Tchen-ki-tong. — Division du groupe à Pi-tsié. — De Pi-tsié à Kouï-yang. — Première rencontre avec les Miao. — Costumes. — Danses. — Exploitation chinoise. — Les fêtes miao. — La fête de la Jeunesse. — Fiançailles. — Vente des filles chez les *Sen-Miao*. — Cérémonie du mariage. — Curieuse coutume. — Kouï-yang. — Un gouverneur en disgrâce. — Budget d'un sous-préfet. — Monopole du sel du Kouï-tcheou. — Vers le sud. — Coup d'œil général sur le pays parcouru. — Origine des *T'ou-se*. — Le *Pin-mou*. — Comment ils ont obtenu leurs charges. — Accueil qu'ils nous font. p.245

**Une route bien entretenue.**

La veille de notre arrivée à Pi-tsié, nous fîmes, le D<sup>r</sup> Deblenne, M. Duclos et moi, la rencontre la plus étonnamment imprévue :

Nous achevions notre frugale collation du milieu du jour, consistant en l'inévitable poulet froid et en une omelette « à l'axonge », comme disait le Docteur, quand nos gens



viennent nous annoncer que deux *ta jen* (grands hommes) français arrivent avec un haut mandarin chinois au village ou hameau misérable de Sen-kia-pou. Nous p.246 refusions d'y croire, quand ces messieurs paraissent eux-mêmes à la porte. Poignées de mains, saluts, présentations. Ce sont MM. Demarteau et Durand, deux ingénieurs que nous savions en train de faire une enquête sur les mines de Kouï-tcheou <sup>1</sup>, mais que nous ne nous attendions pas à rencontrer dans cette

<sup>1</sup> D'après les journaux anglais de Chang-hai, M. Demarteau aurait obtenu depuis le droit d'exploiter certaines mines de la province.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

partie de la province. Le troisième personnage du trio était certainement le plus inattendu de tous. Le mandarin chinois n'était autre que le général Tcheng-ki-tong, de parisienne mémoire. Nous causons un instant et nous sortons de nos caisses une bouteille en l'honneur des voyageurs. Mais l'entrevue est fort courte ; nous avons, chaque groupe de son côté, un long chemin à parcourir avant d'arriver à l'étape du soir. Nous n'avons donc pas le temps de causer beaucoup, et ces messieurs se montrent d'ailleurs d'une rare discrétion sur le but et les résultats de leur voyage. Mais cette rencontre de deux Français sur une grande route de ce pays perdu du Kouï-tcheou, la province la moins visitée de toute la Chine, à près de 3.000 kilomètres de la côte, était tellement extraordinaire, que nous en restons pour ainsi dire abasourdis pendant tout le reste de la journée, et pour ma part j'entends encore dans ma mémoire l'accent un peu grasseyant de pur Parisien avec lequel le « général » — c'est sous ce titre qu'il nous fut présenté — comme je le plaisantais sur les <sup>p.247</sup> auberges de son « précieux » pays, en lui disant qu'elles ne ressemblaient pas précisément à l'Hôtel Continental, me répondait : « C'est vrai ! vous m'en voyez désolé, désolé, dé-so-lé ! »

À Pi-tsié, une occasion s'étant offerte, nous prîmes le parti de nous diviser en deux fractions. M. Duclos, accompagné du père Preynat, se rendit dans la région minière de Ouei-lin, où il put faire des constatations intéressantes <sup>1</sup> ; pendant ce temps, le D<sup>r</sup> Deblenne et moi gagnerions de nouveau la capitale du Kouï-tcheou, pour nous diriger de là vers le sud de la province et essayer de nous rendre compte d'une voie de pénétration dont on nous avait parlé. Rendez-vous était pris à Hin-y fou, dans le sud-ouest du Kouï-tcheou, pour le commencement de janvier <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir dans la II<sup>e</sup> partie le *Rapports sur les Mines*. — L'abondance des matières m'oblige à ne pas consacrer, comme j'en avais tout d'abord l'intention, un chapitre spécial à cette tournée de M. Duclos dans l'ouest du Kouï-tcheou. Mais son intéressant *Journal de route* reste, comme tous les documents de la Mission, dans les Archives de la Chambre de Commerce de Lyon.

<sup>2</sup> Cette modification d'itinéraire entraînait un retard inévitable dans notre arrivée à Yun-nan fou. J'en avertis immédiatement par télégraphe la Chambre de commerce de Lyon et le consul de France à Moug-tse. Des circonstances imprévues, les difficultés de la

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Je laisse complètement de côté la description du pays entre Pi-tsié et Kouiyang. Ce sont toujours les mêmes pitons calcaires si caractéristiques de la province, avec quelques chaînes plus hautes <sup>1</sup>.

**Pitons de Kouitcheou,**  
près de Kien-si tcheou.



En revanche, quelques détails sur les habitants intéresseront peut-être le lecteur. Cette partie de la province, comme tout le reste du Kouitcheou d'ailleurs <sup>2</sup>, est habitée en majorité par des races *non chinoises*, et c'est ce qui justifie le titre de ce chapitre.

Aussitôt après avoir traversé la rivière du Tche-choui-ho, qui forme la frontière entre le Se-tchouan et le Kouitcheou, nous avons été mis en contact avec des aborigènes miao <sup>3</sup>, le 27 novembre, en arrivant à l'étape de Pé-ngai, hameau de 125 familles. Sachant qu'il y avait des *Houa-miao* (Miao « Fleuris ») dans les environs, nous prîmes le *touan chéou* (maire du village) d'en faire venir quelques-uns. Ce maire, une p.248 face de brute d'ailleurs, est chargé par les autorités de Kouiyang de la surveillance des familles miao (barbares) dans un rayon de 14 à 15 lis. Il y en aurait, nous dit-il, de deux à trois cents ; et il y a trois ou quatre autres chefs de village jouissant de la même autorité que lui entre la frontière du Se-tchouan et Pi-tsié.

Nos Miao arrivent au bout de quelque temps, au nombre de quatre. Le docteur remarque immédiatement leurs caractères ethniques <sup>4</sup>.

---

route accrurent encore notre retard. Il en résulta que nous manquâmes, à notre grand regret, un rendez-vous pris à Yun-nan fou avec M. Leduc, consul-interprète détaché par les Affaires Étrangères, dans des conditions que j'ignorais malheureusement. Les malentendus de ce genre sont pour ainsi dire inévitables dans de pareils pays, avec la lenteur des communications et les hasards de la route.

<sup>1</sup> Cf. d'ailleurs, dans la II<sup>e</sup> partie, le *Rapport commercial sur le Kouitcheou*.

<sup>2</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre VI, et les *Notes ethnographiques*.

<sup>3</sup> À vrai dire, il y en a aussi dans le district de Yun-lin au Se-tchouan (voir la carte).

<sup>4</sup> On les trouvera exposés dans la très intéressante monographie de M. le D<sup>r</sup> Deblenne intitulée : *Contribution à l'ethnologie des races autochtones de la Chine méridionale et occidentale*. — Cette monographie, avec les mensurations et vocabulaires et la carte qui l'accompagnent, devait d'abord figurer *in extenso* dans le présent volume. Mais l'étendue

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

J'avoue qu'ils me frappent moins. Cela tient peut-être à ce que les Chinois qui nous entourent sont de sang mêlé. Les Chinois, auxquels l'esprit scientifique fait complètement défaut, ne distinguent les tribus pré-chinoises du Kouï-tcheou que par *leur costume*. Ainsi les Houamiao que nous avons sous les yeux tirent leur nom d'une espèce de bavette (je ne trouve pas d'autre mot) plus longue par derrière que par devant, et brodée en différentes couleurs. Ils sont habillés en chanvre (ce qui les différencie des Chinois qui portent des vêtements de coton), et leur robe est à franges. Les femmes, dont nous avons rencontré quelques-unes sur la route, portent une jupe blanche, très courte, une espèce de caraco bleu foncé et blanc, et un turban rouge.

Nos Miao, qui ont l'air un peu effarouché, nous jouent du *lou-sen*, sorte de flûte à six tuyaux en bambou, d'une inégale longueur <sup>1</sup>, dont le son rappelle un peu celui du biniou, et qui est leur instrument national. Ils nous dansent aussi une sorte de bourrée, le danseur s'accompagnant lui-même du *lou-sen*.

Cette danse campagnarde, qui consiste surtout à sauter sur un pied, n'a rien de remarquable ni de folichon. Nous leur demandons ensuite de nous donner quelques mots de leur langue, et nous prenons leur photographie <sup>2</sup>.

À la fin de la séance, nous avons un exemple de l'exploitation de ces indigènes par les Chinois. Le maire leur retient ouvertement 20 p.249 sapèques sur les 100 que nous leur distribuons à chacun, et il leur dit en outre de passer chez lui, probablement pour leur en prendre encore davantage. On comprend dans ces conditions quelle haine s'accumule au fond du cœur des tribus soumises à de quotidiennes vexations du même genre. Mais elles sont trop peu nombreuses, dans cette partie tout au moins du Kouï-tcheou, pour être redoutables aux Chinois.

---

de cette étude aurait donné à une publication, déjà considérable, des proportions inabordables. La Chambre de commerce de Lyon a donc décidé d'en faire seulement des extraits, en attendant une publication complète (voir la fin de la I<sup>re</sup> partie).

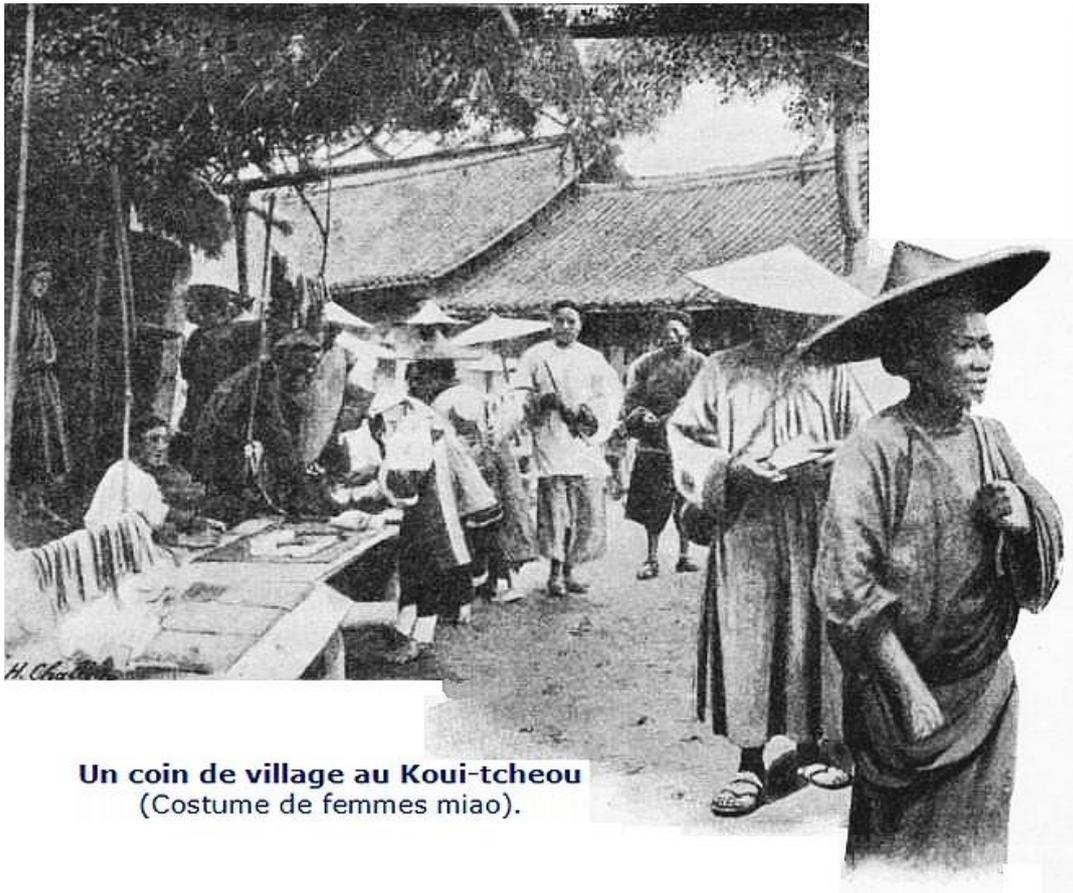
<sup>1</sup> Voir ces instruments dans les dessins chinois sur la vie miao, reproduits dans le texte.

<sup>2</sup> Toutes nos photographies prises en pays non chinois ont malheureusement été brisées ou ne sont pas sorties au développement. Cela a été un de nos crève-cœur comme voyageurs.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Ce sont encore des Miao qui dominant dans les montagnes, entre Pitsié et Kouï-yang, surtout aux environs de *Ta-tin fou*, qui fut autrefois, paraît-il, la capitale d'un grand chef miao. Cette tribu porte, elle aussi, un nom particulier, et elle se distingue par le costume et par quelques traits de mœurs de ses congénères. Bien que les détails suivants se réfèrent surtout aux fêtes des Hé-Miao (Miao noirs) du sud-est de la province et aux coutumes matrimoniales des Sen-Miao du sud (Kouï-houa t'ing), on les retrouverait dans toutes les tribus miao de toute la province. Nous les empruntons à la notice de M. le D<sup>r</sup> Deblenne, dont nous venons de parler <sup>1</sup>.



À certaines périodes annuelles, les Miaos voisins appartenant à une même tribu s'assemblent pour certaines réjouissances. Ils pratiquent dans chaque village la fête du renouvellement de l'année qui, chez eux, n'a pas lieu à la même époque que pour les Chinois, mais plus tard. Aux environs du Nouvel An, les jeunes garçons et filles se réunissent afin de célébrer une fête analogue

---

<sup>1</sup> Voir note p. 248.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

à celle qui a été signalée chez les Miao p.250 du Kouang-si par M. A. Colquhoun <sup>1</sup> et décrite sous le nom de fête de la jeunesse des Thos du haut Tonkin par le D<sup>r</sup> A. Billet, médecin de l'année de terre, dans son intéressante étude sur la région de Cao-bang <sup>2</sup>. Vêtus de leurs plus beaux habits et ornés de leurs bijoux, les jeunes gens des deux sexes se rendent en un endroit convenu. Les jeunes garçons et les jeunes filles se tenant par la main sur deux rangées qui se font vis-à-vis dansent au son d'un petit tambour, espèce de tambour de basque, et du *lou-sen* (cf. plus haut). Après s'être provoqués, les couples qui se sont choisis se donnent mutuellement la réplique en improvisant des chants poétiques. C'est souvent une fête de fiançailles. Les jeunes gens profitent de cette occasion pour demander l'assentiment des jeunes filles qui leur plaisent et, si celles-ci agrément leur choix, les couples se considèrent comme fiancés, le mariage est décidé, sauf approbation ultérieure des deux familles. Mais comme l'indique le D<sup>r</sup> Billet, dans certaines localités, cette fête servirait de prétexte à des sortes de saturnales, auxquelles la réhabilitation par le mariage ferait absolument défaut. Les vaincus de ces luttes poétiques seraient condamnés à prendre une certaine quantité d'eau-de-vie de riz que les vainqueurs leur font boire jusqu'à ce qu'ils soient complètement ivres (voir un des dessins).

Les unions entre Chinois et Miao sont très rares ; ce fait ne se produit que lorsque des Chinois ont émigré dans des pays où il n'y a que peu ou pas de femmes de leur race. Les mariages d'I-kia et Miao sont bien rares également. Ces liaisons matrimoniales entre gens de races différentes sont mal vues de tous. On les considère comme des mésalliances. Les mariages de Miao de tribus différentes sont rares aussi. Enfin, les unions ne se contractent pas entre gens de même *sin* (nom patronymique ou de famille). Cette dernière coutume est probablement d'origine chinoise.

Les fiançailles ont lieu parfois dès l'enfance, plus souvent même que chez les Chinois. Les intéressés sont rarement consultés ; la décision de leurs parents fait loi. Nous avons vu cependant que les jeunes gens peuvent choisir quelquefois leurs fiancées dans la fête qui a lieu aux environs du Nouvel An. Ils se marient d'habitude assez jeunes, quelquefois de dix-huit à vingt ans, parfois à un âge moins avancé, comme chez les Sen-Miao. Les parents sen-miao

---

<sup>1</sup> A. Colquhoun, *Autour du Tonkin. La Chine méridionale de Canton à Mandalay*, traduit de l'anglais par Ch. Simond, Paris, 1884.

<sup>2</sup> A. Billet, *Deux ans dans le haut Tonkin (région de Cao-bang)*, Lille, 1896.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

fiancent leurs enfants lorsque ceux-ci ont six ou sept ans. Les fiançailles ne sont guère qu'un contrat fixant un marché convenu. Le père du garçon promet un prix raisonnable en échange duquel le père de la fille consent à ce que celle-ci soit réservée comme épouse au fils du précédent et l'affaire est conclue.

Les Miao riches et pauvres vendent tous leurs filles ; les Sen-Miao les cèdent d'ordinaire au plus offrant. Cependant dans chaque famille ces derniers font exception pour une fille qui, de droit, doit revenir à son cousin germain, dans la famille d'où est sortie sa mère ; cette fille seule sera livrée gratis. Les Sen-Miao appellent cela *rendre la semence*.

Lorsque, dit le père Ménel, qui habite au milieu d'eux et auquel nous devons la plupart de ces détails, les enfants auront atteint l'âge de onze à douze ans, si les parents du futur ont assez d'argent pour verser le prix fixé aux parents de la fiancée de leur fils, on procédera au mariage ; si les parents du jeune homme ne possèdent pas toute la somme convenue, il faudra attendre jusqu'à ce qu'ils puissent en disposer.

Généralement on fait venir un sorcier ou devin pour le jour de la cérémonie. Ce sorcier tue un coq, et, de certaines marques des os des jambes de ce gallinacé, il déduit que le jeune ménage doit être heureux ou malheureux. Les Sen-Miao ne demandent aucunement le consentement de leurs enfants fiancés pour arrêter le jour du mariage, quelquefois même cette cérémonie se fait en l'absence de la future. Faire un mariage <sup>p.251</sup> se traduit en langue sen-miao par l'expression « boire le vin ». Si tout le monde s'est bien grisé, le mariage est convenablement célébré ; le reste est accidentel.

Les cérémonies nuptiales sus-mentionnées étant terminées, les parents de la jeune femme se partagent le prix de leur fille, et chacun s'en revient chez soi, même la jeune mariée. Celle-ci restera encore dans la maison de son père pendant cinq, six, huit ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle ait mis au monde un enfant. Son mari aura toute facilité d'aller l'y voir, si cela lui fait plaisir ; mais lorsque la jeune femme sera devenue mère, elle entrera immédiatement en ménage.

Au jour fixé pour le mariage, la fiancée miao se rend à pied au domicile des parents de son mari accompagnée par les filles, parentes ou voisines invitées.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Chez les He-Miao le repas de noce est agrémenté de musique et de danses modestes dans lesquelles les danseurs ne se touchent pas. Le compagnon du fiancé qui a eu le malheur de perdre à un de leurs jeux est soumis à un très gênant barbouillage opéré par la jeune mariée. Le plus ordinairement, c'est le second ou le troisième jour après son mariage que la jeune femme, ayant déjeuné à la hâte, enveloppe ses effets dans une pièce de toile, met le paquet en bandoulière sur son dos et, avec les filles voisines ou parentes qui ont assisté à sa noce, s'en retourne chez ses parents. Son mari vient l'y chercher de temps en temps pour les grands travaux notamment pour la plantation et la récolte du riz. Mais elle ne reste que quelques jours dans la maison de son époux et revient ensuite invariablement chez ses propres parents. Ce n'est que lorsqu'elle aperçoit qu'elle va être mère qu'elle reste définitivement chez son mari. Celui-ci considère le premier enfant de sa femme comme légitime. Les Sen-Miao, ainsi du reste que les autres peuplades du Kouï-tcheou, ont une telle envie d'avoir de nombreux enfants, qu'au besoin, paraît-il, ils prieront les voisins de leur prêter leur concours. Un mari pauvre vendra facilement sa femme, et la femme en sera bien aise pourvu qu'on la place dans une famille riche. Cependant les parents de la femme vendue crieront au scandale ! Mais le vendeur et l'acheteur leur feront glisser une certaine somme d'argent et tout sera pour le mieux.

Chez les Sen-Miao, la polygamie est beaucoup plus en usage que chez les Chinois, p.252 les I-kia, voire même les autres Miao. D'ordinaire le Sen-Miao prend autant de femmes qu'il lui en faut pour travailler ses terres. L'homme de cette tribu aime à flâner ; il n'est pas rare de le rencontrer fumant sa pipe et promenant les petits enfants, tandis que sa femme ou ses femmes travaillent aux champs. Contrairement à ce qui se passe chez les Chinois et les autres Asiatiques pratiquant la polygamie, la femme qu'un Sen-Miao prend en dernier lieu est considérée, selon le père Ménel, comme la maîtresse de la maison. Si toutefois le mari n'a des enfants que de l'une, c'est toujours celle qui lui aura donné des enfants qui aura la prérogative. Pour les polygames en général, ceux des autres tribus miao compris, c'est la femme épousée en premier lieu qui a la suprématie sur celles qui sont entrées après elle dans le ménage. Il n'y a guère d'exception que lorsque la première femme n'a pas d'enfant, l'une de celles qui est mère peut exercer alors son autorité sur les autres dans l'intérieur de la maison.

## Mission lyonnaise

Récits de voyag

### Un fumeur d'opium.

À notre arrivée à Kouï-yang (9 décembre), où nous profitons de nouveau de l'hospitalité si amicale des missionnaires <sup>1</sup>, nous trouvons la ville en émoi. Le grand juge du Yun-nan est attendu pour faire une enquête prescrite par l'empereur sur la conduite du gouverneur, qui a été dénoncé à Pékin. Le motif de cette enquête était trop savoureux, et jette un jour trop typique sur le haut mandarinat chinois, pour que nous n'en disions pas un mot.



Il a déjà été question (voir livre I<sup>er</sup>, chapitre VII) de la famine qui régnait au Kouï-tcheou, lors de notre premier passage, et qui en était à la seconde année. Le gouverneur en avait pris texte pour appeler la commisération impériale sur ses administrés et demander une exemption d'impôts pendant deux ans. La permission fut accordée sans peine, et le gouverneur venait d'en profiter pour percevoir l'impôt pendant un an, *pour son propre compte*. Si habitués que soient les Chinois aux malversations de leurs administrateurs, la chose avait paru dépasser la mesure <sup>2</sup>. Quelques lettrés avaient eu le courage de

---

<sup>1</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre VII.

<sup>2</sup> **Les profits d'un mandarin.** — Ce serait ici sans doute le lieu de donner quelques détails sur les profits que peut faire un mandarin pendant qu'il est en place. Nous avons dit que ces profits étaient en somme moindres qu'on ne pourrait l'imaginer (voir livre I<sup>er</sup>, chapitre IV, et livre II, chapitre I). Mais il s'agissait du bénéfice *net* restant entre ses mains, une fois ses *frais de premier établissement* payés ; et comme ses frais se renouvellent à chaque instant, et qu'ils sont très lourds et doivent être payés à une série d'intermédiaires, on comprend que le résultat final ne soit pas brillant, bien que les sommes manipulées soient souvent considérables et les revenus de certaines charges, énormes.

Sans parler des grosses places provinciales, on peut en juger par les quelques détails suivants. Ils sont nécessairement très sommaires, ne rentrant pas tout à fait dans le cadre de ce volume ; mais j'espère y revenir dans une autre occasion. Je choisis deux exemples différents.

Le premier est relatif au *budget d'un sous-préfet* du Se-tchouan, dont je crois inutile de désigner clairement la sous-préfecture, pour éviter tout désagrément éventuel à ceux dont je tiens les renseignements. J'ai tout lieu de croire ces renseignements authentiques et *exacts*, dans la mesure où un fonctionnaire chinois sait lui-même quels sont ses revenus. La

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

dénoncer <sup>p.253</sup> officiellement le gouverneur à Pékin. Ils devaient y être appuyés, ou avoir réussi à s'y créer des relations, car leur supplique fut écoutée, comme nous venons de le voir. Mais, comme tout mandarin est le « père et la <sup>p.254</sup> mère » (*fou mou*) de son peuple, ils avaient manqué de respect à leur « parent », même coupable, en l'accusant. La « piété filiale » qui lie les enfants aux parents, les parents entre eux, le frère au frère, et les sujets à l'empereur ou à ses représentants — et sur laquelle

---

sous-préfecture en question compte 55.000 familles inscrites au *yamen* (275.000 habitants) pour une superficie de 1.500 km<sup>2</sup> environ (180 habitants au km<sup>2</sup> environ).

Ce sous-préfet reçoit — en théorie — 200 taëls (1.000 francs environ) de paie impériale, et doit garder — toujours théoriquement — 5.279 taëls, soit environ 25.000 francs (je compte le taël à 5 francs parce que son pouvoir d'achat a beaucoup moins diminué dans l'intérieur que par rapport au change sur l'étranger) sur les 17.300 taëls d'impôts réguliers pour lesquels la sous-préfecture est inscrite aux registres du trésorier provincial à Tchen tou. Ces impôts réguliers et pour ainsi dire impériaux sont au nombre de quatre : le *ty t'in* (impôt foncier) avec ses deux superpositions, sortes de *centimes additionnels* : le *kiuen chou* et le *tsin tié* ; et le *tch'à ko* ou impôt sur le thé.

Mais notre fonctionnaire perçoit en outre : un impôt sur les contrats de terrains, enregistrés au *yamen* (*choui k'y*), la plus grosse source de revenus après les impôts réguliers ; un droit annuel sur les *entrepôts de sel* et sur les *monts de piété* et un droit spécial et très fort lors de leur ouverture ; un droit sur les *mines de charbon* (il y en a cinq dans la sous-préfecture) ; des frais pour chaque *procès* qu'il juge ; des droits lors des *examens* ; et enfin il vend, lors de son arrivée, une infinité de charges dans les six bureaux dont se compose son *yamen*. Avec quelques autres menues ressources, et tout bien compté et sans être considéré comme un prévaricateur, il peut percevoir de 40 à 45.000 ligatures de sapèques par an, environ 30.000 taëls (150.000 francs), soit *six fois plus* que l'impôt provincial.

Il est juste d'ajouter que ces mandarins ont à leur charge tout le personnel *inférieur* de leurs *yamens*, car nous avons vu qu'ils vendaient les places de chefs de bureaux.

Mais les profits suivants sont des bénéfices nets pour les mandarins du Se-tchouan (pour plus de détails voir II<sup>e</sup> partie, *Rapport sur les Mines*) :

Depuis une quinzaine d'années les mandarins se sont réservé le monopole de la vente du sel appelé *ko pa*, sel en gros *blocs*, par opposition au sel en *grains* (*hoa yèn*). Ce sel se vend, à l'usine, 630 ligatures le *tsay* (*tsay* = 6 *tchang*, 1 *tchang* = 50 *pao*, 1 *pao* = 150 livres, 1 *tsay* = donc 45.000 livres). La livre revient donc à 14 *sapèques*. C'est le prix auquel l'achètent les mandarins, qui gagnent encore sur la balance, car ils achètent à celle de 22 *onces* à la livre et revendent à celle de 16. Ce sel de monopole mandarin est en outre exempt de tout droit de douane ou *li kin*.

Pour faire le commerce du sel de monopole (et d'ailleurs pour tout commerce de sel, mais dans ce cas le droit n'est pas réglé), il faut verser au mandarin préposé au sel une sorte de *cautionnement* fixé à 10.000 taëls. Ceci est le droit théorique ; en fait il est certainement supérieur.

Les commerçants ainsi patentés pour le sel doivent l'acheter *au prix fixé par le mandarin*, et le prix de revente est également réglementé : le bénéfice ne peut être que de 2 *sapèques* par livre.

Enfin ces mêmes commerçants doivent payer un droit spécial appelé *koué ko*, qui est de 6 taëls par *tchang* (50 *pao* de 150 livres). Ce droit est perçu au profit de l'empereur. On aura une idée des bénéfices que peuvent faire les mandarins quand on saura que ce sel acheté 14 *sapèques* la livre de 22 *onces* à Tse-liou-tsin se vend plus de 48 *sapèques* la livre de 16 *onces* à Yun-lin. Or ce sel, nous l'avons vu, est exempt de droits. Le prix de transport, par eau, d'un point à l'autre, est négligeable et monte au maximum à 8 *sapèques* par livre. D'autre part, le bénéfice du commerçant est limité, nous l'avons vu, à 2 *sapèques* par livre. Toute la différence, c'est-à-dire 100 pour 100 (et je ne compte

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

est bâtie toute la société chinoise, — avait été violée et demandait une satisfaction. Aussi, les dénonciateurs étaient-ils en prison, jusqu'à ce qu'un jugement intervînt contre le mandarin dénoncé.



Notre voyage de Kouï-yang à Hin-y fou (9 décembre 1896 — 9 janvier 1897) nous amena à quatre jours au sud de la capitale du Kouï-tcheou, dans une région tout à fait nouvelle, qui n'avait jamais été traversée par un Européen, même par un missionnaire. Le plateau calcaire cesse, et on s'engage dans un dédale de montagnes de grès, aux flancs couverts de hautes herbes, à vallées étroites et chaudes où pousse la flore des tropiques, caractérisée par le bananier <sup>1</sup>. C'est un pays malsain, habité par les tribus i-hia ou tchong-kia, dont nous avons déjà parlé, et que l'on retrouve au Kouang-si, sous le nom de T'ou-jen. Dans l'impossibilité d'entrer dans des détails complets sur leurs caractères physiques, leurs mœurs, etc. <sup>2</sup>, nous sommes obligés p.255 de nous contenter de quelques renseignements sur leur organisation politique et sur leurs *t'ou se*, ou chefs (nom chinois).

### Un fabricant de sandales de paille.

L'origine des *t'ou se* date de l'époque de l'établissement des Tchong-kia dans les régions qu'ils habitent. Les vainqueurs s'étant partagé les pays conquis, les chefs conservèrent leur droit de juridiction sur leurs soldats-laboureurs et imposèrent leur domination aux vaincus. Au début, ces « chefs barbares » comme on les appelait, avaient une autorité complète sur les habitants de la circonscription qu'ils commandaient et gouvernaient. Peu à peu leur dignité est devenue pour le plus grand nombre purement civile, répondant à peu près à celle d'un juge de paix. Ils ne reçoivent aucun appointement du gouvernement, et ne

---

pas la balance), va dans la poche du mandarin et il passe tous les ans par *Yun-lin seul* de 20 à 25 millions de livres chinoises (15.000 tonnes) de sel !

<sup>1</sup> Pour plus de détails, voir chapitre VI de ce livre.

<sup>2</sup> Voir la notice de M. le D<sup>r</sup> Deblenne, I<sup>re</sup> partie, *in fine*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

possèdent d'autre revenu que celui que leur procurent les amendes imposées par eux aux coupables et la perception du tarif des procès, montant en moyenne à 15 francs par procès dans le Gan-chouen fou. Cette fonction est encore héréditaire ; à défaut d'héritier mâle, elle revient de droit au plus proche parent du *t'ou se* décédé. La dignité de *t'ou se* ainsi amoindrie, est parfois peu désirée faute de profit ; elle n'est point regrettée du peuple qui n'a rien à perdre à son abolition.

D'après le père Alph. Schotter, il y aurait encore un certain nombre de *t'ou se* chez les indigènes des Tchen-fong tcheou, Tsé-hen tcheou (Koui-tcheou méridional), Se-tchen fou (Kouang-si), etc. On les nomme *pin mou* ou *t'ou mou* (*pou xou*, les Seigneurs en langue indigène). Leurs fiefs datent du temps de la dynastie Song et du fondateur de celle des Ming, Hong ou. Ils auraient été donnés à des soldats ou petits chefs militaires d'origine chinoise, mariés, après la conquête du pays, à des femmes indigènes. Ces *pin mou* ont adopté les mœurs indigènes. Le peuple, fatigué de leur tyrannie, de leurs injustes exactions, de leurs vexations cruelles, les accusa ; et l'empereur Kia-kin, la vingt-troisième année de son règne (1819), supprima leur autorité, ainsi que le témoigne un *pey* (table en pierre) placé à la porte de la salle d'audience du *nié t'ai* (chef de la justice pour la province) de Kouï-yang. Les *pey* de Hin-y fou et Tchen-fong ont disparu à la rébellion. Les *pin mou* sont aussi désignés sous le nom de *ou sin*, les « cinq noms » : Tsen ou Tsin, Ouang, Tcheou, Ong et Long, qui comprennent tous les vrais *t'ou mou* venus du Kiang-si du temps des Song, pour soumettre les Yao jen du Hin-y fou.

La famille Tsen ou Tsin, *pin mou* de Se-tchen fou, dont le plus célèbre rejeton est Tsen kong pao (Tsen-yu-yng), ancien vice-roi du Yun-nan, vaincu par l'amiral Courbet à Son-tay, fut dégradée dès 1729, la sixième année de l'empereur Yong-tchen. C'est cette même année que les sous-préfectures de Tchen-fong tcheou (Chang-pa-yn, en indigène) et de Tse-hen tcheou, son annexe, furent détachées de Su-tchen fou (Kouang-si), divisées comme cette préfecture en *kia* et en *tin* et rattachées à Hin-y fou (Koui-tcheou) ; le fleuve Hong-choui-kiang sert de limite aux deux provinces depuis cette époque.

On prétend que bien des *t'ou se* et des *pin mou* ont obtenu ces dignités par ruse et supercherie. Les indigènes ignoraient généralement la langue chinoise, autrefois plus encore que de nos jours ; ils craignaient de se rendre eux-mêmes auprès des mandarins chargés des recouvrements pour payer leurs impôts.

Des experts interprètes chinois se présentèrent à eux, leur offrant d'aller verser leurs impôts à leur place, moyennant rétribution. L'impôt payé, ces exploiters gardèrent les récépissés timbrés ; puis le moment favorable arrivé,

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

ils se déclarèrent propriétaires et seigneurs de leurs trop confiants obligés. Aussi étaient-ils exécrés dans le pays. À époques fixes et pour les grandes circonstances (naissance des enfants, mariage des fils ou filles du seigneur, funérailles du maître ou de quelqu'un de sa famille, etc.), les paysans devaient verser au *t'ou se* ou *pin mou* des redevances en nature (coton, indigo, riz, millet, graines de sésame, taro, pièces de toile, etc.) ou en argent, et fournir des corvées personnelles, stipulées par villages de la circonscription seigneuriale, comme au temps de notre féodalité.

p.256 Dans le centre et l'ouest du Kouï-tcheou les *t'ou se* sont pour la plupart, nous l'avons vu plus haut, réduits au rôle de juges de paix. L'étendue de leurs propriétés, leur richesse et leur puissance diminuent graduellement au sud-ouest du Kouï-tcheou et au Kouang-si.

Nous eûmes quelque peu à nous plaindre de ces petits tyrans locaux. L'un d'eux avait fait défense à ses gens de nous vendre quoi que ce fût. Nous allâmes nous installer chez lui, pour lui apprendre la politesse vis-à-vis d'« hôtes venant de loin ». L'exécration dont ils sont l'objet favorise en ce moment la propagande religieuse des missionnaires — et des villages entiers vinrent à notre rencontre, maire et musique (une musique pas désagréable du tout, ma foi ! où les instruments en bois, flûtes, etc., dominaient) en tête, — en apprenant que nous étions des Français.



**Clocher de l'oratoire d'Yan-chouen.**

@

## CHAPITRE III

### LES HAUTS PLATEAUX RETROUVÉS

De Hin-y fou à Yun-nan fou et second séjour à Yun-nan fou  
[12 janvier — 1<sup>er</sup> mars 1897]

@

La frontière du Kouï-tcheou et du Yun-nan. — Le vent des hauts plateaux. — Variations de température. — Paysage yun-nanais. — Autre croquis. — Une forêt calcaire. — Les Lolos. — Le village de Tou-dza. — Situation des Lolos, vis-à-vis des Chinois. — La tribu des K'ou-pou. — Les Hé-i. — Autres tribus lolottes. — Les femmes. — Leurs costumes. — Coiffures. — Costume des hommes. — Habitations. — Traits de mœurs. — Le pays. — Arrivée à Yun-nan fou. — Emploi du temps à Yun-nan fou. p.257

#### **Paysage de haut plateau au Yun-nan.**



À quatre jours à l'ouest de Hin-y fou, à deux étapes au-delà de la sous-préfecture de Hin-y hien, avec son important faubourg de Houang-tsoa-pa <sup>1</sup>, gros centre commercial, on se heurte au rebord oriental du haut plateau du Yun-nan. Le sud-ouest du p.258 Kouï-tcheou n'est guère qu'à 1.300 ou 1.400 mètres d'altitude ; et il faut

franchir des cols à 2.300 mètres avant de retrouver les hautes terres yun-nanaises dont l'altitude moyenne, dans la partie où nous les abordons, oscille entre 1.800 et 2.000 mètres. Il y a, comme je l'ai déjà

---

<sup>1</sup> Nous y logeons chez un jeune missionnaire alsacien fort intelligent, le père Dürr, qui est devenu, en quatre ans, un sinologue plein de promesses, surtout au point de vue du déchiffrement des caractères. Le sud-ouest du Kouï-tcheou est d'ailleurs l'apanage de ses compatriotes. Les deux frères Schotter se consacrent à l'évangélisation du district voisin de Hin-y fou. Nous avons nommé, le D<sup>r</sup> Deblenne et moi, cette région, la « Petite Alsace », à cause du souvenir particulièrement affectueux que nous en gardons. Voir plus loin, chapitre VI.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

dit <sup>1</sup>, un triple ressaut de chaînes, séparées par des vallées assez profondes, avant que l'on retombe sur le plateau proprement dit.

C'est en débouchant au-dessus d'une de ces vallées, celle d'O-yuentchang (cf. carte du Yun-nan), que nous refîmes connaissance avec le vent à décorner les buffles qui souffle au Yun-nan en cette saison, de 10 heures du matin au coucher du soleil. Il était même tellement violent que nous faillîmes être arrêtés tout un après-midi sur le rebord de la vallée. Nos porteurs avaient toutes les peines du monde à ne pas être enlevés avec la chaise, et il fallut descendre la côte en mettant la partie arrière de la chaise en avant, de façon à donner moins de prise à la terrible rafale.

Ce même jour (19 janvier) le thermomètre marque *32 degrés à l'ombre*, à 2 heures de l'après-midi. La veille nous avions eu de la neige et *moins 2 degrés* dans notre chambre d'auberge en nous levant le matin. Quinze jours à peine auparavant (4 janvier), nous avions enregistré, en plein air, *40 degrés* sur les bords du Houa-kiang, dans une des vallées étroites, entourées de montagnes de grès, du bas Kouitcheou (500 mètres d'altitude environ) à une trentaine de kilomètres de la frontière du Kouang-si ; et *dès le surlendemain* de cette température tropicale, notre centigrade accusait 3 degrés, le soir, sur le plateau de Hin-y fou, à 1.400 mètres.

J'ai déjà eu l'occasion de donner une description de l'aspect général du Yun-nan <sup>2</sup>. Les quelques extraits suivants du *Journal de route* tenu de Yun-nan fou à Hin-y fou aideront peut-être à préciser cet aspect dans l'esprit du lecteur. Bien qu'ils se réfèrent à une région située un peu au sud de celle que nous traversions pendant le voyage qui fait l'objet de ce chapitre, les mêmes traits de paysage se retrouvent, à peu de chose près, dans tout l'est du Yun-nan.

---

<sup>1</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre VI.

<sup>2</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre III.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Voici d'abord un tableau des environs d'un des lacs (celui de <sup>p.259</sup> Tang-tche), qui sont une des caractéristiques du Yun-nan, — et d'une de ces larges vallées qui font la richesse du Yun-nan central.

...On traverse des champs débordants de fèves, en contre-pas d'un canal. Les terres sont évidemment bonnes. Les nombreux villages éparpillés dans la vallée en font foi. Les maisons aux murs en carrés d'argile séchée, mais non cuite, et aux toits en tuiles, n'ont pas l'aspect riant des habitations blanchies à la chaux du Se-tchouan, mais elle sont plus « confortables », si ce terme n'est pas déplacé dans ce pays.

La route, ou plutôt le sentier, gagne par de nombreux lacets une grande chaîne de grès jaunes, ombrée de pins. Le vent, qui s'est levé selon sa coutume vers 10 heures, est encore plus violent si possible, et par moments nos porteurs, pris en écharpe, ont toutes les peines du monde à tenir leur équilibre. On rencontre des terres labourées jusque sur le sommet de la montagne. Les arbres, rares sur le versant ouest, sont plus pressés (toujours des pins) sur le versant oriental. Un peu après le col, on découvre brusquement vers le sud-est, ce que nous prenons d'abord pour les eaux d'un nouveau et immense lac parsemé d'îles. Au fur et à mesure que nous descendons, nous nous apercevons de notre erreur. C'est tout simplement la grande et belle plaine d'I-léang hien, avec ses nombreux villages, nageant pour ainsi dire dans une grande mer verte de fèves, d'opium et de blé. La descente se précipite à travers les argiles versicolores profondément tourmentés et laissant à découvert les calcaires par-ci, par-là ...

Autres croquis, dont le second moins fréquemment noté :

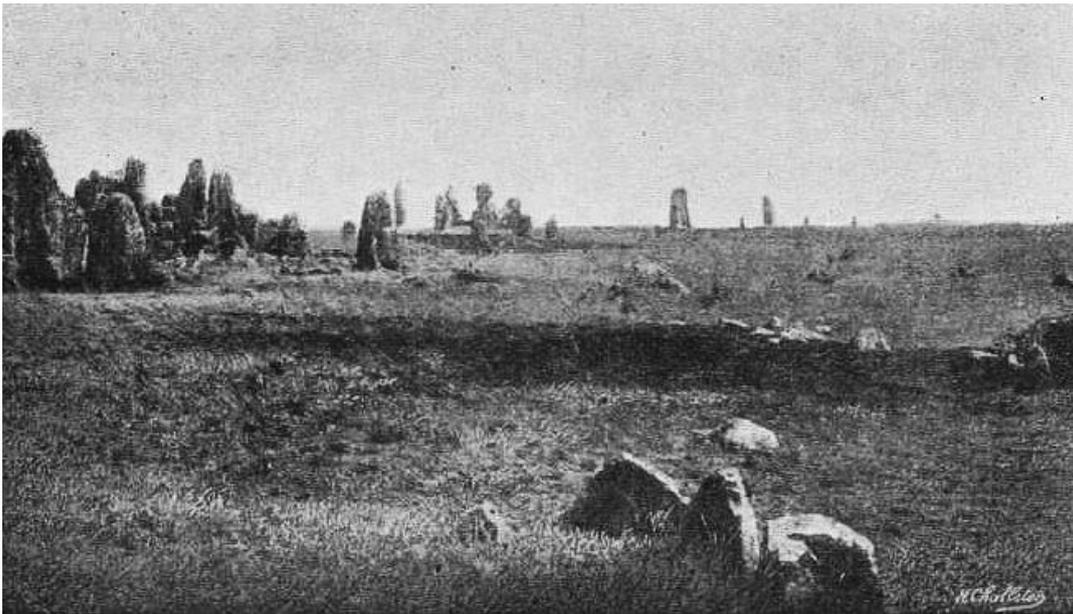
Un peu au delà d'I-léang hien, on trouve le massif qui forme la limite orientale de la plaine d'I-léang. Nous nous enfonçons dans une sorte de gorge bien marquée, qui <sup>p.260</sup> ne nous fait aborder la montagne proprement dite que 2 kilomètres plus loin. Nous nous élevons par une pente assez rapide jusqu'à 1.900 mètres, et l'on découvre alors, sur la droite et sur la gauche, une sorte de plaine remplie de mamelons boisés, puis la route monte de nouveau, par l'épine dorsale d'une espèce de gigantesque promontoire d'argile rouge, plaqué de grès par intervalles, jusqu'au col de Lin-kouan-miao (2.140 mètres). De ci, de là quelques labours ; un peu de blé, de l'opium plus rarement, et quelques vergers, blancs et roses, de poiriers et de pêchers.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

La route, avec des hauts et des bas, redescend un peu jusqu'à Ta-chao (10 h 50 du matin, 30 lis). La caractéristique de cette région est le grand nombre de poiriers sauvages, qui, avec des rhododendrons de petite taille, les pins à la sombre ramure, et, par taches, le rouge éclatant du *mou-koua-houa*, font un charmant contraste de couleurs. Beaucoup d'opium près du hameau.

À partir de Ta-chao, les arbres et les cultures deviennent clairsemés. On monte de nouveau à travers les argiles bariolées semées de grès et de calcaire jusqu'à 2.120 mètres. On arrive ainsi sur une sorte de plateau à grandes vagues régulières de terrain.



**Roches calcaires du haut plateau yun-nanais près d'O-ma-tchai.**

C'est dans un des creux qu'elles dessinent qu'il nous a été donné de voir un des spectacles les plus curieux que les trois provinces de Chine plus spécialement parcourues par la Mission nous aient offert : une vraie *forêt* de grès et de calcaire, qui rappelle, en plus grand, le fameux bois de *Paï olive*, dans le sud de l'Ardèche. De loin l'illusion est complète, et nous étions très intrigués par ces arbres à feuillage gris cendré, et pourtant éclatant, que je ne savais sous quel nom inscrire dans mon levé de route. J'aurais dû pourtant être mis sur mes gardes par des espèces de pierres droites rappelant celles de Carnac, qui s'alignent le long du faite précédant la « forêt ». Celle-ci se termine par des rochers en désordre donnant l'illusion de quelque gigantesque château-fort. Sur la droite, couronnant un gros rocher isolé au milieu du plateau et bois, la pagode du village d'O-ma-tchai. Le spectacle est réellement d'un pittoresque fort curieux, et les goitres hideux des femmes d'O-ma-tchai n'en effacent pas l'impression.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

C'est ce plateau ondulé qui domine en somme dans tout l'est du Yun-nan.

O-yuen-tchang, dont je parlais tout à l'heure (ou plus exactement I-o-fong, où nous sommes cordialement reçus par les pères Barnabé, Tapponier et Badie qui ont fait, chacun de leur côté, plus de 75 kilomètres, par un temps affreux, pour venir nous voir), est habité par des <sup>p.261</sup> Lolos. Les notes ethnographiques du D<sup>r</sup> Deblenne ne pouvant figurer *in extenso* dans ce volume, l'occasion me paraît propice de dire quelques mois de cette peuplade, que nous eûmes surtout l'occasion d'étudier, deux mois plus tard, en nous rendant de Yun-nan fou au Kouang-si, au village de Tou-dza.



**Le village « lolo » de Tou-dza.**

Les villages lolos sont généralement situés en dehors des routes. Pour atteindre celui dont il est question ici, on abandonne, au delà de Ma-kai, celle de Se-tchong hien (cf. carte du Yun-nan) ; puis, par une gorge plantée de pins, et après avoir passé une petite chaîne bordière, on débouche dans une grande vallée, dirigée du sud-ouest au nord-est, toute flamboyante d'argile rouge, sans un arbre. La terre, à peine grattée par des charrues primitives, est couverte de maïs l'été.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Actuellement, les champs sont en jachère, en attendant cette plantation ; un blé court perce à peine par places.

Tou-dza (2.200 mètres) compte 20 familles chinoises et 35 familles indigènes. Ceux-ci appartiennent à une tribu lolotte appelée *Kan-i* par les Chinois et qui se nomme elle-même les *Ko-p'ou*. Ils sont tous fermiers d'une famille chinoise, les *Li*, divisée en plusieurs branches, et qui habite au village même une grande maison couverte en tuiles. Leur redevance consiste théoriquement en 90 *t'an* (le *t'an* ou *picul* est <sup>p.262</sup> ici, pour les grains, de 1.000 livres chinoises, ou environ 604 kilogrammes) de maïs par an ; mais, en fait, les Chinois leur extorquent davantage, sans compter les corvées qu'ils leur imposent, comme la réquisition pour certains travaux pressés des champs, en cas d'enterrements, etc. Ce droit à la redevance des terrains cultivés par les *Ko-p'ou* aurait été cédée primitivement pour le prix de 36 ligatures à un Chinois, qui l'a revendu lui-même 90 taëls aux bénéficiaires actuels. Les indigènes n'en restent pas moins, du moins en droit, les propriétaires du sol, et ils payent eux-mêmes l'impôt au sous-préfet de Se-tchong.



**Types de Lolos de Tou-dza (hommes, femmes et enfants).**

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Les Lolos de Tou-dza appartiennent à la tribu qui est considérée par leurs congénères, ainsi que par les Chinois, comme la plus ancienne, puisqu'on les appelle les « frères aînés ». Il y aurait, dans un rayon d'une cinquantaine de lis autour de Tou-dza, d'après leur missionnaire le père Badie, une dizaine de petits villages habités par eux. Les plus nombreux ne comprennent guère, comme Tou-dza, que de 30 à 40 familles, et il y a des hameaux qui n'en comptent pas plus de 8 à 10. On trouve encore des représentants toujours peu nombreux de cette tribu du côté de Lo-pin tcheou et de Ping-i hien, à cinq ou six journées au nord-est, près de la frontière du Kouï-tcheou.



Une Lolotte.

C'est près d'O-yuen-tchang que l'on trouve les Lolos Hé-i ; très peu nombreux, mais les plus intelligents et les plus riches de la race. Le chef Hé-i de A-ouan, dans les environs de O-yuen-tchang (à trois jours au sud-est de Ku-tsin fou) aurait plus de 600 *t'an* (le *t'an* local est de 600 livres, soit 360 kilogrammes environ) de maïs de revenu annuel, ce qui est beaucoup pour un pays où une famille qui possède 60 *t'an* de maïs est considérée comme très à son aise ; sans compter p.263 l'opium.

Ces Hé-i (Barbares noirs) sont-ils parents des *Lolos noirs* du Kien-tchan ? Il faudrait avoir pu se consacrer plus exclusivement à cette question pour y répondre.

#### Mode d'ensevelissement des enfants chez les Lolos.

Le corps est enveloppé dans une natte et suspendu à un arbre.

Les autres tribus dont nous avons entendu parler ou que nous avons vues pendant notre tournée actuelle sont :

1° Les *Na-se-p'ou*, assez nombreux autour d'O-yuen-tchang, et dont un des chefs (*t'ou se*) habite le gros village de Tchou-ien (2 à 300 familles), à une trentaine de lis au nord d'O-yuen-tchang, sur la route de Ping-i. Sa famille habitait auparavant à Si-liou-choui (à 70 lis à l'est de Ku-tsin fou) où ils possèdent encore un petit *yamen*. Le sceau



## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

(conféré par le gouvernement chinois) leur a été volé l'an dernier par un de leurs parents, car les disputes familiales ne contribuent pas peu à la disparition de ces anciennes petites souverainetés locales ;

2° Les *Ni-p'a* (*p'a* est une forme du mot *p'ou* qui veut dire « frère ») qui habitent Lou-mei, et qui sont évangélisés par le père Vial ;

3° Les *A-tchi* répandus entre Mi-lo hien et Moung-tse. Ils sont assez nombreux et ont plusieurs gros villages de plus de 100 familles, la moyenne cependant ne dépassant pas de 40 à 50 familles ;

4° Les *Sa-mei*, aux environs de Yun-nan-sen, et entre la capitale et Ma-loung tcheou.

Il y a bien d'autres tribus lolottes, mais ceci n'est qu'une énumération sans aucune prétention à l'exactitude complète ni scientifique. Ce qui paraît certain, à en juger par le critérium assez sûr de la langue, c'est que c'est bien la même race.

Pour en revenir aux Ko-p'ou de Tou-dza, tous chrétiens (conversion intéressée, de l'avis même des missionnaires, et destinée à les protéger un peu contre les exactions des Chinois), ils ont l'air de braves gens un peu simples et franchement sales.



**Costumes de filles et de femmes lolottes.**

p.264 Leur costume ne manque pas de pittoresque. Nous avons pu décider, non sans peine, quelques femmes à revêtir leurs costumes de

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

cérémonie qu'elles portent pour les mariages, enterrements, etc. La présence de notre personnel chinois et des autres Chinois du village qui, avec leur sottise fatuité ne se privent pas de quolibets à l'égard des « barbares », était pour beaucoup dans ces répugnances.

Les femmes — qui s'y distinguent comme toujours — portent une sorte de jupon en toile de chanvre (les hommes aussi sont vêtus en chanvre ; par là ils se rapprochent des Miao-tse du Kouï-tcheou, dont ils sont pourtant ethnographiquement différents). Ce jupon descend un peu au-dessous du genou. Les jambes sont enveloppées d'une sorte de jambière ; son absence fréquente laisse voir une jambe bien faite. Les pieds, sur un patron un peu britannique, sont nus. Tous les traits d'ailleurs sont un peu gros, et l'ensemble manque d'élégance, mais cette lourdeur robuste et saine vous repose des Chinoises empruntées, apprêtées, artificielles, à l'air maladif, et qui paraissent toujours avoir avalé leur parasol. Au moins les « jeunesses » lolottes courent, folâtrant, se jouent des « farces », se flanquent des coups de poings ; mais on leur pardonne leur rudesse, et même, quoique plus difficilement, leur saleté, en faveur de leur naturel. Elles paraissent épaissir avec l'âge, jusqu'à ce que les fatigues des travaux des champs (elles travaillent beaucoup) et de la maternité les affinent de nouveau, et même trop ; mais quelques types de fillettes sont vraiment jolis et nous ont rappelé un peu, au docteur et à moi, avec leurs grands yeux noirs et leur teint foncé, les Gitanes.

Je reviens à leur costume. La pièce pour le haut du corps est une espèce de corsage, ou plutôt, car elle n'a aucune forme, de chemise à manches longues, mais étroites, serrant le bras et terminées par deux ou plusieurs bordures de chanvre teintées en rouge, bleu, vert, etc., les deux premières couleurs dominant. Ce sont les jeunes filles qui teignent elles-mêmes, de même d'ailleurs qu'elles fabriquent tout leur costume. Au-dessus de cette chemise, elles mettent une sorte de chasuble — je ne trouve pas d'autre expression pour donner une idée de la forme de ce vêtement, — descendant du cou au bas de la jupe et orné dans le haut d'une série de petites bandes de toile, de diverses couleurs,

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

étagées les unes au-dessus des autres ; une autre bande, généralement bleue, formant bordure. Ce vêtement est souvent retenu autour <sup>p.265</sup> de la taille par une ceinture et quelques-unes portent entre la chemise et la chasuble un deuxième vêtement à manches courtes et larges, qui me paraît d'origine plutôt chinoise.

Le partie la plus curieuse de l'accoutrement est certainement la coiffure. Qu'on se figure une sorte de galette, plate — cela ressemble aussi un peu au chapeau des tirailleurs tonkinois, — formée des circonvolutions innombrables d'un bande très étroite de toile de chanvre blanche — comme tout le reste du costume, — enroulée sur elle-même. Ceci est pour les jeunes filles.



**Groupe de Lolos (hommes et femmes)**  
à la porte d'une maison des missionnaires (Est du Yun-nan).

Pour les femmes mariées, la coiffe est encore bien plus originale. C'est une planchette horizontale — un râteau sans dents — dépassant de beaucoup les deux côtés de la tête et fixée dans une petite coiffe (voir la photographie). Cette planchette est recouverte d'une toile teinte en bleu et porte une série de minuscules pompons et glands en fils de différentes couleurs. J'allais oublier les petites perles en verre enfilées en chapelet et enroulées dans les cheveux, soit dans la touffe qui dépasse un peu le trou central de la « galette », soit en bordure sur

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

le front. Les boucles d'oreilles consistent généralement aussi en <sup>p.266</sup> verroterie — quelques rares en argent — ou en *coquillages*. « Goût ancestral » et témoignage d'origine, comme me le suggère le docteur, moitié plaisant, moitié sérieux — ou simplement peut-être dû au fait qu'elles achètent à des colporteurs cantonnais sur le marché voisin de Ma-kai, comme je penche à le croire ? — À de plus savants de décider.

Les hommes portent généralement des habits en chanvre, pantalon court et chemise. Quelques-uns cependant ont pris la grande robe chinoise et la queue. Les autres ont souvent de petites bandelettes enroulées dans les cheveux comme les femmes.

Les maisons des Ko-p'ou laissent à désirer comme confortable. Ce sont plutôt des huttes en terre battue, à toit en chaume de forme conique. Le missionnaire est logé dans la famille la plus aisée, un Ko-p'ou à l'air intelligent, mais à type peu prononcé, qui exerce le métier de médecin, et est appelé en consultation par les Chinois eux-mêmes. Il a la meilleure chambre de la maison, car elle possède par merveille une fenêtre, dont un seul des volets fonctionne d'ailleurs, l'autre ne pouvant pas s'ouvrir par suite d'un défaut dans le mur qui menace de s'écrouler. Cette pièce peut avoir 1,50 m de long sur 1,80 m de large, et 2 mètres de haut. Du même côté de la pièce centrale, une seconde chambre qui sert de logement à la famille. La pièce centrale ne reçoit de jour que de la porte, et elle sert en même temps de cuisine, c'est-à-dire que l'on a creusé dans la terre battue du sol un trou où l'on brûle du coke, dont les émanations remplissent de la plus agréable façon toute la pièce. Elles sont complétées, ou corrigées, comme l'on voudra, par celles qui se dégagent de l'écurie, située à gauche, faisant pendant à l'habitation des gens, et où deux buffles, un veau, trois cochons et quatre chèvres, sans compter les poules et les chiens, fraternisent d'une façon touchante.

La chambre (?) du père Badie, qui nous la cède d'ailleurs, contient un objet de luxe que l'on ne trouve généralement pas dans les logements indigènes : un *lit*, c'est-à-dire une sorte de cadre en bois reposant sur de petits bancs. Les Ko-p'ou couchent généralement sur une planche, posée à terre sur une natte.

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages



**Scènes de la vie miao, d'après des dessins chinois.  
La pêche. Le combat de buffles.**

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages



**Scènes de la vie miao, d'après des dessins chinois.  
La chasse. Le combat d'oiseaux.**

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Les Ko-p'ou, comme toutes les autres tribus de leur race d'ailleurs, parlent toujours indigène entre eux. Les femmes ne savent que quelques mots de chinois ; de quoi pouvoir aller au marché. Les hommes le parlent mieux, et quelques-uns même bien. Ils ne fument pas l'opium, p.269 qu'ils cultivent d'ailleurs peu ; mais ceci tient, je crois, à la pauvreté de leurs terrains montagneux bien plus qu'à toute autre cause. En revanche, et ceci est un trait par lequel ils se rapprochent des indigènes du Kouï-tcheou, ils aiment le vin, un mauvais vin de maïs, qu'ils ne boivent d'ailleurs que dans les grandes occasions. L'eau pure est leur boisson habituelle. Ils n'usent pas de thé, sans doute par économie.

Les flancs des montagnes qui entourent Tou-dza sont assez boisés, mais le pays l'était autrefois bien davantage. Un vieil indigène nous a raconté au village que tout le pays était autrefois couvert de forêts et que les Ko-p'ou ne connaissaient pas le riz, ni même le maïs, avant l'arrivée des Chinois. Quelques rizières dans les bas-fonds ; mais les cultures sont rares en somme et toujours représentées en majorité par l'opium et un peu de blé et de colza, avec des labours pour le maïs d'été. À cette époque, les ravins étroits parmi lesquels vivent les habitants de Tou-dza doivent être malsains. Les herbes sont plus hautes et nous remarquons des bouquets d'arbres à feuillage luisant, d'aspect tropical. Le Kouang-si n'est pas loin.

En arrivant à Yun-nan fou (29 janvier 1897), nous apprenons que MM. Vial et Rabaud sont arrivés depuis longtemps à Moug-tse venant de Canton. Pendant que ces messieurs redescendent au Tonkin <sup>1</sup>, des circonstances imprévues nous obligent à prolonger notre séjour à Yun-nan fou <sup>2</sup>.

Des entrevues avec les mandarins— dans lesquelles le père Maire, le provicaire de la Mission catholique, veut bien mettre à notre disposition sa

---

<sup>1</sup> Voir plus loin chapitre V.

<sup>2</sup> Nous y trouvâmes un interprète militaire pour la langue cantonaise, M. Demée, que le Protectorat de l'Annam-Tonkin avait bien voulu détacher au service de la Mission, en vue de notre voyage au Kouang-si et au Kouang-toung et qui nous rendit en effet dans ces deux provinces, avec la meilleure volonté, tous les services qu'il était en mesure de nous rendre, mais il ignorait malheureusement la langue mandarine.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

connaissance approfondie de la langue chinoise ; — une enquête supplémentaire sur quelques points qui nous avaient échappé lors de notre premier passage en décembre 1895 ; la mise au net de nos notes de route ; la préparation de nos rapports ; une longue correspondance à dépouiller (nous étions sans nouvelles de France depuis notre départ de Tchoung-king, près de trois mois auparavant) — et les réponses à y faire ; — c'était plus qu'il n'en fallait pour nous occuper. Nous profitons de nos rares loisirs pour faire quelques excursions autour de la <sup>p.270</sup> capitale. Lors de notre premier séjour, nous avons fait l'ascension du Si-chan, haute montagne qui surplombe le rebord occidental du grand lac de Yun-nan fou. Son sommet est couronné d'une série de pagodes très curieuses. Tout, jusqu'aux statues et à leurs ornements, est creusé à vif le roc. Cette fois-ci nous allâmes en joyeux pèlerinage à la pagode du général Ou-san-kouei, le conquérant du Yun-nan. Cette pagode, toute en cuivre, a été néanmoins — fait curieux et qui prouve combien il est resté populaire — respectée au moment de la rébellion musulmane. Elle a été décrite par M. Rocher dans son livre sur *la Province du Yun-nan* <sup>1</sup>.

Nous fîmes aussi l'excursion traditionnelle à la Source du Dragon Noir, entourée de très beaux arbres, dont un thuya séculaire et des camélias, dont les branches croulaient sous le poids de fleurs énormes. L'hiver au Yun-nan est vraiment merveilleux ; et, si la province était un peu reboisée, la beauté et le charme de son climat, en cette saison, s'en augmenteraient encore, malgré l'inconvénient du vent, dont nous avons parlé.



**Un pont près de Yun-nan fou**

(Photographie obligeamment communiquée par le père de Gorostarzu).

---

<sup>1</sup> M. Rocher donne aussi des détails historiques intéressants sur Ou-san-kouei.

## CHAPITRE IV

### DE TCHOUNG-KING À HAN-K'ÉOU

Sur la rivière Yuen et le lac Toung-ting et descente du Yang-tsé  
[17 novembre 1896 — 22 janvier 1897]

@

Départ de MM. Métral et Grosjean. — Les jonques du Ou-kiang. — Aspect du pays. — Les salines de Iéou-tchang-tchen. — Yéou-yang-tcheou. — Une rivière capricieuse. — La rivière de Long-t'an. — Les gorges. — Changement de barque. — Pêche aux cormorans. Comment on retient une jonque. — Navigation difficile. — Pays plus riches. — Les « plaisirs » du voyage. — De Tchen-tcheou à Tchang-té. — Radeaux. — Les abords du lac Toung-ting. — Modifications dans la navigabilité du lac. — Un « embarras » de jonques. — Position critique. — Sortie d'embarras. — Arrivée à Han-k'eu. — Les gorges du Yang-tsé. — Description d'une jonque mandarine. — Compartiments. — Appareil de locomotion. — Les rameurs. — Allure du bateau. — Cha-che. — L'incident de Kin-tcheou. — MM. Riault et Waeles attaqués à coups de pierres. — On renonce à la traversée du Hou-nan. p.271

Du groupe de la Mission resté à Tchoung-king en novembre 1896 <sup>1</sup>, MM. Métral et Grosjean furent les premiers à descendre le Grand Fleuve.

Leur programme les conduisait, je l'ai dit <sup>2</sup>, dans le *sud-est du Se-tchouan*, dans la région de Yéou-yang tcheou. Ils devaient retrouver, au sud de cette ville, les eaux supérieures d'un petit affluent de la rivière Yuen. Celle-ci les menait jusqu'au lac Toung-ting et de là à Han-k'eu. Rendez-vous y était pris avec les trois autres membres de la Mission, MM. Riault, Waeles et Sculfort, restés eux à Tchoung-king, mais qui devaient descendre directement par le Yang-tsé. C'est à Han-k'eu que se déciderait la traversée de la province du Hou-nan et de celle du Kouang-oung, de Han-k'eu à Canton, demandée par la Chambre de Commerce de Lyon. De Fou-tcheou (150 kilomètres en aval de p.272 Tchoung-king) où ils abandonnent le Yang-tsé, jusqu'à Han-k'eu, MM. Métral et Grosjean suivent presque les traces de Francis Garnier, lors de son

---

<sup>1</sup> Voir chapitre I de ce livre.

<sup>2</sup> Voir livre II, chapitre VII.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

voyage de Han-k'eou à Tchoung-king en 1872 <sup>1</sup>. Nous nous contenterons donc de quelques extraits du *Journal de route* de M. Grosjean.

Voici d'abord une description des très curieuses jonques circulant sur l'affluent du Yang-tsé qui se jette à Fou-tcheou fou, le Ou-kiang, venant de Kouï-tcheou.

...Les jonques ont une forme spéciale qu'on ne rencontre pas ailleurs. Leurs bordages sont tordus de telle sorte qu'à l'avant le côté tribord est plus haut que le côté bâbord : à l'arrière, c'est l'inverse et la différence est encore plus accentuée. De plus, tandis que l'avant est bas, l'arrière est très élevé, et, sur l'angle aigu que forme la pointe gauche arrière, est fixé le long assemblage de poutrelles servant de gouvernail. Cette étonnante construction est ainsi faite afin de mieux présenter les bordages aux courbes brusques de la rivière. Tout cela est vieux, sale, noir, couvert de mauvaises paillottes. C'est la misère flottante. Ces jonques n'assurent du reste pas un trafic important. Les marchandises courent de trop grands risques. Celles d'un prix élevé, comme l'opium, sont envoyées à la montée par la voie de terre, plus coûteuse, mais plus sûre.

C'est la route de terre que prennent ces messieurs. Les cinq premiers jours (23-28 novembre), elle les mène à travers un pays très tourmenté, aride, avec quelques rares cultures de maïs, de sarrasin, de sorgho et un peu d'opium, de riz et de chanvre. C'est la région de l'abrasin (*Elæococca vernicifera* ou *t'ong*, arbre à vernis), de l'arbre à laque (*ts'i*) et de l'arbre à suif (*kuen*) <sup>2</sup>. À partir de Iéou-tchang-tchen (29 novembre) l'aspect change un peu :

... Le cadre est beau. La petite cité assiste à la réunion de trois torrents, bordés de monts aux heurts violents, comme du reste tout le pays depuis le Ou-kiang, accidenté au possible et même à l'impossible.

L'aspect change brusquement, en sortant de la ville, pour aller aux salines qui sont proches. On monte dans un désordre de roches blanches, fendues, crevassées, cirque titanique, échancré dans son milieu par la rivière qui se perd dans les profondeurs noires des gorges,

---

<sup>1</sup> Voir Francis Garnier, *De Paris au Tibet*.

<sup>2</sup> Sur ces trois arbres et leurs produits, voir dans la II<sup>e</sup> partie le *Rapport spécial* de M. Grosjean.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

et sur ces roches, posées dans tous les sens, les habitations noires aussi, en scories de charbon.

À pic et accrochées aux flancs de la gorge, les bâtisses abritant les p.273 cuves à évaporation, auxquelles on amène le liquide par de longs tuyautages en bambou. Ces puits à sel n'ont pas été faits par la main des hommes. On descend le long seau de bambou par des crevasses naturelles au nombre de douze ; les treuils sont actionnés par des buffles ; le travail se fait nuit et jour ; la sortie totale serait de 1.000 tubes ou seaux, de 12 à 15 livres d'eau saumâtre chacun (8.000 litres par vingt-quatre heures), donnant 30 pour 100 de sel par temps sec et seulement 2 pour 100 en temps de pluie.

Le prix du sel est déterminé par les mandarins, comme à Tse-liou t'sin <sup>1</sup>. Il est actuellement de 32 sapèques la livre (= près de 20 centimes le kilogramme). Une partie se consomme sur place ; le solde de cette très modeste production va surtout au Hou-pé, dans le district de Hen-fong.



**Paysage près d'Yéou-yang tcheou.**

Un détour permet aux voyageurs de visiter une curieuse fabrique d'encre de Chine à Kien-kiang hien, et, le 10 décembre, ils arrivent à Yéou-yang.

---

<sup>1</sup> Voir livre II, chapitre VI, livre III, chapitre II, note, et le *Rapport spécial*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Yéou-yang tcheou, où les pères Cacauld et Faucon nous font un aimable accueil, peut avoir au maximum 10.000 habitants. Cette ville est au milieu d'une plaine fertile, minuscule, de 1.000 à 2.000 mètres de large, arrosée sur une longueur de 6 kilomètres par une rivière que l'on voit sourdre, bleue et calme, des pieds de la montagne qui ferme au nord cette vallée miniature. Son débit est assez fort, elle actionne les nombreuses roues élévatrices d'eau qui s'alignent sur ses bords, puis elle va mourir en sortant de la ville.

p.274 Le cours de cette paisible rivière offre une suite curieuse de transformations. Sitôt après la sortie de la ville, elle devient souterraine ; les champs ont repris leur aspect accoutumé. Quelques centaines de mètres plus loin, elle reparaît, faible ruisseau dont le lit peu à peu devient complètement à sec. Puis, lentement, la nappe se reforme, mais c'est une eau morte, immobile comme celle d'un lac ; après quelques minutes de marche, on voit le liquide petit à petit s'animer sans atteindre l'importance première ; la rivière a une certaine allure ; c'est un effort de courte durée, elle redisparaît complètement sous terre. À 2 kilomètres de là, toujours au sud, est un trou profond ; on entend le mugissement des eaux, la rivière fait une apparition rapide, pour s'engloutir aussitôt sur une longueur de 20 kilomètres, et va se jeter dans l'Ou-kiang. On n'a pu préciser son origine. L'ouverture pour l'échappement des eaux, au dernier trou, est insuffisante lorsque les pluies sont abondantes, et la plaine environnante est alors inondée <sup>1</sup>.

Le dimanche 13 décembre, embarquement à Long-t'an :

... Quelle stupéfiante rivière ! Appeler cela de la navigation <sup>2</sup> ! Les eaux sont très basses, la jonque en bois flexible coule, marche sur les pierres ; dans le dédale des roches menaçantes, les barquiers se dirigent avec une admirable maestria, armés de leurs longues et légères gaffes de bambou, se pliant sous leurs violents efforts. À l'avant, un long aviron, servant de gouvernail, qu'il faut savoir plonger avec adresse pour

---

<sup>1</sup> Le même phénomène se produit dans le nord du Kouï-tcheou dans la vallée de Tong-tse hien et ailleurs.

<sup>2</sup> Voir aussi livre I<sup>er</sup>, chapitre VII, la descente de la rivière de Song-k'an.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

éviter tout heurt dangereux. C'est une succession ininterrompue de rapides, véritables escaliers aux marches espacées entre elles ; l'eau est calme, d'un beau vert. Il y a danger pour la jonque et son chargement ; pour le voyageur, la crainte n'est que d'un bain forcé, désagréable en hiver. La rivière n'a qu'une vingtaine de mètres de large.



**Gorges de la rivière de Long-t'an.**

À un de ces méchants rapides, le saut de roche en roche est trop brusque, quelques hommes perdent l'équilibre, cassent une gaffe, l'arrière est brisé en partie ; un peu plus loin, on s'arrête deux heures pour réparer l'avarie, et, lorsqu'à l'approche de la nuit on accoste <sup>p.275</sup> un petit banc de graviers, on a fait une quinzaine de lis, c'est-à-dire 6 à 7 kilomètres.

Le lendemain (14 décembre), les rapides sont toujours nombreux, mais un peu plus espacés que la veille ; on entre dans des gorges peu élevées, jolies au possible ; de petites cascades tombent de toutes parts ; ici et là un ruisseau, qui sort clair, limpide, d'une grotte miniature. Le temps est couvert, il fait froid, mais il ne pleut pas. Nous abandonnons la fatigante position accroupie que l'on a dans la jonque pour contempler le site tourmenté où s'écoule la tortueuse rivière. Vers

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

3 heures nous sommes à Che-ti, petite ville animée de 3 à 4.000 habitants où arrivent les jonques d'un tonnage un peu plus fort, assurant le transport des marchandises jusqu'à Tchang-té fou et *vice versa*.

Ici nous devons prendre une autre barque. Le patron qui nous a amené de Long-t'an nous présente une vieille carcasse, véritable panier à salade, au tarif amical de 40 ligatures, près de deux fois moins pour une embarcation double et pour un trajet dix fois plus long que celui de Long-t'an jusqu'ici, pour lequel il avait demandé 70.000 sapèques.

Pendant la soirée, le compère fait le tour du port, annonce qu'il a p.276 deux riches étrangers et qu'il faut demander 50 ligatures pour la descente jusqu'à Tchang-té, de telle sorte qu'à la tombée de la nuit nous assistons à une formidable hausse du fret, en même temps qu'à une curieuse pêche de nuit aux cormorans.

À l'avant de la petite embarcation, qui file avec rapidité, un brasier lumineux, entretenu bien flambant avec des bois morts ; tout autour une douzaine de cormorans alertes, plongeant et ramenant lestement les poissons attirés par la vive lumière et que, grâce à elle, ils voient bien dans l'eau claire. L'homme tend à l'oiseau une perche, prend le poisson qu'il a au bec et rejette vivement à l'eau l'animal, qui continue la pêche fructueuse. Une ficelle est attachée au cou du cormoran, une sorte de bague pour l'empêcher d'avalier ses victimes. — Un cormoran bien dressé vaut cher pour le pays : 30 à 40 ligatures, 100 à 150 francs ; on le domestique très bien.

...La nuit porte conseil. Nous disons au jeune boy Akam de prendre notre petit drapeau mandarinal jaune et d'aller le planter sur une jonque propre, libre, qu'il a vue hier au soir et d'en prendre possession en notre nom. Nous débrouillerons le tarif ensuite. Il n'est pas dans notre tempérament de nous laisser faire après plus d'un an d'expérience de l'intérieur. Nous donnons 3 ligatures et demie à la barque qui nous a amenés de Long-t'an et donnons ordre à la nouvelle de quitter Che-ti, encombré de curieux insolents.

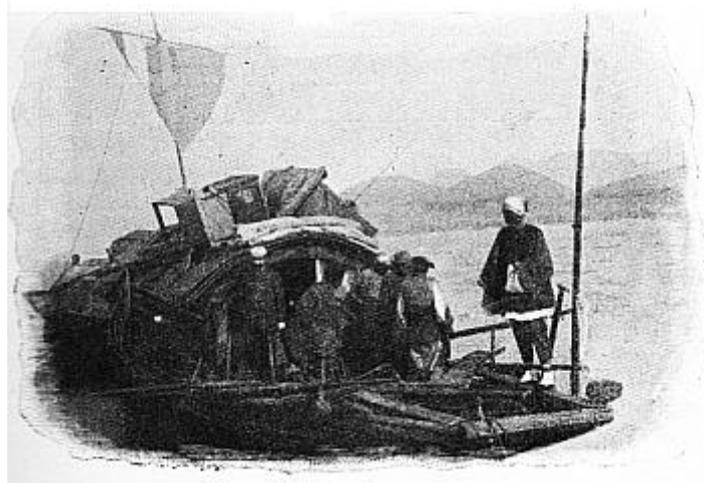
## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Dans les falaises à pic, bordant la rivière, on nous fait remarquer un trou où se trouvent des caisses renfermant des livres déposés là depuis plusieurs siècles et qui seraient des écrits miao-tse. Cette race autochtone occupait jadis non seulement les territoires au sud du Ou-kiang, mais toute la région que nous venons de traverser depuis Fou-tcheou. Le Chinois les a refoulés. On en trouve dans les pays montagneux environnant la rivière qui descend du nord et vient se joindre à Che-ti à celle de Long-t'an <sup>1</sup>.

Nous n'avons fait que 3 à 4 lis, mais enfin nous avons la réelle satisfaction de ne plus être à Che-ti.

La journée du 6 décembre est maussade avec la pluie, nos couchettes mouillées, nos reins brisés, courbaturés, dans l'impossibilité de nous tenir debout dans la jonque. Le lendemain, celle-ci va buter contre les <sup>p.277</sup> rochers et brise son long gouvernail d'avant ; encore quelques heures de perdues et à côté de nous des barquiers qui réparent aussi les dommages causés par le même dernier rapide. Nous sommes depuis vingt-quatre heures dans le Hou-nan. On s'arrête quelques instants à Pao-tsing, ville de 5 à 6.000 habitants. Il vient là une petite rivière, le Pao-tong-ho, navigable jusqu'en face de Soung-tao, dans le Kouï-tcheou, dont la frontière vient non loin d'ici au sud. Cet affluent est omis sur la carte de Francis Garnier.



**La barque de MM. Métral et Grosjean.**

---

<sup>1</sup> Sur les Miao-tse voir le livre I<sup>er</sup>, chapitre VII, le chapitre II du présent livre, et plus loin les *Notices ethnographiques* du D<sup>r</sup> Deblenne.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Le pays est plus riche ; il produit beaucoup d'huile de *t'ong* et *tcha* (thé sauvage, *Camellia oleifera*, en réalité cultivé dans ces régions). Il se produit aussi, mais en bien moins grandes quantités, du *kuen* et du *ts'i*. Culture importante de l'indigotier, qui descend à Tchang-té fou et plus loin encore.

La curiosité n'a plus de bornes, on envahit la barque, on ne se contente plus de l'ouverture de l'avant ; on vient soulever les nattes, et tout ce peuple, en se retirant, nous insulte.

Le 20 décembre, il tombe de la neige durcie ; la jonque est inhabitable, tant elle est froide, avec sa toiture si basse qu'on ne peut même pas battre la semelle.

Nous marchons avec une désespérante lenteur ; tout est prétexte à arrêt : le vent contraire, un village, l'achat d'un chou, d'une écuellée p.278 de riz, et le patron vient à chaque instant implorer des sapèques. Nous lui avons montré plusieurs fois la pointe de notre soulier. On est atrocement volé : notre marmiton a disparu avec quelques ligatures. Quelques jours après, le cuisinier en a fait autant avec une somme un peu plus forte. Notre latiniste, caissier au jour le jour, est la crème des empotés ; force est de lui retirer les sapèques, dont il fait une trop généreuse distribution. L'ami Métral se tire fort bien de ses nouvelles fonctions, et nous nous payons avec un certain plaisir la tête des satellites, auxquels il retire la somme donnée, lorsqu'ils taxent insuffisante la gratification pour la journée, qu'ils passent à nous encombrer et à ne point faire leur service.

Le jour même, ces messieurs arrivent à Tchen-tcheou fou, au confluent du Pé ho, qu'ils viennent de descendre, et de la rivière Yuen, qui prend sa source au Kouï-tcheou. Le pays est plus riche et boisé, la rivière large. Le 25 décembre, ils sont à Ho-fou, à 15 lis de Tchang-té fou par la route, et à 60 par la rivière. Ils y trouvent un missionnaire espagnol, le père della Torre.

À Tchang-té fou, la ville la plus importante du Hou-nan, au point de vue commercial, après Siang-t'an, arrêt de quarante-huit heures et changement de barques. Ils font prendre des renseignements par leurs hommes, l'hostilité de

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

la population les empêchant de quitter leur jonque. Dès le lendemain de leur départ de Tchang-té (29 décembre), le mauvais temps les reprend :

Faut-il avoir de la malechance : le vent contraire nous oblige à descendre à la cordelle ! Nous entrons dans le grand delta que forme la rivière avant de se jeter par de nombreux bras dans le lac Toung-ting. Avant cette division, elle avait 1 kilomètre de large.

Lentement, on dépasse d'immenses radeaux, assemblage de poutres et poutrelles atteignant jusqu'à 100 mètres de côté, qui suivent le fil de l'eau.

Ce sont des villages flottants : cinq, six, sept maisonnettes en planches, bien construites, les couvrent en partie. Elles abritent quarante à cinquante individus qui passent leur temps à tourner lentement le grand cabestan où s'enroule un long câble qui tient à une ancre ; de temps en temps une barque relève cette ancre et va la plonger plus loin. On fait là de la navigation à 10 lis, 4 à 5 kilomètres par jour ! Dire que nous sommes dans un siècle qui connaît la vapeur et l'électricité ! Aussi, le bois met bravement, de Tchang-té, ses quatre, cinq, six mois pour arriver à Han-k'eu.

De nombreux villages sur les rives, endiguées par de hauts talus en terre pour garantir la plaine des crues de la rivière ; le pays est fertile, p.279 peuplé ; mais que les habitants en haillons et leurs demeures en terre battue, couvertes de chaume, ont l'air miséreux ! Décidément, les seuls produits du sol ne suffisent pas à l'aisance d'un peuple.

Le 31 décembre, l'aspect change : plus de villages, des terres basses se noyant dans l'infini ; un dédale de canaux allant dans tous les sens, dans toutes les directions, tantôt étroits, tantôt larges : de véritables étangs ; que de circuits, que de méandres et tout un horizon de voiles semblant courir dans un hippodrome. On ne voit qu'elles et les herbes sèches qui couvrent ces îlots marécageux.



**Un encombrement dans les gorges de la rivière de Long-t'an.**

Nous finissons l'année et nous continuons à nous morfondre sur la longueur du voyage. En partant de Tchoung-king, nous comptions être à Han-k'eu bien avant la Noël, et nous ne sommes pas encore au lac Toung-ting. Nous n'avons fait que l'entrevoir, confondant au loin sa masse d'eau avec le ciel brouillasseux, pour entrer dans un nouveau chenal qui nous mène à Yuen-kiang hien. On fait quelques provisions, puis on reprend la route, aidés par le vent qui gonfle notre voile.

Le chenal se dédouble ou s'unit, se rétrécit ou s'élargit à plaisir ; les hommes, par trois, godillent sur les deux longues rames roulant sur un pivot, et qui, de l'arrière, viennent se plaquer sur les côtés de la jonque <sup>p.280</sup> <sup>1</sup>. Il y a dix ans encore on débouchait de la rivière à Lou-lingkan et on contournait au nord-ouest les îles basses accumulées au milieu du lac pour aller à Yo-tcheou et *vice versa*. Ces îles seraient cultivées maintenant ; elles se sont considérablement agrandies et ne livreraient plus passage à la navigation.

---

<sup>1</sup> Voir, plus loin, la description d'une jonque mandarine.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

On prend la voie détournée du sud, en pénétrant dans le lac à Yuen-kiang hien ; on le traverse du sud-ouest au nord-est, pour aller au Grand Fleuve, mais seulement au temps des hautes eaux. Nous sommes à la saison des basses eaux. On évite le lac pour prendre le chenal d'Yuen-kiang hien à Lin-tse-k'éou, au sud du Toung-ting.

Cela prouverait le peu de profondeur de cette nappe qui lentement se bouche par l'apport des alluvions. Nous voguons sur une eau qui est devenue boueuse.

Dans la matinée du 2 janvier, nous arrivons à un point sans bicoques : Ma-ouang-t'an. Sur plusieurs lis de longueur se sont accumulés les grands radeaux, puis une forêt de mâts, un entassement de jonques de toutes les tailles, de tous les genres. C'est un passage où vient s'engouffrer en désordre la batellerie aval et amont. Aucune réglementation ; chacun avance, personne ne pénètre, nul ne sort.

Nous supposons le chenal étroit. C'est son peu de profondeur qui est cause de cette agglomération : il y a à peine 15 à 20 centimètres d'eau. Il faut plusieurs heures, à certains jours, pour passer. Les hommes sont dans la vase, jambes nues, soulèvent les embarcations sur leurs épaules ou avec des madriers ; d'autres pèsent sur leurs gaffes ou déchargent les marchandises sur des sampans ; tout ce monde se dispute, se pousse, s'agite, geint, crie, hurle.

Nos mariniers font levier avec des bigues. Ils avancent plus vite que les autres. À la nuit, nous n'avons pas encore quitté ce bas-fond qui n'a que 50 à 70 mètres de longueur ; nous couchons au milieu de mille mâtures, sur la position péniblement acquise, au bruit des cymbales et des pétards, en l'honneur des dieux des vents et des eaux.

Le 3 janvier, les essais de nos mariniers sont infructueux, la jonque est échouée sur un lit qui n'a pas plus de 10 à 15 centimètres. Les équipages ne s'entre-aident pas, au contraire : ils se nuisent, s'entrechoquent, des batailles s'ensuivent.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



**Les gorges du Yang-tsé.**

p.281 Nous offrons de payer une honnête récompense si l'on nous sort de ce pertuis. Vains efforts, on n'a bougé que de 2 à 3 mètres. La position devient critique, nous n'avons plus de vivres : la même poule faisait à midi le bouillon du potage pour la cinquième fois, coloré tout de même, grâce à l'eau vaseuse. Impossible de s'approvisionner : ce soir nous n'avons que du riz à l'eau. Demain matin nous fréterons une ou deux petites barques, si nécessaire, pour aller à Lin-tse-k'éou et nolisier là une autre jonque pour Han-k'éou. Les conserves et le vin sont totalement épuisés depuis longtemps.

L'état précaire du chenal n'existerait que depuis douze à quinze jours seulement. En temps normal, il y a 5 à 6 pieds de fond ; l'étiage, l'année dernière, n'est pas descendu plus bas. C'est donc un bras qui se comble peu à peu ; les barques devront l'abandonner si l'apathie mandarinale persiste.

Où passeront-elles ?

Le soir, nous promettons 4 ligatures si l'on nous sort le lendemain. À la première heure, un nombreux personnel loué sur les embarcations voisines est venu avec des instruments de toutes sortes. On désensable p.282 la carène, côtés et devant, puis on la soulève en faisant levier avec

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

des pieux ; petit à petit, on remue ; c'est avec anxiété que nous suivons et notons les lents progrès.

Le bateau a enfin bougé sur sa quille ! Il est midi. À 2 heures, on abandonne ce lieu où nous nous sommes désespérément morfondus, songeant aux inquiétudes que ce voyage, qui se prolonge bien au-delà des prévisions, doit faire naître chez nos collègues qui nous attendent à Han-k'eu, où il est impossible de faire parvenir de nos nouvelles. Ils savent surtout que la population du Hou-nan a une très mauvaise réputation.

Le vent du nord-est persista pendant quelques jours avec une telle violence, que la jonque mandarine de MM. Grosjean et Métral ne faisait quelquefois que deux ou trois kilomètres par jour. Yo-tcheou fou, ville importante de 80.000 habitants environ fut atteinte le 16 janvier seulement, puis enfin le confluent du Yang-tsé. Mais là, nouvelle malchance. Le vapeur qui descend d'I-tchang, et que nos voyageurs guettent, est bondé. Force leur est donc de rester à bord de leur jonque jusqu'à Han-k'eu (22 janvier).

Ils y retrouvent MM. Riault, Waeles et Sculfort arrivés, ce dernier au commencement de janvier, les deux autres le 17 du même mois ; ils avaient quitté Tchoung-king le 30 novembre.

La descente du Yang-tsé et surtout les gorges qu'il traverse, sur une étendue de 80 à 100 kilomètres, sur les frontières du Se-tchouan et du Hou-pé, entre Kouï-fou et I-tchang, ont été cent fois décrites <sup>1</sup>, ainsi que les rapides qu'on y rencontre <sup>2</sup>. Le Grand Fleuve, qui a, nous l'avons vu, près de 500 mètres de large, à Tchoung-king, aux basses eaux, se rétrécit jusqu'à 200 mètres à peine dans certaines gorges.

---

<sup>1</sup> Depuis l'ouvrage de Blackiston (1862), Baber, Parker, Hosie, etc., ont tous parlé de ces gorges dans leurs *Rapports* ou *Récits de voyages*. Voir surtout le livre de A. Little, *Through the Yang-tse gorges* (À travers les gorges du Yang-tsé).

Comme ouvrage français on trouvera des détails intéressants dans le livre de M. de Bezaure, actuellement Consul général de France à Chang-hai, [le Fleuve Bleu \(1875\)](#), dans la collection de voyages publiée par Plon. Cf. la photographie des gorges dans le texte, page 277.

<sup>2</sup> Sur ces rapides, voir une communication intéressante de M. Eysseric dans les *Annales de Géographie* de 1898.

Au mois d'octobre 1896, un nouveau rapide a été formé à une soixantaine de kilomètres en aval d'Ouan-hien, par un éboulement gigantesque. Ce rapide a nécessité, pendant toute l'année suivante, des transbordements aux basses eaux. Le service des Douanes impériales chinoises s'occupait encore cette année (1898) de faire sauter cet obstacle à la dynamite.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Les grandes jonques mandarines que l'on trouve à Tchoung-king pour la descente du fleuve sont de tailles diverses. Celle avec laquelle p.283 nous sommes descendus, M. Métral, M. Antoine et moi, au mois d'août jusqu'à Ouan-hien, mesurait 25 mètres de long sur 3,50 m de large et pouvait avoir 2 mètres de tirant d'eau <sup>1</sup>.

Toute la partie avant du bateau est occupée par l'équipage. Nous avons seize *rameurs* ; il faut compter en outre un chef de manœuvre, un homme à la rame d'avant qui sert de gouvernail, un cuisinier pour l'équipage.

La *cuisine* de l'équipage est simplement un petit compartiment de cale réservé à cet effet. Deux fourneaux en plein air qui vous envoient, avec le vent de bout de la marche, les émanations de l'espèce de coke qu'ils consomment dans ces parages (encore bien heureux que ce ne soit pas la fumée d'un bois vert), et à de certains moments l'écœurante odeur de la cuisine chinoise, un fumet de vieille graisse de porc, dont les susurrements, tandis qu'elle fond dans la poêle, sont très distincts, ou les relents de poissons salés !



**Jonque marchande sur le Yang-tsé.**

Cette partie du bateau occupe 5 mètres environ. Les quatre chambres, un peu moins de 15 mètres. La partie arrière, où il y a une partie libre pour la domesticité des passagers, enfin la cabine du patron

---

<sup>1</sup> Les plus grosses jonques de marchandises peuvent porter jusqu'à 91 tonnes. Le tonnage moyen des jonques enregistrées par la Douane impériale de Tchoung-king est de 30 tonnes (poids) environ.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

(*lao pan*) un peu plus de 5 mètres. La hauteur de plafond des cabines est de 2,50 m environ, dans leur partie la plus haute. La première a huit grands sabords que l'on peut ouvrir ; il y a en outre des fenêtres intérieures que l'on ne ferme qu'en hiver. Les autres ont aussi des fenêtres, mais deux seulement et pas de sabords. Sur la <sup>p.284</sup> partie avant, aussitôt l'arrivée à l'étape, ou dans la journée quand on s'arrête, un abri de nattes s'installe avec une rapidité merveilleuse.

Le type que je viens de décrire est celui de toutes les jonques du haut Yang-tsé (c'est-à-dire à partir d'I-tchang) ; elles diffèrent seulement par leurs *dimensions*, et dans les jonques de marchandises la place occupée par les quatre chambres (*tchang*) est réservée aux marchandises qui s'entassent sous un plafond de nattes.

L'appareil de locomotion, dans les jonques à passagers, est vraiment assez bien compris, étant donné la primitivité des matières dont il est fait. Il y a deux grandes *godilles littérales* qui peuvent bien avoir 12 mètres de long. Elles sont mues par douze hommes, six de chaque côté. Le chef de la manœuvre de chaque godille se tient à l'*extérieur*, c'est-à-dire au bout d'une planche qui dépasse les côtés du bateau. C'est lui qui fait entendre la mélodie à laquelle tous font écho par un répons, dont l'intonation et la rapidité varient avec la manœuvre. Ces godilles sont animées d'un *double mouvement* : un mouvement de va-et-vient *transversal* par rapport à la direction du bateau, cinq godilleurs faisant face au fleuve et poussant et ramenant à eux la lourde rame, tandis que le sixième, chef de la manœuvre, fait face au bateau, au bout de sa planche ; et un mouvement de *rotation* sur elle-même autour d'un pivot.

Il y a en outre quatre *rameurs* proprement dits, qui se tiennent debout face à l'avant du bateau et rament *d'arrière en avant*. Cette rame passe dans une corde, pendue au sommet d'un petit piquet qui sert de *tollet*. Ils *appuient* sur la rame en même temps qu'ils lui impriment un mouvement de va-et-vient. L'appareil de direction comprend une grande rame en guise de gouvernail à l'avant et un gouvernail proprement dit à l'arrière. La première est simplement appuyée à deux taquets alternatifs.

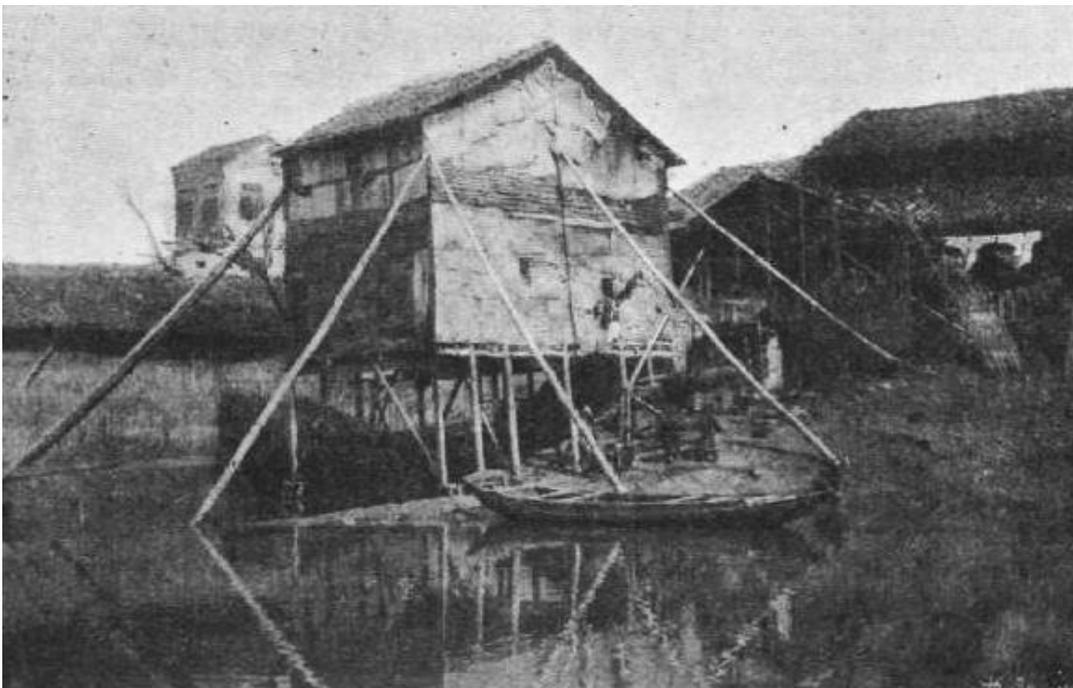
## Mission lyonnaise

Récits de voyages

À la montée, le nombre des rameurs pour un bateau de la taille de celui que je viens de décrire est le même, mais la plupart d'entre eux servent de tireurs ou haleurs. On ajoute des hommes de renfort, des villages riverains, aux passages difficiles, et l'on profite du vent quand il souffle, comme il arrive souvent en hiver.

La plupart des rameurs se mettent nus comme des vers, et ils ne sont pas beaux. Il paraît que les Chinois du Nord sont de beaux hommes, mais les habitants du haut Yang-tsé n'ont pas de quoi tenter p.287 le crayon d'un Raphaël : gringalets, amaigris par l'opium, ils ont tous des maladies de peau : chancres, pustules, plaies, etc., pas un corps sain. C'est une peu sympathique race, au physique comme au moral. Et cependant on ne peut s'empêcher d'admirer leur énergie et leur force de travail, sous ce soleil terrible.

Ils ne font pas de grands efforts, mais ils impriment à leurs godilles si « mastoc » et à leur rames énormes un mouvement très régulier, suivant le rythme de la chanson entonnée par le chef de manœuvre. Le lourd bateau au nez épaté comme un « chaland » avance lentement, aidé par le courant, qui peut bien être de 4 à 5 nœuds à l'heure, aux hautes eaux.



**Une maison sur pilotis à Han k'éou.**

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Quelquefois ils s'excitent, soit au passage d'un rapide, soit quand il s'agit de dépasser une autre jonque, soit, semble-t-il, en certains cas, par pure lubie ou pour se reposer par un changement d'allures. Alors le rythme de la mélopée se précipite, les rameurs tapent du pied contre le pont, les godilleurs agitent vigoureusement leur grande godille ; ils s'animent, s'interpellent, finissent par brouiller complètement les chœurs, par hurler à tue-tête n'importe quoi, et le gros bateau, secoué à l'improviste, s'avance en se dandinant pour ainsi dire sur l'eau, d'un mouvement sec, comme un vieux beau bedonnant qui souffrirait d'un lumbago.



**La civilisation en Chine : champ de courses de Han-k'eu.**

Pendant que M. Sculfort se dirigeait directement sur Han-k'eu, MM. Riault et Waeles s'arrêtaient à Cha-che (Sha-si) pour étudier le coton et les cotonnades de la région <sup>1</sup>. À la fin de leur séjour dans ce <sup>p.288</sup> centre important (23 décembre 1896, 1<sup>er</sup> janvier 1897), ils se décident à aller visiter la préfecture de Kin-tcheou fou qui n'est distante que de quelques kilomètres de Cha-che, à l'ouest, et où l'on tisse certaines spécialités qui les intéressaient. C'est là que se passa

---

<sup>1</sup> Voir II<sup>e</sup> partie, *Rapport sur le coton et les cotonnades*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

malheureusement, le 1<sup>er</sup> janvier, le grave incident dont M. Riault rendait compte dans les termes suivants au Président de la Chambre de commerce de Lyon. Ces messieurs étaient accompagnés de M. Neumann, commissaire des Douanes à Cha-che :

...Nous partons de Cha-che vers 3 heures de l'après-midi (le 1<sup>er</sup> janvier) en suivant la route du canal qui nous mène, au bout d'une heure, en face des murs de Kin-tcheou. La ville qui en comprend deux, une tartare et une chinoise, est entourée de ce côté par un bras du canal pouvant avoir une quarantaine de mètres de large. Pour arriver plus vite dans la ville chinoise, nous résolûmes de traverser la cité tartare et de passer par l'une des portes qui communiquent intérieurement de l'une à l'autre.

À peine étions-nous engagés dans l'enceinte fortifiée qu'une foule, de plus en plus houleuse, nous suivit en nous insultant et en proférant des menaces de mort. Bien que nous fussions habitués à ne pas être regardés d'un bon œil par les Chinois, jamais jusqu'ici nous n'avions rencontré une attitude aussi provocante. Cependant nous faisons bonne contenance et notre calme en imposait ; l'on se contentait de crier à distance. Mais, à mesure que nous avançons, l'affluence s'accroît et l'on sentait une effervescence croissante ; quelques pierres et des morceaux de bois mal lancés tombaient à nos pieds.

N'ayant pu trouver la rue qui menait dans la ville chinoise et prévoyant une bagarre, nous nous dirigeâmes vers une porte de sortie, comptant bientôt être débarrassés de cette population surexcitée et pouvoir continuer notre promenade à l'extérieur des murs. Mais nous avons compté sans nos hôtes.

Au passage de la porte nous fûmes assaillis par une grêle de pierres, et notre situation devint bien vite critique. La plupart des assaillants grimpés sur les remparts nous lançaient des briques et poussaient des cris de mort ! Que faire ! En face de nous le canal qui n'avait malheureusement pas de pont à cet endroit ; derrière, la muraille et la foule en fureur. Nous longeâmes la berge, comptant sur l'arrivée d'un bateau, mais malgré nos appels personne ne répondait ; les bateliers qui circulaient sur le canal refusaient de nous venir en aide. Nous voyant cernés et sans secours, les Chinois redoublèrent de coups et de cris. Les cris n'étaient rien, bien que cela ne soit pas ordinaire d'entendre <sup>p.289</sup> hurler ensemble un millier d'individus ; mais les coups étaient plus dangereux. Malgré notre adresse à les éviter, nous fûmes tous les trois blessés grièvement.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Je fus atteint le premier ; une pierre m'étendit par terre, tant le choc avait été violent. Quelques minutes après, c'était le tour de mon ami Waeles, frappé en pleine tête et que je relevai baignant dans son sang. M. le Commissaire des Douanes Neumann ne fut pas épargné, son chapeau fut coupé presque complètement par un morceau de brique qui lui fit, à lui aussi, une profonde blessure à la tête. Notre situation était désespérée ; nous nous attendions à une mort certaine, car la vue du sang ne faisait qu'exciter davantage nos assaillants qui redoublaient d'ardeur à nous lapider, et nous serions tombés inévitablement sous les coups, quand, par un hasard providentiel, une barque, amenant un passager pour la ville, accoste près de nous. Elle touche à peine la rive ; mais nous sautons dedans, et, à force de rames, nous nous éloignons. Il était temps. Les pierres pleuvaient sur le toit de bambou qui nous garantissait. Quelques minutes après nous touchions l'autre berge, entendant encore les cris de la foule qui continuait ses cris de mort : *Cha !* (tuez !) *cha ! cha yang jen !* La rentrée se fit sans autre incident. Nous arrivâmes la nuit à Cha-che ; la nouvelle était déjà répandue.

M. Neumann, furieux, dépose aussitôt sa plainte entre les mains des autorités chinoises et, dès le lendemain matin, nous avisons par télégraphe le consul de France à Han-k'euo <sup>1</sup>.

p.290 Cet incident qui avait failli tourner au tragique ; — les renseignements apportés par MM. Grosjean et Métral sur l'attitude de la population au Hou-nan, et la fatigue que commençaient à éprouver les membres de la Mission, après plus d'un an de voyages presque continuels, leur firent renoncer, sur l'avis formel du Consul par intérim de France à Han-k'euo, M. Morisse, à la traversée du Hou-nan et du Kouang-toung jusqu'à Canton, qui aurait d'ailleurs demandé de trois à quatre mois. Ces messieurs descendent sur Chang-hai et rentrent dans la civilisation. Ils cessent par conséquent de devenir intéressants au point de vue auquel nous nous sommes placés dans ces récits.

---

<sup>1</sup> MM. Riault et Waeles avaient des blessures assez profondes qui amenèrent plusieurs jours de fièvre et de violents maux de tête pendant quatre ou cinq jours. La légation de France à Pékin exigea la punition d'un certain nombre de soldats tartares et une proclamation énergique flétrissant les attentats contre les étrangers.

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages



**Plaine des tombeaux près d'I-tchang.**

@

## CHAPITRE V

### DE CANTON AU YUN-NAN

Montée de la rivière de l'Ouest et voyage sur les frontières du Tonkin  
[1<sup>er</sup> novembre 1896 — 23 janvier 1897]

@

Pérégrinations de MM. Rabaud et Vial. — Départ de Canton de M. Rabaud. — Les gorges de Chao-king. — Cultures. — Pauvreté du pays. — D'Ou-tcheou fou à Nan-ning. — De Nan-ning à Pé-sé. — Parties fertiles du Kouang-si. — Voyage de M. Vial. — L'auberge forcée. — Un mandarin complaisant. — Une pointe dans le Tonkin. — Départ du poste de Ly-ban. — Le pays de Long-tcheou à Kouei-chouen. — Un marché de chevaux. — Kouei-chouen. — Route monotone. — Sur les frontières du Kouang-si et du Yun-nan. — Tou-fou tcheou. — Difficultés avec le sous-préfet. — Un compagnon de route évincé. — Kouang-nan fou. — Les hauts plateaux. — Les dernières étapes. — Moug-tse. p.291

On se souvient sans doute <sup>1</sup> que MM. Rabaud et Vial avaient accompagné M. Rocher à son départ de Tchoung-king, au commencement de mai 1896. Ils consacrent l'été à la visite des grands ports du bas Yang-tsé et de la côte : Han-k'eu, Chang-hai et Tien-tsin <sup>2</sup>. M. Vial se rend même à Pékin, où le ministre de France, M. Gérard, qui a donné à la Mission lyonnaise, pendant ses dix-huit mois d'exploration, des preuves nombreuses de sa haute et active sollicitude, lui fait l'accueil le plus bienveillant.

p.292 Au mois d'octobre 1896, ces messieurs, après un séjour prolongé à Hong-kong, sont réunis à Canton, où ils trouvent des instructions de la Chambre de Commerce de Lyon leur prescrivant de se rendre au Yun-nan par la rivière de l'Ouest. Pour que leur étude de cette voie de pénétration, rivale de celle du Tonkin <sup>3</sup> soit plus complète, ils décident de voyager séparément. M. Rabaud remontera le Li-kiang ou plutôt sa branche inférieure jusqu'à Pé-sé ; M. Vial retourne à Hong-kong, et se rend à Pak-hoi, et de là à Long-tcheou. De

---

<sup>1</sup> Voir livre II, chapitre II.

<sup>2</sup> Voir les *Rapports sur Han-k'eu et Chang-hai* dans la II<sup>e</sup> partie.

<sup>3</sup> Il en était à ce moment (fin 1896) particulièrement question. Ou-tcheou fou, dont le commerce anglais de Hong-kong se préoccupait depuis de nombreuses années, ne fut ouvert qu'au mois de juin de l'année suivante. Cf. chapitre VII de ce livre, et, pour les résultats commerciaux, II<sup>e</sup> partie, *Notes sur le Kouang-si*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

cette ville, il gagnera, en longeant la frontière du Tonkin, Moug-tse, où rendez-vous est pris avec M. Rabaud <sup>1</sup>.



Un « batelet » de fleurs.

Nous allons les suivre successivement dans leurs pérégrinations, d'après leurs *Journaux de route*, ou leur correspondance officielle avec la Chambre de Commerce de Lyon.

...J'ai quitté Canton le 5 novembre, écrit M. Rambaud, à 4 heures du soir, avec la marée. Jusqu'au 8 au soir nous sommes dans le delta de la rivière de l'Ouest ; les productions essentielles de cette région (la saison du riz étant passée) sont la canne à sucre et le mûrier que l'on rencontre en grandes quantités ; des patates et quelques petits champs de céréales alternaient avec ces deux cultures.

Le 8, à 4 heures du soir, nous entrons dans la région montagneuse, dont nous ne sommes plus sortis.

L'entrée dans cette région se fait par une gorge, longue de 4 kilomètres environ, qui fait l'admiration de la colonie européenne de Canton et lui sert de

---

<sup>1</sup> M. le D<sup>r</sup> Deblenne, M. Duclos et moi devions les y retrouver. J'ai déjà dit (cf. plus haut chap. III de ce livre) que cette partie de notre programme n'avait pas pu être remplie.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

rendez-vous pour les pique-niques du dimanche. Il y a quelques jolis coins dans ces gorges et de belles pagodes, comme on en peut juger par les photographies insérées dans le texte ; mais pour nous, qui arrivions du fin fond de la Chine et qui admirions depuis de longs mois la nature du Céleste Empire, notre enthousiasme fut relatif :

...Au delà de ces gorges les montagnes s'écartent et se rapprochent alternativement du fleuve, sans jamais le perdre complètement, et ne laissent passage qu'à de petites vallées. Elles varient de 150 à 300 mètres de hauteur ; de temps à autre quelques massifs dépassent le niveau commun. Il n'y a de culture que tout au pied des montagnes, et sur les berges fertiles que le fleuve laisse à découvert en se retirant. Il y a ainsi de chaque côté, avec quelques interruptions quand la montagne est à pic, ou trop abrupte, une dizaine de mètres de culture en moyenne. Les montagnes sont généralement nues. Peu à peu, à p.293 mesure que l'on avance elles se couvrent d'arbres, sans jamais, cependant, que l'on puisse appeler forêt ces quelques pins parsemés.

Les cultures, mûriers, cannes, patates, restent les mêmes jusque vers Lo-pou, petit bourg à 60 lis (une trentaine de kilomètres) de Chao-king (Shiou-hing). Là, la canne à sucre disparaît, puis le mûrier, et l'on ne voit plus que des patates, du sarrazin, des arachides et quelques rizières tardives, jusqu'à Ou-tcheou fou. L'herbe avec laquelle on fabrique les nattes de Canton pousse sur toutes ces montagnes. On y exploite aussi les pins, dont on rencontre des radeaux nombreux, et des chargements de petites bûches refendues pour les foyers, descendant le fleuve.

On trouve ces bois flottés en grandes quantités sur le Si-kiang, où les radeaux ne forment toutefois pas de véritables petits villages flottants, comme sur le lac Toung-ting et sur le Yang-tsé. Il en descend beaucoup par le Pé-ho (rivière du Nord), des montagnes qui forment la

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

partie nord de la province. Ici, le bois qu'on p.294 rencontre vient du bras supérieur du Si-kiang, au-delà de Lieou-tcheou fou <sup>1</sup>.

En résumé, dès que l'on arrive dans la région montagneuse, on trouve un pays peu cultivé, peu habité, paraissant assez pauvre. Sur les bords du fleuve il n'y a presque aucune ville importante ; les petites agglomérations ne sont même pas très nombreuses. Le pays vit sous la terreur des bandes de voleurs qui viennent se réapprovisionner à bon compte, et qui sont la plaie de la province du Kouang-toung et de celle du Kouang-si. Il est vrai que je n'ai vu que les bords du fleuve, mais je crois, et il semble résulter de tout ce que l'on peut apprendre, qu'il en est de même partout hors du delta, en somme court, du Si-kiang.

D'Ou-tcheou fou, où il s'arrête quelques jours, M. Rabaud continue son voyage dans sa jonque mandarine, un de ces house-boats de Canton relativement confortables. Je regrette vivement que la place et le temps me manquent pour mettre au net et au point ses notes quotidiennes et je suis obligé de me borner à reproduire un court résumé de son trajet entre Ou-tcheou fou et Pé-sé, d'après une de ses lettres officielles :

---

<sup>1</sup> C'est cette branche, qui prend sa source dans le Kouï-tcheou, que M. le D<sup>r</sup> Deblenne et moi avons descendue au mois de mai de l'année suivante. Cf. plus loin, chap. VII. Les *forêts* — c'est la seule région où nous avons vu de véritables forêts — se rencontrent surtout sur la frontière du Kouï-tcheou et du Kouang-si. Voici quelques extraits de mon *Journal de route* (mai 1897) qui s'y rapportent :

« ...À un gros village, mi-indigène, mi-chinois, appelé Mei-tchai (1.000 familles, quatrième jour de navigation au delà de San-kio), les petits radeaux de bois flottés d'une belle taille, de la haute rivière, sont réunis ensemble en radeaux encore plus grands. Dans le voisinage de ce bourg habite, nous dit-on, un Cantonais, nommé Kouan-yu-tch'en, qui a accaparé presque tout le commerce de bois de la haute rivière. On estime qu'il part chaque année pour 400.000 taëls (1.600.000 francs environ) de bois de Mei-tchai. Je donne ce chiffre sous toutes réserves bien entendu. Ce qui est certain, c'est que nous avons vu énormément de radeaux.

« Autrefois on achetait, à un individu ou quelquefois à un village, le droit d'exploiter une montagne, mais l'exploitant abusait de son droit, et maintenant on ne peut plus acheter que par arbre aux propriétaires. Il est probable qu'il se produit encore de grands abus et qu'au bout d'un certain nombre d'années ces grandes richesses forestières seront épuisées. Il suffit d'avoir vu les destructions sauvages auxquelles les Chinois se sont livrés au Yun-nan et au Kouï-tcheou pour en être convaincu. Tous ces bois descendent à Lieou-tcheou fou et de là à Ou-tcheou et à Canton. Les radeaux sont formés de troncs, généralement au nombre de 30 à 40, réunis à leur base par une pièce de bois transversale. Ce sont presque exclusivement des pins. Deux hommes suffisent à conduire ces trains au moyen de deux grandes rames, l'une à l'avant et l'autre à l'arrière. Ces rames sont faites d'un tronc d'arbre grossièrement façonné. Deux paillottes servent d'abri pour la nuit. Les avirons servent uniquement à diriger le radeau qui s'en va au fil du courant. Le prix de transport est d'une sapèque par arbre et par li. »

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

...D'Ou-tcheou fou jusqu'à Nan-ning, on ne rencontre que deux villes de 40 à 50.000 habitants : Siun-tcheou fou et Kouï-hien <sup>1</sup>, et deux <sub>p.295</sub> moins importantes : Houng-tcheou (12.000 habitants) et Yong-hien, qui n'en compte que 9.000. Les plaines où sont situées ces cités et les quelques marchés, que l'on voit le long de la rivière, sont assez bien cultivées, mais le terrain maigre, argileux, sans une goutte d'eau hors saison des pluies, ne peut être très fertile ; du riz, des patates, de <sub>p.296</sub> la canne à sucre, des arachides, des courges et des légumes, forment le fond de l'alimentation dans ces pays, qui ne produisent guère que pour leurs besoins. Les quelques jonques que l'on rencontre sont chargées de haricots, de riz ou de sucre.



**Détail d'un pagodon dans les gorges du Si-kiang, près de Canton**  
(Photographie obligeamment communiquée par M. Richarme).

---

<sup>1</sup> Siun-tchao et Kouai-yun en dialecte cantonais.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Les marchandises européennes sont rares : on n'en voit que bien peu dans les boutiques des villes et des marchés. Le pétrole et le coton filé sont les plus importantes. Ces marchandises viennent soit de Canton, soit de Pak-hoi par Nan-houing (Nan-heung) ou par Nan-ning, suivant les régions.

De Nan-ning à Pé-sé, la plaine est encore plus inculte, plus étroite, coupée de massifs montagneux. On fait parfois plusieurs heures de route sans trouver presque trace de culture ; puis, de loin en loin, quelques parties moins sauvages, entre les collines de roche calcaire ou d'argile rouge.

Les cités que l'on voit, Ou-yuen, à plusieurs kilomètres de la rivière, sur un petit affluent, Loung-an, Fong-hi, sont construites en pisé, entourées de murs de terre, et comptent à peine quelques milliers d'habitants. Pas de commerce, peu de jonques sur la rivière, seulement quelques embarcations portant les paysans au marché voisin. Sur ces marchés, on ne voit que des légumes et des provisions diverses, pas une étoffe presque, et bien peu de binteloterie.

La région ou les régions avoisinantes produisent un peu de coton et l'indigo pour la consommation des habitants. Chaque famille file, tisse son coton, teint elle-même et prépare ses vêtements bleu foncé, et l'on ne trouve même pas en vente de ces cotonnades indigènes. Les populations, différentes des purs Chinois par le type et le costume, vivent sans besoins dans un pays sec, aride, ingrat. Quelques cuirs de buffles et de bœufs, un peu de cristal, à Na-boh, des médecines sont les seuls produits que l'on envoie à Nan-ning.

On voit que toute cette région du Kouang-si est vraiment pauvre. La partie fertile de la province est la région du Yo-lin-tcheou, dans le sud-est. Les environs de la capitale Kouï-lin sont également riches. Les bords de la branche supérieure du Si-kiang, aux environs de Lieou-tcheou fou, sont moins disgraciés de la nature. Car enfin nous avons été frappés, M. le D<sup>r</sup> Deblenne et moi, des transports assez considérables de *riz* qui se font, aux hautes eaux <sup>1</sup>, vers Canton

---

<sup>1</sup> Et c'est là sans doute ce qui explique que nous ayons eu, pour l'est du Kouang-si, une *moins mauvaise* impression que M. Rabaud. Je ne dis pas qu'elle ait été mirifique, mais

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

sur des jonques d'une énorme capacité. Nous en avons vu une notamment à Lieou-tcheou fou, qui avait l'aspect d'un véritable navire de haut bord.

C'est pour l'avoir contemplée sans doute que notre lettré Liou, en arrivant à Ou-tcheou fou, et en apercevant des chaloupes à vapeur pour la première fois, traduisit son impression par cette simple phrase, bien typique d'un Chinois : « Nous avons des jonques qui sont bien plus grandes que ça <sup>1</sup>. »

À partir de son entrée au Yun-nan, l'itinéraire de M. Rabaud se confondit avec celui de M. Vial, qui arriva à Moug-tse près d'un mois avant lui.



**Un port fluvial sur le Si-kiang.**

Le voyage de ce dernier de Hong-kong à Pak-hoi, et de Pak-hoi à Long-tcheou, n'offrit aucune circonstance particulière digne d'être notée. Je transcris des fragments du *Journal* de M. Vial à partir de ce dernier point :

---

enfin, on a pu imprimer dans une publication sérieuse qu'il passait tous les ans, à Ou-tcheou fou, à destination du Delta, 12.000.000 de *piculs* de riz, soit 720.000 tonnes. (Rapport des Douanes Impériales Chinoises pour 1897.) Ce chiffre est, sans aucun doute, très exagéré. (C'est un commerce que la Douane Impériale ne contrôle pas.) C'est plus que n'en exporte toute la Cochinchine et plus que Canton n'en reçoit en moyenne par an par la voie de mer. Mais le fait seul qu'on ait pu le citer au Commissaire des Douanes d'Ou-tcheou fou et qu'il ait été accueilli par lui, sans garantie naturellement, prouve que cette exportation est réellement importante. C'est tout ce que l'on peut dire, mais c'est tout ce que nous voulions dire. Voir d'ailleurs les *Rapports commerciaux*.

<sup>1</sup> Ce Liou, fils de mandarin, était lettré au Consulat de Moug-tse lors de notre premier passage en décembre 1895. Il exerçait auparavant la profession de pharmacien à Yun-nan fou, et il profita de ce qu'il nous accompagnait pour faire transporter gratuitement sans que nous nous en doutions et sans payer de droits de douane, deux balles de filés de Moug-tse à Yun-nan fou.

Nous eûmes, somme toute, à nous louer de ses services, qu'il nous rendit jusqu'à la dernière heure, ainsi que de ceux de mon latiniste-interprète Pétrus, et j'ai tenu à mentionner leurs noms.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

p.298 ...Après avoir traversé la plaine de Long-tcheou (1<sup>er</sup> décembre 1898), je rentre dans des gorges, formées par des soulèvements rocheux, dans lesquelles je vais louvoyer pendant deux journées. La marche est difficile, les chemins étant rendus très glissants par une pluie qui ne discontinue pas depuis le matin ; aussi mon étape projetée est-elle manquée et je suis obligé de me réfugier pour la nuit sous une misérable paillette dans le hameau de Tchen-ton.

Le lendemain, la pluie continue ; ce ne sont plus des sentiers que l'on a à suivre, mais de véritables torrents. Je ne puis rattraper les quelques lis perdus depuis hier et me vois obligé de m'arrêter à l'approche de la nuit dans un petit village, à Kiou-ton, situé un peu en dehors de la route. Mon passage n'y est pas signalé et ce n'est pas sans méfiance que l'on me voit arriver. — Cette méfiance se manifeste même un peu trop : à mon approche, les maisons se ferment et personne ne répond à ma demande d'hospitalité. — Avisant alors la plus somptueuse (!) demeure de l'endroit, je dis à mes gens d'avoir à m'y installer. — La porte ne résiste pas, au désespoir d'une grande belle fille, seule à la maison, et qui, se croyant perdue, se met à pousser de lamentables gémissements, entrecoupés d'interminables histoires qui certainement doivent être fort intéressantes, à en juger par le plaisir que mon monde y trouve. — Le propriétaire de l'immeuble, qui se tenait caché dans une maison voisine, se décide timidement à venir voir ce qui se passe chez lui. Aimablement je l'autorise à partager son toit avec moi et, plein de reconnaissance, il m'offre de fumer de l'opium, offre que je m'empresse de décliner.

Le 3 décembre, malgré une pluie torrentielle, digne suite de celle des deux journées précédentes, je me mets en route à 6 heures du matin.

À Kiou-tchun, on peut choisir entre deux routes : l'une continue à suivre à quelque distance la frontière du Tonkin ; l'autre écorne notre colonie sur une longueur de 10 lis (5 kilomètres) environ. Nous avons donné aux Chinois licence de passage par cette voie, plus courte que l'autre, sans qu'ils aient à remplir aucune formalité. Pour ma part, sachant que de petits postes français se trouvent dans la région, l'hésitation n'est

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

pas longue et je me dirige, par des sentiers plus ou moins faciles, sur la porte de Thu-tam-aï, gardée par un poste chinois et surveillée, à quelques centaines de mètres, par un petit poste de nos <sup>p.299</sup> tirailleurs. Le très honorable mandarin militaire se décide à quitter sa fumerie, quelques instants après mon arrivée dans le poste, et me rejoint.

Mais au lieu de me faire ouvrir la porte, sans qu'il me soit possible de m'expliquer pourquoi, il me couvre d'insultes et me prie de m'en retourner au plus vite par où je suis venu. Je veux lui montrer mes lettres d'ordres, il s'en soucie peu et dit ne pas savoir lire ; je lui demande d'y apposer son cachet pour attester que je les lui ai présentées, il refuse énergiquement.

Et là-bas, à 800 mètres à peine, je vois gaîment flotter le pavillon français ! Mais la nuit est proche et il me faut prendre une décision, chose facile, puisque le choix ne m'est pas laissé. Je suis obligé de faire volte-face ; ne voulant pas revenir jusqu'à Kiou-tchun et perdre ainsi toute une journée, je décide, en passant la montagne par un véritable sentier de chèvres, de rejoindre plus loin la route chinoise. — La nuit est complètement venue ; mes coolies fatigués veulent abandonner leurs charges ; j'arrive à les entraîner en leur donnant l'exemple et les amène à 7 h.  $\frac{3}{4}$  au village de Moun-tchun qui se trouve sur la route de Kiou-tchun à Siet-lon-hu. — Naturellement, à Moun-tchun, étape imprévue, je loge chez l'habitant.

J'en arrive à regretter les auberges du Yun-nan et du Se-tchouan, et Dieu sait pourtant les souvenirs qu'elles nous ont laissés !

Le 4 décembre, en quelques heures, j'arrive au village de Siet-lon-hu. Ce village, marché chinois, n'est séparé du Tonkin que par la rivière du Ly-ban. Ici pas de porte qu'on puisse vous fermer au nez, pas de montagnes impraticables : quatre bambous liés ensemble et on passe la Ly-ban-ho. Le sous-officier, commandant le poste de Ly-ban, me prête son cheval et je me rends à Ban-kra où se trouve le blockhaus de l'officier commandant les trois postes de Ban-kra, Ly-ban, Thu-tam-aï.

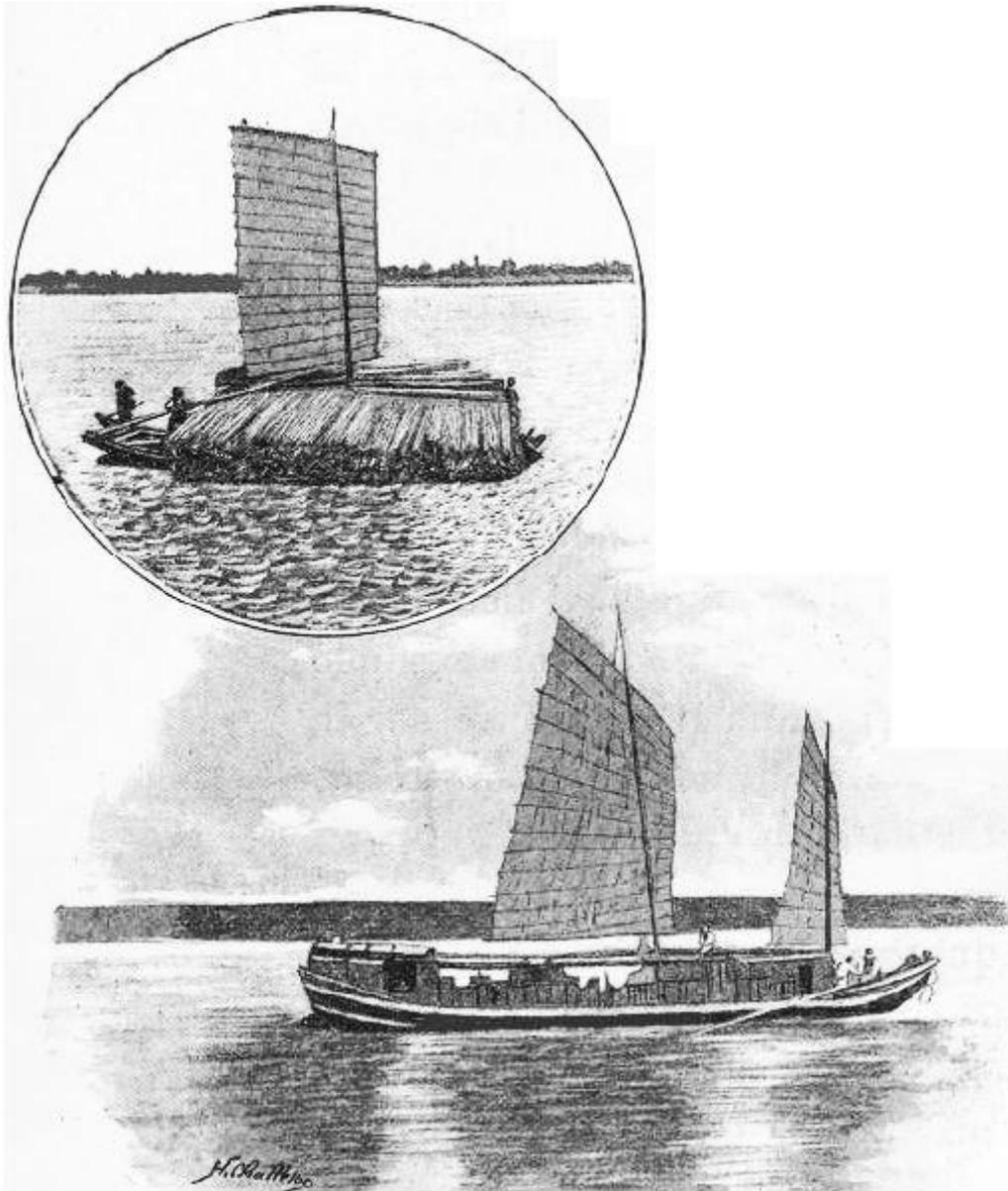
## Mission lyonnaise

Récits de voyages

M. Werlé, c'est le nom du lieutenant-commandant, un peu étonné d'abord de voir un Français tomber chez lui par cette voie-là, me fait accueil de la façon la plus cordiale. — De chez lui j'envoie une lettre à notre consul à Long-tcheou l'avisant de ma déconvenue à Thu-tam-aï, et M. Werlé, de son côté, en avise les autorités militaires. Je crois savoir que, depuis, cette route de Thu-tam-aï à Siet-lon-hu par le Tonkin a été fermée momentanément aux Chinois.

p.300 Le 5 décembre, M. Werlé, très aimablement, m'accompagne sur la rive droite du Ly-ban-ho, profitant de cette occasion pour faire faire une sortie en armes à ses hommes, ce qui ne peut produire qu'une très bonne impression sur la population de Siet-lon-hu et, dans un autre ordre d'idées, sur mon escorte chinoise qui, croyant que ce sont des honneurs qui me sont rendus, s'empresse, ne voulant être en reste, de tirer de nombreux pétards au moment où je débarque sur la rive gauche. Dès lors je reprends mon masque chinois et, pontifiant comme il convient, je monte gravement en chaise, et en route à nouveau, sans espoir cette fois de revoir des compatriotes jusqu'à Moung-tse.

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages



**Barque chargée de bambous et barque de voyageurs.**



**Jonques de mer, près de Hong-Kong.**

J'emmène de Ban-kra, où il m'a été cédé par un complaisant sous-officier, un excellent petit cheval qui, aux passages difficiles, rivières ou montagnes, viendra, en se chargeant de mon transport, en aide à mes porteurs qui sont très inhabiles, n'étant pas du métier et qui ont fort à faire à me porter, ainsi que 25 kilogrammes d'argent <sup>1</sup> et quelques livres.

Jusqu'à Kouei-chouen (7 décembre), la route se poursuit sans incident :

Ces sept jours de marche qui, régulièrement, par temps convenable, peuvent se faire en six étapes, constituent la première partie de mon voyage de Long-tcheou à Moug-tse.

À considérer les relevés de routes de ces sept premières journées p.301 on pourrait, en voyant le nombre assez considérable des villes ou villages qui y sont portés, se figurer que la densité de la population de

---

<sup>1</sup> On sait que le *taël* est un *poids* d'argent d'environ 370 grammes. Les lingots, sous leur forme courante, varient d'une province à l'autre. Au Yun-nan par exemple, le lingot est d'un poids moyen d'environ 4 taëls (1,480 kg) et affecte la forme d'un bateau plat très large, et comme gonflé par le milieu. Au Se-tchouan, ce sont des *globules* qui pèsent jusqu'à 10 taëls (3,7 kg). À Han-k'éou et sur la côte, c'est la forme de soulier (*shoe*), qui domine. On est obligé de couper ces lingots pour avoir de la monnaie divisionnaire, que l'on pèse avec une petite romaine comme le reste. Sur toute ces questions, cf. IIe partie.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

la région est assez forte. Il n'en est rien et, en règle générale, les villages sont de misérables hameaux et les villes de pauvres villages. La population est de sang très mélangé ; c'est un mélange d'aborigènes <sup>1</sup> de Chinois et de Tonkinois.

Les Chinois, cela a été dit souvent, du moins pour le commun de la race, se contentent de peu : ils n'ont pas de besoins. Cette qualité, ou ce défaut (tout dépend de l'angle sous lequel on se place), est très marquée chez les habitants de cette région. — D'ailleurs c'est fort heureux pour eux, car la pauvreté du pays ne permettrait pas de satisfaire de grands besoins. Ils produisent en riz à peu près ce qu'il leur faut pour vivre. C'est autour de Kouei-chouen que se trouvent les plus belles rizières. — Dans ce district une petite source de revenu est p.302 l'élevage du bétail, principalement des bœufs qui sont exportés en partie sur le Tonkin par Cao-bang (trois jours de marche).

À Fa-ton, ma dernière étape avant Kouei-chouen, me trouvant un jour de marché, je vis pour la première fois depuis le commencement de mes voyages dans le Kouang-toung et dans le Kouang-si, des chevaux en quantité suffisante pour être signalée. De petite taille, de 1,20 à 1,30 m, ils sont parfois fort bien sur leurs membres et très bien moulés. — On pourrait monter plusieurs régiments pour le prix de certains de nos chevaux de courses. — Leur valeur est en effet très minime, variant de 7 à 8 dollars (aujourd'hui à 2,50 fr) à 50 dollars. La valeur, indépendamment de la qualité, est proportionnelle à la taille. Une certaine quantité de ces chevaux est vendue au Tonkin.

Arrivé à Kouei-chouen le 7 décembre, j'y séjourne le 8 et le 9. Cette préfecture est une ville sans commerce, de très petite importance, comptant peut-être 5.000 âmes. — Je ne voulais m'y arrêter qu'une journée. — Tous mes préparatifs étaient faits pour partir le 9 de bon matin ; mais je me décide au dernier moment à retarder mon voyage d'un jour pour avoir le plaisir de répondre au lettré du préfet qui venait dans la matinée s'informer des causes de ce retard que, « si je n'étais

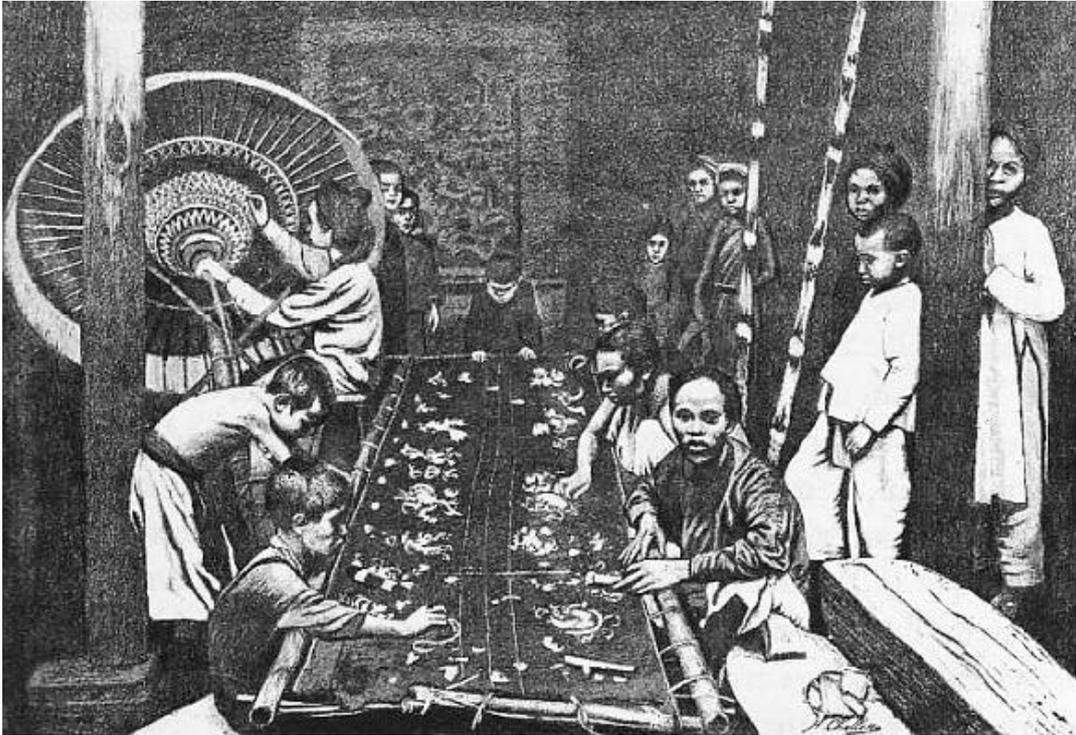
---

<sup>1</sup> Ces aborigènes sont de la même race que les I-kia du Kouï-tchéou. Cf. *Notes ethnographiques*.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

pas parti, c'est que je craignais que son maître ne fût indisposé et que je ne voulais pas m'en aller sans m'être assuré qu'il était en bonne santé ; je lui avais fait une visite dès mon arrivée, et, comme il ne me l'avait pas rendue, je ne pouvais douter qu'il fût malade ». Dix minutes après la visite était rendue et le *yang-jen* (étranger) se félicitait de la leçon donnée et comprise.



**Brodeurs annamites.**

Les porteurs ont été très difficiles à trouver, et la chose eût été impossible si j'avais eu à m'en occuper moi-même et si le *yamen* ne s'en était pas chargé, après avoir pris connaissance de mes lettres d'ordre. Par précaution, j'achète un second cheval : ma cavalerie est montée par mon interprète et mon boy.

En trois étapes, pendant les journées du 10, du 11 et du 12 décembre, je me rends à Siao-tchen-ngan ou Tchen-pin, sous-préfecture de deuxième classe.— La route suivie est d'un intérêt absolument nul, traversant des pays fort peu habités : les villages n'étant que la réunion d'une dizaine à une cinquantaine de maisons. — Comme cultures, quelques rares et pauvres rizières et quelques champs de maïs et d'arachides.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

p.305 Durant ces deux journées, peu de variations d'altitude, on s'élève néanmoins durant la deuxième étape à 900 mètres environ. Le troisième jour, nous passons deux cols, nous élevant jusqu'à 1.098 mètres pour redescendre, à Siao-tchen-ngan, à 700 mètres. La distance parcourue entre Kouei-chouen et Siao-tchen-ngan est de 89 kilomètres environ.

À Siao-tchen-ngan, pauvre petite ville à demi murée de 200 à 250 maisons, je suis reçu par le sous-préfet dans une pagode convenablement installée. Cette ville n'est plus dépendante de Kouei-chouen, par la route que j'ai suivie, aussi le mouvement sur celle-ci est-il insignifiant. À partir de Mo-ha, au passage du col à 1.098 mètres, les relations sont établies, par Siao-tchen-ngan, directement avec Pé-sé, mais elles sont d'infime importance.

À Siao-tchen-ngan, je dois changer à nouveau de porteurs ; mais toutes les conditions sont vite acceptées, et je partirai dès le lendemain, accompagné d'une escorte de réguliers bien armés. — Je vais quitter le territoire du Kouang-si pour passer sur celui du Yun-nan, aussi, par prudence (plutôt que de suivre une route directe sur Kai-houa), je me dirige sur la sous-préfecture la plus proche où l'on me dit que je suis p.306 attendu. D'ailleurs, mes coolies et mon escorte, qui ne connaissent guère que les routes de Kouei-chouen et de Pé-sé, se refuseraient, je le sens bien, très énergiquement, à m'accompagner sur toute autre route pendant plusieurs journées, et je pourrais être très gêné pour les remplacer. De Siao-tchen-ngan à Tou-fou tcheou, sous-préfecture indépendante sur le territoire du Yun-nan, dans laquelle je me rends, je mets deux jours. La distance n'est guère que de 35 kilomètres, mais je suis un peu fatigué, et la première moitié du trajet est assez pénible. Après avoir suivi pendant une heure la plaine de Siao-tchen-ngan, assez coquette et bien cultivée, nous nous engageons dans une gorge qui, pour tout sentier, ne nous offre que le lit d'un torrent dans lequel la marche est très difficile.

Nous devons passer, en trois heures d'une pente assez uniforme, de 715 à 976 mètres, puis, après une descente par un nouveau torrent, de

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

l'autre côté, nous avons à franchir un petit col où une simple barrière en bambous marque la séparation des provinces du Kouang-si et du Yun-nan. En rentrant dans cette bonne province, où nous avons fait nos débuts en Chine, je suis séduit par le paysage : devant moi, puis plus loin, puis très loin, à perte de vue, j'aperçois une succession de grandes montagnes aux larges croupes verdoyantes, dont le soleil, déjà un peu à l'occident, éclaire tous les mouvements, bien détaillés par les ombres qu'ils projettent. Et me reviennent à la mémoire les grandes et joyeuses chevauchées des premiers jours, que très gaîment je vais reprendre !...

Cette route de Siao-tchen-ngan à Tou-fou-tcheou est presque déserte. La montagne est habitée par des familles aborigènes qui viennent apporter à la ville leurs quelques sapèques de produits, les jours de marché. — De Tou-fou tcheou, les relations sont établies avec Pé-sé par Pok-ngai. — Je trouve, en arrivant dans la sous-préfecture, une vaste pagode qui m'est offerte comme logement. Une armée de coolies apporte tables, chaises, eau et bois et, en cinq minutes, je suis convenablement installé et cela fort heureusement, car je vais être obligé de passer ici deux jours.

M. Vial a en effet des difficultés avec le sous-préfet, qui ne veut pas lui donner l'escorte nécessaire pour se rendre de Tou-fou tcheou à Moug-tse directement par Pou-t'in, Ma-kai et Kai-houa. Force lui est d'accompagner le sous-préfet jusqu'à Kouang-nan fou où ce dernier se rend.

p.307 Je quitte donc cette bonne ville de Tou-fou tcheou, qui peut compter peut-être 4 ou 500 maisons, le 17 décembre. Longeant une agréable petite rivière, en suivant à flanc de coteau une route ondulée, j'arrive à Se-t'ing où, après quelques pourparlers, on me loge dans une pagode convenable (les auberges n'étant que d'atroces écuries) où étaient logés une quarantaine de réguliers qui me cèdent la place. Leur chef, que j'invite à partager mon local, me raconte quantité de méfaits de pirates et naturellement quantité de ses exploits guerriers.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Le 18, une très petite étape de 15 kilomètres, peu fatigante, me mène à Pou-t'in en suivant toujours la même petite vallée. Pou-t'in est un assez gros bourg à la tête duquel se trouve un mandarin dépendant de Kouang-nan fou directement ; il me reçoit très bien, tient absolument à me donner une escorte convenable de réguliers, et me fait loger dans une très acceptable pagode qu'il m'a fait aménager. Mais, en sortant de chez lui, j'apprends que mon sous-préfet de Tou-fou tcheou, ma bête noire, va s'y installer et serait très heureux de partager le local avec moi. Ne voulant pas dormir au milieu d'un nuage d'opium, je lui fais répondre que, pour ma part, je ne trouverais aucun charme à sa compagnie et il va tranquillement à l'auberge. Il y a à Pou-t'in une assez grande animation soldatesque. Ces braves sont, paraît-il, en colonne. C'est de Pou-t'in que j'aurais dû me diriger directement sur <sup>p.308</sup> Kai-houa par la petite route, je regrette infiniment de ne pouvoir le faire ; remontant à Kouang-nan fou, je crains fort de suivre la même route que M. Rabaud qui, de Pé-sé, rejoindrait mon itinéraire à Se-t'in. — De Pou-t'in à Kai-houa, je ne mettrais que six jours, et de Kai-houa à MOUNG-tse quatre jours ; en passant par Kouang-nan fou, le voyage me prendra quatorze jours.

Rien à noter jusqu'à Kouang-nan fou, préfecture de 20.000 âmes environ (17.000, d'après M. Rabaud).

... Le 23 décembre, je quitte Kouang-nan très tard, ma caravane n'étant pas organisée. J'ai conservé les mêmes chevaux de bât et l'on m'a fourni des *kiao-fou* qui sont d'excellents porteurs du Se-tchouan, une des réputations de ce pays. Je m'arrête le soir à un petit village, à 8 kilomètres de Kouang-nan fou dont j'ai traversé, en partant, la plaine, semée de bourgs pendant les deux tiers du chemin.

Le 24 décembre, me levant de grand matin (je veux rattraper le temps perdu hier), je fais une grande étape. Je couche le soir à A-ki-té. C'est la veillée de Noël.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Le 26 décembre, nous suivons une route parfaite sur un plateau légèrement mamelonné. Je retrouve les cultures par excellence du Yunnan, en dehors du riz : l'opium, les fèves et un peu de maïs. Je suis fort bien logé à A-ki-y, le soir, chez un notable des plus civilisés. Mais grand désappointement le jour suivant : m'étant levé de très bonne heure pour faire une bonne journée, je m'aperçois que l'écurie est vide et que mes chevaux de bât accompagnés de leurs *ma fou* m'ont traîtreusement abandonné. C'est encore un tour du sous-préfet de Toufou tcheou, qui a ces bons muletiers comme administrés.

Après avoir cherché un peu partout, je découvre, dans un coin du village, cinq ombres de chevaux que j'ai toutes les peines à saisir (ce qui se comprend aisément), mais qui une fois en ma possession n'ont pas chance d'en sortir. Je leur fais adapter mes bagages et, relativement heureux, j'allais me mettre en route, lorsque je découvre la fuite de mes *kiao-fou* (porteurs de chaise).

Mais ceux-ci n'ont pas été prudents. Ils ne sont allés se loger qu'à un li du village et, sautant à cheval, je vais les chercher au trot et les ramène au galop. Je donne haute charge de surveillance de cette caravane peu docile à mon interprète et je prends quelque avance. p.309 Mais c'est un jour néfaste, je m'égaré sur un plateau, sans route tracée, et c'est après avoir un peu exploré la campagne que j'arrive à rejoindre mes gens au petit hameau de Kou-ho vers midi. Ils sont si bien installés et ont l'air si heureux dans un bouge infect, que toute la meilleure diplomatie ne les empêcherait pas d'y rester, et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je les félicite du goût dont ils ont fait preuve en choisissant un aussi brillant local : je suis en effet clans une véritable arche de Noé, entouré d'un grand nombre des animaux de la création. Ils pullulent d'autant plus dans cette petite maison que, pour une bonne part, ce sont des infiniment petits.

Le 27 décembre, laissant sur ma gauche la route de Kai-houa, je prends une petite route plus directe sur Moug-tse ; cette route suit pendant deux journées un haut plateau boisé de 3000 mètres d'altitude en moyenne.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



**Un coin de Moung-tse.**

Enfin, le 30 décembre 1896, après une traversée de hauts plateaux à 1.470 mètres d'altitude moyenne, arides, et par conséquent peu habités, et le passage d'un col à 1.950 mètres, M. Vial arrive à Moung-tse, où le gérant du consulat, M. Launay, lui fait, ainsi que plus tard à M. Rabaud, le meilleur accueil et lui offre l'hospitalité la plus affable, en l'absence du consul, M. Dejean de la Bâtie, dont il continuait les traditions.

@

## CHAPITRE VI

### UNE RÉBELLION LOCALE AU KOUANG-SI De Yun-nan fou à Cha-li (Kouang-si) et retour à Hin-y fou [1<sup>er</sup> mars — 4 avril 1897]

@

Départ de Yun-nan fou. — Les *ma fou* protestent. — Départ de Hin-y fou. — Les bords de la falaise du Kouï-tcheou. — La douane de Po-kio. — La vallée du Hong-choui-kiang — La piste. — Flore nouvelle. — Un bac. — Évolutions de notre cavalerie. — Paysage. — Culte des arbres. — Arrivée à Cha-li. — Premières nouvelles des « braves ». — La situation s'aggrave. — Insécurité du Kouang-si. — Un chef de bande. — Répression chinoise. — Notre embarras. — Première solution adoptée. — Départ de Cha-li. — Absence d'interprètes. — Un poste militaire chinois. — Pourparlers avec les barquiers. — Un cheval résistant. — Une nuit à Pa-sou. — Route bloquée. — Panique chez nos porteurs. — Assassinat du père Mazel. p.310



**Un pont au Yun-nan.**

Le programme de nos voyages de retour comprenait, nous l'avons vu <sup>1</sup>, la descente de la branche inférieure du Si-kiang (rivière de l'Ouest), en sens inverse de l'itinéraire de M. Rabaud, de Pé-sé à Nan-ning. De cette dernière ville, nous rejoindrions Pak-hoi par la route directe complétant ainsi l'étude de MM. Rabaud

---

<sup>1</sup> Voir livre II, chapitre VII.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

et Vial sur le Kouang-si <sup>1</sup>, et les voies rivales du Tonkin, à l'est de notre colonie. Des circonstances imprévues allaient s'opposer à l'exécution de ce plan.

Pendant que M. Duclos rentrait directement de Yun-nan fou au Tonkin <sup>2</sup>, M. le p.311 D<sup>r</sup> Deblenne et moi, accompagnés de l'interprète, M. Demée, reprenions (1<sup>er</sup> mars 1897), pour la dernière fois, nous l'espérons, nos chaises et nos chevaux, pour une expédition qui devait durer, pensions-nous, de vingt-quatre à vingt-cinq jours : à Pé-sé, nous trouverions des jonques jusqu'à Nan-hioug (en aval de Nan-ning) ; quelques jours encore de trajet de terre jusqu'à Pak-hoi ; et nous arriverions au Tonkin vers le 15 avril. Ce fut le 11 juin seulement que nous débouchâmes à Canton, après un long détour.

La traversée, pour la troisième fois, du plateau yun-nanais, n'offrit rien de saillant <sup>3</sup>. Nous avons pris la route de Lo-p'in tcheou, pour ne pas marcher sur les brisées de M. Rabaud. Le 17 mars, nous arrivions à Hin-y fou. À partir de ce moment, je transcris simplement des extraits de mon *Journal de route* :

18 et 19 mars : Séjour à Hin-y fou. — ...Nous continuons à ne pas avoir de chance. Le père Schotter est absent, en visite chez ses chrétiens. Nous trouvons en revanche un jeune missionnaire du Kouang-si, le père Labully venu pour se refaire un peu. Il y a à peine un an qu'il est dans la région du nord-ouest, près de Sy-lin hien, et il a déjà payé son tribut aux fièvres du pays. Deux de ses confrères, dans la même région, sont morts à dix-huit mois de distance.

Nos *ma fou* viennent faire des difficultés. Depuis longtemps (ces bruits nous étaient parvenus lors de notre premier passage au mois de janvier) on nous signale que les environs de Pé-sé sont infestés par les brigands (*ieou yong*). Jusqu'à présent, c'était sur la route de Kouang-nan fou (Yun-nan) que s'exerçaient leurs déprédations. On attribuait même à ce fait que la voie rivale de Hoang-ts'ao-pa s'était encore développée cette année, et, à Yun-nan-sen, le banquier Ouang, un des « étrillés » à ce que je crois, nous avait conseillé d'être prudents. Il paraîtrait que ces voleurs de grande route se seraient maintenant rabattus sur la route de

---

<sup>1</sup> Voir plus haut, chapitre V.

<sup>2</sup> En visitant en passant les mines de cuivre de San-kia-tchang. Cf. II<sup>e</sup> partie, *Rapport sur les Mines* et carte du Yun-nan.

<sup>3</sup> Cf. chapitre III, *Les hauts plateaux retrouvés*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Pé-sé à Po-kio ; un petit mandarin militaire aurait été tué, etc. Il est bien difficile de démêler la part de vérité dans les racontars chinois. Il est bien possible qu'il y ait quelque chose, et les autorités nous font prier de retarder notre départ de quelques jours. Mais, outre que nous n'attachons qu'une foi médiocre à tous ces récits, ce n'est jamais ici que nous pourrions savoir à quoi nous en tenir, et il n'y aurait pas de raison pour ne pas y passer un mois si nous subordonnons notre départ à une *certitude*. Nous rassurons donc les *ma fou* de notre mieux, et nous décidons de nous rapprocher du théâtre des événements, si événements il y a. Nous avons un fusil de chasse et des revolvers, mais nous regrettons de ne pas avoir au moins un <sup>p.312</sup> fusil par personne (Européen) ou des Winchester, car la confiance n'exclut pas la prudence. La perte de nos notes surtout, en cas de tentative sur nos bagages, nous serait particulièrement désagréable.

20 mars : XIV<sup>e</sup> étape (de Yun nan-sen) : De Hin-y fou à Po-kio, 60 lis (distance officielle), 22 kilomètres. — Nous partons tard, comme toujours après un arrêt. Porteurs de chaises et conducteurs de chevaux ont toutes les peines du monde à s'arracher des douceurs de la fumerie d'opium, où ils vont passer la journée entière. Heureusement la route, que l'on nous avait annoncée très mauvaise, est très passable, grâce au temps sec ; mais nous nous rendons compte qu'après les pluies, quand le passage des caravanes a enduit le calcaire très dur, dont les dalles (la route est presque entièrement pavée) sont formées, d'une mince couche de boue, les chevaux doivent avancer difficilement, étant donné surtout les accidents du terrain. Par le fait aussi, la distance officielle de 60 lis doit être réduite à 55, une longue descente vers la fin explique (c'est un trait d'esprit chinois) les lis supplémentaires quand on va de Po-kio à Hin-y fou. Partis à 8 h ½, nous arrivons à 4 h ½ à Po-kio sur les bords de notre vieille connaissance le Houng, ou Houen-choui-kiang <sup>1</sup>.

Vers le milieu de la journée, au col de Mei-tse-ko (1.350 mètres), on se trouve sur la véritable frontière du Kouï-tcheou, c'est-à-dire du

---

<sup>1</sup> Nous l'avions atteint au sud de Kouï-yang fou, à la fin de décembre de l'année précédente. Voir le chapitre II de ce livre.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

grand plateau calcaire, hérissé de pics et de pitons, qui forme la plus grande partie de la province. De cette limite méridionale de la falaise, nous plongeons sur les montagnes terreuses, caractéristiques du bas Kouï-tcheou, et que nous connaissons déjà. Elles se prolongent dans le Kouang-si, de l'autre côté du fleuve, que nous ne voyons pas, mais dont la vallée se devine, et s'y relèvent même, surtout vers le sud-sud-est, en une très haute chaîne. Légèrement sur la droite (sud-sud-ouest), une autre chaîne, moins haute, toute dentelée. Ces montagnes sont comme ravinées par les creux qui séparent de grands promontoires détachés des arêtes principales, comme si quelque géant s'était amusé à y tracer des raies avec ses ongles. Cela rappelle l'aspect des montagnes de la Calabre vues du détroit de Messine. Pas ou peu d'arbres (pins) ; mais une herbe maintenant sèche et jaunie, que l'on brûle par places, cache les grès et les terres de surface.

p.313 Po-kio n'est qu'un petit village d'une cinquantaine de familles, et qui doit son unique importance à sa douane qui commande les routes de Hin-y fou et de Hoang ts'ao-pa. Deux sous-préfets (*tche hien*) y sont préposés. En dehors des filés de coton et de l'opium de transit, la région de Po-kio, particulièrement les bords du Hong-choui-kiang, produisent beaucoup de sucre qui est contrôlé par la Douane.

Temps couvert pendant toute la matinée. La pluie menace le soir. Maximum (3 heures) 18°5.

21 mars : XV<sup>e</sup> étape : De Po-kio à Pan-pa, 50 lis (?), 18 kilomètres. — Le temps n'a pas tenu ses promesses, mais le ciel reste couvert pendant la plus grande partie de la journée. Nous nous en réjouissons en nous rappelant les degrés que nous avons eu à subir, en plein janvier, dans ces parages. Quand le soleil paraît, un petit vent frais, qui remonte la vallée du fleuve, augmente en intensité et contribue à conserver une température très supportable (maximum 18 degrés).

Nous avons suivi tout le temps les bords du Houen-choui-kiang, à une dizaine ou une vingtaine de mètres au-dessus de l'eau. Il coule dans la direction générale du sud-est, avec des inflexions vers le sud, et peut avoir de 75 à 100 mètres de large. Son cours, assez rapide, est

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

obstrué de roches (des grès, couverts par endroits de plantes vertes, p.314 et des espèces d'osiers) qui occupent souvent toute la largeur du fleuve en ne laissant que d'étroits chenaux. Bien que nous ne voyons pas une seule barque, — sauf celles qui servent de bacs tous les 10 ou 15 lis, on nous affirme que les filés remontent par barques de Pa-tou (cf. *Rapport commercial*). Il faut quatre jours de ce village à Po-kio. Le fret par charge de cheval (128 livres environ) est de 0,32 tl. Une barque peut porter 45 charges de cheval. Les quatre jours de montée de Pa-tou à Po-kio sont pendant les eaux basses. Pendant les hautes eaux (5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> lune ; juin, juillet et août), le trafic cesse presque complètement. Outre les difficultés de navigation, les chaleurs très fortes s'opposent à ce que l'on circule sans imprudence dans cette région du Kouang-si. Les Cantonais eux mêmes ne voyagent pas à cette époque de Tannée.

Les montagnes gréseuses entre lesquelles coule le fleuve s'élèvent à des altitudes variables de 200 à 400 mètres au-dessus de lui. Sur les flancs, à pentes très rapides, et couverts de longues herbes, les cannes à sucre se montrent par places.

Il n'y a pas de route proprement dite, c'est-à-dire de ces sentiers dallés (d'une largeur moyenne de 1,50 à 2 mètres) qu'on est convenu d'appeler routes en Chine, mais une trace de pas qui monte et descend le long de la rivière, tantôt sur le sable ou les galets des bords, tantôt à quelques mètres au-dessus. Les roches de grès dont elle est semée et les angles que font les sinuosités qu'elle décrit rendent le passage des chaises difficile.

Nous sommes en présence d'une *flore* nouvelle, dont le docteur recueille quelques échantillons. Au point de vue pittoresque, je ne vois guère à noter qu'un arbre à tronc blanc, qui atteint parfois de grandes dimensions, espèce de ouatier ou de *frangipanier*, à grandes fleurs rouges et oranges, dont l'aspect, écloses qu'elles sont sur des branches sans feuilles, est aussi bizarre que la couleur en est jolie.

Pan-pa, comme Po-kio d'ailleurs et les rares petits hameaux le long de la route, est habité en grande majorité par des *indigènes* (*I-kia* ou

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

*T'ou-jen*) de la même race que ceux que nous avons vus entre Lo-fou et Hin-y en janvier. Le type est identique, mais le costume n'a rien qui le distingue du costume chinois, sauf le turban que portent les femmes. Les goitreux sont assez nombreux. Population très tranquille d'ailleurs, si elle est curieuse. Elle est clairsemée. Le plus gros hameau que nous p.315 ayons traversé avait 15 maisons (28 familles). Pan-pa en a 30. Sur la rive du Kouang-si, pas mal de maisons isolées, mais un seul village.

22 mars : XVI<sup>e</sup> étape, De Pan-pa à Cha-li, 43 lis, 18 kilomètres. — Partis à 7 h. ½, la traversée du fleuve nous fait perdre deux heures et demie. Les deux barques qui servent de bac ont leurs rebords très élevés ; il en résulte que les chevaux ont toute espèce de difficultés pour y entrer, et, sur l'autre bord, pour en sortir. Si nous n'avions depuis longtemps pris notre parti des contrariétés et des retards inévitables dans ce pays, le spectacle ne serait pas si amusant ; mais, grâce à la philosophie, acquise un peu à contre-cœur, nous prenons plutôt plaisir à voir les évolutions variées auxquelles se livrent les chevaux de notre caravane.

À peine a-t-on déchargé les bâts, qu'ils profitent de leur liberté inattendue pour se rouler avec volupté sur le sable de la grève ou pour se livrer à de véritables courses. Les *ma fou* s'essouffent à les poursuivre pendant une bonne demi-heure. Voilà toute la cavalerie enfin réunie. On fait passer un cheval de meilleure volonté que les autres ; puis deux, p.316 puis trois ; mais dans l'intervalle, toute la bande s'est de nouveau dispersée, et, pendant que leurs conducteurs cherchent à les ramener, les trois chevaux installés dans la barque et qui trouvent probablement le temps long, sautent à terre, et tout est à recommencer. Comme les bêtes n'ont pas de brides, mais seulement des cordes passées autour du cou ou formant un licol approximatif, il est très difficile de les tenir. Un des *ma fou* a un moyen original de s'assurer des plus récalcitrants. Il les chasse vers un arbre, puis, pendant que le cheval s'amuse à brouter les branches, il saisit la queue et l'enroule dextrement autour du tronc, pendant qu'un de ses collègues saisit le délinquant par les naseaux.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus monotone que les montagnes autour desquelles nous circulons sur les rives du Kouang-si : de grandes chaînes gréseuses, jaunes et rousses d'herbes, sauf les nombreuses plaques noires des incendies. Les arbres sont très rares ; quelques *fong hiang chouï*, à feuillage vert clair, très léger, qui ne doivent guère donner d'ombre l'été ; par ci, par là, quelques bamboueraies. Presque tous les villages possèdent quelques *houang ko chou* (banyans ou figuiers de pagodes), sous lesquels les habitants aiment à se réunir.

La désolation du reste du pays explique en partie sans doute le respect superstitieux dont les arbres sont entourés dans les pays indigènes. Presque chaque village a, ou avait (car l'influence des idées chinoises se fait sentir en ceci comme pour tout le reste) un bois sacré, véritable *lucus*, si le terme de « bois » peut s'appliquer à ce qui n'est le plus souvent qu'un bouquet d'arbres. À l'entrée à Pan-pa, j'ai remarqué un mélange curieux de superstition i-kia et de coutume chinoise : une demi-douzaine de petits pins étaient couverts d'inscriptions sur papier rouge et d'autres petits papiers semés de petits ronds dorés (*li che tche*, papiers pour attirer la richesse). Il est possible, et même peut-être probable, à la réflexion, que l'espèce de culte sylvicole dont on trouve les traces ici provienne au contraire de l'abondance antérieure des arbres qui, comme dans le haut Tonkin, contribuaient à rendre, par leur excès même, le pays malsain, et inspiraient, sans doute, une crainte religieuse aux premiers habitants. Il est vrai que le climat ne s'est pas amélioré avec leur disparition.

Les bas-fonds sont occupés par les rizières arrosées par de petits torrents. Il y a d'ailleurs une très grande variété d'espèces de riz : p.317 *ouan mi*, *tchan mi*, etc., etc., sans compter le riz cultivé dans les terrains secs (*han kou tse*). Les autres cultures principales sont le maïs et le coton ; ce dernier donne lieu à une certaine exportation vers le Kouï-tcheou, ainsi que j'ai l'occasion de le dire ailleurs.



**Le père Lavest, missionnaire à Cha-li (N.-O. du Kouang-si) et des chrétiens t'ou-jen.**

Nous arrivons vers 3 h ½ au petit hameau de Cha-li (Cha-rai en langue indigène). Le père Lavest, que j'avais averti de Hin-y fou, habite dans le village du haut (Chang-cha-li), situé sur la montagne, tandis que hia-Cha-li occupe les bords d'un torrent dans un vallon, ou plutôt un ravin très étroit qui doit être terriblement chaud et malsain l'été. Accueil des plus cordiaux de cet excellent missionnaire. Nous sommes les premiers voyageurs qu'il voie depuis dix-sept ans qu'il est au Kouang-si. Il habitait autrefois les environs de Kouï-hien (rivière de Nan-ning) et n'est dans cette région que depuis sept ans. Il a déjà failli être emporté trois fois par les fièvres du pays.

p.318 Je l'avais prié à l'avance de vouloir bien prendre quelques renseignements sur les bruits qui couraient au sujet des *ieou iong* (brigands, ou « braves ». C'est ce dernier mot qui traduit le mieux l'expression chinoise). Un de ses hommes est allé à la sous-préfecture voisine de Kiou-tcheou <sup>1</sup>. Il raconte qu'une cinquantaine ou une

---

<sup>1</sup> La « vieille ville de 2<sup>e</sup> classe », le *Si-long tcheou* des cartes. La « nouvelle ville », *Sin-tcheou*, est située à deux petites étapes à l'ouest de Cha-li.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

soixantaine de malandrins bien armés sont installés sur la grande route même, à peu près à mi-chemin entre Kiou-tcheou et Pan-tao, en un endroit nommé Fen-choui-lin. Ils ont tué un petit chef de poste militaire (grade équivalent à peu près à celui de sergent), à Pa-tou, il y a quelques semaines, et pillé plusieurs maisons. Ils ne sont d'ailleurs qu'une des nombreuses bandes qui tiennent campagne depuis quelque temps. Il semble donc que nous soyons bien en présence de quelque chose de sérieux. Le fait que tous ces gens sont bien armés — de fusils Winchester à répétition — et que nous n'avons qu'un fusil de chasse et deux revolvers nous donne surtout à réfléchir. Le père Lavest croit que ce sont probablement des soldats débandés, qui avaient été armés contre le Japon.

23 mars 1897 : Séjour à Cha-li. — La gravité de la situation s'accroît. Un chrétien du village qui est chargé d'assurer le transport des mandarins, des lettres et pièces officielles, vient nous dire que la route est réellement coupée à partir de Kiou-tcheou, que les marchands rebroussent chemin, que le mandarin de Kiou-tcheou, qui était descendu à la préfecture de Se-tchen fou (probablement pour rendre compte à son supérieur) est bloqué par la bande en question et ne peut ni monter à sa ville ni redescendre à Se-tchen fou.

Il y a plusieurs mois que le pays est ainsi troublé. Les bruits qui étaient venus jusqu'à nous lors de notre premier passage à Hoang-ts'ao-pa <sup>1</sup> et l'explication que notre lettré donnait du prix élevé des *filés de coton*, qui m'avait étonné, étaient donc exacts.

D'ailleurs cette insécurité paraît être la règle dans cette partie du Kouang-si, comme dans le reste de la province. Nous connaissions déjà l'aventure du père Chantclair, dévalisé une nuit, il y a vingt ans, à Pan-tao précisément, et l'assassinat du père Creuse, en 1880, entre p.319 Sy-lin hien et Pé-sé. Le père Lavest nous raconte plusieurs autres histoires que je transcris fidèlement.

---

<sup>1</sup> En janvier.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

En octobre 1894, au village de Ko-hao, à une cinquantaine de lis d'ici, il a été complètement dévalisé la nuit ; quelque temps après, la douane de Po-kio était pillée à son tour. C'est un vétéran de ces sortes d'aventures, et la bonne humeur imperturbable avec laquelle il les raconte est vraiment admirable. En 1883, à San-pan-kiao, en 1886, à Yang-lin, dans le bas Kouang-si, il a été attaqué en plein jour, sa maison jetée bas, et lui-même dépouillé, frappé et emmené par les brigands qui, dans le premier cas au moins, agissaient avec la complicité prouvée du mandarin. Les réparations n'ont été accordées que l'année dernière, grâce à l'énergie de M. Gérard.



**Une chapelle catholique.**

Mais le fait le plus caractéristique, à coup sûr, est celui qui s'est passé dans la région où nous sommes, au mois de mai de l'année dernière. Depuis une dizaine d'années, un Chinois nommé Hsiu, dont la famille avait immigré d'une autre province, il y a plusieurs générations, terrorisait littéralement le pays. Installé au petit village de Tao-ta, à une trentaine de lis de Cha-li, non seulement il rançonnait les passants, mais des hommes à sa dévotion et bien armés partaient de temps à autre en expédition et pillaient quelques riches propriétaires, ou imposaient une contribution à un village entier. Les mandarins locaux n'osaient rien dire, et, d'ailleurs, l'eussent-ils voulu, qu'ils auraient été bien empêchés de tenter une répression sérieuse, avec la police grotesque qu'ils ont à leur disposition et dont on n'a aucune idée quand

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

on n'a pas voyagé dans l'intérieur de la Chine, comme nous le faisons depuis quinze mois.

Il est probable que le Hsiu en question aurait continué longtemps encore la série de ses déprédations et de ses crimes, si, son audace croissant avec l'impunité absolue dont il jouissait (il avait d'ailleurs acheté, paraît-il, plusieurs mandarins successifs), il ne s'était pas avisé de s'attaquer à une famille très riche du pays, et qui disposait, en outre, de puissantes influences dans la capitale de la province, et comptait plusieurs mandarins parmi ses membres. Une expédition en règle fut décidée contre lui. Tous les mandarins de la région, c'est-à-dire le préfet de Se-tchen fou accompagné de ses assesseurs de Kiou-tcheou, Sin-tcheou, Si-lin hien et Pa-ta tcheou, vinrent présider en personne à sa capture. Près de mille hommes de troupe furent mis en campagne, p.320 et le pays en coupe réglée, non seulement le village où habitait le bandit, mais tous les villages avoisinants, car les bandes chinoises sont aussi redoutables que les voleurs contre lesquels elles opèrent. Hsiu n'attendit pas et se réfugia dans un endroit désert. On finit par découvrir qu'une petite fille lui portait de temps à autre des provisions. Elle fut mise à la torture, et forcée de révéler sa cachette ; mais Hsiu, se voyant découvert, s'empoisonna. La répression fut terrible. On tua tous les membres de sa famille sans exception ; sa maison fut rasée ; mais ceux qui eurent le plus à souffrir, ce furent certainement les malheureux paysans qui, rançonnés par lui de son vivant, eurent encore à subir, après sa mort, les exactions et les vexations de toutes sortes, non seulement des soldats et des mandarins, mais de tous ceux qui avaient eu à se plaindre du chef de leur village.

Notre embarras est assez grand. Dans les circonstances actuelles, étant donné surtout l'argent dont nous sommes munis, et nos notes, représentant quinze mois de travail et auxquelles nous tenons encore davantage, il paraît réellement imprudent de se jeter dans la gueule même du loup. Nos gens, d'ailleurs, ne voudraient pas nous suivre.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

D'autre part, il est impossible de revenir en arrière ; il faut donc trouver une autre route : elle existe heureusement par Pa-tou.

p.321 Il s'agissait de descendre le Houng-choui-kiang, de Pa-tou (voir la carte) à Che-tang, d'où nous rejoindrions Nan-ning par la route de terre. Nous prenons des dispositions en conséquence. J'envoie deux de nos hommes retenir des sampans à Pa-tou, et nous décidons non sans peine nos muletiers à se remettre en route (27 mars). Dans l'intervalle nous recevons la confirmation de l'installation d'une bande armée sur la route même, au col qui nous avait été indiqué (Fen-choui-lin), et nous voyons revenir des marchands qui ne peuvent pas passer. Le mandarin qui a fini par rentrer dans sa bonne ville de Kiou-tcheou, déguisé en coolie, nous fait dire qu'il ne peut pas nous protéger. Enfin, la veille de notre départ, le père Lavest reçoit une lettre du père Mazel qui lui annonce qu'il est bloqué de son côté sur l'autre versant de la montagne, à Lo-li. Nous ne pensions guère à ce moment que nous apprendrions son assassinat huit jours après, Lo-li étant un gros bourg fortifié, avec une petite garnison chinoise.



**Un missionnaire catholique : le père Bonhomme.**

Avant notre départ, nous nous décidons à faire porter à Pé-sé deux dépêches par un homme sûr, qui prendra des chemins détournés.

La première était adressée au consul de France à Long tcheou, et était libellée en termes pressants pour lui permettre d'aviser, car nous prévoyions des retards dans la transmission.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

« Sy-long-tcheou, 26 mars. Impossible gagner Pé-sé, nombreux pirates bien armés coupent route. Pères Lavest, Labully <sup>1</sup> menacés, autorités déclarent incapables protéger, D<sup>r</sup> Deblenne, Demée, prenons dispositions. Prière aviser et avertir membres mission Tonkin. »

La seconde, adressée à la Chambre de Commerce de Lyon. Elle était ainsi conçue :

Sy-long-tcheou, 26 mars. Route Pé-sé coupée maraudeurs. Avisons. Santé bonnes, Prévenons consul Long-tcheou. »

(Cette dernière n'est pas parvenue à destination.)

27 mars : XVII<sup>e</sup> étape : De Cha-li à Ta-pan-pong. 25 lis (10 kilomètres). — Il est 10 heures, quand nous prenons congé, non sans une certaine émotion, de nos deux compatriotes. La montée de la chaîne de montagnes qui fait vis-à-vis au village de Cha-li, et sépare un petit affluent, au cours capricieux, du Hong-choui-kiang, est pénible par la chaleur. Le thermomètre, il est vrai, ne marque guère que 22°5 (à l'ombre) à midi et demi, mais les rayons du soleil sont brûlants, l'atmosphère lourde, et il est aussi fatigant de rester en chaise que de marcher. D'ailleurs, le sentier que nous suivons est si étroit et les lacets qu'il décrit en descendant ou en contournant de petits ravins à flanc de montagne sont si brusques, que nos porteurs ont souvent de la peine à passer. Il circule toujours au milieu de hautes herbes, là où l'incendie n'a pas fait son œuvre. Un instant, l'odeur exquise d'un bouquet d'orangers en fleurs nous donne l'illusion d'un pays plus <sup>p.322</sup> clément. Elle n'est pas de longue durée ; et la savane monotone et mouvante, sans un arbre, reprend bientôt tous ses droits.

28 mars : XVIII<sup>e</sup> étape : De Ta-pan-pong à Pa-tou 30 lis (12 km), et Papang, 50 lis (20 km). — Hier soir, un chrétien du village de T'ou-jen, de Siao-pan-pong (à 10 lis du fleuve), auquel le père Lavest avait écrit un mot, est venu nous voir. Je désirais qu'il mît un de ses

---

<sup>1</sup> Le père Labully était venu rejoindre son confrère. Après le massacre du père Mazel, le père Lavest fut obligé de se réfugier à Hin-y fou, et le père Labully dans la ville de Sy-lin, dont le mandarin était assez bien disposé vis-à-vis des Européens. Mais, au moment de notre départ, les environs de Cha-li étaient encore tranquilles.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

compatriotes à notre disposition pour nous servir de guide et d'interprète. Nous éprouvons, en effet, d'assez sérieuses difficultés de ce côté. Les indigènes, soit ignorance réelle de la langue, soit pour le plaisir d'être désagréables aux Chinois qu'ils détestent, ne répondent pas le plus souvent aux questions que leur pose notre personnel sur les routes à suivre, les villages où l'on peut coucher, etc. Et encore nous sommes ici sur une route assez fréquentée. Cela sera bien autre chose quand nous serons en pays complètement indigène, où souvent même ces hommes ne savent pas un mot de chinois, comme nous avons pu nous en convaincre en allant de Kouï-yang à Hin-y fou au mois de janvier.

Mais, soit crainte des pirates, soit à cause des travaux de semailles qui vont commencer, soit par suite de leur nature très casanière, nous ne pouvons en décider aucun à nous suivre. L'un d'eux finit par se présenter, mais il demande des « honoraires » exorbitants. Nous nous en passerons encore pendant quelques jours.

Ce matin, nos *ma fou* ne voulaient pas partir de Pan-pong. <sup>p.323</sup> Nous nous ébranlons, avec nos chaises, à 7 heures, et arrivons à 11 h ½ à Pa-tou. Il y a une trentaine de lis le long du fleuve par un sentier étroit qui monte et descend. On traverse un seul hameau, de six maisons, et nous en voyons un autre sur la rive Kouang-si. La chaleur est forte (30 degrés à 2 heures).

Le hameau de la rive Kouï-tcheou où nous déjeunons se compose de quatre huttes et d'une baraque un peu plus grande, mais faite en bambous tressés comme les autres, et où loge le poste militaire composé de quatre soldats et d'un caporal. C'est là que nous nous installons pour déjeuner et nous y passons tout l'après-midi en attendant notre caravane qui n'arrive pas. Nous avons donc tout le loisir d'observer sur le vif les mœurs militaires (?) chinoises. Elles consistent à fumer l'opium et à exiger un droit de péage (illicite, car les douanes sont à Po-kio et à Pé-chen) des malheureux indigènes qui passent chargés de coton, de sucre ou de tabac. Le caporal paraît se préoccuper fort peu de l'état troublé de la province à quelques

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

kilomètres de lui. D'ailleurs, il serait bien en peine d'empêcher même une demi-douzaine de gars bien armés de passer le Hong-choui-kiang, si la fantaisie leur en prenait. Il a quatre grands drapeaux rouges, quelques sabres, deux piques, mais pas un fusil.

En attendant les chevaux, nous entamons des pourparlers avec les barquiers qui nous demandent des prix exorbitants (80 tls) par barque, et il nous en faut deux pour nous descendre jusqu'à Che-tang (dix à douze jours de navigation). Nous en offrons 50, ce qui est encore deux fois trop, et nous nous retirons sans avoir rien conclu. Comme nous sommes décidés à continuer notre route, coûte que coûte, nous parvenons, par quelques démonstrations énergiques, à mettre en mouvement nos porteurs de chaises et nos gens, et le D<sup>r</sup> Deblenne et M. Demée partent en avant pour préparer le gîte à l'étape.

Les *ma fou* eux n'arrivent qu'à 5 heures du soir, et font mine de vouloir aller plus loin ; ils n'osent pas insister cependant. Malheureusement, la route, à partir de Pa-tou est réellement très mauvaise. À 5 ou 600 mètres du village, le cheval de tête de la caravane fait un faux pas sur le sentier très étroit, et dégringole d'une hauteur de 25 à 30 mètres, jusqu'au bord du fleuve avec sa charge, les quelques bouteilles de vin qui nous restent. Je le crois assommé, avec les jambes cassées tout au moins. Il se relève... et se met à brouter philosophiquement l'herbe des bords du fleuve. Mais il est impossible de décider les autres chevaux à passer. Je fais décharger quelques <sup>p.324</sup> *to tse* (charges), porter à bras d'homme au delà du passage difficile et recharger sur les chevaux. Mais quelques mètres plus loin, nous rencontrons un nouvel obstacle : un rocher fait saillie sur le sentier, et comme les charges dépassent toutes de 20 à 25 centimètres les flancs du cheval, il est impossible de franchir l'endroit sans un nouveau déchargement auquel les *ma fou* se refusent absolument. Ceux qui surveillent la queue de la caravane ont repris depuis longtemps le chemin du hameau. Force m'est bien d'y retourner moi-même après avoir écrit un mot au D<sup>r</sup> Deblenne et à M. Demée pour leur expliquer ce qui se passe. De retour à Pa-tou, mon premier soin est de leur envoyer

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

par un indigène du village la partie la plus indispensable de leur literie. Ils ont emmené le cuisinier ; mais je me tire d'affaire avec une boîte de bœuf de conserve et du riz. Impossible de se procurer autre chose, même des légumes (*ts'in tsai*) dans ce petit trou. D'ailleurs même, dans des villages plus importants, on se heurte en général — sauf dans Se-tchouan — à la même difficulté, à *moins que ce ne soit jour de marché*. Il est donc bon de faire, ce jour-là, des provisions pour quelques jours. Ceci soit dit pour l'édification de nos successeurs éventuels (?).

Je m'installe dans une des chambres du poste. À côté du petit caporal qui ne quitte pas son lit à opium, les soldats qui sont revenus d'accompagner le Docteur s'installent pour fumer de leur côté ; au dehors sur le petit terre-plein devant le poste, les *ma fou* ont disposé les charges à côté les unes des autres, et, au moyen de nattes jetées au-dessus d'elles, se construisent plusieurs petits abris. Ils étendent leur couverture de feutre grossier à terre, et disposent à leur tour leur batterie d'opium. Je suis bien gardé. Quant aux chevaux, ils passent une partie de la nuit à démolir le mur extérieur de notre case. Il se compose en effet de tiges de maïs entrelacées au bambou tressé, et les malheureuses bêtes, privées depuis deux jours de leur picotin de maïs, cherchent à se rattraper sur les tiges. Elles réussissent à percer plusieurs ouvertures..., plutôt agréables par la chaleur qu'il fait.

Vérification faite, nos deux caisses de vins n'ont, heureusement, pas eu plus de mal que le cheval qui les portait.

Le lendemain, 29 mars, une complication vient renverser tous nos plans.

Le lettré et le *tchai kouan* étaient allés dès l'aube de l'autre côté du fleuve pour tâcher de conclure un marché définitif avec les barquiers. Ils reviennent à 7 h.  $\frac{1}{2}$ , l'air p.<sub>325</sub> consterné, et annoncent que ceux-ci ne veulent plus marcher à *aucun prix*. Un courrier est arrivé de Pe-lo (à une centaine de lis en aval). Il annonce que les *ieou iong* occupent le fleuve à cet endroit et, s'étant emparé de plusieurs barques, ont même passé au Kouï-tcheou. Deux jonques chargées

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

d'opium remontent, et ce messenger va avertir les marchands de Po-kio de ne plus expédier d'opium par cette voie, vers le bas fleuve.

La présence des pirates à Pe-lo, était malheureusement le développement logique des événements. Après s'être assurés la voie principale Pan-tao — Lo-li, ils s'étaient rabattus sur la rive secondaire du fleuve, pensant avec raison que les caravanes, repoussées du premier côté, chercheraient d'autant plus à profiter de l'autre.

Il nous faut donc rebrousser chemin à grand contrecœur, car le retard cette fois-ci peut être des plus sérieux. J'avertis le docteur.

Je renonce à décrire les difficultés que nous avons éprouvées à partir de ce moment. Une véritable panique s'empare de nos gens. Rentrés à Ta-pan-pong, le docteur est obligé de soigner trois de nos hommes atteints d'insolation (le thermomètre avait marqué 34 degrés à l'ombre à 2 heures). Puis on vient l'appeler pour un pauvre diable qui a été dévalisé et laissé pour mort par une des nombreuses petites bandes locales qui profilent des exploits des *ieou yong* pour opérer pour leur propre compte. Il porte quatre blessures à la tête, une au bras (coup de pointe) et des contusions sur tout le corps. C'est miracle qu'il ait pu échapper. et la vue de ce malheureux ne contribue pas à donner du cœur au ventre à notre suite.

Aussi le lendemain matin (30 mars) quatre porteurs de chaise manquent à l'appel. Puis ce sont les muletiers qui veulent profiter de la situation pour nous imposer une route dont nous ne voulons pas et exiger une augmentation de salaires. Nous perdons deux heures en discussion, et la menace seule, sérieusement faite (et c'est le seul cas dans lequel nous ayons dû l'employer), de brûler la cervelle aux récalcitrants les décide à se mettre en route. Les indigènes ne nous sont d'aucun secours et nous ne pouvons trouver de porteurs qu'en faisant dire au chef de village que nous allions laisser une <sup>p.326</sup> partie de nos bagages, que nous l'en rendions responsable, et que nous rendrions compte de sa mauvaise volonté au préfet de Hin-y fou. Une demi-heure après nous avons les hommes qui nous manquaient.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

On est écoeuré soi-même d'être obligé d'avoir recours à de pareils arguments, mais qu'y faire ? Cela rappelle un peu, toutes proportions gardées, ce qui arrivait à l'autorité militaire au Tonkin pour les corvées indispensables au moment des colonnes : ils les imposaient. Certains philosophes se récrient et s'en indignent. Mais voilà, ce sont des philosophes. Il est probable qu'ils auraient été obligés de coucher à Tapan-pong, ce qui est une grâce que je ne leur souhaite pas.

Ce n'est que sept jours après, le 6 avril, à Hin-y fou (où nous étions rentrés le 4, après un détour par Tsé-hen tcheou) que nous apprenons l'assassinat du père Mazel <sup>1</sup>, le 31 mars, à l'aube, à Lo-li, à quatre jours au sud de l'endroit où nous nous trouvions nous-mêmes, le 30.

Cette mort nous causa une surprise particulièrement douloureuse. Outre la jeunesse de la victime (il n'avait que vingt-quatre ou vingt-cinq ans et était arrivé en mission <sup>p.327</sup> l'année dernière), il nous semblait que nous le connaissions, car nous avons entendu beaucoup

---

<sup>1</sup> Quelques semaines plus tard, je reçus du père Lavest, obligé de se réfugier, comme je l'ai dit, à Hin-y fou, des détails sur l'assassinat du malheureux missionnaire. Je m'empressai de les transmettre à M. Gérard, avec un rapport sur les incidents auxquels nous avons été mêlés, rapport qu'il avait bien voulu me demander par télégraphe à Kouï-yang. Voici ces détails :

« C'est bien le 31 mars, vers 3 ou 4 heures du matin, que le père Mazel, arrivé à Lo-li le 22 ou le 23, a été tué, ainsi que son catéchiste. Il était monté de Nan-ning avec ses bagages, divers objets pour ses confrères, et de l'argent. Il paraît que les pirates avaient médité leur coup assez longtemps à l'avance, puisque le mandarin de Sy-lin en avait eu vent, et m'avait écrit d'avertir mon confrère de se tenir sur ses gardes. Le père Mazel se croyait en sûreté. Lo-li est un gros village de 1.500 à 2.000 habitants et 150 soldats chinois y tenaient garnison. Ils étaient même logés à quelques mètres de la maison (pharmacie) où habitait le Père. Ils n'ont pas bougé pendant le meurtre (les pirates ont cependant pris le temps d'emporter tous les bagages, même *les livres*) ; et ne se sont mis à leur poursuite qu'après, sans les atteindre d'ailleurs. On n'a pas su exactement quel était le nombre des assassins. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant les quelques jours qui ont suivi le meurtre, personne ne s'est occupé des deux victimes, ni des deux survivants (un autre domestique du lieu et le gardien de la maison), pas même le chef des 150 soldats ; et que le sous-préfet de Lin-yun hien (Se-tchen fou) n'est venu faire son enquête que sept jours après (6 avril).

Le père aurait été tué par une balle reçue en pleine poitrine ; son catéchiste aussi. Ceci tendrait à prouver que c'est bien une des bandes de pillards qui nous avaient barré la route, armées de Winchesters, qui ont fait le coup, et non pas une des nombreuses petites bandes locales de voleurs qui opèrent à la faveur du soulèvement. Les pirates n'eurent pas de peine à pénétrer dans la maison, car le père, indisposé et obligé de sortir souvent, aurait laissé la porte extérieure ouverte en fermant seulement celle de sa chambre, qui fut enfoncée. Il fut trouvé sur son lit, complètement nu, car les assassins l'avaient dépouillé après sa mort. »

La mission du Kouang-si a encore été éprouvée cette année par l'assassinat du père Berthollet (avril 1898). Il y a d'ailleurs une véritable révolte dans l'est de la province.

## **Mission lyonnaise**

Récits de voyages

parler de lui à Cha-li, et nous avons même lu les lettres très gaies qu'il écrivait au père Lavest pour lui annoncer son retour et son blocus à Loli. Il était en effet déjà monté une fois au mois d'octobre ou de novembre 1896, mais n'avait pas pu aller au delà de Pé sé, ayant été pris par la fièvre, et avait dû redescendre. C'est le troisième membre que la mission du Kouang-si perd dans ces parages en moins de trois ans. Les deux autres, les pères Streicher et Jacquemin, avaient été emportés par les fièvres du pays.

@



**Une foule chinoise.**

## CHAPITRE VII

### UN DÉTOUR IMPRÉVU

De Hin-y fou à Canton par Kouï-yang  
[9 avril — 11 juin 1897]

@

Nouvel itinéraire adopté.— Aventures de la mission de Blackburn. — Départ définitif. — Les « arcs commémoratifs ». — Le pays au sud-est de Kouï-yang. — Long-ly hien. — Famille mandarinale en voyage. — Bagages. — La route à partir de Long-ly. — Les « petits trous » administratifs. — Mesures itinéraires chinoises. — De Kou-tong à Ton-yun fou. — Nouveaux racontars. — Sentinelles chinoises. — Pillage de caravane. — Descente sur San-kio.— San-kio ; barques de la haute rivière. — Nuit d'auberge ; l'opium. — Croquis de fumeurs. — L'incident de Kou-tcheou. — Premier accueil. — Les choses se gâtent. — Salves finales. — Plainte adressée aux mandarins. — Un délinquant. — Solution adoptée. — Nouvelle visite en ville. — Excuses mandarinales. — Une erreur diplomatique. — Attitude des populations non chinoises. — La « Famille des Cavernes » (Tong-kia). — Les femmes. — Répartition des races. — Fin de voyage. p.328

Les événements racontés au chapitre précédent nous obligèrent à des résolutions qui sortaient de notre programme. Il était inutile de songer à regagner directement le Tonkin, ni à retourner au Yun-nan. Une voie nous restait ouverte par le *sud-est* du Kouï-tcheou. Nous savions que nous trouverions à San-kio une rivière navigable <sup>1</sup>. Mais, pour rejoindre San-kio, il nous fallait repasser par Kouï-

---

<sup>1</sup> Cette rivière n'est autre que la *branche mère du Si-kiang*. Ce fait géographique d'une certaine importance a été, comme je l'ai dit, vérifié pour la première fois par la Mission lyonnaise. Il avait été soupçonné par M. le Consul Bourne, lors de son voyage dans le sud-ouest de la Chine en 1886. J'ai eu l'occasion d'exposer à la Société de géographie de Paris, les arguments sur lesquels se base cette découverte. Voir le Bulletin du mois d'octobre 1897.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

yang. Nous suivrions tout le temps les « grandes routes » et voyagerions plus vite qu'en coupant à travers des pays perdus. (Cf. la carte.)



« Voici les diables d'Occident ! »

p.329 Quelques jours après notre arrivée à Kouï-yang (21 avril), je reçois un mot de M. le consul Bourne, chef de la mission anglaise de la Chambre de Commerce de Blackburn. Il nous suivait, sans que nous nous en doutions, à quelques jours de distance, venant de Yun-nan fou, et se rendait comme nous à Pé-sé. Mais, lui aussi avec son compagnon, M. Bell (l'autre membre de la mission, M. Neville, avait été obligé de redescendre des frontières du Yun-nan sur Chang-hai, arrêté par la maladie), est venu se heurter aux difficultés auxquelles nous venons d'échapper, et, sur le conseil des mandarins, il n'a même pas essayé de pénétrer au Kouang-si, mais a rabattu directement de Houang-ts'ao-pa sur Kouï-yang. Il a eu vent de l'assassinat du malheureux père Mazel ; mais la nouvelle, déformée comme toujours, lui est arrivée comme le massacre d'un *membre de la Mission lyonnaise*. Il a même pris la peine de transcrire la déposition d'un soi-disant témoin *oculaire* du meurtre (probablement un des porteurs qui nous ont lâchés à Pa-tou), et il me l'envoie par un courrier extra-rapide, en se mettant fort obligeamment à notre disposition pour le cas où nous aurions besoin de ses services. Je le remercie et le rassure, mais cela nous décide, le docteur et moi, à prolonger un peu notre séjour à Kouï-yang pour avoir le plaisir de faire sa connaissance et celle de son compagnon de voyage.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Enfin, le 12 mai, nous nous mettons en route pour le retour, définitif cette fois-ci, il faut l'espérer. Départ par un temps couvert ; le vent seul, de plus en plus violent (il vient du S.-O.) à mesure que la journée s'avance, empêche la pluie de tomber. Les paysans la demandent pourtant avec instance. Ils ont pu, grâce à quelques grosses p.330 averses, faire les semis de riz ; mais, avant de le repiquer, il faut que la terre soit détrempée à fond, sauf dans les rares endroits privilégiés où les rizières sont toujours sous l'eau. La saison d'hiver a déjà été exceptionnellement sèche, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer en venant de Hin-y fou à la capitale. Cependant, pourvu que les grandes pluies arrivent avant la fin de mai, rien n'est encore absolument désespéré ; la récolte sera moins bonne, voilà tout. Celle de l'an dernier (pour le riz, pas pour les cultures d'hiver) avait été au-dessus de la moyenne ; aussi le riz est-il, encore à l'heure actuelle, à bon marché, et on en exporte même au Se-tchouan, où il y a, dans certains districts, le long du Yang-tsé, une véritable famine. Les missionnaires du Kouï-tcheou qui sont arrivés des environs de Tong-tse, il y a quelques jours, nous rapportent qu'on voyait le long des routes des immigrants venant du Se-tchouan et mourant de faim <sup>1</sup>.



**Un *pa'i fang* (arc commémoratif) à Moung-tse.**  
(Voir aussi Livre I, chapitre VII).

Nulle part, pas même aux environs de la riche Tchen-tou, nous n'avons vu autant de *pa'i fang* (arcs commémoratifs) qu'en sortant de Kouï-yang par la grande route de Tchen-yuen — Han-k'eu. Le docteur en a compté

---

<sup>1</sup> Il y a eu, en effet, une terrible famine dans le Se-tchouan oriental en 1897.

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

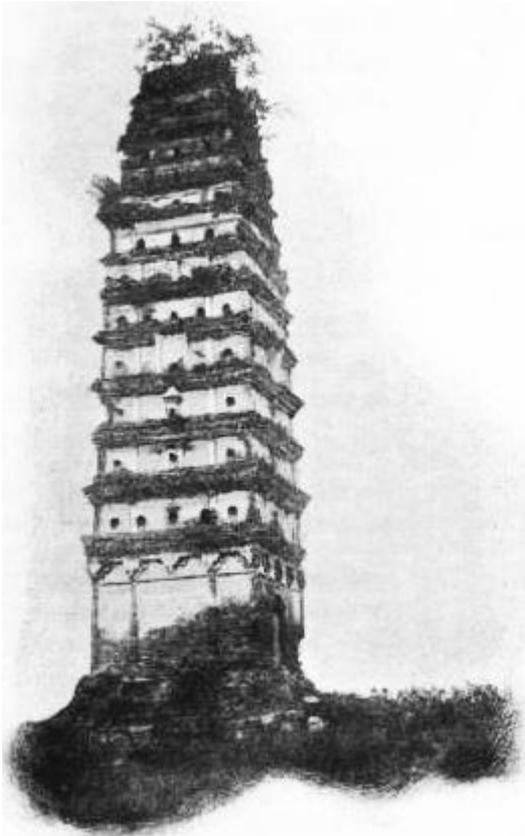
28 pendant les premiers 1.500 mètres, dont 18 d'une seule enfilade. Le modèle n'a rien de particulièrement remarquable, et c'est fâcheux, car le coup d'œil ne manque pas d'une certaine grandeur. Il faut croire que les veuves du Kouï-tcheou sont d'une exceptionnelle fidélité à la mémoire de leurs époux, ce qui est tout à leur honneur ; il est vrai que la vulgarité du type féminin dans ces régions est, elle aussi, exceptionnelle.

Nous nous élevons sur les flancs d'une chaîne calcaire, avec traces de charbon, jusqu'à 1.215 mètres d'altitude (on peut considérer que Kouï-yang est à 1.050 mètres environ). On découvre alors un grand plateau ondulé, d'une altitude variant entre 11 et 1.200 mètres, avec p.331 quelques cuvettes et, çà et là, un certain nombre de pitons. Ceux-ci sont pourtant beaucoup moins fréquents que dans toutes les autres parties de la province visitées jusqu'ici. Peu de cultures, sauf un peu de blé ; peu d'arbres ; en revanche, des rochers généralement couverts d'herbe ou de plantes vivaces et beaucoup de rosiers sauvages en fleurs, d'une beauté et d'un charme plus resplendissants dans cette solitude. Un peu au delà du hameau de Houang-gny-chao, de petits arbres trapus, au feuillage vert sombre : ce sont des arbres à cire (*pe*

*la chou*). Les insectes viennent des environs de Tchen-lin et Gan-chouen, où les *pao ke tsao*, sur lesquels on les élève, sont assez nombreux. Dans la seconde partie de la journée, on aborde une région de petits mamelons très arrondis, revêtus d'herbes et de fougères. La route remonte une véritable gorge qu'à 1.320 mètres (point culminant de la journée).

**La « tour du Bonheur » d'une ville,**  
posée sur la queue du Dragon, qu'il n'a pas été possible de photographier.

On redescend ensuite, avec quelques hauts et quelques bas, sur Long-ly-hien. La ville est joliment groupée autour d'une pagode dont on voit de très loin le pavillon entouré de grands arbres au pied de



## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

la haute chaîne du *Long-kia-chan* (1.350 à 1.400 mètres). Au nord, courant dans une direction parallèle, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est, un autre massif se dresse. La ville doit à sa position dans cette espèce de couloir d'être très éventée, ce qui corrige un peu les chaleurs de l'été, très fortes. Elle peut contenir de 7 à 800 familles, agriculteurs pour la plupart. Aussi n'y-a-t-il aucune animation commerciale.

Nous passons la journée du 13 à Long-ly. Le bon et joyeux père Lucas nous a précédés d'un jour. Il a quitté la capitale et ses confrères exprès pour nous faire les honneurs de sa « cure » ; nous ne pouvons faire moins que de lui rendre la politesse en restant un <sup>p.332</sup> jour, que nous passons à deviser de la France, et à admirer la gentille église que le Père a bâtie avec rien, et qui est solide, carrée et gaie comme lui <sup>1</sup>.

Nous constatons avec navrement, en nous remettant en route, qu'une famille mandarinale voyage avec nous, se rendant, elle aussi, à San-kio. Sur une route où les auberges manquent (à partir de Kouï-tin, étape du 14), cela pourra devenir gênant. C'est une partie de la smala d'un *ex-nié t'ai* (grand juge) du Yun-nan. Le « grand homme » l'a heureusement précédée de quelques mois, et avec les membres les plus importants de sa famille sans doute, car les six chaises sont toutes à trois porteurs. Cinq, sur les six, contiennent des femmes ou des fillettes, quelquefois deux dans une même chaise. Elles s'en vont, tous rideaux baissés, ce qui est un bon moyen pour avoir frais par la température qu'il fait (maximum : 30 degrés à midi, 20 degrés à 6 heures du matin, 28 degrés à 5 heures du soir) et pour admirer le paysage. Le tout est sous la conduite d'un petit « mandarino » de confiance, et escorté de quatre soldats armés de fusils à répétition.

La caravane de bagages (15 porteurs, 25 chevaux) est amusante par sa diversité. Outre les malles d'effets, il y a là deux charges de jambons du Yun-nan, deux grandes plaques de marbre de Ta-li, portées à trois porteurs, trois charges de thé *pou-eull*, etc., une charge de plomb en saumons, etc., cadeaux d'inférieurs ou d'amis sans doute.

---

<sup>1</sup> Voir livre I<sup>er</sup>, chapitre VII.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

La route remonte au nord-est (de Kouï-yang à Long-ly, la direction générale est au contraire vers le S.-E.), pour contourner le massif du Long-kia-chan. Elle suit de petites vallées latérales remplies de rivières, où le vert tendre des semis se montre par places, et bordées par des hauteurs variant entre 80 et 150 mètres, couvertes, comme avant-hier, de fougères, d'arbustes, avec quelques bouquets de pins, de *fong hiang chou*, au feuillage luisant.

Le passage reste le même au delà de Kouï-tin, 15 mai. Nous franchissons une deuxième haute chaîne (col à 1.280 mètres, sommets à 1.350 ou 1.400) dirigée à peu près du nord au sud. Les systèmes orographiques sont décidément beaucoup mieux marqués dans cette partie de la province. Le pays est pauvre et à peu près désert. Quelques groupes de paillottes misérables. Les aborigènes (Miao-tse) doivent cacher leurs petits villages dans les replis montagneux, loin de la grande route, mais nous savons qu'eux aussi sont peu nombreux.

Ce qui frappe le plus quand on redescend par les vallons étroits du versant oriental de la chaîne en question, c'est l'abondance relative des arbres. C'est un vrai plaisir que de reposer ses yeux sur de véritables massifs de verdure ; il y a cinq mois que nous n'en avons autant vu.

À partir de Lo-pin (midi 40, arrêt pour déjeuner), la vallée que l'on remonte p.333 s'élargit pendant 2 kilomètres environ, mais on la quitte de nouveau pour escalader une nouvelle ligne de partage et monter de nouveau jusqu'à Kou-tong (1.080 mètres, 1.067 d'après Bourne). Nous avons atteint dans la matinée 960 mètres.

Kou-tong (tout petit village, mais, à notre grande stupéfaction, assez bonne auberge), dépend administrativement de Ma-ho tcheou, situé à 35 lis à l'est. Toute cette partie du Kouï-tcheou contient un nombre extraordinaire de petits chefs-lieux administratifs (tcheous, tings, etc.) Je ne m'explique ce luxe anormal de petites citadelles bureaucratiques que par la nécessité de surveiller les aborigènes et la facilité qu'elles donnent pour les gruger, car le pays en lui-même est d'une fertilité médiocre, et peu peuplé. Ce ne sont d'ailleurs le plus souvent que de gros villages murés, ne contenant pas d'autre population que les Chinois employés dans les prétoires. Ainsi, on nous dit p.334 que Ma-ho tcheou (*demi-tcheou*) est moins important que Tsé-

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

hen. Or, Tsé-hen, que nous connaissons, compte à peine 300 familles (1.500 habitants).



**Porte de pagode.**

L'étape du 16 mai (de Kou-tong à Tou-yun fou) est certainement plus courte que celle de la veille, bien que la distance officielle soit la même. Cela est assez étonnant, le Chinois comptant au contraire généralement les distances beaucoup plus par le temps de marche que par les mesures réelles, qui sont d'ailleurs essentiellement variables. Les mesures itinéraires chinoises ressemblent un peu au crocodile du Marseillais. C'est ainsi qu'après avoir fait une montée que vos porteurs estimeront à *10 lis* (5 kilomètres), si vous leur demandez quelle est la distance qui sépare le col du bas de la montagne, ils vous répondront sans sourciller : 5 lis (2,5 km), parce que cela va en descendant.

Au départ de Kou-tong on traverse une région à peu près inculte, pour tomber dans la grande cuvette assez riche et peuplée de Lo-fou-té. La route, au lieu de suivre un vallon bien dessiné, coupe à travers deux petites chaînes (mystère des ponts et chaussées (?)) ou de la

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

nature chinois) et vient aboutir dans la vallée de Ouen-té. Celle ci aussi est bien marquée, large de 8 à 900 mètres à son point maximum ; les villages sont assez nombreux et les rizières sont belles. Beaucoup d'arbres fruitiers ; mais il faut toujours que les paysages chinois clochent par quelque côté : les habitations sont misérables. Le pays est-il moins riche qu'il n'en a l'air ? ou les campagnards se défient-ils du mandarin et des satellites et ne veulent-ils pas attirer l'attention sur leur béatitude relative ? Cette discordance entre l'apparence des terres et le logement de la population nous avait déjà frappés dans plusieurs parties du Se-tchouan et, par exemple, entre Li-tou-pa et Choen-king fou, qui n'est pourtant pas la partie la plus pauvre de la province.

Au delà de Tou-yun fou (4 à 5.000 habitants), on va passer le dernier affluent de la rivière Yuen, qui se jette elle-même dans le Yang-tsé ; puis on franchit, à travers un pays à peu près désert, la chaîne de partage du bassin du Yang-tsé et de celui du Si-kiang :

...On recommence à nous parler de voleurs de grands chemins. Sur la route de Tou-chan une caravane d'argent aurait été pillée, et ses quatre conducteurs tués, et quelques voyageurs attardés attaqués sur <sup>p.335</sup> celle que nous suivons : celle-ci abonde en petites gorges étroites et boisées, tout indiquées pour des guet-apens, et les hameaux sont assez espacés les uns des autres. De temps en temps on trouve un petit poste, où un soldat solitaire veille auprès d'un grand drapeau, bien déployé, comme pour dire aux malandrins : « Ce n'est *pas ici* qu'il faut faire votre coup ». Ces soldats sont généralement sans armes. Mais ils ont au moins leurs uniformes, tandis que, il y a un mois, sur les frontières sud-ouest du Kouï-tcheou et du Kouang-si, nous avons vu nos escortes rouler courageusement leurs casaques, toutes insignes *en dedans, sous leurs bras*, de façon à pouvoir être confondus avec d'honnêtes campagnards s'en allant au marché, avec un paquet de hardes !

Je vois au village de Nieou-ko-t'ang une grande proclamation que je me fais traduire. Elle est du *nié t'ai* (grand juge) de la province, et date de l'année dernière. Elle exhorte les habitants à se méfier des voleurs de caravanes et à s'unir contre eux.

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages



**Une hutte de paysan (province du Kouang-toung).**

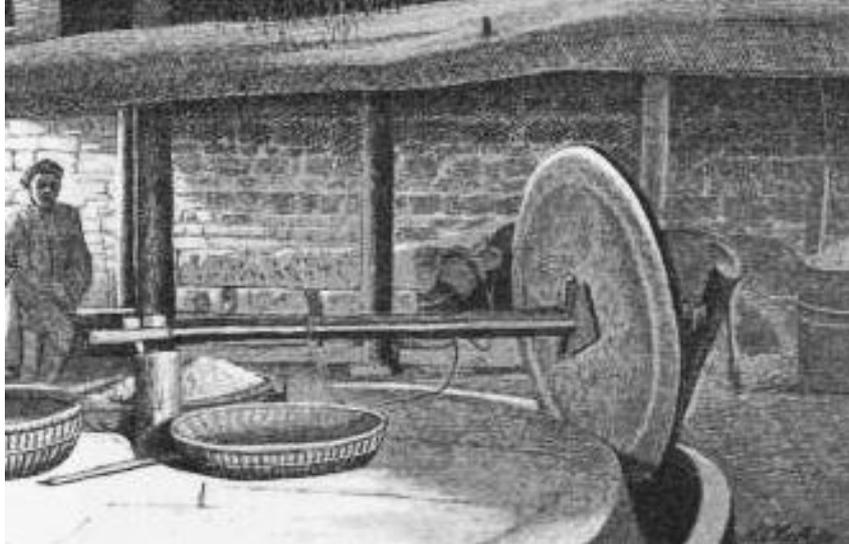
... p.336 Et, en effet, le lendemain (18 mai), à Pa-tchai-t'in, nous nous trouvons logés dans la même auberge avec trois marchands cantonais accompagnés de neuf porteurs qui, le 14, ont été assaillis en plein jour (10 heures du matin) par une bande de brigands (des Hounanais, disent-ils), à 25 lis de Pa-tchai, précisément dans la gorge si propice aux surprises où se trouve la ligne de partage des eaux entre les affluents du Yang-tsé et ceux du Si-kiang. Nos Cantonais avaient chacun un fusil et un revolver ; leurs assaillants n'avaient que des sabres et des lances, mais ils étaient dix-huit et se sont jetés sur eux sans crier gare. Ils leur ont pris leurs armes à feu ; quelques marchandises de Canton, *plus* 4.500 piastres qui devaient servir à acheter l'opium à l'année à Kouï-yang. Le docteur va voir les victimes. L'une d'elles est très mal hypothéquée. Les deux autres, dont un vieux bonhomme de plus de cinquante ans, pourront se tirer d'affaire, bien qu'ils soient tous les deux grièvement blessés, l'un au ventre, et l'autre, sur l'autre face de son individu, mais un peu plus bas, si bien qu'il a failli être empalé. Un de leurs porteurs a été tué.

De Pa-tchai-t'in à San-kio, par un caprice fréquent des routes chinoises, la nôtre, au lieu de suivre une vallée bien marquée piquant droit vers le

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

sud-est, s'amuse à des détours infinis autour des pitons qui en bordent le versant oriental. Probablement la vallée est occupée par des rizières, et le Chinois, qui n'est jamais pressé, n'empiéterait pour rien au monde sur un terrain propice aux récoltes.



**Un moulin de village.**

Nos porteurs s'en vont donc de leur allure rythmée, pataugeant dans les flaques d'eau aux endroits, trop nombreux, où les petits cailloux qui remplacent depuis quelques jours les grandes dalles calcaires manquent, recevant stoïquement sous l'abri sommaire de leurs grands chapeaux de paille, les déluges dont le ciel nous gratifie. Devant eux, p.337 déambule en file indienne (on pourrait aussi bien dire chinoise) notre escorte de cinq soldats, balançant fièrement un parapluie d'une main et, de l'autre, une lance, un trident ou un vieux fusil à mèche.

De Pa-tchai-t'in à Yang-iong-koua, nous descendons de 250 mètres environ. La route fait alors un coude franc vers l'est et vient tomber dans une vallée bien évasée, riche en rizières. Les hameaux sont assez nombreux. Dans celui où nous déjeunons, c'est jour de marché, et le costume des femmes miao égayé l'uniforme « cotonnerie » chinoise.

San-kio, où nous arrivons vers 4 h. ½, est un gros bourg, situé au bord de la rivière qui prend sa source à une cinquantaine de kilomètres de là, dans la direction de Tou-chan (altitude, 450 mètres environ). Il compte trois cent cinquante familles et un mandarin (*fen tcheou*), bien qu'il ne soit pas entouré de murs.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Nous nous rendons immédiatement au petit port, où les petites barques, ou plus exactement les sampans, qui naviguent le haut du fleuve, sont amarrées. Il y en a une quinzaine qui se balancent, sveltes et légères, au fil du courant. L'arrière, relevé et recourbé, un peu en forme de col de cygne, contribue beaucoup, joint à leur grande longueur (15 mètres) par rapport à leur largeur (1,20 m à la partie moyenne), à leur donner cette allure élégante et dégagée. En revanche, l'avant, carré, un vrai museau de bac, est laid. Les nattes qui couvrent la jonque forment un tunnel de 1,25 m de hauteur. Impossible de se tenir debout. Cette perspective n'a rien de réjouissant, car nous ne savons pas combien de temps durera la descente jusqu'à Tchang-gan-se, endroit jusqu'où elles sont engagées pour 9 taëls par barque (Il y en a trois).



**Nos barques sur la rivière de San-kio.**

...Nous retournons coucher à l'auberge. La nuit est pénible à cause de la chaleur et des moustiques. Le sommeil est lent à venir et, à travers la porte entrebâillée, nous pouvons assister à un spectacle touchant, quoique bien chinois. Les deux vaillants guerriers que le mandarin local a envoyés pour nous protéger, à défaut d'autres armes, par le prestige de leur uniforme en loques, se sont installés par terre sur deux nattes, et ont tout disposé pour passer une bonne nuit, c'est-à-dire qu'ils ont sorti tout l'attirail pour fumer l'opium, la pipe en forme de flûte, le petit plateau, les aiguilles pour enrouler la pâte, avant de la placer en boulettes minuscules sur le fourneau de la pipe, placé aux

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

deux tiers environ du tuyau, près du bout, la petite lampe, la boîte où est enfermée la précieuse drogue. Ils sont en train de bavarder à qui mieux mieux, car rien n'est bavard comme un fumeur d'opium ; la période d'abêtissement ne vient, surtout chez des fumeurs invétérés, comme ils le deviennent tous, qu'après un nombre incalculable de pipes. Ce n'est guère que vers 1 heure ou 2 heures du matin que les porteurs, *kiao fou*, *ma fou*, les petits colporteurs que l'on rencontre dans les auberges, qui s'installent vers 8 heures, finissent par s'endormir et par laisser en paix les malheureux voyageurs dont le sort a fait leurs voisins de nuit. Du moins c'est notre expérience de p.338 dix-huit mois de Chine, dont quinze mois de voyage continu, pendant lesquels nous avons parcouru quatre provinces.

Cela change un peu les idées que l'on pouvait avoir sur la question de l'opium.

Pour en revenir à la petite scène d'intérieur que je décrivais, pendant que nos deux gardes jacassaient comme deux pies, au moins aveugles, un des voyageurs logés à l'auberge, un porteur sans doute, s'est approché. Il se mêle à la conversation. Bientôt il n'y a plus que lui qui parle. Il raconte évidemment quelque histoire fort drôle, car ses auditeurs font entendre de grands éclats de rire. L'anecdote finie, un des soldats, généreux, lui passe sa pipe. C'est évidemment ce que le pauvre diable cherchait. On pouvait distinguer, dès son arrivée, dans le clair obscur de la petite lampe, son faciès douloureux de fumeur que le besoin tenaille, besoin absolument incoercible et impérieux. Puis ce fut une autre histoire, suivie d'une seconde pipe, et ainsi de suite jusque fort avant dans la nuit. La scène était banale, mais ce sera une de celles qui resteront, je crois, le plus profondément gravées dans ma mémoire : cette grande pièce d'auberge avec tous nos bagages, encore arrimés sur les bâts, entassés, en masse fantastique ; au milieu, ces deux soldats minables et ces trois masques vicieux et hébétés de Chinois, éclairés par la lumière falote de la lampe à opium !...

## Mission lyonnaise

Récits de voyages



**Les bords du Si-kiang (près de Canton).**

Je suis obligé de passer les détails sur la descente de la branche mère du Si-kiang (on trouvera d'ailleurs quelques renseignements sur le fleuve dans la II<sup>e</sup> partie, *Notes* p.339 sur le Kouang-si), et j'arrive immédiatement à un incident de voyage qui faillit devenir assez grave : l'attaque dont nous fûmes l'objet à Kou-tcheou, ville de 7 à 8.000 âmes (avec son faubourg beaucoup plus important que la ville), tout près des frontières du Kouï-tcheou et du Kouang-si, et résidence d'un des trois *tao-t'ais* du Kouï-tcheou et d'un *tchen-t'ai* (général de frégate). Je transcris mon *Journal de route*.

Aussitôt nos notes du jour un peu mises en ordre, nous avons voulu (21 mai) aller faire un petit tour en ville avant la nuit close. M. Demée reste à bord pour surveiller nos trois jonques. Nous aurions sans doute mieux fait d'attendre l'arrivée des trois satellites que nous avions demandés au mandarin local, en lui envoyant nos cartes. Mais, comme toujours, ils ne s'étaient pas pressés de venir et, d'autre part, notre expérience du Kouï-tcheou était pour nous faire croire à une population très tranquille, surtout dans les pays où il y a beaucoup d'indigènes <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Au nord de Kou-tcheou, se trouve le Ly-pin fou habité presque exclusivement par les Miao. (Cf. *Notes ethnographiques*.)

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Nous avons « compté sans nos hôtes », c'est le cas de le dire. Le faubourg est occupé par des Hounanais et des Cantonais, c'est-à-dire par des représentants des deux provinces le plus hostiles aux étrangers.

Nous partons donc vers 5 heures du soir, sans suspicion aucune, d'autant plus que les curieux accourus autour des jonques paraissaient suffisamment convenables. Nous n'avions même pas une canne à la main.

Le faubourg peut avoir un bon kilomètre et demi de long. Pendant les premiers 500 mètres, ils se sont tenus assez tranquilles. Les gamins nous faisaient escorte à distance respectueuse en nous gratifiant de quelques cris et quolibets ; mais c'est la monnaie courante et il faut bien s'y résigner, bien qu'au bout de dix-huit mois de ce régime, intermittent sans doute, on commence à en avoir assez. Mais au fur et à mesure que nous nous éloignons du port, les gens s'enhardissent, des jeunes gens et même des hommes faits se joignent aux gamins, les cris deviennent des hurlements ; on nous serre de plus près ; les deux domestiques chinois que nous avons emmenés sont séparés de nous par un remous, et quelques pierres commencent à voler autour de nous, sans nous atteindre encore. Nous arrivions alors en face d'une ces portes de la ville proprement dite. Nous nous dirigeons de ce côté <sup>p.340</sup> pensant que les mandarins, qui ne peuvent pas ne pas avoir déjà vent de ce qui se passe, nous feront protéger. Mais, bast ! nous passons à côté du yamen du *tao t'ai*, les cris ne cessent pas, et, comme ma sœur Anne, nous ne voyons rien venir.

Jusqu'ici nous avons marché droit devant nous, moitié par insouciance, moitié parce que nous ne voulions pas avoir l'air de reculer devant tous ces malotrus ; mais les choses se gâtaient, et il fallait sérieusement songer à regagner nos jonques. Ne voulant pas repasser par le même chemin — car, la première fois, la surprise en empêche beaucoup de manifester leurs bons sentiments, tandis qu'ils sont avertis à la seconde, surtout avec le cortège qui nous accompagnait —

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

nous prenons la première rue se dirigeant vers la rivière. Pas de chance, elle rejoignait les remparts et les longeait pendant dix bonnes minutes !

C'est là, s'ils avaient pu se douter que nous commettrions cette imprudence, que nous aurions reçu les plus mauvais coups, car nos assaillants, s'ils avaient eu le temps de grimper sur les murs, nous dominaient et étaient eux-mêmes à l'abri derrière les créneaux. En fait, le docteur reçoit deux mauvais coups de pierre dans le dos, et un Chinois, qui nous escortait en badaud, est blessé au front. Cet animal-là n'a-t-il pas eu le toupet de venir plus tard nous réclamer des médicaments ?

Nous débouchons enfin de nouveau dans la rue plus large qui mène au bord de l'eau, traversons une grande place où se tient le marché, toujours suivis et recevant de temps à autre des projectiles ; nous retournant par intervalles, ce qui avait toujours pour effet magique de faire reprendre leurs distances à tous ces lâches, parmi lesquels nous notons au second plan plusieurs grands gaillards, excitant les enfants ou les jetant littéralement entre nos jambes. L'un d'eux, qui passe ensuite devant nous pour nous narguer, en riant de ce rire particulièrement exaspérant par sa bêtise et son affectation de mépris, qu'ils adressent à l'étranger, reçoit un bon coup de pied au bon endroit. La première stupeur passée — (car l'effet produit au premier abord, dans l'intérieur de la Chine, par ce mode de correction, peu usité, est presque toujours une stupeur inexprimable et inexprimée) — c'est le signal d'une dernière et plus sérieuse avalanche. Nous touchons aux dernières maisons du faubourg ; il faut descendre quelques <sup>p.341</sup> marches, et traverser un petit pont pour prendre la berge. Une flaque de boue à moitié desséchée, et un tas de pierres, près d'une maison en construction, se trouvent juste à portée. Dans cette salve finale, nous ne recevons que la boue et quelques petites pierres ; les plus grosses ne nous atteignent heureusement pas. Quelques-unes auraient pu nous blesser grièvement.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Le docteur reçoit d'ailleurs, de nouveau, un mauvais coup dans le coté (qui le fit souffrir pendant plusieurs jours, et qui aurait pu l'assommer), — pendant qu'une clameur de triomphe, mêlée d'ultimes aménités à notre égard, part du groupe de 4 à 500 personnes qui nous ont fait une si belle conduite.

Nous étions furieux, et pour cause. Nous envoyons immédiatement nos cartes au mandarin (*tche tcheou*) pour lui dire que nous exigeons l'arrestation et la punition des meneurs, car il est impossible que ses satellites n'en découvrent pas quelques-uns ; et d'ailleurs, ils auraient dû être là pour prévenir les incidents qu'ils connaissaient certainement au fur et à mesure qu'ils se produisaient. Il nous renvoie sa carte avec ses excuses et la promesse de faire toutes les recherches possibles ; puis, un peu plus tard, il nous fait dire qu'il ne peut pas <sup>p.342</sup> trouver les coupables. Nous nous y attendions. Nous demandons alors qu'un des chefs de quartier (*t'euou jen*) de la ville qui y font si bien la police vienne nous faire des excuses et le *ko t'euou* (grande salutation) devant nos barques. Nous ne partirons pas avant d'avoir obtenu satisfaction.

Enfin, le soir, vers 9 heures, il envoie un homme portant une cangue, probablement quelque prisonnier de bonne volonté déjà arrêté pour quelque autre délit et qu'il relâchera dès que nous serons partis. Nous déclarons que c'est insuffisant, que nous avons plus de trois cents personnes à nos trousses, et qu'il faut qu'il revienne accompagné d'autres coupables, avant notre départ.

Le lendemain matin, les satellites l'ont en effet ramené dès qu'il a fait jour, mais toujours seul. Nous nous consultons un instant pour savoir si nous n'insisterons pas de nouveau pour une réparation plus complète. La perspective d'une longue discussion nous fait hésiter un peu ; néanmoins, nous faisons dire par mon latiniste-interprète que, puisque le mandarin est incapable de trouver les vrais coupables, et que, l'insulte ayant été publique, la satisfaction doit l'être aussi, nous attendons une autre expression de regrets, et, en attendant, nous l'avertissons de notre intention d'aller nous promener en ville. Nous

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

ferons le même tour qu'hier. Si nous sommes insultés et surtout si on nous lance des pierres, nous le rendons responsable des conséquences ; et nous partons tous les trois, M. Demée, le D<sup>r</sup> Deblenne et moi, flanqués de quatre satellites, deux par devant et deux par derrière.

Nous portons nos revolvers chargés d'une manière ostensible, comme porte-respect, car nous étions bien décidés à ne pas nous en servir, à moins de nécessité absolue. Il s'agissait simplement de montrer à tous ces gaillards-là que nous n'avions pas peur d'eux. Notre petite expédition s'est en somme bien passée. Nous avons bien entendu, quelques compliments discrets et, à un moment, le docteur s'est retourné et a fait le geste de prendre son arme. Il avait à l'œil un grand garçon qui nous suivait depuis quelque temps et qui cherchait évidemment à former un attroupement en criant de temps en temps « *Ta Yang Kouï tse* » (tapez les diables étrangers). Il a marché droit sur lui, et il fallait voir la tête du Chinois ! C'est un procédé de blanchissage des peaux jaunes à recommander.

p.343 Peu après notre retour à bord, on nous annonce la visite du mandarin. C'est le *hia tang* (mandarin chargé de la police de la ville), qui vient nous présenter ses excuses. Nous avons le tort, les excuses faites et notre amabilité nationale reprenant le dessus, de le recevoir trop poliment et de lui offrir d'excellents cigares, cadeau de départ de nos bons amis les missionnaires de Kouï-yang. Il nous explique que nous sommes dans des pays d'aborigènes (Miao-tse), de « barbares, qui ne savent pas la politesse ». C'est comme s'il nous disait : « Si vous étiez chez de vrais Chinois... » Il est impossible de se moquer plus agréablement du monde. Je lui fais répondre que nous pensions que les Miao habitaient surtout dans les montagnes, qu'il nous avait bien semblé entendre quelques mots de chinois en ville, mais que, sans doute, nous nous trompions, et que, contrairement à ce qui se passait ailleurs, c'étaient les Han-jen qui habitaient les hauteurs et les Miao qui p.344 habitaient la ville. Ils sont assez sensibles à ce genre de plaisanterie.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

Cette excuse des « Barbares » (races non chinoises) est un des échappatoires les plus commodes et les plus fréquents dont usent les mandarins embarrassés : nous en avons fait plusieurs fois l'expérience. Elle est, en outre, tout à fait contraire à la vérité. Nous avons vu peut-être davantage des races indigènes que beaucoup d'autres voyageurs dans l'intérieur de la Chine. Inférieures aux Chinois, elles sont, précisément à cause de cela, et la crainte résultant de leur oppression s'ajoutant au sentiment de leur infériorité, bien moins désagréables que les Chinois pour l'étranger. Et dire que le principe de cet échappatoire si commode et si faux est formellement reconnu dans notre traité du 25 avril 1886 avec la Chine (art. 2 si je ne me trompe). Nous avons eu bien tort à tous les points de vue.

Il se trouve précisément que nous sommes mouillés, le lendemain devant un assez gros village (Ta-yong-tong, 300 à 350 familles), habité par une tribu I-kia, non chinoise. (Les Chinois les appellent les Tong-kia, « Familles des Cavernes ») et nous pouvons contraster leur attitude respectueuse et craintive avec l'insolence et la curiosité de la population de Kou-tcheou. Ils se tiennent à distance, et quand nous allons faire un tour dans le village, nous n'entendons rien qui ressemble à une insulte.

Nous croyons d'abord nous trouver au milieu d'une population *aborigène* (Miao). Les costumes l'en rapprochent certainement davantage que des *indigènes* (I-kia des Chinois) rencontrés jusqu'ici <sup>1</sup>. Les hommes, quand ils n'ont pas la queue (mais il est rare qu'ils ne l'aient pas), portent leurs cheveux ramenés en petits toupets au sommet de la tête, ce qui est plutôt une coiffure miao, du moins nous en avons vu plusieurs de ce genre dans les pays aborigènes, notamment la tribu que les Chinois appellent, précisément à cause de cela, les Miao cornus, dans les environs de Ta-tin fou. Les femmes sont vêtues d'un petit jupon court, de pantalons (pas toujours) et de jambières en cotonnade bleu foncé,

---

<sup>1</sup> Voir les *Notes ethnographiques*.

## Mission lyonnaise

### Récits de voyages

presque noire, qu'elles tissent elles-mêmes. Pour le haut du corps, une sorte de caraco court, tantôt ouvert, tantôt croisé, avec une pièce d'étoffe pendant devant et couvrant la poitrine. Cela rappelle p.345 assez la blouse annamite ; mais la jupe et les jambières sont plutôt miao. Cela prouve simplement combien le costume est en somme secondaire dans ces questions de race.

Il a dû d'ailleurs y avoir des croisements entre I-kia et Miao.

Les cheveux des femmes, quelquefois plus châains que noirs, sont ramenés en nœud au-dessus de l'oreille gauche et retenus par des ornements d'argent, soit un petit demi-cercle à la chinoise, soit une sorte d'épingle à tête filetée. Les pieds sont nus.

Le type n'est pas beau ; à peine deux ou trois jolies figures. Elles sont généralement aplaties et les têtes en forme de casse-noisettes. Les enfants sont laids et sales. Mais les jeunes filles paraissent plus gaies et plus ouvertes que les Chinoises. Elles reviennent par groupes d'un marché voisin dans de petites pirogues très légères, à fond plat, conduisant souvent elles-mêmes leur barque et riant de bon cœur. Ces petites pirogues faites de quelques planches, sont innombrables devant tous les villages devant lesquels nous avons passé aujourd'hui. Il semble que chaque famille en possède une.

C'est depuis la petite ville de Hia-kiang t'ing (130 familles), à 90 lis en aval de Kou-tcheou, que nous rencontrons par groupes compacts ces indigènes. Auparavant les riverains étaient surtout Miao. On trouve encore quelques-uns de ces derniers, mais dans les montagnes, vivant par petits villages dont les plus gros, nous dit-on, n'ont pas plus de 50 à 60 familles. En revanche, les villages de Tong-kia sont assez peuplés (l'un d'eux, Gnia-ouen, a plus de 200 familles) et rapprochés les uns des autres. Ce surnom de Tong-kia vient du grand nombre de cavernes que l'on voit dans cette partie de la rivière. On nous en a montré une en sortant de Kou-tcheou, rive gauche, dans un massif de conglomérats reproduisant celui d'aspect bizarre, que nous avons passé avant notre arrivée à Kou-tcheou. Nos barquiers nous affirment que cette grotte se prolonge jusqu'à

## Mission lyonnaise

Récits de voyages

Ly-pin fou, et je suis sûr qu'ils le croient, bien que Ly-pin soit à une centaine de kilomètres à l'intérieur. Plusieurs villages portent le nom de *tong* : K'uen-tong, Chou-tong, Lang-tong, Ty-tong, etc.



**La barque du docteur sur la rivière près de Lieou-tcheou fou.**

Notre monotone voyage en barque se poursuit jusqu'à Lieou-tcheou fou, où nous prenons une grande jonque qui nous amène devant Ou-tcheou fou, le 3 juin 1897, *la veille* de l'ouverture du port. Nous assistons à cette cérémonie, et le 11 juin au matin, une jonque <sup>p.346</sup> mandarine très confortable, frétée à Ou-tcheou fou, nous dépose devant Shameen, la concession européenne de Canton, après dix-huit mois de « pleine Chine <sup>1</sup> ».

@

---

<sup>1</sup> Nous nous souviendrons longtemps, M. le D<sup>r</sup> Deblenne et moi, de l'excellent accueil qui nous fut fait par nos compatriote de Canton, M. le Consul général Imbault-Huart, MM. Dufêtre, Pasquet, Tamet, Richarme, etc. Déjà à la fin de l'année précédente, MM. Rabaud et Vial avaient trouvé l'hospitalité la plus cordiale, auprès de la petite colonie française de Canton, et je sais que je suis leur interprète comme le mien, en lui en témoignant ici notre reconnaissance. M<sup>gr</sup> Chausse et ses missionnaires voulurent bien aussi nous recevoir le plus aimablement du monde.

Ces *Récits de voyage* ayant déjà pris des proportions considérables, toutes les pérégrinations de la Mission en dehors de la Chine, et notamment le voyage de MM. Riault, Vial et Waeles de Hué au Mé-kong, ont dû malheureusement être laissées de côté. Cf. *Ephémérides de la Mission*.

**Mission lyonnaise**  
Récits de voyages



**Familles réunies de deux frères, riches marchands à Canton.**

@